Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1229
.T44
1773
v.2

LA COQUETTE SANS LE SAVOIR,

OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE.

De MM. FAVART & ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

Madame BOMBINOTTE.

AGATHE.

COLETTE, Couſine d'Agathe.

COLIN, Berger.

LE PROCUREUR FISCAL.

LUCAS, } Payſans.
BLAISE, }

La Scene eſt dans un Village.

LA COQUETTE SANS LE SAVOIR.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *seule.*

AIR : *Mon Pere je viens devant vous*, ou du *Confiteor.*

Pendant mon séjour à Paris,
Où j'ai bien façonné mes charmes,
Nombre d'amans m'étoient soumis.
Faut-il donc rendre ici les armes !
Agathe l'emporte sur moi,
Et de Colin obtient la foi.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Troublons, troublons leur sympathie ;
Tâchons de les rendre inconstans.
J'ai déjà mis la jalousie,
Dans le cœur de ces deux amans.
A la ville, on a l'avantage,
De s'enflammer par son secours ;
Mais la jalousie, au village,
Eloigne & détruit les amours.

AIR : *Faut-il qu'une si foible plante.*

De cet espoir mon cœur se flatte :
Agathe vient cachons nos feux.

SCENE II.

COLETTE, AGATHE.

COLETTE.

OU vas-tu donc ma chere Agathe.
Vas-tu trouver ton amoureux ?

AGATHE.

Je veux lui parler, ma cousine:
Il est fâché, j'en suis chagrine.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Colin me plaît infinement,
Je ne puis m'en défendre.

COLETTE.

Un garçon sous le nom d'amant,
Ne tend qu'à nous surprendre.

AGATHE.

Tu lui fais tort de le penser.

COLETTE.

Ses regards le trahissent.
Le drôle voudroit commencer
Par où d'autres finissent.

AIR : *Je le crois bien.*

Pour un autre Colin soupire.

AGATHE.

Pour qui ?

COLETTE.

Suffit...

AGATHE.

Que veux-tu dire ?

COLETTE.

Je ne dis rien.

AGATHE.

D'accord... mais...

COLETTE.

Colin est un traître :
Je le sais bien.

AIR : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.*

Mais ne crains rien, il a ma haine ;
Va, va, je sais, pour renouer ta chaîne,
Un bon secret.

AGATHE.

En vérité !
Ah ! dis-le moi vîte, de grace.

COLETTE.

Il faut...

AGATHE.

J'admire ta bonté.

COLETTE.

Il faut...

AGATHE, *avec vivacité.*

Permets que je t'embrasse.

COLETTE.

AIR : *Joconde nouveau.*

A Colin témoigne en ce jour
Beaucoup d'indifférence.
Je lui marquerai de l'amour.
Soyons d'intelligence.

AGATHE.

Bon ! bon ! tu veux railler, je crois.

COLETTE.

En disant que je l'aime,
Je le détacherai de moi.
C'est un fin stratagême.

AGATHE.

AIR : *Je voudrois bien me marier.*

Mais, de grace, apprends-moi comment.

COLETTE.

On aime ce qui coûte.
D'un bien qu'on obtient aisément,
Toujours on se dégoûte.
C'est ainsi que pense un amant.

AGATHE.

Ah ! tu dis vrai.

COLETTE.

Sans doute.

AIR : *Le tout par nature.*

Gros Guillot, Blaise & Lucas
Sont épris de tes appas ;
A leurs feux, d'un ton plus doux,
Que ta bouche réponde.
Colin en sera jaloux.

AGATHE.

Fi ! c'est tromper le monde.

COLETTE.

AIR : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.*

Mais chut. Le perfide s'avance.
Tu vas apprendre comme il pense ;
Tu peux l'écouter à l'écart.

(*Agathe se retire à un coin du Théâtre.*)

COLETTE, *à part.*

J'ai besoin ici de mon art.

SCENE III.

COLIN, COLETTE.

COLIN, en entrant avec un ruban à la main.

AIR : *Je suis la fleur des garçons du village.*

(*A part.*)

Bon jour, ma chere. Oh ! j'ai cru voir Agathe.

COLETTE.

Votre chere ! ah ! qu'il est galant !
De jolis mots toujours Colin me flatte.
Que me voulez vous, mon enfant ?

COLIN, *à part.*

AIR : *Je vous la gringole.*

Colette va m'obséder ;
Son aspect me chagrine :
Cependant loin de la bouder,
Faisons lui bonne mine.
Elle peut me raccommoder,
Avec sa cousine.

COLETTE.

AIR : *Je ne veux pour tout bien que ma vielle.*

Voilà le plus beau des rubans :
Vous me le destinez, je gage.

COLIN.

Ne gagez pas. (*A part.*) Nenni.

COLETTE.

J'entends.
C'est gager avec avantage.
Que Colin est poli !
Je veux qu'il mette
A ma gorgerette.
Un ruban si joli.

COLIN, *d'un ton embarrassé.*

AIR : *Je reviendrai demain au soir.*

Oh ! c'est trop peu pour vous l'offrir.

COLETTE.

Il me fera plaisir. (*bis.*)
C'est me l'offrir trop galamment.
(*Elle lui arrache le ruban.*)
J'accepte le présent. (*bis.*)

COLIN, *à part.*

AIR : *Ma mie Babichon.*

Je suis un nigaut ;

Jarni, peu s'en faut,
Que mon dépit n'éclate,
Mais ne disons mot,
J'en aurai tantôt;
Un plus beau pour Agathe.

COLETTE.

AIR: *Tout vous adore, Venus & Flore.*

Un tel présent mérite du retour.

COLIN.

Ah! vous pourriez me servir en ce jour.

COLETTE.

Oui, je devine,
A votre mine,
Que vous avez à me parler d'amour.

COLIN.

AIR: *Tout me dit qu'il est inconstant le beau Berger que j'aime tant.*

Je voudrois bien que ma maîtresse.
N'eût point pour moi de cruauté.

COLETTE.

Pouvez-vous être rebuté?
Non; pour vous le cœur s'intéresse.

COLIN.

J'espere que votre bonté
Prendra pitié de ma tendresse.

COLETTE.

Cher Colin, soyez amoureux;
C'en est assez pour être heureux.

COLIN.

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

Vous me serez donc favorable.

COLETTE.

Si votre amour est véritable,
Soyez certain d'un heureux sort.

COLIN.

Cette assurance me console.
Je vais vous embrasser bien fort,
Pour une si douce parole.

(*Colin prend un baiser, qu'elle reçoit de bonne grace.*)

COLETTE.

AIR: *Refrain*, ou *Vous m'entendez bien.*

En agit on comme cela?
Ah! fripon, que faites vous-là?

COLIN.

AIR: *Petits moutons, gardez la plaine.*

A votre cousine il faut dire...

COLETTE.

Oui, fiez-vous à moi, Colin ;
De votre amour je vais l'inſtruire.
(Elle emmene Agathe qui s'avançoit ſur le Théâtre.)

SCENE IV.

COLIN, *ſeul, continuant l'air.*

VOilà mon affaire en bon train.
AIR : *Tout cela m'eſt indifférent.*
Allons, d'un ruban gris de-lin,
Qui ſignifie amour ſans fin,
Et d'un autre couleur de roſe,
Faire à ma belle un laqs d'amour.
Puiſſe-t-il, malgré toute choſe,
Rejoindre nos cœurs en ce jour !

SCENE V.

COLETTE, AGATHE.

COLETTE.

AIR : *Ah, ah, ah ! Venez-y toutes.*

VOilà comme une fille
Eſt dupe d'un garçon !
Le fripon !
Et, de fil en aiguille,
Nous gobons l'hameçon.
Colin change d'amourette;
Tu vois qu'il me conte fleurette :
Il te fait faux-bond. (*bis.*)
AIR : *Il a la fine montre au gouſſet.*
Il devroit être abandonné :
Vois le ruban qu'il m'a donné,
Ce traître, ce volage !
De ſon amour c'eſt un gage.

AGATHE.

AIR : *C'eſt une excuſe.*
Il t'a même pris un baiſer ;
Tu devois bien le refuſer.

COLETTE.

Eſt-ce que ça ſe refuſe ?

Va, ſans conſéquence, à Paris,
Les baiſers ſont donnés, ou pris:
C'eſt une excuſe.

AGATHE.

AIR : *A l'envers.*

J'ai du dépit contre toi.

COLETTE.

Eh ! pourquoi ?
J'agis pour te ſatisfaire.

AGATHE.

Je le croi ;
Mais auſſi pourquoi lui plaire
Plus que moi ?

COLETTE.

AIR : *La Bergere de nos hameaux.*

Ton amant ne me tente point ;
Je cherche à te rendre ſervice.
Nous ſommes d'accord ſur ce point.

AGATHE.

Pour toi, j'ai vu, quoique novice,
Qu'il n'a point du tout
Marqué de dégoût.

COLETTE.

Cela viendra : patience ;
Rends Colin jaloux.
Lucas vient à nous,
Donne lui quelqu'eſpérance.

SCENE VI.

AGATHE, COLETTE, LUCAS, *au fond du Théâtre.*

AGATHE.

AIR : *Non, je n'irai plus ſeulette aux bois.*

C'Eſt le tromper. Que dire ? hélas !

COLETTE.

Je te conſeillerai tout bas.

AGATHE.

J'y conſens.

COLETTE.

Appelle Lucas.

AGATHE.

Lucas, Lucas !

Quoi ! vous ne nous voyez pas !

LUCAS.

Hé bien, Lucas !
Que voulez-vous de Lucas ?
De languir pour vous, Lucas
Eſt las.

AIR : *Hélas ! vous n'm'aimez pas.*

Je d'viens comme un parchemin ;
Je crois qu'elle m'enſorcelle.
Je f'rois tourner un moulin
Des ſoupirs que j'fais pour elle.
C'en eſt trop à la parfin ;
Je dois fuir une cruelle.
Morgué, j'la plante là, je m'en vas.

AGATHE.

Lucas vous n'm'aimez pas.

COLETTE.

AIR : *Margot filoit tranquillement.*

C'eſt ſe laſſer trop aiſément ;
Un amant
Doit goûter un heureux moment :
La récompenſe de ſes ſoins
Vient ſouvent
A l'inſtant
Qu'il l'attend
Le moins.

LUCAS.

AIR : *Ah ! la vieille ! la peſte de vieille !*

D'oublier une tigreſſe,
Je m'étions promis cent fois.
L'amour détruit ma promeſſe,
Tout drès que j'vous apperçois :
Oui, ventrebille !
Ma fille,
Je grille
Toujours pour votre minois.

AIR : *Ces filles ſont ſi ſottes, lon la.*

D'vant vot' couſeine j'en fais l'aveu :
Je ſens là d'dans pour vous un feu...
Un feu que rien n'appaiſe.

AGATHE, *bas à Colette.*

Que répond-on en pareil cas ?

COLETTE, *bas à Agathe.*

Dis-lui : j'en ſuis bien-aiſe, Lucas.

AGATHE.

Lucas, j'en ſuis bien-aiſe.

LUCAS.

AIR : *Ce qui n'eſt qu'enflure.*

Aimez qui vous aime bian :
C'eſt-là l'bon ſyſtême ;
Sans quoi, ça n'm'avance de rian.

COLETTE, *bas à Agathe.*

Dis-lui : je vous aime.

AGATHE.

Lucas, je vous aime.

LUCAS.

AIR : *Simone, ma Simone.*

Agathe, eſt-ce tout de bon ?

AGATHE.

Lucas, pourquoi non ?

LUCAS.

Dans mon cœur, à c't'aveu-là,
Le fripon d'amour trote ;
Je ſens que ça, ça, ça, ça, ça,
Que ça, me ravigote.

AIR : *Quand le péril eſt agréable.*

Mais, t'nez, j'craignons queuqu'anicrohe :
Et, s'il faut vous ouvrir mon cœur,
C'eſt qu'je n'ſis point du tout d'himeur
D'acheter chat en poche.

AIR : *Ah ! je ne m'en ſoucie guere.*

N'en faites point myſtere :
Colin cherche à vous plaire ;
Vous l'aimez ?

AGATHE, *naivement.*

Oui, Lucas.

(*Colette lui fait appercevoir ſa naïveté déplacée.*)

Non, je n'm'en ſouci'guere.

COLETTE.

Elle n'en fait plus de cas.

AGATHE.

Non, je n'm'en ſouci' pas.

LUCAS.

AIR : *Je ne veux point troubler mon ignorance.*

Prouvez moi donc
Que c'n'eſt point badinage ;
Prouvez-moi donc
Votre amour ſans façon
Un doux baiſer
Peut en être le gage.

AGATHE.

Un doux baiſer !

Je dois le refuſer.

LUCAS.

AIR : *Il n'y a pas d'mal à ça.*

Laiſſez-le moi prendre
Sur ce p'tit bec-là ;
Pourquoi s'en défendre ?

AGATHE.

Un baiſer ! oui-dà.

COLETTE.

N'y a pas d'mal à ça.

LUCAS, *prenant le baiſer.*

N'y a pas d'mal à ça.

COLETTE.

AIR : *Vantez-vous-en.*

Tout beau ! ſoyez moins téméraire ;
Si ma couſine vous eſt chere,
A ſa mere, allez de ce pas,
La demander.

LUCAS.

Morgué, j'y vas.
Y conſent-elle ?

COLETTE.

Eh ! oui, Lucas.

AGATHE, *à Colette.*

Que dis-tu là ?

COLETTE, *à Agathe.*

Laiſſez-le faire.

LUCAS.

Vous épous'rais un bon vivant,
Vantez-vous en.

AIR : *Des Pierrots.*

Vous m'varrez, du ſoir au matin,
Toujours en train
Pour cultiver vos charmes :
Vous m'varrez, du ſoir au matin ;
Près de vous pir' qu'un vrai lutin.
Si jamais je mets bas les armes,
Ce minois-là,
Morguenne, y pourvoira,
Et chaque jour
Mon amour.
Grandira.

AGATHE, *d'un ton railleur.*

Ah ! ah ! je voudrois bien voir ça.

SCENE VII.

AGATHE, COLETTE.

AGATHE.

AIR : *Par bonheur ou par malheur.*

SI Lucas va m'obtenir !

COLETTE.

Colin doit le prévenir ;
Et par cette concurrence
Son feu pour toi renaîtra.

AGATHE.

Je me fie à ta prudence.

COLETTE, *à part.*

Mon projet réuſſira.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Je vois venir à grands pas
Le Procureur Fiſcal & Blaiſe ;
Flatte-les comme Lucas,
Quoiqu'aucun des deux ne te plaiſe :
Donne à chacun un rendez-vous.
Pour rendre Colin plus jaloux ;
Je vais l'amener dans ce coin,
De tout je le rendrai témoin.

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Tous deux dupes de leur deſſein,
Ils ſeconderont le nôtre :
A l'un, ſi tu ſerres la main,
Fais un clin d'œil à l'autre.

AGATHE.

J'exécuterai tout cela
Avec intelligence.

SCENE VIII.

LE PROCUREUR FISCAL, BLAISE, AGATHE.

BLAISE.

TA, la, la, la, la, la, la, la.
Toujours va qui danſe.

SCENE XIII.

ESOPE, *seul.*

LA Fontaine l'a dit ; j'aime à le répéter,
» Plus fait douceur que violence. »

SCENE XIV.

ESOPE, UN PROTECTEUR SUBALTERNE.

LE PROTECTEUR *essoufflé.*

HÉ quoi donc ! mon enfant... dis-moi... c'est moi... je viens.
Tout Paris me connoît, m'excede, j'en conviens.
Mais pour débuter, c'est à moi qu'on s'adresse ;
Et dès qu'on sait mon nom, celui de ma maîtresse,
De mon valet-de-chambre ou de mon cuisinier,
On peut prétendre à tout. Tu serois le premier
Qui dans le monde osât paroître
Sans avoir vu ma petite maison.
Un seul de mes soupers fait réputation.
Il t'annoncera mieux, te fera plus connoître
Que la trompette du Journal,
Les affiches & la gazette.
Viens-y ce soir.

ESOPE.

Ou je me connois mal,
Ou vous feriez, Monsieur, une méchante emplette.

LE PROTECTEUR.

De la modestie ! eh, fi donc !
Défais-toi promptement de ce ton de province ;
Ici le plus mince bouffon
S'assied effrontément à la table d'un Prince ;
Et pourvu qu'il amuse....

ESOPE.

Et moi c'est pour manger
Que je me mets à table.

LE PROTECTEUR.

On n'est pas étranger
A ce point-là. Viens-tu de l'autre monde ?
On ne soupe plus à Paris.
Le soir on aime encore à voir, à table ronde,
Les jeux, les graces & les ris ;
Ou comme les appelle un de nos beaux esprits,
Des chœurs de l'Opéra la troupe vagabonde.
On boit : on chante : on lit quelques malins écrits,
Et brochant sur le tout, un Philosophe y fronde

Les

Les mœurs d'une Laïs, & la lorgne d'autant;
La Nymphe lui ſourit à la fois & le gronde.
Tout cela n'eſt-il pas charmant?

ESOPE.

Pour vous, Monſieur, apparemment.

LE PROTECTEUR.

Ah! quelle ignorance profonde!
Viens, te dis-je, avec moi; je veux t'initier
La ſcience des mœurs, & le grand art du monde....

ESOPE.

Si d'après vos diſcours on peut l'apprécier.....

LE PROTECTEUR.

Au beſoin, j'en tiendrois école.

ESOPE.

La ſcience des mœurs eſt de n'en plus avoir....

LE PROTECTEUR.

Charmant, divin, ſur ma parole!
Voilà ce qui s'appelle voir.
Tu ſeras des nôtres.

ESOPE.

J'en doute.

LE PROTECTEUR.

Ah ça! me prends-tu pour un fat?

ESOPE.

Pour qui vous donnez-vous?

LE PROTECTEUR.

Sans doute
Que je n'ai pas l'air d'un pied plat.

ESOPE.

Ce n'eſt pas l'air, Monſieur, qui jamais m'en impoſe.

LE PROTECTEUR.

Tu le prends ſur un ton.....

ESOPE.

Qui convient à la choſe.

LE PROTECTEUR.

Quoi! lorſqu'un Protecteur lui-même vient s'offrir....

ESOPE.

Il a perdu ſes droits au titre qu'il s'arroge;
Vain titre qui d'ailleurs n'eſt rien moins qu'un éloge,
Sans cette dignité qui doit le ſoutenir;
Sans ce pouvoir heureux de répandre des graces;
Cet art de les répandre à propos, avec choix;
Et c'eſt en vain qu'un Protecteur bourgeois,
Singe des Grands, veut marcher ſur leurs traces.

LE PROTECTEUR.

Un Protecteur bourgeois! ah! mon petit Monſieur,
Nous nous rencontrerons.

ESOPE.

C'eſt pour moi trop d'honneur.

Vous avez bien de la bonté.

LE PROCUREUR.

AIR : *Voici le jour solemnel de Noël.*

Agathe, décidez-vous
Entre nous.
Mon cœur est fait pour le vôtre.

BLAISE.

Çà, lequel aimez-vous mieux
De nous deux ?

AGATHE.

Moi, j'aime bien l'un & l'autre.

COLETTE, *au fond du Théâtre, à Colin.*

AIR : *Pour passer doucement la vie.*

Voilà votre amour en déroute.

COLIN, *à Colette.*

Ah ! juste ciel ! qui l'auroit dit ?

AGATHE, *à part.*

Colin est là qui nous écoute ;
Observons ce qu'on m'a prescrit.

BLAISE.

AIR : *Et mon petit cœur de quinze ans.*

On ne peut en épouser deux.

LE PROCUREUR.

On ne peut en épouser deux.

BLAISE.

Sachons qui votre cœur préfere.

AGATHE.

Que l'un & l'autre persévere :
Je me donne au plus amoureux.

LE PROCUREUR.

AIR : *Attendez moi sous l'Ombre.*

D'une douce espérance
Vous flattez donc mes vœux ?

BLAISE.

J'aurons la parfarance
Sur ce vieux radoteux ;
Baillez-moi donc courage,
Là, par quelques faveurs.

LE PROCUREUR, *voulant prendre le bouquet d'Agathe.*

De votre main pour gage
Que j'obtienne ces fleurs.

BLAISE.

AIR : *Dormir est un tems perdu.*

C'est pour Blaise le bouquet.

LE PROCUREUR.

C'est fort bien l'entendre !

COLETTE,

COLETTE, *à Colin.*

Vous devez bien être au fait.

COLIN, *à Colette.*

Oui, je viens de tout comprendre.

AGATHE.

Vous allez me chiffonner ;
J'aime mieux vous le donner,
Que de le laiſſer prendre.

AIR : *Sont les garçons du port au Bled.*

En faveur de votre amitié,
Prenez-en chacun la moitié.

COLIN, *à part.*

Voilà donc ma flamme trahie.

AGATHE.

Je ne fais point de jalouſie.

LE PROCUREUR, *tirant Agathe à part.*

AIR : *Je le ſens bien.*

Apprenez-moi tout bas, ma chere,
Si je ne ſais pas mieux vous plaire.

AGATHE.

Oui.... N'en dites rien.

BLAISE, *la tirant de ſon côté.*

Pour vous trouver bian en minage,
Il faut un garçon de mon âge.

AGATHE.

Chut... Je le ſens bien.

BLAISE, *à part.*

AIR : *Et dru, dru, dru.*

Hélas ! pour moi queu doux plaiſir !

LE PROCUREUR, *à part.*

Je ne me ſens pas d'aiſe.

AGATHE, *bas à Blaiſe.*

Pour nous parler plus à loiſir.
Revenez tantôt Blaiſe.
(*Bas au Procureur Fiſcal.*)
Tantôt chez nous,
De grace rendez-vous.

LE PROCUREUR.

Oui-dà, chaud comme braiſe.

AGATHE.

AIR : *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Pour l'un des deux ſi je ſuis plus épriſe,
Je dois encor brûler d'un feu diſcret :
L'heureux amant que mon cœur favoriſe
Ne doit-il pas deviner mon ſecret ?

BLAISE ET LE PROCUREUR.

AIR : *Mon pere a fait bâtir maiſon.*

Par la jarni que je ſuis aiſe !
Donnez cette main ; que je la baiſe.

AGATHE.

Modérez-vous donc... la voilà.

(*Elle donne à chacun une main, l'une pardevant, & l'autre par derriere.*)

COLIN, *à part.*

Que vois-je-là ?

LE PROCUREUR ET BLAISE.

Ah, ah, ah, ah.

ENSEMBLE.

LE PROCUREUR.	BLAISE.
Adieu, maître Blaiſe ; l'on verra Qui de nous deux l'emportera.	Adieu, bon-homme ; l'on verra Qui de nous deux l'emportera.

(*Ils ſortent tous les deux en riant, & en ſe moquant l'un de l'autre.*)

SCENE X.

COLIN, COLETTE, AGATHE.

COLIN, *piqué.*

AIR : *Ton himeur eſt, Catheraine.*

Je renonce à la tendreſſe.

AGATHE.

Hé ! qu'avez-vous donc, Colin ?
Eſt-ce que votre maîtreſſe
Vous a donné du chagrin ?

COLIN.

Je mépriſe, jarnonbile,
Un cœur qui coûte ſi peu.
Faut il qu'une honnête fille
Donne à tout venant beau jeu ?

AGATHE, *à Colette.*

AIR : *Confiteor.*

Eſt-ce de toi qu'il veut parler ?

COLETTE, *bas à Agathe.*

Vraiment oui, le ſecret opere.
Tu dois encor diſſimuler,

Tu parviens enfin à lui plaire.
Il faut ſans éclairciſſement
Confondre ce volage amant.

COLIN.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Ah ! qu'une fille a l'air trompeur !
Je viens de tout entendre.
Agathe partage ſon cœur !
Ciel, m'y devois-je attendre !
Agathe partage ſon cœur !

AGATHE.

Je n'ai pu m'en défendre.
AIR : *C'eſt fort bien fait, c'eſt encor mieux.*
On aime le tiers & le quart,
C'eſt à préſent l'uſage.

COLIN.

Vous avouez, ſans nul égard,
Votre penchant volage !

AGATHE.

Lorſque l'on peut n'aimer qu'un ſeul objet,
C'eſt fort bien fait. (*bis.*)
Lorſqu'au lieu d'un, l'on en peut aimer deux,
C'eſt encor mieux. (*bis.*)

COLIN, *à Colette.*

AIR : *Voilà le monde*, ou *Allez en France.*

Mais je ne la reconnois plus.

COLETTE, *à Colin.*

Hélas ! ni moi.

COLIN.

Je ſuis confus.

COLETTE, *à part.*

L'affaire eſt pour moi délicate.
(*Bas à Colin.*)
Pour la contraindre à du retour,
(*Bas à Agathe.*)
Tiens ferme, Agathe.

AGATHE.

AIR : *En toute choſe, il eſt bon.*

Quand on n'a qu'un ſeul amant,
Que faire, s'il eſt volage ?
Il faut, crainte d'accident,
Qu'avec pluſieurs on s'engage.
En toute choſe, il eſt bon
D'uſer de précaution.

COLIN, *à part.*

AIR : *Un billet doux.*

Crainte de chommer d'amoureux,

Agathe les prend deux à deux !

AGATHE.

AIR : *C'eſt fort bien fait à moi.*

Reſter toujours fidelle,
C'eſt pour mourir d'ennui.
Colin change de belle,
C'eſt fort bien fait à lui.
Dois-je trouver étrange
Qu'il dégage ſa foi ?
Non, je lui rends le change;
C'eſt fort bien fait à moi.

COLIN, *d'un air étonné à Colette.*

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Qu'eſt-ce donc qu'elle s'imagine ?

COLETTE, *à Colin.*

C'eſt prétexte pour vous quitter.

(Bas à Agathe.)

Point d'éclairciſſement, couſine.

COLIN.

Je ne puis plus y réſiſter.

AIR : *L'autre jour deſſous un Ormeau.*

Pouvez-vous vous plaindre de moi ?
Parlez, cruelle.
Vous avez trahi votre foi :
Cœur infidele.
Malgré votre changement,
Ma flamme, en ce moment,
Pour vous ſe renouvelle.

(Agathe ſourit.)

Elle rit de ma douleur.
Ah ! quel eſt mon malheur !

AGATHE, *bas à Colette.*

AIR : *Tu n'as pas le pouvoir.*

Ah ! ma couſine, ton ſecret
Produit un bon effet;
Et mon cœur va prendre l'eſſor.

(Colette bas à Agathe.)

Il n'eſt pas tems encor. (*bis.*)

COLIN, *tendrement.*

AIR : *Ah ! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Prenez-vous du plaiſir à me rendre jaloux ?
Voulez-vous perdre un cœur qui n'aime rien que vous ?
Songez qu'un tendre amant eſt un tréſor.

AGATHE.

Hé bien !
Peut-on trop en avoir, ſi c'eſt un ſi grand bien ?

COLETTE.

AIR : *Du haut en bas.*

Couſine, calme ſa triſteſſe.
(Bas à Agathe.)
N'en faites rien.
(Haut.)
Ce pauvre corps t'aime ſi bien !
Pour lui la pitié m'intéreſſe.
Réponds, réponds à ſa tendreſſe.
(Bas à Agathe.)
N'en faites rien.

COLIN.

AIR : *L'Amour me fait mourir.*

Hélas ! hélas ! ma chere,
Rends moi ton amitié :
De ma douleur amere,
N'as-tu donc pas pitié ?
Si tu ne ceſſes ta rigueur,
Je vais percer mon cœur.

COLETTE, *à Colin.*

AIR : *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

Je vais parler pour vous, Colin.

COLIN, *à Colette.*

Fléchiſſez donc l'ingrate.

COLETTE, *bas à Agathe.*

Tu vois ſi mon projet eſt vain.

AGATHE, *à Colette.*

Il eſt tems que j'éclate.

COLETTE, *bas à Agathe.*

Non ; garde-t-en bien ;
Ne lui réponds rien.

COLIN.

Ah ! la bonne avocate !

COLETTE, *bas à Agathe.*

AIR : *Cotillon couleur de roſe.*

Il ne faut rien précipiter ;
Son caprice peut lui reprendre :
Mais je ſaurai bien l'arrêter,
Couſine ; va chez toi m'attendre.
Je veux, avant de le quitter,
Qu'il ſoit conſtant fidele & tendre.

COLIN, *à part.*

Elle ſourit : bon, c'eſt tant mieux.
(A Agathe.)
Je lis ma paix dans vos beaux yeux.

AGATHE, *d'un air affecté.*

AIR : *Je vous la gringole.*

Vous pouvez m'aimer, Colin :
Rien ne vous en empêche.

COLIN.

Ma chere Agathe, à la fin
Ne m'eſt donc plus revêche ;
Je veux, par des ſoins aſſidus...

AGATHE.

A rien je ne m'oppoſe.
Avoir un amant de plus,
C'eſt toujours quelque choſe.

(Elle ſort en riant.

SCENE XI.

COLIN, COLETTE.

COLETTE.

AIR : *Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mene.*

QUe je vous plains !

COLIN.

Quelle eſt ma ſurpriſe !
C'en eſt donc fait, rien ne l'attendrit.

COLETTE.

Vous l'aimez trop ; elle vous mépriſe :
Je n'ai pu rien gagner ſur ſon eſprit.

AIR : *Pour héritage, je n'eus de mes parens.*

Cette infidelle
Excite mon courroux :
Trouvera-t-elle
Un plus parfait époux ?

COLIN.

Si comme vous
Penſoit cette parjure,
La félicité la plus pure.
Eût été pour nous.

COLETTE.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Hélas ! ſi comme moi penſoit votre maîtreſſe,
On vous aimeroit trop... Adieu ; quelle foibleſſe !

COLIN.

AIR : *L'occaſion fait le Larron.*

Reſtez, reſtez, car le chagrin m'obſede.

De mon malheur, Colette ayez pité.
Apprenez-moi s'il n'eſt point de remede
Pour regagner ſon amitié.

COLETTE.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Je vous l'offrirois de bon cœur.
Comment vous ſatisfaire ?
Agathe eſt trop... Votre douleur
Me contraint à me taire.

COLIN.

Pourquoi ?

COLETTE.

Pour en dire du mal,
J'aime trop ma couſine.
De plus...

COLIN.

De plus ?

COLETTE.

Son cœur bannal
Sait plus d'une routine.

AIR : *Ah ! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Ce que je vous dirois, vous paroîtroit ſuſpect.

COLIN.

Pourquoi donc ?

COLETTE.

On me voit rougir à votre aſpect.
Le monde eſt ſi méchant !...
On peut me reprocher,
De trop ſuivre un penchant
Que je ne puis cacher.

COLIN.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Vous m'aimez !

COLETTE.

Je fais plus encore.
Colin, ne m'interrogez plus :
Un ſecret ennui me dévore ;
Je voudrois... ô vœux ſuperflus !

AIR : *Muſette de Caillirhoë.*

Quand j'entends
Votre Muſette,
Je répete
Ses tendres accents :
Ma tendreſſe
Eſt ſans eſpoir ;
Et ſans ceſſe

Je cherche à vous voir.
Inquiette,
En cachette,
Je vous guette.
Et, si je rencontre enfin vos yeux,
Je sens naître...
Je crois être
Dans les Cieux.

COLIN, *tendrement.*

AIR : *Le Savetier matineux.*

Ah ! Colette, vos discours
Ont un attrait qui me flatte ;
Ils rappellent les beaux jours
Où j'étois aimé d'Agathe. (*bis.*)

AIR : *Cela m'est bien dur.*

Entre mes bras, sous un feuillage,
L'été, je la voyois dormir ;
Sur sa gorge & sur son visage
Mon chapeau pousſoit le zéphir.
Pour moi, disois-je, Amour l'a fait si belle !
Quand je me rapelle
La douceur
D'un bonheur.
Si pur,
Cela m'est bien dur.

COLETTE.

AIR : *Quitte ta Houlette :* ou *ah ! ah ! ma cousine, je suis peu fine.*

Cela vous chagrine,
Laissons-là ma cousine ;
Cela vous chagrine.

COLIN.

Non : je veux tout savoir.

COLETTE.

Je suis discrette ;
Mais la poulette,
D'un tête à tête
Flatte ce soir,
De deux amans le tendre espoir.

COLIN.

AIR : *Mon petit doigt me l'a dit.*

Qu'ai-je appris ? ah ! l'infidelle !
Les reçoit-elle chez elle ?

COLETTE.

Oui... Non... Colin, je n'ai rien dit.

COLIN, *avec transportt.*

Si vous prouvez ce mystere,

Dès

Dès ce jour je veux, ma chere,
Vous épouser par dépit.

COLETTE.

AIR : *Les routes du monde.*

Par dépit !

COLIN.

Ah ! pardonnez moi
Le trouble affreux où je me voi.
Non, non, ce sera par tendresse :
Vous avez le don de charmer.
Oui... Mais j'ai fait une promesse
De ne point cesser de l'aimer.

COLETTE.

AIR : *Fille qui voyage en France.*

La foi qu'en amour on jure
N'a de force qu'un moment.
Fait-on mal d'être parjure,
Quand on promet follement ?
Une infidelle
Doit dégager du serment
Qu'on fait pour elle.

AIR : *De nécessité nécessitante.*

Deux amans chez elle ont su se rendre ;
Colin, vous pouvez les y surprendre :
Mais sur-tout point d'éclat, je vous prie.

COLIN, *lui donnant la main.*

Je suis à vous pour toute ma vie.

SCENE XII.

Madame BOMBINOTTE, LUCAS, COLIN, COLETTE.

Mde. BOMBINOTTE.

AIR : *Refrain.*

VOus quittez donc ma fille ?
Que de bi, que de bariolets ?

COLIN.

Pour ça votre famille
Ne manquera jamais.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Je n'y pense plus.

Mde. BOMBINOTTE.

Tredame !

Hé bien ! Colin, en ce cas,
Un autre l'aura pour femme,
Et je la donne à Lucas.

LUCAS.

Oui, j'avons ſon cœur pour gage.

COLIN.

Encor Lucas ! eſt-ce un jeu ?
Donnez-lui tout le village ;
C'eſt pour elle encor trop peu.

AIR : *T'as le pied dans le margouilli.*

Gros Guillot & Blaiſe auſſi
Sont chez vous avec votre fille.

Mde. BOMBINOTTE.

Bon ! Quel conte !

COLIN.

C'eſt ainſi.

Mde. BOMBINOTTE.

Agathe, Agathe, venez ici.

SCENE XIII.

Madame BOMBINOTTE, LUCAS, COLIN, COLETTE, AGATHE, LE PROCUREUR FISCAL & BLAISE.

LE PROCUREUR ET BLAISE, *en ſuivant Agathe.*

AIR : *Refrain.*

ALlons voir, allons voir, allons voir,
Qui de nous la doit avoir.

Mde. BOMBINOTTE.

AIR : *Le Pâté qu'on apporte* : ou *les Echos féminins.*

Venez, petite ſotte,
Vous changerez de note.

LE PROCUREUR.

Madame Bombinotte,
Je ſuis ſon prétendu.

BLAISE.

Oh ! j'aurai la victoire.

LUCAS.

Voire !

LE PROCUREUR.

Je ſuis beaucoup plus riche.

BLAISE.

Ouiche !

Morgué, ſon revenu,
Croyez-moi, ne vaut pas un fêtu.

LUCAS.

AIR : *T'a-t-il tâté tes tettons ?*

Queu fantaiſie eſt la vôtre.
Bon ! bon ! vous radotez tous deux :
Vous voyois ſon amoureux,
Vous ne l'aurois, ni l'un ni l'autre.
C'eſt moi qui ſuis l'prétendant
Vous n'en tat'rois que d'une dent.

AIR : *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Avant vous j'dois l'épouſer ;
J'ons pris pour arrhe un baiſer.

BLAISE, *à Agathe.*

Vous m'aimez bian tendrement ;
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.

LE PROCUREUR.

Vous m'en avez dit autant.

COLIN.

Quel naturel obligeant !

AIR : *Des Trembleurs.*

Perfide & trompeuſe Agathe,
De ce bonheur qui les flatte
Vous me berciez donc ingrate !

AGATHE, *timidement.*

Ah ! Colin !

COLETTE, *à Colin.*

Quel air fournois !

Mde. BOMBINOTTE, *en colere.*

Jour de dieu ! crains ma colere.
Amuſer de la maniere
Quatre amans !

AGATHE.

Nenni, ma mere ;
Je n'en amuſois que trois.

Mde. BOMBINOTTE.

AIR : *Ma raiſon s'en va bon train.*

Je ne ſais plus où j'en ſuis.
Avoir tant de favoris !
Pour moi quels affronts !

AGATHE, *à Colette.*

Couſine, réponds.

COLETTE.

Suis-je votre interprete ?

Mde. BOMBINOTTE.

Quelle Coquette eſt-ce donc ça ?

AGATHE.

Qu'eſt-ce qu'une Coquette ?

COLIN.

Lon la.

AGATHE.

Qu'eſt-ce qu'une Coquette ?

LE PROCUREUR.

AIR : *Tant de valeur & tant de charmes.*

C'eſt un cœur pétri d'impoſtures,
Perfide par amuſement...

LUCAS.

Qui ſait tromper adroitement,
Et tirer d'un ſac deux moutures.

BLAISE.

AIR : *C'eſt le tran, tran, tran, tran.*

Marquer à l'un de la tendreſſe,
A l'autre faire les yeux doux...

LE PROCUREUR.

Et ménager avec adreſſe
A deux autres un rendez-vous...

LUCAS.

Leur parler à tous en cachette,
Et s'engager de but en blanc...

(*Tous les trois.*)

C'eſt le tran, tran, tran, tran
D'une fine Coquette.

COLETTE.

AIR : *Vaudeville de la Roſe.*

Venez, Colin ? c'eſt trop attendre :
N'en avez-vous pas aſſez vu ?

AGATHE, *avec ſurpriſe.*

Vous fuyez ?

COLIN.

L'amour le plus tendre,
Chere Colette, vous eſt dû.
Agathe, adieu, je vous laiſſe
Gros Guillot, Blaiſe & Lucas.

AGATHE.

Quoi ! Colin ne m'épouſe pas ?
Ah ! quel revers pour ma tendreſſe !

COLIN.

AIR : *L'amour n'eſt pas un oiſeau.*

Non, la choſe eſt réſolue.

COLETTE, *à Colin.*

Ce ſeroit être bien fou.

LUCAS.

Alle veut Colin itou :
Jarnonbile, queu goulue !

LE PROCUREUR, *en ſe retirant.*

AIR: *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

C'en eſt fait ; je prends mon parti.

BLAISE.

Adieu, je ſerions bian loti.

(*Il ſort.*)

LUCAS.

De ſon cœur je m'croyois nanti :
Mais je n'tenois qu'une ombre.
Morgué ! m'v'là trop bian avarti,
Pour me mettre du nombre.

(*Il ſe retire.*)

SCENE DERNIERE.

AGATHE, Madame BOMBINOTTE, COLETTE, COLIN.

AGATHE.

AIR : *L'autre jour dans un Jardin.*

ARrêtez encor, Colin ;
Je connois mon imprudence.
Colette, c'eſt bien vilain
De tromper ma confiance.
Hé ! pourquoi me diſiez-vous
Que, s'il devenoit jaloux,
Je pourrois fixer ſon cœur ?
Vous cauſez tout mon malheur.

COLIN.

AIR : *Vaudeville des Amours Grivois : Amis, chantons à pleine voix.*

Ceci mérite réflexion.

AGATHE.

Non, je n'étois pas ingrate.

COLETTE, *en voulant emmener Colin.*

Allons, Colin, ſuivez-moi donc ;
Que votre amour éclate.

COLIN, *avec vivacité prend la main d'Agathe.*

Avec votre permiſſion,
Je vais reprendre Agathe.

COLETTE, *piquée.*

AIR : *Vous le prenez ſur un drôle de ton.*

Eh ! comment donc ſe moque-t-on de moi ?
Vous venez de m'engager votre foi.

COLIN, *en ſe moquant d'elle.*

AIR : Fille qui voyage en France.

La foi qu'en amour on jure,
N'a de force qu'un moment :
Fait-on mal d'être parjure,
Quand on promet follement ?
Une infidelle
Doit dégager du ſerment
Qu'on fait pour elle.

Mde. BOMBINOTTE.

AIR : *Non, je ne ferai pas, &c.*

Fuyez loin de ces lieux, vous n'êtes qu'une ſotte.

COLETTE.

Doucement, s'il vous plaît, Madame Bombinotte.
Colin eſt un benêt, je l'ai toujours bien dit ;
Il ne mérite pas une femme d'eſprit.

AIR : *Du Confiteor.*

Au ſein d'un ſtupide repos
L'amour s'endort dans cet aſyle ;
On perd ſon tems avec les ſots.
Non, non, l'art d'une femme habile
Ne dupe que les grands eſprits ;
Cherchons un époux à Paris.

(*Elle ſort.*)

COLIN.

AIR : *Je ne ſuis pas ſi Diable.*

C'eſt vous ſeule que j'aime.

AGATHE.

Je n'aime auſſi que vous.

Mde. BOMBINOTTE.

Dites toujours de même,
Soyez heureux époux.

COLIN.

Tout ça vient de Colette.

Mde. BOMBINOTTE.

Voyez quel eſprit noir.

AGATHE.

Hélas ! j'étois Coquette,
Sans le ſavoir.

VAUDEVILLE.

J'Obtiens ta main, ma chere Agathe,
Ah ! qu'un pareil bonheur me flatte !
Ce jour va combler mon eſpoir.
S'il faut que de l'hymen s'enſuivie
Quelque échet qu'on ne peut prévoir,
Hélas ! du moins que ça m'arrive,
Sans le ſavoir.

Je fus toujours ſimple & novice :
Mais ſouvent dans le précipice,
On tombe ſans l'appercevoir ;
Si jamais je te fais injure,
Colin, ne va pas m'en vouloir.
Car ce ſera, je te le jure,
Sans le ſavoir.

Une Madame, une Bergere,
Egalement cherchent à plaire,
Et s'occupent de cet eſpoir ;
A Paris la moindre griſette,
En fait un art matin & ſoir :
Mais au village on eſt Coquette
Sans le ſavoir.

Sans nous parler de ſa tendreſſe,
Un amant nous fait politeſſe,
Et l'on s'accoutume à le voir :
Petit-à-petit, ſon langage
Sur notre cœur prend du pouvoir ;
Et c'eſt ainſi que l'on s'engage
Sans le ſavoir.

Un tendre amant à ſa bergere
Dérobe une faveur légere,
C'eſt un baiſer qu'il veut avoir ;
Enſuite il oſe davantage,
Le cœur commence à s'émouvoir :
La tête tourne & l'on s'engage
Sans le ſavoir.

Avant douze ans Gogo ſe pare,
De ſon cœur le plaiſir s'empare
Quand alle eſt devant un miroir :

Alle minaude, ſe tiant drette,
Et ne veut plus mettre un mouchoir:
Voilà Gogo déjà Coquette
Sans le ſavoir.

Plus d'un mari, coquet, volage,
Prétend que ſa femme ſoit ſage,
Tandis qu'il manque à ſon devoir.
Epoux, quelle erreur eſt la vôtre!
Dormez, dormez, ſur cet eſpoir;
Mais vous ſerez tout comme un autre,
Sans le ſavoir.

Je nous aimons ſans nul reproche;
Je n'achetons point chat en poche,
Quand il s'agit de ſe pourvoir;
Mais à la ville jarnonbile,
On donne dans le pot-au-noir.
On prend ſouvent veuve pour fille,
Sans le ſavoir.

Iris dormoit ſur la fougere;
Un jeune berger téméraire
Voyoit voltiger ſon mouchoir.
L'occaſion me favoriſe,
Faiſons, dit-il, notre devoir:
La pauvre enfant ſe trouva priſe,
Sans le ſavoir.

FIN.

ESOPE
A LA FOIRE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, *le* 30 *Juillet* 1782.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de trois Scenes ajoutées par l'Auteur, après les premieres représentations.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus Plaisirs du Roi, au bas de la Montagne Sainte-Genevieve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.

ESOPE.

UN JEUNE ENTHOUSIASTE.

UN BOSSU.

UN AUTEUR SATYRIQUE.

UN PAYSAN.

UNE PAYSANNE.

UNE PETITE-MAITRESSE.

UN PETIT-MAITRE.

UN ABBÉ.

UN PROTECTEUR SUBALTERNE.

PERSONNAGES DES SCENES AJOUTÉES.

ORPHISE, *Mere d'Euphémie.*

EUPHÉMIE, *Fille d'Orphise.*

La Scene est à la Foire.

ESOPE A LA FOIRE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

ESOPE, UN ENTHOUSIASTE.

L'ENTHOUSIASTE.

Esope ici! Le puis-je croire?
O mon maître! ô grand homme! on vous montre à la Foire!

ESOPE.

Vous vous en étonnez? rien n'eſt moins ſurprenant.
Petit pour qui le voit, & grand pour qui l'écoute,
Un Fabuliſte, mon enfant,
Doit à la vérité frayer plus d'une route.

L'ENTHOUSIASTE.

Malgré plus d'un ſuccès brillant,
Sur celui-ci j'oſe élever un doute.

ESOPE.

J'ai fait mon chef-d'œuvre à la Cour.

L'ENTHOUSIASTE.

Mais au Parnaſſe, & ſur tout à Cythere.....

ESOPE.

Je ſais que j'y pourrois déplaire,
Et combien eſt épais le bandeau de l'Amour!
Ce Dieu malin échappe à l'inſtant qu'on l'éclaire,
Et de la vérité ne ſoutient pas le jour.

L'ENTHOUSIASTE.

Quoi? vous penſez qu'ici....

ESOPE.

Sans doute elle peut plaire
A la faveur d'un cadre heureux.

L'ENTHOUSIASTE.

Mais, entre nous, ce cadre eſt un peu vieux.

ESOPE.

D'un vernis délicat une couche légere....

L'ENTHOUSIASTE.

Peut animer par fois deux jolis yeux,
Ou recrépir le teint d'une antique douairiere;
Mais que peut-il aux traits d'une morale auſtere,
Et telle qu'Eſope autrefois,
Comme un préſent des Dieux, l'apporta ſur la terre.

ESOPE.

D'un ton plus bas, mon cher....

L'ENTHOUSIASTE.

Je crois....

ESOPE.

Pardonnez-moi, nous ſommes à la Foire.

L'ENTHOUSIASTE.

Eh! que ſont devenus les jours de votre gloire?

ESOPE.

Laiſſons la gloire; ici je ſuis pour mon plaiſir:
Et tel original y paya ſa viſite,
Qui deux fois envers moi s'acquitte,
Par les travers qu'il offre, & que prompt à ſaiſir.....

L'ENTHOUSIASTE.

Oui, rien n'eſt plus plaiſant, ſur-tout pour le modele.

ESOPE.

Auſſi le plus ſouvent il en rit le premier.

L'ENTHOUSIASTE.

Je vous entends; loin de contrarier
Ce projet, il me rit, il échauffe mon zele,
Et par-tout je vais publier
Que vous nous régalez d'une Piece nouvelle....

ESOPE.

De grace, épargnez-moi cette faveur cruelle.
Un ouvrage prôné perd toujours de ſon prix,
Et le plus décrié trouve encor des amis.

L'ENTHOUSIASTE.

Non. Eſope à la Foire eſt une idée unique.
Je vois déjà très-bien le but philoſophique,
Tout le *vis comica* qui doit en réſulter.

ESOPE.

Continuez, Monſieur, vous allez tout gâter.

L'ENTHOUSIASTE.

Eh quoi! lorſque je rends un hommage authentique....

ESOPE.

Un hommage précoce eſt plus à redouter,
Plus à craindre cent fois que la ſatyre même,
Puiſqu'il faut vous le répéter.

L'ENTHOUSIASTE.

Mais cet Eſope enfin, qu'on admire, qu'on aime....

ESOPE.

Eſope n'eſt qu'un nom, un ſot peut l'emprunter.
Combien de plates rapſodies

N'a-t-on pas fait écrire à l'ombre de Boileau!
Nous regorgeons de Parodies;
Et Guillot travesti n'en est pas moins Guillot.

L'ENTHOUSIASTE.

Des épigrammes, des saillies!
Bon, bon. Du naturel & de la vérité,
Et je vous garantis tout Paris transporté.

ESOPE.

Je ne me défends pas du désir de lui plaire;
Mais sans briguer, Monsieur, l'engoûment éphémere
Qu'à la baguette, ici, dispute un char volant,
Qu'à celui-ci déjà ravit un Vaudeville,
Et qu'un colifichet encore plus futile
Peut obtenir demain aussi facilement.

L'ENTHOUSIASTE.

Non. Le succès le plus brillant....

ESOPE.

Que d'Auteurs couronnés d'avance sur parole,
Eprouvent au Théâtre un sort bien différent!
Mille prôneurs la veille exaltoient leur talent:
Pas un ami ne les console.
C'est ainsi que nous sommes faits:
Tout le monde voudroit avoir part aux succès,
Et personne ne veut partager la disgrace.

L'ENTHOUSIASTE.

Ne me confondez pas de grace.....

ESOPE.

Monsieur, nous nous verrons demain.

L'ENTHOUSIASTE.

Demain! demain! ce mot est admirable.
Il vaut lui seul toute une fable,
Et j'en trouve le sens divin.

ESOPE.

J'en fais une pourtant qui dans la circonstance
Mérite quelque attention.

L'ENTHOUSIASTE.

C'est accroître vos droits à ma reconnoissance.

ESOPE.

LE GRAIN D'ENCENS ET LA POUDRE A CANON.

FABLE.

Un baril de poudre à canon,
Dans un coin d'arsenal s'accoutumoit d'avance
A parler sur un très-haut ton.
Trop vain, trop fier d'une existence
Qui devoit la ravir peut-être à bien des gens,
Il insultoit un grain d'encens
Qui réclamoit sur lui le droit de préséance.

Il le taxoit de ſuffiſance,
D'oſer même prétendre à la comparaiſon.
Il faiſoit avec complaiſance,
La longue énumération
Des ravages affreux qu'il nommoit ſes conquêtes.
L'encens, d'un mot fut l'arrêter :
Crois-moi, dit-il, je gâte plus de têtes
Que tu n'en peux faire ſauter.

L'ENTHOUSIASTE.

Fort bien.

ESOPE.

A l'application.
L'encens....

L'ENTHOUSIASTE.

C'eſt moi, j'ai compris la leçon :
La poudre n'eſt ici que le compere.
Je rougis ; mais demain....

ESOPE.

Oui, vous ſerez ſincere.
Entre nous, Monſieur, je le crains
Beaucoup plus que je ne l'eſpere.

(*L'Enthouſiaſte ſort.*)

SCENE II.

ESOPE, *ſeul.*

CE n'eſt pas lui, ce ſont ſes amis que je plains.
En voici bien un autre !

SCENE III.

ESOPE, UN BOSSU.

LE BOSSU, *éclatant de rire.*

AH ! touchez là.... Je viens....
Parbleu ! je ſuis ravi de vous voir, & pour cauſe.

ESOPE.

J'aime à prendre ma part du plaiſir que je cauſe.
Sachons ce qui me vaut un ſi joyeux accueil.

LE BOSSU, *riant toujours.*

Oh ! pour le deviner, il ſuffit d'un coup-d'œil.
Dieu des Boſſus, ſans toi j'étois le plus difforme,
Le plus hideux Boſſu qui fut dans tout Paris.
Je te rends grace, en paix tu permets que je dorme.

ESOPE.

Voilà donc quel étoit le ſujet de vos ris ?

LE BOSSU.

Ai-je grand tort ? Que vous en ſemble ?

ESOPE.

Non, vous avez raiſon. Riez, rions enſemble.
(*Ils rient tous deux avec éclat.*)

LE BOSSU.

On rit de ma figure, & depuis cinquante ans;
J'ai donc enfin mon tour, il étoit temps.
Demain je paye Eſope à toute ma famille.
Mon couſin, mon beau frere, & ma femme, & ma fille,
Ne s'amuſeront plus ſi fort à mes dépens.

ESOPE.

Bon. Egayons toujours les gens.
Faiſons toujours, Monſieur, faiſons rire les femmes.
Tant de jolis Meſſieurs leur font verſer des pleurs.

LE BOSSU.

Fait comme vous voilà, vous voulez plaire aux Dames ?
Bravò ! Continuez. Dites-leur des douceurs.

ESOPE.

Pourquoi non ?

LE BOSSU.

Vous !

ESOPE.

Moi. Par ce mot *douceurs*,
Monſieur, je n'entends pas fadeurs.
Non, ce faſtidieux langage
Ne fut jamais à mon uſage;
Mais par douceur, j'entends aménité.
Et prenez ce mot-ci dans tout le ſens poſſible:
Avec douceur qui donc ſera traité,
Si le Sexe le plus ſenſible
Et le plus délicat l'eſt avec dureté ?
Ce qu'on lui doit d'égards à tel excès me touche,
Que le reproche même expire dans ma bouche,
Lorſqu'il peut l'avoir mérité.

LE BOSSU.

Que deviennent alors les mœurs, la vérité ?
Vous, des Cenſeurs le plus impitoyable....

ESOPE.

J'ai recours à l'exemple, & ſur-tout à la Fable.

LE BOSSU.

Puiſque nous tombons là-deſſus,
Parbleu ! faites-en une en l'honneur des Boſſus.

ESOPE.

Des Boſſus ? Volontiers; je leur dois cet hommage.

ESOPE.

LE CHEVAL ANGLAIS ET LE CHAMEAU.

FABLE.

Ismene terminoit un assez long voyage,
Pour son plaisir ou sa santé;
Deux rochers escarpés placés sur son passage,
Lui coupent le chemin. Son brillant équipage,
Chevaux, mules, valets, tout se trouve arrêté.
A la belle Amazone il faut une monture.
Chacun s'empresse; on offre d'un côté,
Hector, Cheval Anglais, de superbe encolure;
De l'autre un lourd Chameau d'assez pietre figure,
Et déjà d'un pesant fardeau
Le dos chargé par la nature.
Le choix fut bientôt fait. Hector étoit si beau!
Pour ce laid, ce hideux Chameau,
Il portera Marton avec tout le bagage.
Adieu, Madame, bon voyage.
Je vois d'ici caracoler Hector,
Franchissant les ravins, à son guide infidelle,
Et se frayant lui seul une route nouvelle;
Tandis que le Chameau, sans écart, sans effort,
Suit les sentiers battus, d'un pas ferme & tranquille.
Du double roc Marton voit déjà les sommets,
Et sa maitresse, hélas! ne les verra jamais.
A l'exemple, à la voix, comme au frein indocile,
Son rapide Coursier, à bonds impétueux,
De précipice en précipice
Entraîne enfin Ismene en un marais fangeux,
Qui termine à la fois son sort & son supplice.

LE BOSSU.

Je suis ravi jusques au fond de l'ame,
De votre Apologue, de vous.
Je vais à l'instant même en régaler ma femme,
Et donner à ma fille un Bossu pour époux.

ESOPE.

Vous lui préparez-là, Monsieur, un sort bien doux.

LE BOSSU.

Lui donner un Bossu, mais c'est un coup de maître.
Qui l'est, & vous entend, est enchanté de l'être;
Qui ne l'est pas, voudroit l'être encor plus que vous.

ESOPE.

Il auroit tort, chacun doit rester à sa place.
Si l'on en croit ce conte: « Un Acteur bégayoit,
» Bégayoit avec tant de grace,
» Que tout Sardis l'applaudissoit,
(Il est bien plus d'un tort que l'art de plaire efface.)

» Bientôt

» Bientôt tous ſes jeunes rivaux,
» Enorgueillis de marcher ſur ſes traces,
» Imitent juſqu'à ſes défauts.
» Et les traînant par-tout de tréteaux en tréteaux,
» Par-tout on ſiffla leurs grimaces. »
Il ne ſuffit pas, Monſieur, d'être boſſus,
Il faut, pour réuſſir, quelque choſe de plus.

LE BOSSU.

Ah! j'entends. Le Chameau peut n'être qu'une roſſe;
Si le vôtre me plaît, ce n'eſt pas par ſa boſſe:
Par d'autres traits j'eſpere un jour lui reſſembler.
Que ne puis-je ici raſſembler
Tous les boſſus de cette Ville;
S'ils ne profitoient pas d'une leçon utile,
Votre Apologue au moins pourroit les conſoler.

SCENE IV.

ESOPE, *ſeul.*

CE brave homme a ſu m'égayer;
Mais j'en aperçois un, dont l'air ſombre & cinique
M'annonce une Scene cauſtique.
Qu'importe? il en faut eſſayer.

SCENE V.

ESOPE, UN AUTEUR SATYRIQUE.

L'AUTEUR, *à part.*

ESope! ah! le trait eſt unique!
Si c'eſt-là le magot, ſa tournure eſt comique.

ESOPE, *à part.*

Celui-ci ſe croit impoſant.

L'AUTEUR, *à part.*

Il a toujours cent fables prêtes,
A ce qu'on dit. Tâchons de le rendre amuſant.

ESOPE, *à part.*

Ah! fort bien.

L'AUTEUR.

C'eſt donc toi qui fais parler les bêtes?

ESOPE.

On le prétend, & je m'en aperçois.

L'AUTEUR.

Une épigramme à moi! l'aventure eſt parfaite.
Eh! de grace encore une fois,
Répete donc.

ESOPE.

Jamais un conteur ne répete.

L'AUTEUR.

Soit : Ton genre d'ailleurs n'eſt pas ſans agrément.
L'Apologue eſt fort à ma guiſe ;
La vérité me plaît, quand ton art la déguiſe.

ESOPE.

La vérité, Monſieur, plairoit-elle autrement?
Elle veut être enveloppée ;
Le grand jour nuit à ſes appas ;
C'eſt la ſeule beauté, je crois, même ici-bas,
Que l'œil déſire un peu drapée.

L'AUTEUR.

Terre à terre ſur-tout, point d'eſprit. Je le hais ;
Je ne ſais pas louer, & n'admire jamais.

ESOPE.

Tant pis.

L'AUTEUR.

Eh ! pourquoi donc ? chacun a ſa maniere ;
La mienne eſt d'être en tout du ſentiment contraire
A l'admirateur hébêté.
Mécontent par ſyſtême, & mordant par gaîté,
Je fronde tout, le chant, la peinture & la rime.
Un peu de fiel, c'eſt un régime
Très-néceſſaire à ma ſanté.

ESOPE.

Ah ! quelle exiſtence abhorrée !
Se nourrir de poiſon, j'aimerois mieux cent fois.....

L'AUTEUR.

Ne faut-il pas que je vive ?

ESOPE.

Je crois
Que la néceſſité n'en eſt pas démontrée.

L'AUTEUR.

Quand j'étouffe en ſecret par la bile égorgé
Je l'exhale gaîment en traits *duriuſcules* ;
J'inonde le public de malins opuſcules,
J'afflige un galant homme, & je ſuis ſoulagé.

ESOPE.

Et cela vous prend-il bien ſouvent?

L'AUTEUR.

Mais.... la veille
D'un éloge public, ou d'un laurier promis ;
Le lendemain d'un jour où, dans un cercle admis,
Les louanges d'autrui m'ont fatigué l'oreille....

ESOPE, *à part.*

Je crois qu'il eſt aiſé de compter ſes amis.

L'AUTEUR.

Lorſque l'accès me prend....

ESOPE.

C'eſt un accès de rage.

(*A part.*)

Défaiſons-nous de ce triſte animal.

(*Haut.*)

Je gage qu'aujourd'hui vous vous portez bien mal.
Il paroît un Poëme, où, je crois, la critique....

L'AUTEUR.

Ah! ne m'en parle pas; je reſte confondu,
Moi, qui n'achete rien où ma dent ne ſoit ſûre
D'imprimer ſon coup, ſa morſure.
Hier je l'achetai ce Poëme attendu.
Il eſt beau. Juge donc! c'eſt de l'argent perdu;
Mais j'ai mal lu peut-être, & cela me conſole.
Je m'arme un de ces jours contre tant de beautés,
Je fais la guerre aux mots: je tronque un peu, j'iſole.
Je lâche mon extrait ſur la foi des traités.
Il circule, on en rit, & l'Auteur ſe déſole.
Phrygien, mon ami, voilà ma volupté!
J'ai lu tes jolis riens deux cens fois dans ma vie.

ESOPE.

Mes Fables?

L'AUTEUR.

Oui.

ESOPE.

J'en ai l'ame ravie.

L'AUTEUR.

J'enrageai d'en être enchanté.
Mais je te vois, c'eſt la part de l'envie.

ESOPE.

Comment donc? je n'ai pas conçu....

L'AUTEUR.

Quoi! fait comme tu *les*?

ESOPE.

Pas mal pour un boſſu.

L'AUTEUR.

Je crois encor qu'il ſe careſſe,
Lorſque d'un double mont chargé groteſquement....

ESOPE.

Je ſerois bien heureux, Monſieur, qu'en ce moment
La critique emportât la pieçe....
Mais auſſi, c'eſt trop écouter;
Eſſayons à répondre; il faut un peu conter.

VÉNUS ET LES CRITIQUES.

FABLE.

Lorſque Vénus nâquit au ſein des eaux,
Tout l'Olympe accourut pour lui rendre les armes.

Un seul mortel, choisi parmi tous ses égaux,
Eut le droit d'admirer ses charmes.
La beauté de Vénus enivroit tous les Dieux;
Le mortel parut insensible.
La Déesse étoit bien; mais d'autres étoient mieux:
Même il crut qu'il étoit possible
De corriger la bouche & d'agrandir les yeux.
Jupiter indigné pour la Reine des Belles,
Fit présent au censeur de deux yeux durs & faux,
Qui, fermés à jamais sur les beautés réelles,
S'ouvriroient sur les seuls défauts.
Dès l'instant, Juge amer, & frondeur indocile,
Tout lui semble fastidieux.
Par-tout à son œil difficile
Le *bien* s'enlaidissoit par le désir du *mieux*.
Rien ne le flatta plus dans la nature entiere;
L'ennui se mit à le ronger;
Mon homme enfin lassé de sa triste carriere
Pria les Dieux de l'abréger.
Non, lui dit Jupiter, il faut que tu l'acheves;
Toi-même as dicté ton arrêt.
Il obéit à ce décret,
Et ne se consola qu'en faisant des éleves.
Dans le monde, à leur tour, ils ont pullullé tous;
Ils sont nombreux, Monsieur, & l'engeance en fourmille.
Peut être les connoissez-vous?
Je l'ignore; mais entre nous,
Vous avez un air de famille.

L'AUTEUR.

Je crois qu'il ose encor me lancer un brocard.
Ah! ridicule & foible atôme,
Je t'en punirai tôt ou tard.
Un article t'attend....

ESOPE.

Où?

L'AUTEUR.

Dans mon second Tome
De l'Espion du Boulevard.

SCENE VI.

ESOPE, *seul.*

VOilà donc où s'étend son impuissant délire;
Un libelle aussi plat, & qu'on rougit de lire.

SCENE VII.

ESOPE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN.

HÉ bian, morgué, nous v'là; puis note femme itout.
Je v'nons enſemblement vous voir de bout en bout.
Comme ça s'bacle à not' Village;
Le mâle, ici, courre le guille-doux,
Et la femelle reſte en cage.
Ça n'ſe fait pas comm' ça cheux nous.
Je n'nous gobargeons pas qu'avec not' minagere;
Auſſi de p'tits marmots j'ons une pépignere
Qui nous reſſembleront tretous.
Quand j'ons baiſé tout ça drès l'matin, c'eſt ſi doux!
J'en avons tout le jour bian plus de cœur à l'ouvrage;
Et ſi par fois aux champs il ſurviant un orage,
Eh vîte, j'accourons trouver l'biau temps cheux nous.
N'eſt-ce pas, femme?

ESOPE.

Ah! l'excellent ménage!
J'avois beſoin de ce tableau.

LE PAYSAN.

Dam'excuſez, Monſieur, al'eſt un brin honteuſe.

ESOPE.

Ma figure, peut-être.... elle n'eſt pas heureuſe.

LE PAYSAN.

A vous parlai tout franc, vous n'êtes pas trop biau;
Mais, partant qu'ous ſoyais bon-homme,
V'là, morgué, tout ce qui nous faut.
Dis donc, femme?

ESOPE.

Oui, parlez.

LE PAYSAN, *vîte.*

C'n'eſt pas là ſon défaut.

LA PAYSANNE.

Si j'n'avions pas gagé une auſſi groſſe ſomme....

LE PAYSAN.

T'as perdu.

LA PAYSANNE.

J'ons parlé. J'avons bian du guignon!
Je voulons ma revanche.

LE PAYSAN.

Bon.
Dis à ta langue encor de faire un ſomme.
Ah! ah! faura payer ce ſoir à la maiſon.
Veux-tu bailler un p'tit à-compte?

ESOPE.

Qu'avez-vous donc gagé !

LE PAYSAN.

Six bons baiſers comptant.

ESOPE.

Mais, vous gagnez tous les deux à ce compte.

LE PAYSAN.

Nanni. Stilà qui pard n'eſt pas content ;
Il eſt baiſé d'autant, mais n'embraſſe perſonne ;
Et l'plaiſir qu'on reçoit n'vaut pas ſtilà qu'on donne.

ESOPE.

Oui. Votre calcul eſt charmant :
Mais, mon ami, ce qui m'étonne,
C'eſt ce ſilence rigoureux
Que tu lui preſcrits-là.

LE PAYSAN.

C'eſt qu'a jaſe pour deux,
Et d'nos petits défauts, j'aimons à nous reprendre.

ESOPE.

Fort bien. Mais n'as-tu pas du plaiſir à l'entendre ?

LE PAYSAN.

Eh ! oui, morgué, preſqu'autant qu'à la voir.

ESOPE.

Aurois-tu cru t'apercevoir
Qu'elle fût indiſcrette ?

LE PAYSAN.

Ah ! ça, non.

ESOPE.

Médiſante ?

LE PAYSAN.

Fi !

ESOPE.

Laiſſe-la parler, & qu'elle ſe contente.

LE PAYSAN.

Stapendant, j'voudrions ſavoir.....

ESOPE.

J'admire là-deſſus queſs travers ſont les nôtres ;
Et pourquoi leur ôter un plaiſir auſſi doux ?
Craignons plutôt, craignons, pauvres époux,
Que nos femmes, enfin, n'aillent conter à d'autres,
Ce qu'elles n'auroient dû jamais dire qu'à nous.

LE PAYSAN, *très-vîte.*

Ah ! parle, parle ; ah ! je voulons qu'tu parles.
Voirement, oui ; c'n'eſt pas pour enfiler des parles
Qu'on te feſit. J'n'étions ſu'vot' reſpect qu'un ſot.
Morgué, queu brave homme vous êtes !
Hé vîte, jaſe donc. J'voulons bian qu'tu caquettes.

ESOPE.

Tu ne lui laiſſes pas le temps de dire un mot.

LE PAYSAN.

Dam', accoutais, voyais-vous, ça m'tourmente.

LA PAYSANNE, *à Esope.*

Excusez-le, Monsieu; il est un brin jaloux,
Dud'puis qu'un biau Monsieu, qui m'trouvoit avenante,
Se glissit par un soir cheux nous.
Not' homme étoit dans la vigne à ma tante,
Où s'qui plantoit de l'échalas.
C'Monsieu ouvrit d'grands yeux d'abord, fesit d'grands bras
Comme s'il voyoit eun' marveille.
Puis y m'disit de prêter l'oreille,
Et stapendant parloit tout bas.
I' prononçit enfin avec ed'gros, hélas!
Que si j'voulions être sa sarvante,
Y s'roit itout mon sarviteur.
Bredi, breda, qu'il étoit gros Seigneur,
Et que je serois bien contente.
Moi, j'boutis en avant l'honneur. —
L'honneur d'eun' femme est une bête,
S'fit-i, si n'veut pas son bonheur. —
Vous ne me boutrois pas dans la tête, Monsieur.... —
Femme, s'fit-i, d'un air qui m'faisit peur,
Ce qui n'entre pas dans ta tête,
Pourroit bien entrer dans ton cœur.
Là-dessus Guillot vint....

LE PAYSAN.

Je troublâmes la fête,
Et je fîm' à not' homme eun' bien autre frayeur.
Il est bien loin, morgué, s'i' court encore.
Un homm' comm' ça, ça vous adore
Eun' femme, & puis.... bref, tant y a
Que j' somm' tout soucieux du depuis ce temps-là.

ESOPE.

Ta femme....

LE PAYSAN.

Alle est, m'est avis, moins heureuse.

ESOPE.

Brave femme, écoutez: vous serez moins peureuse.

LE MOINEAU FRANC ET LA FAUVETTE.

FABLE.

De branche en branche un amoureux pierrot,
Poursuivoit une fauvette
Qui le fuyoit, fidelle à son linot.
Pour échapper à sa défaite,
Tremblante, elle s'élance au plus jolis des nids.
Le moineau franc y vole, aperçoit des petits
Caressés par leur mere, & soudain fait retraite.

Mes bons amis, en paix déformais aimez-vous.
(*à la Payſanne.*)
Ma fauvette vous offre un bel exemple à ſuivre.
(*au Payſan.*)
Laiſſe parler ta femme, & ne ſois plus jaloux.

LE PAYSAN.

V'là, morgué, qu'eſt parlé comme un livre.
Ah! ah! venais-y donc, gentils godeluriaux.
Tu prendras dans tes bras un d'nos petits marmots,
Sur tes genoux, ma petite Louiſe,
Et puis tu leux diras: Meſſieux, la place eſt priſe.

LA PAYSANNE.

Eh! mais, j'nons qu'à penſer à toi tant ſeulement;
Grand marci, Monſieu, ſtapendant,
J'n'oublirons jamais la fauvette.

LE PAYSAN.

Je r'viandrions putôt pour qu'il te la répete.
Si vous v'nais au pays, morgué! paſſais cheux nous;
J'vous ferons boire d'un vin qu'eſt tout franc comme vous,
Tout naturel comme nos enfans même;
Car je l'faiſons nous-même' itout.
Adieu, papa.

ESOPE.

Je ſuis enchanté...,

LE PAYSAN.

Point du tout.
C'n'eſt rian qu'ça, vous varrez au pays comme on aime.

SCENE VIII.

ESOPE, UNE PETITE-MAITRESSE, UN PETIT-MAITRE, UN ABBÉ, *Perſonnage muet, & dont la Pantomime doit être très-marquée à chaque mot que dit la Petite-Maîtreſſe.*

LA PETITE-MAITRESSE, *à la Cantonade.*

ENtendez-vous, Baſque : en ſortant,
Nous irons voir le Bœuf géant.
Informez-vous de ſa demeure.
(*A ceux qui l'accompagnent.*)
Ça n'eſt-il pas délicieux,
Cette Foire! On y voit dix Spectacles par heure.
Cela fatigue un peu les yeux;
Mais cela repoſe la tête,
Le cœur.

LE PETIT-MAITRE.

Le cœur!

LA

LA PETITE-MAITRESSE.

Oui. Vous êtes honnête.
Vous imaginez-vous, Monsieur,
Que le mien soit infatigable ?
(*Elle aperçoit Esope.*)
Ah !.... mais il est à faire peur,
Cet être-là. N'est-il pas incroyable
Que l'on punisse ainsi la curiosité ?
C'est une monstruosité !
Attendez que je sois remise.

LE PETIT-MAITRE.

Vous m'alarmez ; reposez-vous, Marquise.
(*A Esope.*)
Vous, reculez un peu, l'ami.

LA PETITE-MAITRESSE.

Bon ! vous croyez que c'est un homme ?

LE PETIT-MAITRE.

On le dit ?

LA PETITE-MAITRESSE.

Et cela se nomme ?

LE PETIT-MAITRE.

Un Esope, Madame.

LA PETITE-MAITRESSE.

Et que fait-il ici ?
C'est un vol qu'on a fait à la Ménagerie.

LE PETIT-MAITRE.

Au contraire ; un de ses aïeux,
Esclave jadis en Phrygie,
Dans la cervelle en avoit une.

LA PETITE-MAITRESSE.

Ah ! Dieux !
Un calembour !

LE PETIT-MAITRE.

Non, vrai.

LA PETITE-MAITRESSE.

Quelle plaisanterie !

LE PETIT-MAITRE.

D'honneur, il n'éternuoit pas
Qu'il ne sortît de sa cervelle
Une douzaine, au moins, de rats,
Une montagne, une hirondelle,
Une mouche, un éléphant.
On voit bien que jamais vous ne fûtes enfant.
Vous sauriez tout cela.

LA PETITE-MAITRESSE.

Mais, oui, je me rappelle
Qu'on m'endormoit jadis avec ces contes-là.

LE PETIT-MAITRE.

Ceux dont on berce une femme jolie

Sont aujourd'hui bien plus gais que cela.
L'Abbé vous en lira ce soir, d'une folie....

LA PETITE-MAITRESSE.

Il parlera peut-être à souper.

LE PETIT-MAITRE.

Il boira,
Madame, il rira même; & pour peu qu'on l'entende,
Ou que cela nous contrarie,
Je gagerois qu'il chantera.

LA PETITE-MAITRESSE.

Laissons donc là cette momie.
Allons à la Redoute.

LE PETIT-MAITRE.

Oh! déjà? je suis sûr
Que vous vous ennuirez. Il est trop tôt, Madame.

LA PETITE-MAITRESSE.

Plus tard on y respire un air beaucoup moins pur.
On distingue à peine une femme....
Le demi-jour nous plaît; mais s'il est trop obscur....

LE PETIT-MAITRE.

L'éclat de vos charmes....

LA PETITE-MAITRESSE.

Qu'importe?
Sortons.

ESOPE, *s'avançant.*

Daignez dire à la porte
Que l'on vous rende votre argent.

LA PETITE-MAITRESSE.

Il a parlé, je crois.

ESOPE.

Oui, très-distinctement.

LA PETITE-MAITRESSE.

J'ai payé pour vous voir; j'ai trop vu....

ESOPE.

Non, Madame,
Il faut qu'Esope, enfin, paroisse.

LA PETITE-MAITRESSE.

Ah! c'est assez:
J'en ai les nerfs encor tout agacés.

ESOPE.

Un conte, quelques vers pourroient calmer votre ame,
Et vous pourriez m'entendre sans me voir.

LA PETITE-MAITRESSE, *au Chevalier.*

Vous avez deviné; l'aventure est heureuse.
(*A Esope.*)
En ce cas-là je vais m'asseoir,
Et vous tourner le dos; car je suis curieuse;
Et si j'ai peur, ce n'est pas des esprits.

LE PETIT-MAITRE.

Ils ſont ici, d'ailleurs, ſi minces, ſi petits....

LA PETITE-MAITRESSE.

Paix.

LE PETIT-MAITRE.

Oui, voyons un peu ſi ſa verve fameuſe....

LA PETITE-MAITRESSE.

Paix donc.

ESOPE.

LA GUENON, LE PERROQUET ET LA PAGODE.

FABLE.

D'un Sapajou la gentille femelle
Faiſoit tous les plaiſirs d'une grande maiſon.
On lui prodiguoit à foiſon,
Les bonbons, les biſcuits, la noiſette nouvelle.
Elle ſavoit cent jolis tours,
Uniſſoit la grace à l'adreſſe,
Aux femmes même elle faiſoit careſſe;
Et quoiqu'on la louât ſans ceſſe,
Tous les jours plus modeſte, elle plaiſoit toujours.
Pour ſon malheur, chez elle on fit emplette
D'un aſſez joli perroquet
Qui l'étourdit d'abord de ſon caquet;
Mais qui fit bientôt ſa conquête.
A chaque inſtant Jacquot lui répétoit:
Elle eſt belle Mirza. Mirza ſe rengorgeoit,
Se miroit dans toutes les glaces.
Plus elle y faiſoit de grimaces,
Et plus Jacquot l'applaudiſſoit.
Autre malheur. Une pagode ornoit
Un coin de cheminée, & dès qu'on la touchoit
En avant inclinoit la tête.
Mirza trouva le magot très-honnête,
Et comme un autre oracle auſſi le conſultoit.
Ah! la pauvre petite bête!
Son inſtinct échoua contre ce double écueil.
Adieu la modeſtie, adieu talens & graces;
Le mauvais goût, l'artifice & l'orgueil
Ont effacé juſqu'à leurs traces.
Ne vous bannira-t-on jamais?
Sans vous, pagodes indolentes,
Sans vous, effrontés perroquets,
Que de guenons ſeroient charmantes!

LE PETIT-MAITRE.

Comment diable! Il n'eſt pas auſſi ſot qu'il eſt laid;
Et ſa pagode eſt fort divertiſſante.

L'ABBÉ.

Le perroquet, ſur-tout, m'enchante.

LA PETITE-MAITRESSE.

Pour moi, la guenon me déplaît,
Et je voudrois pouvoir lui rendre....

LE PETIT-MAITRE.

Comment donc?

LA PETITE-MAITRESSE.

Chevalier, appelez mon laquais.
Et vous, l'Abbé, de grace, allez m'attendre
Chez la Marchande où je prends mes bonnets;
Vous me les choisirez d'avance. (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

ESOPE, LA PETITE-MAITRESSE.

ESOPE.

MAdame....

LA PETITE-MAITRESSE.

J'ai saisi, Monsieur, tous vos portraits:
Comptez sur ma reconnoissance.
Je reviendrai bientôt; mais sous mes premiers traits,
Sans pagodes ni perroquets,
Vous prouver que je sais réparer une offense.

ESOPE *lui donne la main pour la reconduire.*

Non, ce retour heureux a pour moi trop de prix.

LA PETITE-MAITRESSE.

Paix, notre perroquet s'avance.
(*Elle prend la main du Chevalier & sort.*)

SCENE X.

ESOPE, *seul.*

C'Est une femme, & je suis peu surpris
De toute sa délicatesse:
Elle me venge au moins, du stupide mépris
Des animaux de mon espece.

SCENE XI.

ESOPE, EUPHÉMIE.

EUPHÊMIE, *toute éplorée, courant se jeter aux pieds d'Esope.*

AH! Monsieur, sauvez-moi d'une mere en courroux.
Où fuir?

ESOPE.

Où vous sauver, ma fille?... à ses genoux.

EUPHÉMIE.

J'ai trop mérité sa colere.

ESOPE.

Si jeune encore !... Il eſt pourtant bien doux
De mériter les bontés de ſa mere.
Courez.... Qu'un repentir ſincere....

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ORPHISE.

(*Elle eſt en pleurs ; Eſope lui fait ſigne de s'arrêter & d'écouter.*)

EUPHÉMIE.

AH ! laiſſez-moi reſpirer un inſtant.

ESOPE.

Vous ne ſentez pas, mon enfant,
Ce qu'un inſtant de plus peut lui coûter de larmes.

EUPHÉMIE.

N'ajoutez rien à mes alarmes.
Si vous ſaviez....

ESOPE.

Je ne veux rien ſavoir.

EUPHÉMIE.

Un ſecret....

ESOPE.

A votre âge on n'en doit point avoir,
Lorſque l'on ſait aimer & reſpecter ſa mere.

EUPHÉMIE.

Vous ignorez, Monſieur, combien elle m'eſt chere.

ESOPE.

Prouvez-le donc, & tombez à ſes pieds.

(*Il donne la main à Orphiſe qui retient dans ſes bras ſa fille prête à ſe jeter à ſes pieds.*)

ORPHISE.

Eſope !... Ma chere Euphémie !

EUPHÉMIE.

Ah ! ma mere !

ORPHISE.

Sois mon amie,
Et tes torts ſont tous oubliés.
C'eſt avec un plaiſir extrême
Que je retrouve Eſope.... Eſope en ce lieu même
N'a rien perdu de ſes antiques mœurs.
Il ſut, dans tous les temps, parler à tous les cœurs.
Ouvrons-lui le nôtre, ma fille :
Nous avons un ſecret....

EUPHÉMIE.

Vous me l'avez ſurpris.

ORPHISE.

Cauſons avec Eſope. Il eſt de la famille.
Oui, de la paix de l'ame il t'apprendra le prix.

Quelque chose a troublé le calme de la tienne.
Ce Monsieur qui....

EUPHÉMIE, *très émue.*

Qui.... qui.... qui me donnoit le bras.

ORPHISE.

Oui, s'il t'aime vraiment, qu'il vienne,
Qu'il ose interpréter ce cruel embarras,
Ce trouble affreux qui t'agite & me tue.
Pourquoi t'abandonner ? Pourquoi fuir à ma vue ?
Ecoute : viens. Regarde moi.
Mes yeux t'ont-ils jamais inspiré de l'effroi ?

EUPHÉMIE.

Maman, accable-moi plutôt de ta colere ;
Tant de bonté me désespere.

ORPHISE.

Non, non, je n'en eus pas sans doute assez pour toi.
Mon Euphémie alors eût craint de me déplaire,
Elle m'eût consultée avant de faire un choix.
Dans son ame sensible & pure,
Jamais l'amour n'eût étouffé la voix,
La douce voix de la nature ;
Et ton amant lui même eût respecté mes droits.

EUPHÉMIE.

Il ne connoissoit pas la mere la plus tendre.

ORPHISE.

Tu la connoissois, toi.

EUPHÉMIE.

Pour la premiere fois,
Ici, j'osai consentir à l'entendre.
Ma Bonne, à quelques pas de nous,
Pouvoit tout voir, devoit m'attendre.
Il me parloit déjà de son respect pour vous,
Du plaisir qu'il avoit de vous nommer sa mere.
Il se plaignoit, enfin, que mon ame trop fiere,
Eût retardé l'aveu.... l'instant....

ESOPE, *à Euphémie.*

Il vous trompoit.

(*A part.*)

De la Fable empruntons les armes.

ORPHISE.

(*A demi-voix.*)

Ma fille, écoutons bien, & retenons nos larmes.

ESOPE.

LE LIMAÇON ET LA ROSE.

FABLE. (1)

Un jour un Limaçon disoit
A la Rose

(1) Pour céder à l'empressement de quelques personnes qui ont bien voulu

Au pied de laquelle il rampoit :
Une chose
Obscurcit ; je crois, vos appas ;
C'est l'épine.
Sans cela vous seriez divine.
N'ose pas
Vous approcher qui veut, & même
Le zéphir,
Qui depuis si long-temps vous aime,
D'un soupir
Paye à peine votre tendresse.
Le plaisir
Fuit. Fixez-le. Le temps presse.
Immolez
A l'amour l'épine cruelle,
Et plus belle
Encor vous paroîtrez. Parlez
Ce langage,
Fût-ce à la femme la plus sage,
Il plaira.
Il plut aussi. Tant pérora
Le reptile,
Que la Rose enfin, trop facile,
Désarma
Sa tige, & le rampant insecte
Y monta.
De la tige à la fleur l'infecte,
La flétrit.
De douleur la Rose périt.
Si vous voulez qu'on vous respecte,
Ne déposez jamais cette noble fierté,
Qui sert, sexe charmant, d'épine à la beauté.

EUPHÉMIE.

Vous me rendez, Monsieur, à ma mere, à moi-même ;
Je souffrirai long-temps d'avoir pu l'offenser.

ORPHISE.

Souviens-toi seulement à quel excès je t'aime.

EUPHÉMIE.

Puis-je exister sans y penser ?
Mais comment exprimer notre reconnoissance ?

ESOPE.

Rien n'est plus simple. En ma présence,
Et pour sceller la paix, daignez vous embrasser.

(*Euphémie se jette dans les bras de sa mere, & l'embrasse avec transport. Toutes les deux sortent ensuite, après avoir fait une révérence à Esope.*)

---

donner à l'Auteur des encouragemens dont il s'efforcera de se rendre digne, on publie cette Fable telle qu'elle est. On ne se dissimule point que le mètre, dans lequel elle est écrite, semble proscrit par la simplicité du genre ; mais en la lisant comme de la Prose, la difficulté du mètre disparoît.

SCENE XIII.

ESOPE, *seul.*

LA Fontaine l'a dit ; j'aime à le répéter,
» Plus fait douceur que violence. »

SCENE XIV.

ESOPE, UN PROTECTEUR SUBALTERNE.

LE PROTECTEUR *essoufflé.*

HÉ quoi donc ! mon enfant... dis-moi... c'est moi... je viens.
Tout Paris me connoît, m'excede, j'en conviens.
Mais pour débuter, c'est à moi qu'on s'adresse ;
Et dès qu'on sait mon nom, celui de ma maîtresse,
De mon valet-de-chambre ou de mon cuisinier,
On peut prétendre à tout. Tu serois le premier
Qui dans le monde osât paroître
Sans avoir vu ma petite maison.
Un seul de mes soupers fait réputation.
Il t'annoncera mieux, te fera plus connoître
Que la trompette du Journal,
Les affiches & la gazette.
Viens-y ce soir.

ESOPE.

Ou je me connois mal,
Ou vous feriez, Monsieur, une méchante emplette.

LE PROTECTEUR.

De la modestie ! eh, fi donc !
Défais-toi promptement de ce ton de province ;
Ici le plus mince bouffon
S'assied effrontément à la table d'un Prince ;
Et pourvu qu'il amuse....

ESOPE.

Et moi c'est pour manger
Que je me mets à table.

LE PROTECTEUR.

On n'est pas étranger
A ce point-là. Viens-tu de l'autre monde ?
On ne soupe plus à Paris.
Le soir on aime encore à voir, à table ronde,
Les jeux, les graces & les ris ;
Ou comme les appelle un de nos beaux esprits,
Des chœurs de l'Opéra la troupe vagabonde.
On boit : on chante : on lit quelques malins écrits,
Et brochant sur le tout, un Philosophe y fronde

Les

Les mœurs d'une Laïs, & la lorgne d'autant;
La Nymphe lui ſourit à la fois & le gronde.
Tout cela n'eſt-il pas charmant?

ESOPE.

Pour vous, Monſieur, apparemment.

LE PROTECTEUR.

Ah! quelle ignorance profonde!
Viens, te dis-je, avec moi; je veux t'initier
La ſcience des mœurs, & le grand art du monde....

ESOPE.

Si d'après vos diſcours on peut l'apprécier.....

LE PROTECTEUR.

Au beſoin, j'en tiendrois école.

ESOPE.

La ſcience des mœurs eſt de n'en plus avoir....

LE PROTECTEUR.

Charmant, divin, ſur ma parole!
Voilà ce qui s'appelle voir.
Tu ſeras des nôtres.

ESOPE.

J'en doute.

LE PROTECTEUR.

Ah ça! me prends-tu pour un fat?

ESOPE.

Pour qui vous donnez-vous?

LE PROTECTEUR.

Sans doute
Que je n'ai pas l'air d'un pied plat.

ESOPE.

Ce n'eſt pas l'air, Monſieur, qui jamais m'en impoſe.

LE PROTECTEUR.

Tu le prends ſur un ton.....

ESOPE.

Qui convient à la choſe.

LE PROTECTEUR.

Quoi! lorſqu'un Protecteur lui-même vient s'offrir....

ESOPE.

Il a perdu ſes droits au titre qu'il s'arroge;
Vain titre qui d'ailleurs n'eſt rien moins qu'un éloge,
Sans cette dignité qui doit le ſoutenir;
Sans ce pouvoir heureux de répandre des graces;
Cet art de les répandre à propos, avec choix;
Et c'eſt en vain qu'un Protecteur bourgeois,
Singe des Grands, veut marcher ſur leurs traces.

LE PROTECTEUR.

Un Protecteur bourgeois! ah! mon petit Monſieur,
Nous nous rencontrerons.

ESOPE.

C'eſt pour moi trop d'honneur.

LE PROTECTEUR.

Ah ! parbleu, nous verrons.... De ta triſte figure
Je vais faire un portrait....

ESOPE.

Epargnez-vous ce ſoin.
Pourriez-vous me traiter plus mal que la nature ?

LE PROTECTEUR.

Un Protecteur bourgeois ! Moi qui prouve au beſoin
Un demi ſiecle de nobleſſe !
Bourgeois !... Ah ! bourgeois eſt exquis !
Moi, dont le fils un jour ſera Marquis,
Dont la fille a penſé vingt fois être Comteſſe.
Moi, moi ! qui viens enfin, pour bâtir un Hôtel,
D'acheter un marais.

ESOPE.

Voilà de la richeſſe,
Le pouvoir & l'abus cruel !
En pierres transformant des végétaux utiles,
Elle appauvrit nos champs pour agrandir nos villes.
Souvent où je vois un Palais,
Le verger qu'il remplace excite mes regrets.
Ce portique élégant, ces colonnes de marbre,
Pour moi, ne vaudront jamais l'arbre
Sous lequel j'aurois pris le frais.

LE PROTECTEUR.

Oh ! pour le coup la folie eſt complette :
Le joli petit paſtoureau !
Il feroit beau te voir arborer la houlette,
Et nouveau Tircis ſur l'herbette
Faire danſer Philis au ſon du chalumeau.
Voilà ce qui s'appelle un excellent tableau.
Je ferois volontiers tous les frais du coſtume,
Si tu voulois m'en régaler.
Mais....

ESOPE.

Excellent. Mais je préſume
Que celui-ci peut l'égaler.
Ah ! qu'un fat ſuranné me paroît ridicule !
Ses jours atteignent leur déclin,
Et ſa raiſon encore eſt à ſon crépuſcule.
Par-tout il cherche en vain le plaiſir qui le fuit :
Il rencontre par-tout le dégoût qui le ſuit.
De chaque nouveauté tour-à-tour idolâtre,
Il court le premier.... Il n'eſt pas un théâtre
Où la lorgnette en main, il n'aſſigne le prix
Aux talens, à la beauté même ;
Frondeur au ſurplus par ſyſtême,
Un Auteur n'eſt qu'un ſot, s'il n'a pas ſon appui ;
Ricaneur hébêté, perſifleur déteſtable,

N'ayant un peu d'esprit qu'à table,
Où son maître-d'hôtel l'emporte encor sur lui.

LE PROTECTEUR.

Finis. Ma colere s'allume.

ESOPE.

Comment trouvez-vous le tableau?
Il vous épargne au moins tous les frais du costume;
Et je.....

LE PROTECTEUR.

N'acheve pas, bourreau.
Pour l'exhaler ailleurs j'étouffe ma colere;
Et tu n'en sentiras que plutôt les effets.

SCENE DERNIERE.

ESOPE, *seul.*

ARrêtez.... Après tout, je crains peu ses projets,
Si je n'ai pas le malheur de déplaire
A mon seul Protecteur, au Juge qui m'éclaire.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

FABLE.

Jadis la Vérité s'endormoit quelquefois,
Même au pied du trône des Rois,
A la toilette aussi d'une simple mortelle.
Au fond d'un bois un jour le sommeil la surprit,
A l'instant même qu'à sa belle
Un indiscret Amant y fit
Le serment indiscret d'être à jamais fidelle.
Un singe passe alors, voit dormir l'immortelle,
En rit, & lestement lui ravit son miroir.
Il avoit ouï vanter son magique pouvoir.
Sa malice le lui rappelle.
Il cueille aussi-tôt quelques fleurs,
Et l'encadre d'une guirlande
Qui séduit l'œil des amateurs.
Pour le voir, s'y mirer, déjà la foule est grande.
On se l'arrache : enfin, chacun voudroit l'avoir.
Mais la glace a bientôt dissipé le prestige;
La bordure égayoit & le portrait afflige :
Chacun, tel qu'il étoit, ne voulut plus s'y voir.
Le Sapajou ne trouvant plus personne
A qui présenter le miroir,
Ose le consulter. (Quel étoit son espoir?)
Tous ses défauts le frappent, il frissonne,
Et de colere transporté,

En mille éclats briſe la glace,
Qui, mille fois alors les lui retrace,
Et venge ainſi la Vérité.

Au Public.

Quel eſt le ſinge de la Fable?
Meſſieurs, c'eſt moi, ſans vanité;
Je touche à l'inſtant redoutable;
Car chacun de vous tient un éclat du miroir.
Cachez-le bien, Meſſieurs, je tremble de m'y voir.

FIN.

L'AMOUR FILIAL,

OU

LA JAMBE DE BOIS,

OPÉRA EN UN ACTE.

Par C. A. DEMOUSTIER.

La tendre fille est toujours bonne mere.
Le tendre fils est toujours bon époux.

A PARIS,

Chez les Citoyens DENNÉ et CHARON

Passage de la rue Feydeau.

L'AN CINQUIEME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

ARMAND, vieux guerrier, pere de Félix.

GERMON, vieux guerrier, pere de Louise.

FÉLIX.

LOUISE.

La Scene en Suisse, près de Nefeld.

Le théâtre représente, dans le lointain, les montagnes de la Suisse; plus près, des montagnes moins élevées. A droite, une petite cabane dont on voit l'intérieur; au milieu du théâtre, un arbre qui ombrage un banc et une table de gazon.

L'AMOUR FILIAL.

SCENE PREMIERE.

ARMAND, *endormi sous l'arbre*, FÉLIX.

FÉLIX.

IL dort encore. Que son sommeil est paisible ! Mon pere, tu souris ! Peut-être tu songes à moi ; ou plutôt tu médites quelque bonne action : ainsi l'honnête-homme jouit, même en songe, et du bien qu'il a fait, et du *Il l'observe de plus près.* bien qu'il veut faire. Comme la joie anime son front serein ! comme le zéphir caresse ses cheveux blancs ! je vais les couronner de fleurs. En s'éveillant, ils les sentira sur son front ; je sourirai, il s'attendrira, et nous nous embrasserons.

Il chante en cueillant des fleurs et formant une couronne.

N°. 1.

Jeunes amans, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergere,
L'Amour, par de tendres faveurs,
Vous en promet le doux salaire.
Plein d'un espoir encore plus doux,
Dès que le soleil nous éclaire,
Je cueille des fleurs, comme vous,
Pour parer le front de mon pere.

2. *Il le couronne.*

Votre main, au bord des ruisseaux,
Prépare des lits de fougere ;
Vous arrondissez des berceaux
Pour servir d'asyle au mystere.
Comme vous, de ces arbrisseaux
Je courbe la tige légere,

Il forme un berceau sur la tête du vieillard.

Et de leurs fléxibles rameaux
J'ombrage le front de mon pere.

3.

En accourant à son réveil,
Vous tremblez : que va-t-elle dire ?
En sortant des bras du sommeil,
Mon pere, tu vas me sourire.

Armand se réveille, apperçoit son fils et lui tend les bras.

Vous lui ravissez quelquefois
Un baiser qu'ignore sa mere.
Moi, chaque matin, je reçois
Le premier baiser de mon pere. *Il l'embrasse.*

ARMAND.

Bon jour, mon cher Félix, Bon jour. Ce cher enfant! toujours gai, toujours espiégle....

Il se débarrasse des fleurs.

toujours bon fils! *En voyant la couronne.*

FÉLIX.

Toujours tendre pere!... Mais comme vous êtes frais et vermeil!

ARMAND.

Que veux-tu, mon ami: je suis vieux et pauvre, mais je suis heureux. C'est ici près de Nefeld, que j'ai combattu il y a aujourd'hui trente-sept ans. C'est-là que, couvert de blessures dont je porte les cicatrices, je fus laissé pour mort; c'est au bord de ce ruisseau qu'un eune soldat me secourut et périt peut-être victime de son humanité: un parti ennemi vint l'attaquer; il m'avait sauvé la vie; je ne pus défendre la sienne. Les ennemis le poursuivirent loin de moi... S'il a succombé, je me reproche sa mort; s'il vit encore, ma reconnoissance ne sait où le trouver: voilà mon unique chagrin. Du reste, je vis content. Tu es venu fonder notre cabane sur le champ de bataille. j'y suis libre et j'espere y vieillir encore. Mon ami, rien ne fortifie tant un vieux guerrier que l'air de la gloire et de la liberté.

FÉLIX.

Ah! mon pere, puissiez-vous le respirer long-temps! votre bonheur fera le mien.

ARMAND.

Mon cher Félix, je connais ta tendresse pour ton pere; tu connais la sienne pour toi. Aimer son pere, en être aimé, c'est un grand bonheur sans doute; mais à ton âge, mon ami, ce bonheur-là ne suffit pas.

FÉLIX.

Mon pere, vous avez nourri mon enfance, élevé ma jeunesse, formé mon cœur, éclairé mon esprit. je jouis des beautés de la nature que vous m'avez fait connaître, du charme des vertus que vous m'avez inspirées; le brave, le vertueux Armand est mon pere, mon frere, mon ami; que peut-il manquer à mon bonheur!

ARMAND.

Une épouse.

FÉLIX, *tendrement.*

Vous croyez ?

ARMAND.

Une femme est une amie
Dont l'esprit, dont la douceur,
Dont le commerce enchanteur
Font le charme de la vie.

FÉLIX.

Un bon pere est un ami
Qui nous guide et nous éclaire.
Ah ! quel ami, sur la terre,
peut-on chérir comme lui !

ARMAND.

Si l'amitié suffit à la vieillesse,
A la jeunesse il faut un peu d'amour.

FÉLIX.

O mon ami ! payez-moi de retour :
Votre amitié, suffit à ma jeunesse.

ARMAND.

Tu m'aimes. Si le ciel t'accorde des enfans,
Leurs sentimens seront les mêmes.
Ils t'aimeront....

FÉLIX, *ému.*

Ils m'aimeront...

ARMAND, *vivement.*

Comme tu m'aimes.
Tendrement. Et leur mere :

FÉLIX, *plus ému.*

Eh bien ?... leur mere...

ARMAND, *avec feu.*

Peins-toi son amour vertueux :
Son bonheur sera de te plaire ;
Ton devoir sera d'être heureux. *Félix se trouble.*
Qu'en penses-tu ?...

FÉLIX, *attendri.* *Après un silence.*

....Hélas ! mon pere,
Je crois que l'amour le plus doux
Ensemble. { Est celui que je sens pour vous.
ARMAND, *le serrant dans ses bras.*
Mon fils, que cet aveu m'est doux.

FÉLIX.

Mais il est déja grand jour. Je vais cueillir des fruits pour notre premier repas. Ce dôme de verdure sera la salle du festin ; ce gazon, la table ; et vous, mon pere, la

compagnie. Je ne réponds pas que le repas soit magnifique, mais je réponds bien de l'amitié des convives.

SCENE II.

ARMAND, *seul.*

Il étend sur la table une natte de jonc et place quelques corbeilles.

CE cher enfant, comme il m'aime ! Je plains bien ceux qui ne connaissent point ce bonheur là !

AIR.

Que je suis heureux d'être pere !
Mon fils est mon consolateur.
Jusques à mon heure derniere
Mon cher fils fera mon bonheur ;
Sa main fermera ma paupiere.
Que je suis heureux d'être pere !
Précieuse félicité,
Doux plaisir de se voir renaître,
Tout charme secret me pénétre
D'une céleste volupté !
Que je suis heureux d'être pere ! etc...

Mais qu'apperçois-je là-bas ?... une femme ! est-elle jolie ?... elle approche... je vais savoir à quoi m'en tenir.

SCENE III.

LOUISE, ARMAND.

Duo.

LOUISE, *arrivant précipitamment.*

AH ! bon vieillard,
Ah ! prenez part
A ma douleur !...

ARMAND, *à part.*

Qu'elle est gentille !

LOUISE.

Par amitié,
Prenez pitié
Du chagrin d'une pauvre fille

ARMAND.

Parlez, parlez, ma pauvre fille.

LOUISE.

Avez-vous vu passer un voyageur ?

ARMAND.

Qu'il est heureux ce voyageur

LOUISE, *avec impatience.*

Avez-vous vu passer un voyageur ?

ARMAND.

Vous l'aimez donc ?

LOUISE.

Plus que moi-même.

ARMAND, *riant.*

Ah ! c'est l'innocence elle-même.

LOUISE.

Ne riez point de ma douleur.
On, perd, hélas ! tout son bonheur.
Quand on perd celui que l'on aime.

ARMAND, *gaîment.*

Je sais qu'on perd tout son bonheur,
Quand on perd celui que l'on aime.

ARMAND.

Calmez-vous, mon enfant ; je viens de le voir passer

LOUISE.

Comment était-il vêtu ?

ARMAND, *embarrassé.*

Mais... il avait, je crois, un habit... un habit...

LOUISE.

Rouge ?

ARMAND.

Précisément.

LOUISE.

Vous me rendez la vie ! De quel côté a-t-il tourné ses pas ?

ARMAND.

Vers cette colline.

LOUISE.

Adieu ; je le suis.

ARMAND, *l'arrêtant*

Vous ne pourrez jamais le rejoindre, car il courait d'un train !...

LOUISE, *tristement.*

Il courait ?... Ce n'est pas lui.

ARMAND.

En effet, le moyen de courir quand on s'éloigne de vous !

LOUISE.

Ce n'est pas-là la raison, mais c'est qu'il a une jambe de bois.

ARMAND.

Et vous l'aimez ?

LOUISE.

Il ne m'en est que plus cher : c'est la suite d'une blessure honorable qu'il a reçue autrefois.

ARMAND.

Autrefois ? Mais il n'est donc pas jeune ?

LOUISE.

Il a soixante ans.

ARMAND.

Ce n'est donc pas votre amant ?

LOUISE, *baissant les yeux.*

Courrais-je après lui ! et ne divinez-vous pas que c'est mon pere ?

ARMAND, *attendri.*

Votre pere ? Qu'il est heureux ! Ah ! je connais ce bonheur-là . . . mais êtes-vous sûre qu'il soit dans ces montagnes ?

LOUISE.

S'il n'y est pas encore, il ne peut tarder d'arriver.

ARMAND.

Cette pauvre enfant !... vous paraissez excédée de fatigue ; reposez-vous. Votre pere passera par ici, car nous sommes sur le chemin de la montagne. Entrez dans ma cabane ; prenez un peu de repos ; je veillerai pour vous

LOUISE.

J'y consens, car je succombe de lassitude ; mais promettez-moi de m'éveiller dès que vous appercevrez mon pere.

ARMAND, *la faisant asseoir dans la cabane.*

Oui, mon enfant, je vous le promets. Cette cabane n'est pas brillante ; mais elle renferme deux trésors bien rares.

LOUISE.

Deux trésors ?

ARMAND.

Oui, l'innocence et la vertu. *Il sort.*

SCENE IV.

ARMAND, *sur la scene* ; LOUISE, *dans la cabane.*

ARMAND.

AH, mon cher Félix voilà bien l'épouse qui te conviendrait. L'amour filial a commencé ton bonheur ; l'amour conjugal l'acheverait. Deux époux vertueux, unissant leurs vertus, sont doublement heureux... Allons le chercher. *Il s'éloigne.*

SCENE

SCENE V.

LOUISE, *seule, dans la cabane.*

TRIO.

MEs yeux se ferme malgré moi...
Mon pere, je suis loin de toi...
Mais le sommeil me rendra ton image. *Elle s'endort.*

SCENE VI.

LOUISE, *endormie dans la cabane*; FÉLIX, *portant un panier de fruits et préparant le déjeuné*, ARMAND, *entrant un instant après lui et l'observant.*

FÉLIX.

L'Amitié va sous cet ombrage,
Présider à notre repas.

ARMAND, *à part, en riant.*

C'est l'amour qui sous cet ombrage,
Fera les honneurs du repas.

FÉLIX, *entrant dans la cabane pour chercher son pere.*

Mon pere... Ciel!...

ARMAND, *à part.*

Il est pris.

FÉLIX.

Que d'appas.

ARMAND, *le surprenant.*

Eh-bien, mon ami, que t'en semble?

FÉLIX.

Mais...

ARMAND.

Tu rougis?

FÉLIX, *rougissant.*

Point du tout.

ARMAND, *lui prenant la main.*

Ta main tremble.

FÉLIX, *tremblant.*

Non.

ARMAND, *souriant.*

Puis-je encor suffire à ton bonheur?

FÉLIX, *regardant tour-à-tour son pere et Louise.*

Oui... vous pouvez suffire à mon bonheur.

ARMAND.

Vois, que de grace, de candeur?

FÉLIX, *agité.*

Par pitié, ménagez mon cœur;
Vous le déchirez!

ARMAND.

Je l'éclaire.

LOUISE, *endormie.*

Mon pere !

FÉLIX, *à Armand.*

Elle appelle son pere !

LOUISE, *tendant les bras.*

Mon pere, ne me quittez pas.

FÉLIX, *à Armand.*

A son pere elle tend les bras !

ARMAND, *gaîment.*

C'est à toi qu'elle tend les bras.

LOUISE.

Pourquoi me quitter ? je vous aime.

FÉLIX.

Je vous aime !

ARMAND, *à Félix.*

Je vous aime !

Que de douceur dans ce mot-là !

FÉLIX, *mettant la main sur son cœur.*

Ah ! comme sa voix répond-là !

LOUISE, *agitée.*

Il me fuit ! qui me le rendra ?...

FÉLIX, *s'approchant de Louise.*

L'amour vous le ramenera.

LOUISE.

Le croyez-vous ?

FÉLIX.

Quel trouble extrême !... *A Armand.*

Elle répond !

LOUISE, *tendant les bras.*

Mon pere, vous voilà !....

Elle touche Félix, et s'éveille.

Ah ! *Elle ce leve précipitamment*

FELIX.

Rassurez-vous, daignez m'entendre !

LOUISE, *effrayée.*

Non.

FÉLIX.

Ecoutez-moi.

LOUISE, *plus faiblement.*

Non.

ARMAND, *à part, gaîment.*

Elle l'écoutera.

FÉLIX.

Vous regrettez un pere tendre :
Restez dans cet heureux séjour,
Et je pourrez bien vous le rendre. *Il montre son pere.*

LOUISE.

Oui, je regrette un pere tendre,
Payerai du plus tendre amour.
Celui qui pourra me le rendre.

ARMAND, *à part.*

Leurs cœurs commencent à s'entendre.
A leur âge, en parlant d'amour,
Il est aisé de s'y méprendre.

LOUISE.

Généreux étranger, je ne vous connais que depuis un instant ; et j'aurai déjà peine à vous quitter, si ce n'était pour chercher mon pere.

ARMAND, *la retenant*

Mais avant de partir, déjeûnons sous cet ombrage. L'amitié sera du repas.

FÉLIX.

L'amour sera du repas.

LOUISE, *s'asseyant.*

L'amitié sera du repas.

FÉLIX, *présentant une corbeille.*

Voici les plus beaux fruits de notre verger.

ARMAND, *présentant.*

Voici.... (*Louise hésite.*)

FÉLIX.

Choisissez ceux de mon pere.

LOUISE.

Je choisis l'un et l'autre.

Elle prend dans la corbeille d'Armand, puis dans celle de Félix, qui lui baise la main.

ARMAND.

gaîment, à part. *haut à Louise.*

Ceci ne va pas trop mal. Peut-on s'informer du sujet qui vous a conduite et égarée dans nos montagnes ?

LOUISE.

C'est un pélérinage que mon pere projetait depuis long-temps.

ARMAND, *gaîment.*

Le bon homme est donc un peu devot ?

LOUISE.

Le brave Germon est pieux sans doute ; mais il a

peut-être moins de dévotion que de courage, et son pélerinage était voué à la gloire.

ARMAND.

A la gloire! le brave homme!

FÉLIX, *à Louise.*

Ainsi c'est la gloire qui chez nous a conduit l'amour.

LOUISE.

Dites la reconnoissance et l'amitié.

ARMAND, *à part.*

Complimens d'un côté, embarras de l'autre... Je crois que je suis de trop ici. (*Il se leve.*) Ma chere enfant, vous allez poursuivre votre route : le vin est le lait des voyageurs ; je vais vous chercher une bouteille qui.....

LOUISE.

Je ne bois jamais de vin.

ARMAND.

Une petite pointe fortifie le cœur, et le vôtre en a, je crois, besoin dans ce moment.

LOUISE, *troublée.*

Point du tout.

ARMAND.

D'ailleurs c'est mon fils qui vous le versera, et vous pouvez compter sur sa discrétion.

LOUISE.

Sur sa discrétion?

FÉLIX, *tendrement.*

En douteriez-vous?

LOUISE, *à Armand.*

Allons, je m'en rapporte à lui... ou plutôt à vous.

ARMAND, *à part.*

Je crois que je ne ferai pas mal d'être un peu long-temps à trouver cette bouteille. *Haut.* Adieu, mes enfans.

SCENE VII.

LOUISE, FÉLIX.

LOUISE.

Comme il vous aime, votre pere!

FÉLIX.

Et comme il est payé de retour!

LOUISE.

J'en peux dire autant du mien.... (*tristement.*) Et votre mere?...

FÉLIX, *attendri.*

Et la vôtre?

LOUISE.

Hélas !

FÉLIX.

Je vous entends.

LOUISE, *pleurant.*

Les malheureux se devinent....

FÉLIX.

Et s'aiment....

LOUISE, *pleurant.*

Ah ! pardonnez-moi les pleurs que je vous fait répandre. Personne moins que moi ne voudrait vous causer du chagrin.

FÉLIX.

Ces larmes-là sont douces, et sur-tout quand elles sont partagées.

LOUISE.

Vous me le faites éprouver.

Duo.

FÉLIX et LOUISE.

Ma mere au printemps de sa vie.

FÉLIX.

Mourut.

LOUISE.

Mourut. *Ensemble.*
En me donnant le jour. *Chacun à part.*
Ah ! quelle étrange sympathie.
Même malheur et même amour.

FÉLIX.

Mon pere, en regrettant une épouse fidelle,
Hérita de l'amour que j'aurais eu pour elle.
Ce sentiment, jusqu'à ce jour,
A fait le bonheur de ma vie.

LOUISE, *à part.*

Ah ! quelle douce sympathie !
Même bonheur et même amour. *Haut.*
Mais peut-être bientôt la vieillesse ennemie
Va d'un pere chéri me priver sans retour :
Ah ! cette crainte empoisonne ma vie.

FÉLIX, *à part.*

Ah ! quelle tendre sympathie !
Mêmes craintes et même amour.

Ensemble.

Grand Dieu ! si je perdois mon pere,

LOUISE.

Je serais seule sur la terre.

FÉLIX.

Je languirais seul sur la terre.
Encor, si j'avais une sœur !

LOUISE.

Encore, si j'avois un frere !

FÉLIX.

Elle partagerait le poids de ma douleur.

LOUISE.

Il me soulagerait du poids de ma douleur.

FÉLIX.

Ah ! que n'êtes-vous ma sœur.

LOUISE.

Ah ! que n'êtes-vous mon frere !

Ensemble.

Oui, si vous perdez votre pere.

LOUISE.

Louise sera votre sœur.

FÉLIX.

Félix sera votre frere.

LOUISE.

Je me sens déjà votre sœur.

FÉLIX.

Je me sens déjà votre frere.
Ma tendre sœur !

LOUISE.

Mon tendre frere !

SCENE VIII.

LOUISE, FÉLIX, *à table*; ARMAND, *une bouteille à la main.*

ARMAND, *à part, les voyant prêts à s'embrasser.*

A Merveille ! avertissons-les charitablement.

Il tousse, et crie de loin.

Heum ! heum ! patience ! voilà que j'arrive.

à Louise, gaîment.

Pardonnez-moi, Mademoiselle de m'être fait attendre.

LOUISE.

Attendre ? au contraire.

ARMAND.

C'est que cette bouteille était si bien cachée, qu'il m'a fallu remuer près d'un cent de fagots pour la déterrer ; et cette besogne m'a tenu plus d'un gros quart-d'heure.

FÉLIX, *à Louise.*

Un quart-d'heure ! auriez-vous cru cela ?

LOUISE.

Pas plus que vous.

ARMAND, *débouchant la bouteille.*

Je ne sais, mademoiselle, si vous aurez été contente de ce jeune homme.

LOUISE.

Assurément.

ARMAND.

C'est que pour faire sa cour aux dames, il n'a pas encore un certain jargon.

LOUISE.

Ah! tant mieux!

ARMAND.

Il a l'esprit et le cœur tout neufs.

LOUISE.

C'est un défaut malheureusement bien rare.

ARMAND.

Et puis il n'est pas naturellement jovial,

FÉLIX.

Et mon pere.....

ARMAND, *regardant les yeux de Louise.*

Tenez, je gage qu'il ne vous a pas fait rire.

LOUISE, *troublée.*

La confiance vaut mieux que la gaîté.

ARMAND.

Eh-bien! moi, à son âge, j'aurais fait rire les treize-Cantons. *Remettant la bouteille à Félix, qui sert.* Ceci me rappelle encore ma bonne humeur. *Ils boivent.* Allons, mes enfans, je bois à votre bon voyage.

LOUISE, *vivement.*

N'en serez-vous pas?

ARMAND.

Tenez, ma belle enfant, quoique je n'aie pas une jambe de bois, moi, je sens bien que je n'ai plus mes jambes de quinze ans. Ma cabane est sur le chemin de la montagne; je ferai mieux, je crois, d'attendre ici votre pere, tandis que vous irez le chercher là-haut avec mon fils.

LOUISE.

Mais, seule avec un jeune homme?....

ARMAND.

Oh! je vous réponds de sa circonspection; je suis sa caution auprès de vous. Il est digne de votre confiance, et je crois même que vous ne lui avez pas tout-à-fait refusée.

LOUISE, *hésitant.*

Mais....

ARMAND, *l'interrompant.*

TRIO.

ARMAND.

Allons, donnez lui le bras,
Pour vous remettre en voyage.

FÉLIX.

Allons, donnez-moi le bras,
Pour vous remettre en voyage.

LOUISE.

Allons donnez-moi le bras,
Pour me remettre en voyage.

ARMAND.

L'Amitié conduira vos pas.

LOUISE.

L'Amitié conduira nos pas.

FÉLIX, *à part.*

Amour, daigne guider nos pas.

Ensemble.

Allons, donnez- lui / moi le bras,

L'amitié conduira vos / nos pas

ARMAND, *à Louise.*

Si vous ne rencontrez pas
Votre pere dans le voyage,
Que vers mon petit hermitage
L'amitié ramene vos pas.

LOUISE.

Vers votre petit hermitage
L'amitié conduira mes pas.

Ensemble.

Allons, donnez- lui / moi le bras,

Pour vous / me remettre en voyage.

Allons, donnez- lui / moi le bras,

L'amitié conduira vos / nos pas

Ils s'éloignent; Armand les rappelles.

ARMAND, *à part, à Félix.*

Sur-tout, mon fils, soyez bien sage.

FÉLIX.

Près de la vertu l'on est sage.

ARMAND.

Ne vous fatiguez pas ; adieu.
De temps en temps, à l'abri du feuillage,
Sur le gazon reposez-vous un peu.

LOUISE, FÉLIX.

De temps en temps, à l'abri du feuillage,
Nous nous réposerons un peu.

ARMAND, *à part.*

Sur-tout, mon fils, soyez bien sage.

FÉLIX.

Près de la vertu l'on est sage. *Tous trois.*

Allons, donnez- lui / moi le bras,
Pour vous / me remettre en voyage.
Allons, donnez- lui / moi le bras,
L'amitié conduira nos pas. *Tandis que les enfans s'éloignent, et Armand rentre dans sa cabane, Germon arrive au pied de la montagne.*

SCENE IX.

GERMON, *seul ayant une jambe de bois, et s'appuyant sur un bâton.*

TOut accablé que je suis de fatigue et d'inquiétude, je me sens ranimer à l'aspect de ces lieux. C'est ici que j'ai remporté ma premiere victoire ; c'est ici que, par une bonne action, j'ai acquis le premier de tous les biens, l'estime de soi-même. On peut-être indigent, mais jamais pauvre avec ce bien-là... Mais il en est un autre que mon cœur regrette : Louise, ma chere Louise !... C'est ma faute aussi !... j'ai voulu parcourir seul ces montagnes, j'ai voulu faire le jeune homme, et j'ai perdu le soutien de ma vieillesse... Elle souffrira peut être de fatigue et de besoin, tandis que moi-même, affaibli par l'âge et la faim... Reposons nous.

Il s'assied sous l'arbre, et voit le repas servi.

Mais que vois-je ? un repas préparé !... ainsi le ciel ne laisse jamais une bonne action sans récompense : c'est ici que j'ai fait le bien ; c'est ici que le bien s'offre à moi. *Gaîment.*

Ma foi, profitons-en. *Il mange avidement.*

Voilà des fruits délicieux... Comment donc ! et du vin ? *Il boit.*

Mais c'est qu'il est excellent.

SCENE X.

ARMAND, GERMON.

ARMAND, *à part, sortant de la cabane.*

QUe vois-je ?

GERMON.

Mais excellent ! c'est dommage en vérité de boire seul ce vin là...

ARMAND, *à part, regardant sa jambe.*

C'est lui ! GERMON.

Et de n'avoir pas un ami pour trinquer avec lui.

ARMAND.

Eh ! c'est vous soyez le bien-venu ; je vous attendais avec impatience.

GERMON, *se levant avec surprise.*

Moi ?

ARMAND.

Vous.

GERMON, *gaîment.*

En ce cas trinquons ensemble.

ARMAND, *s'asseyant.*

Volontiers. GERMON.

Pardon, si je me suis mis seul à table ; mais, en vérité, je ne me doutai pas que vous m'attendiez.

ARMAND.

Mon fils est allé vous chercher.

GERMON, *tristement.*

Vous avec un fils ? Ah ! ne le quittez jamais.

ARMAND.

Je l'aime trop pour le quitter.

GERMON.

Et lui ? ARMAND.

Il me chérit autant que votre fille vous aime.

GERMON.

Que ma fille !... comme savez-vous ?

ARMAND.

Elle était ici tout-à-l'heure.

GERMON.

Ciel ! ARMAND.

Vous occupez sa place.

GERMON.

Et où est-elle maintenant ?

ARMAND.

Elle vous cherche avec mon fils.

GERMON, *vivement.*

Avec votre fils !

ARMAND.

Oui, un garçon sage comme moi, qui suis grenadier depuis quarante ans : Il vous la ramenera.

GERMON.

Bientôt ?

ARMAND.

Dans un heure, peut-être.

GERMON, *tristement.*

Dans un heure ?

ARMAND.

Allons, buvez un coup pour prendre patience *Il verse.* Cela fait couler le temps.

GERMON, *gaîment.*

Oui, le vin et l'amour.

ARMAND.

Quand à l'amour, je crois que c'est pour nous l'histoire ancienne

GERMON.

C'est à présent le tour de nos enfans.

ARMAND.

Eh-bien ! mon fils prétend, lui, n'être amoureux que de son pere.

GERMON.

Et ma fille, ne me jure-t-elle pas sans cesse que sa tendresse pour moi suffit à son bonheur ? *Ensemble.* Ces chers enfans !

ARMAND.

Eh honneur, mon fils m'édifie ; il vaut mieux que moi, sans vanité.

GERMON.

Et ma fille donc, ne me fait-elle pas faire des réflexions sur mes petites fredaines ?

ARMAND.

La bonne conduite des enfans n'est que trop souvent la leçon des peres.

COUPLETS.

Quand j'avois l'âge de mon fils,
A mon pere j'étais soumis.
J'aimais, j'honorai sa vieillesse ;
Mais mon cœur mettait de côté
Un peu d'amour pour la beauté.
J'ai bien payé tribut à la tendresse...
Lorsque j'en avais le moyen ;
Mais à mon fils je n'en dis rien,
Je n'en dis rien.

GERMON.

Vous faite bien.

GERMON.

Moi, voici mon raisonnement :
Puisqu'on doit chérir tendrement
Ceux à qui l'on doit la lumiere,
Ne négligeons point les amour ;
Ils sont les auteurs de nos jours.
J'ai bien brûlé de l'encens à Cythere...

lorsque j'en avais le moyen ;
Mais ma Louise n'en sait rien.

ARMAND.

Vous faite bien.

GERMON.

Des brunes, j'étais amoureux.

ARMAND.

Les blondes me convenaient mieux. *Ensemble.*
J'aimais les unes et les autres.

GERMON, *attendri.*

Quels souvenirs délicieux !

ARMAND, *de même.*

Les larmes m'en vienne aux yeux !

GERMON.

Vous me direz vos exploits.

ARMAND.

Vous les vôtres. *Ensemble.*
Mais entre nous cet entretien :
Que nos enfans n'en sachent rien !

SCENE XI.

ARMAND, GERMON, *sur le devant de la scene.* FÉLIX, *paroissant sur la montagne, et appercevant* GERMON *avec son pere.* LOUISE, *arrivant un moment après lui.*

FÉLIX, *appellant.*

LOuise !

ARMAND, *écoutant.*

J'entends la voix de mon fils.

GERMON.

Et ma fille ? ARMAND.
Elle est avec lui.

GERMON, *regardant.*

Je ne l'apperçois pas.

ARMAND, *écoutant.*

Paix donc !

FÉLIX, *appellant.*

Louise !

ARMAND.

Il l'appelle.

LOUISE, *sans être vue.*

Félix ! GERMON.
Elle répond !

LOUISE, *approchant sans être vue.*

Félix !....

FÉLIX.

Accourez-donc !

LOUISE, *arrivant essoufflée sur la montagne.*

Avez-vous vu mon pere ?

FÉLIX, *le lui montrant de loin.*

Le voici.

GERMON et ARMAND, *la voyant paraître.*

La voici ! *Germon, soutenu par Armand, court vers sa fille et trébuche à chaque pas.*

LOUISE, *se précipite vers son pere et tombe à plusieurs reprise.*

FÉLIX, *la porte jusques dans ses bras.*

ARMAND, *montrant ce tableau à Félix.*

Comme ils sont heureux, mon ami !

FÉLIX, *dans les bras d'Armand.*

Eh ! ne le sommes-nous pas aussi ?

GERMON.

Que de bonheur à la fois ! je retrouve ma fille, et je contemple auprès d'elle ces lieux témoins de mes premiers combats.

ARMAND.

Camarade, il y a long-temps que vous avez combattu pour la premiere fois.

GERMON.

Il y a aujourd'hui trente-sept ans.

ARMAND, *vivement.*

Trente-sept ans ! serait-ce à la bataille Nefeld ?

GERMON.

J'y combattais à la place même où nous sommes.

ARMAND.

Et moi à vingt pas d'ici.

GERMON.

Je vois encore l'ordre, le plan et la marche de la bataille... Écoutez ceci, mes enfans, et quand vous jouissez des douceurs de la liberté, n'oubliez jamais que vous la devez au sang de vos peres... Les ennemis étaient campés sur le penchant de cette coline : leur aîle gauche s'étendait le long de ces rochers.

ARMAND.

Justement : Près de la vallée, s'avançait notre corps de bataille ; là, notre aîle droite ; ici le corps de réserve.

GERMON, *vivement.*

Précisément... J'en étais sergent.

ARMAND, *ôtant son chapeau.*

Sergent ! et moi caporal.

GERMON, *ôtant son chapeau et montrant les enfans.*

Caporal !... Voilà des enfans de braves gens.

ARMAND.

Oui, braves ! cependant le nombre nous accabla, et nous fûmes contraints de plier au premier choc ; moi-même je tombai mourant.

GERMON.

Oui, mais le corps de réserve étoit là.

ARMAND.

Il fut notre sauveur.

GERMON, *avec feu.*

A qui le dites-vous ? A la vue de nos freres terrassés, la fureur nous transporte ; nous tombons comme la foudres ; tout céde, tout se disperse, tout s'anéantit devant nous ; mais les corps de nos ennemis amoncelés embarrassent nos pas, favorisent la retraite des fuyards, et la multitude des morts sauve le reste des vivans.

ARMAND, *transporté de joie.*

Je vois encore tout cela. Vous me rajeunissez de trente-sept ans !

GERMON, *se mettant en garde.*

J'en renversai quatorze à ma part.

ARMAND.

Quatorze !... Et moi donc !... si je n'eusse pas été blessé.

GERMON.

Mais je fis mieux encore.

ARMAND.

Mieux ! comment ?

GERMON.

Là, je sauvais la vie d'un compatriote.

ARMAND.

Jeune ? GERMON.

De vingt ans.

ARMAND, *vivement.*

Et c'est là ?... GERMON.

Que j'étanchai le sang qui sortait de sa poitrine, et qu'un peloton d'ennemis me surprit et me poursuivit jusqu'aux montagnes.

ARMAND, *à part.*

C'est lui ! GERMON.

Je fus blessé.

ARMAND.

Blessé !...

GERMON.

Oui, mais en récompense, depuis ce temps, pour prix de mes exploits, j'ai l'honneur de porter une jambe de bois.

ARMAND, *se jettant dans ses bras.*

Mon cher libérateur !

GERMON, FÉLIX, LOUISE.

Ciel !

ARMAND.

Ce jeune homme... Cette blessure mortelle....

GERMON.

Eh-bien !

ARMAND, *découvrant sa poitrine*

Reconnaissez la cicatrice.

GERMON, *vivement.*

Oui je la reconnais.... Laissez-moi la considérer.... mes larmes m'empêchent de la voir.

(*Ils s'embrassent.*) Mon brave camarade !

FÉLIX.

Hélas ! pourquoi faut-il que le salut de mon pere vous coûte si cher ! GERMON.

Mon ami, la vie d'un honnête homme ne coûte jamais ce qu'elle vaut. ARMAND.

Mais cette infirmité....

GERMON.

Est pour moi une source de jouissances continuelles, puisque je ne puis faire un pas sans me rappeller que j'ai eu le bonheur de sauver mon concitoyen et mon ami.

ARMAND.

Oui, votre ami inséparable ! Mon existence est à vous ; je l'attache à la votre, et vous suivrai jusqu'à la mort. Hélas ! pour la premiere fois, je regrette les dons de la fortune. Si le sort m'en eût favorisé, avec quelle joie je les eusse partagés ! GERMON.

Eh ! mon ami, ne sommes-nous pas assez riches l'un et l'autre avec ces deux trésors ? *Il montre les enfans.*

ARMAND.

Il est vrai. FELIX.

Eh-bien ! pour doubler votre fortune, unissez vos richesses.

LOUISE, *à part.*

Ah ! ARMAND, *à part, à Germon.*

Mais comment nous y prendre ?

GERMON, *à part, à Louise.*

Ma Louise, que me conseilles-tu ?... Eh-bien ! mon enfant, tu dis donc que ?...

LOUISE.

J'imagine un moyen.

FÉLIX.

Quel est-il ?

LOUISE.

Si nous pouvions élever notre cabane à côté de la vôtre ?

ARMAND.

Nous formerions un treizieme Canton.

GERMON, *gaîment.*

Oui, nous en serons les fondateurs. Pour vous, mes enfans, la suite vous regarde.

ARMAND.

en conséquence.

VAUDEVILLE.

Mes chers enfans, unissez-vous,
Vous serez heureux, je l'espere.
La tendre fille est toujours bonne mere,
Le tendre fils est toujours bon époux.
De votre amitié conjugale
Naîtront de jeunes successeurs.
Qui vous feront éprouver les douceurs
De la piété filiale. *Bis.*

GERMON.

En hiver ainsi qu'au printemps,
Le bonheur naît de la tendresse :
L'homme à vingt-ans adore sa maîtresse,
A soixante-ans il chérit ses enfans.
Par les premiers feux qu'il exhale,
L'amour enivre notre cœur :
Sont-ils éteints, il fait notre bonheur.
Par la piété filiale. *Bis.*

LOUISE et FÉLIX.

Sous deux vénérables ormeaux,
Qui leur couvre de leur feuillage,
Deux rejettons à-peu-près du même âge,
En s'élévant unissent leurs rameaux.
A la tendresse conjugale
Vous prêtez votre ombre aujourd'hui ;
Vous trouverez quelque jour un appui
Dans la piété filiale. *Bis.*

LOUISE, *au Public.*

De la vertu, sans ornement
On doit toujours peindre l'image.
Ne cherchez point d'esprit dans cet ouvrage,
Il n'est dicté que par le sentiment.
Pour en pratiquer la morale,
Embrassez vos parens ce soir,
Et par amour remplissez le devoir
De la piété filiale. *Bis.*

FIN.

JEANNETTE,

OU

LES BATTUS

NE PAYENT PAS TOUJOURS

L'AMENDE,

COMÉDIE-PROVERBE

EN UN ACTE.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'immortalité.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.

M. MINUTTE, *Notaire.*

UN CLERC DE COMMISSAIRE.

Madame DU HAZARD, *Revendeuſe en Boutique.*

CADET, *Fils de Madame du Hazard.*

JEANNETTE, *Servante de Madame du Hazard.*

BABET, *Servante de M. Minutte.*

CARILLON, *Sonneur du Commiſſaire.*

La Scene eſt à Paris.

JEANNETTE,

COMÉDIE-PROVERBE.

Le Théâtre repréſente une Place publique. A droite eſt la Maiſon de Madame du Haſard ; à gauche celle de M. Minutte, & dans le fond celle du Commiſſaire. L'Action commence à huit heures du matin.

SCENE PREMIERE.

BABET, CARILLON.

(On entend la ſonnette de Carillon : auſſi-tôt Babet ſort d'un air empreſſé de ſa maiſon un balai à la main, & ſe met en devoir de balayer le devant de ſa porte.)

CARILLON.

BONJOUR, Mamzelle Babet.

BABET.

Votre ſervante, Monſieur Carillon.... Ah ! mon Dieu ! votre ſonnette a le ſon clair aujourd'hui comme de l'eau de roche.

CARILLON.

Que vous avez l'œil fripon, Mamzelle Babet.

(*Il fait mine de vouloir l'embraſſer.*)

BABET, *le repouſſant.*

Tout beau, Monſieur Carillon. La peſte ! vous êtes guilleret de bien bon matin.

CARILLON.

C'eſt que je viens d'avaler deux petits coups de ſt'affaire, & à jeun, ça porte un peu à la tête.

BABET.

Et les jambes s'en reſſentent.

CARILLON.

J'ai tant de peines.

BABET.

Oui, vous êtes bien à plaindre.

CARILLON.

Vraiment, ſi vous aviez comme moi une femme qui crie comme un diable, & ſix enfans qui mangent comme des ſatans, croyez-vous que ça ne donne pas bien du tintoin ?

BABET.

Et vous noyez vos chagrins dans le vin ?

CARILLON.

Tenez, Mamzelle Babet, c'eſt qu'on n'a que ſt'ami-là dans le monde ; & comme vous ſavez, ou comme vous ne ſavez pas, rien n'abrege la vie comme le chagrin.

BABET.

Et vous avez envie de vivre long-temps, à ce qu'il paroît ?

CARILLON.

Eſt-ce que vous ne l'avez pas cette envie-là, vous, Mamzelle Babet ?

BABET.

Si-fait, vraiment.... Mais quand vous rentrez chez vous comme ça un peu gris, eſt-ce que la bourgeoiſe ne fait pas le train ?

CARILLON.

Elle gronde comme un tonnerre ; mais voyez-vous, Mamzelle Babet, pour faire taire une femme, il ne faut pas tant de mots, il ne faut que deux poings.

BABET.

Diable ! vous avez l'air méchant, Monſieur Carillon.

CARILLON.

Oh ! dame, quand je ſuis en colere, je bats, je roſſe, j'aſſomme, je tue....

BABET.

Eh ! mon Dieu, vous mettez-vous ſouvent en colere ?

CARILLON.

Jamais.

BABET.

A la bonne heure.

CARILLON, *prenant la main de Babet.*

Ah ! Mamzelle Babet, ſi j'avois une petite femme comme vous.

BABET.

Eh bien !

CARILLON.

Comme je la careſſerois....

BABET.

Comme le vin rend tendre !

CARILLON.

Non, le diable m'emporte si je ments. Vous êtes bien la plus jolie cuisiniere du quartier.

BABET.

Allons donc.... Et Jeannette?

CARILLON.

Eh bien, Jeannette?

BABET.

C'est celle-là qu'est gentille!

CARILLON.

Où demeure-t-elle donc?

BABET.

Eh! là....

CARILLON.

Comment! là, chez la commere du Hazard?

BABET.

Dites donc Madame du Hazard

CARILLON.

Madame du Hazard?

BABET.

Eh! sans doute. Est-ce que vous ne savez pas qu'elle est devenue grosse Dame, depuis qu'elle a placé son fils, Monsieur Cadet, dans l'Ecriture?

CARILLON.

Dans l'Ecriture?

BABET.

Eh! dans la bonne, encore. Il est Saute-ruisseau chez mon maître. Dame! ça f'ra un de ces jours un homme de plume, & ça volera, faudra voir.... Ça nous éclabousera.

CARILLON.

Et sa mere a pris une servante?

BABET.

De dix écus, & qui est toute neuve encore..... Ah! la v'là qui sort, je crois.... Non, c'est Madame du Hazard elle-même.

CARILLON.

Tant-pis.... Adieu, Mamzelle Babet. (*Carillon s'en va en tintant sa sonnette.*)

BABET.

Au revoir, Monsieur Carillon.

SCENE II.

Madame DU HAZARD, BABET.

Mme. DU HAZARD, *ouvrant sa Boutique.*

MOn Dieu! quel bruit désagréable fait cette maudite sonnette! Ça vous arrache les oreilles.

BABET.

Que ne faites vous mettre du fumier devant votre porte ?

Mme. DU HAZARD.

Ah ! bon jour, Babet.

BABET.

Bon jour, Madame du Hazard.

Mme. DU HAZARD.

N'avez-vous pas vu ma ſervante ?

BABET.

Votre ſervante ?

Mme. DU HAZARD.

Jeannette.

BABET.

Non, Madame.

Mme. DU HAZARD.

Je ne ſais pas à quoi s'amuſe cette petite ſotte-là. Il y a au moins une heure qu'elle eſt ſortie, & elle ne rentre pas.

BABET.

Vous l'avez envoyée en commiſſions ?

Mme. DU HAZARD.

Sans doute.... Mais il y a deux heures qu'elle devroit être revenue. N'eſt il pas cruel qu'une femme comme moi ſoit obligée d'ouvrir elle-même ſa boutique ?

BABET.

Vous avez eu cette peine-là ſi long-temps.

Mme. DU HAZARD.

A la bonne heure ; mais quand on a des domeſtiques, c'eſt pour ſe faire ſervir ; & puis, autrefois c'étoit Cadet, Mamzelle. Mais vous ſentez bien qu'à préſent qu'il eſt apprentif chez un Notaire, il ne conviendroit pas....

BABET.

Certainement.

Mme. DU HAZARD.

A propos de ça, en êtes-vous contente de mon fils, Mamzelle Babet ?

BABET.

Très-contente.

Mme. DU HAZARD.

C'eſt un joli garçon vraiment, & qui ſe pouſſera.

BABET.

Il commence déjà.

Mme. DU HAZARD.

C'eſt étonnant combien il a d'eſprit.

BABET.

Il a de qui tenir.

Mme. DU HAZARD.

C'eſt qu'auſſi je lui ai donné une bien belle éducation. Il a toujours eu un Maître d'écriture & d'ariſmétique. Ecoutez donc, les enfans ne ſont que ce qu'on les fait.

BABET.

Vous avez bien raiſon.

Mme. DU HAZARD.

Je vous le recommande, Mamzelle Babet.

BABET.

A moi?

Mme. DU HAZARD.

Dame! voyez-vous, ſi vous vous aperceviez qu'il ſe dérangeât, je vous prierois de m'en avertir.

BABET.

Il eſt trop bien élevé.

Mme. DU HAZARD.

C'eſt que vos Meſſieurs ont l'air furieuſement éveillés, & comme dit le proverbe: Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

BABET.

Allez, Madame du Hazard, s'il ſe dérange, ce ne ſera pas chez nous.

Mme. DU HAZARD.

J'en ſuis ben perſuadée; mais c'eſt une maniere de parler.

BABET.

A la bonne heure.

Mme. DU HAZARD.

Mais voyez donc ſi cette Jeannette revient.... Je n'ai jamais été ſi mal ſervie.

BABET.

Que depuis que vous ne vous ſervez plus vous-même.

Mme. DU HAZARD.

C'eſt bien vrai, ça.

BABET.

Elle eſt bien gentille au moins, Jeannette.

Mme. DU HAZARD.

Mais elle eſt d'une ſimplicité....

BABET.

Elle ſe dégourdira, Madame du Hazard.

Mme. DU HAZARD.

Allez, Mamzelle Babet, je ſuis obligée tous les jours de faire la moitié de mon ouvrage moi-même.

BABET.

Avec du temps & de la patience ça viendra; Paris n'a n'a pas été fait en un jour. Elle a l'air bien douce & de bonne volonté.

Mme. DU HAZARD.

C'eſt une brave fille; faut lui rendre juſtice. Ça n'a pas d'allures, & c'eſt un grand point.

BABET.

Tenez, la voilà.

SCENE III.

Madame DU HAZARD, BABET, JEANNETTE.

(Jeannette tenant ſous ſon bras un panier de Boucherie dans lequel eſt de la viande & des légumes.)

Mme. DU HAZARD.

J'Ai cru que tu n'arriverois pas d'aujourd'hui.

JEANNETTE

Dame ! vous m'avez envoyée dans tant d'endroits, auſſi.

Mme. DU HAZARD.

Tu raiſonnes, je crois.

JEANNETTE.

Je n'ai pas perdu de temps....

Mme. DU HAZARD.

Paix.... As-tu été à la Boucherie ?

JEANNETTE, *d'un ton triſte.*

Oui, Madame.... Mais il eſt bien déſagréable, Monſieur votre Boucher.

Mme. DU HAZARD.

Qu'eſt-ce qu'il t'a donc fait ?

JEANNETTE.

Il ne m'a rien fait ; mais c'eſt qu'il ne veut jamais me donner de réjouiſſance, tandis qu'il en donne à tout le monde.

Mme. DU HAZARD.

Eh bien ! oui ; tu n'as qu'à t'aviſer d'en apporter, je t'en donnerai, moi, de la réjouiſſance.

BABET.

Eh ! ma pauvre Jeannette, il faut bien te garder d'en prendre.

JEANNETTE.

Mais pourquoi donc ça ?

BABET.

C'eſt que c'eſt la plus mauvaiſe viande.

JEANNETTE.

Ah dame ! je n'en ſavois rien, moi.... De-là, j'ai été chez Monſieur votre Peintre.

Mme. DU HAZARD.

Mon portrait avance-t-il ?

JEANNETTE.

Vous l'aurez demain.

Mme. DU HAZARD.

L'as-tu vu ?

JEANNETTE.

Sans doute.

Mme. DU HAZARD.

Eh bien ! comment le trouves-tu ?

JEANNETTE.

Oh ! c'eſt vous toute crachée. Il eſt ſi bien fait, ſi bien fait, qu'il m'a fait peur, & que ceux même qui ne vous auront jamais vue, vous reconnoîtront tout de ſuite.

Mme. DU HAZARD.

Tant mieux.

JEANNETTE, *gaiement.*

Il eſt bien honnête lui, Monſieur votre Peintre.

Mme. DU HAZARD.

Comment donc ça ?

JEANNETTE.

Ah ! dame, c'eſt qu'il m'a promis....

Mme. DU HAZARD.

Quoi ?

JEANNETTE.

Ça ne vous fâchera pas ?

Mme. DU HAZARD.

Eh ! non, non.... Eh bien ! il t'a promis....

JEANNETTE.

De me peindre dans un petit coin du Tableau, de maniere que perſonne ne pourra me voir, mais que je pourrai entendre ce que diront tous ceux qui le verront.

Mme. DU HAZARD.

Comment ! tu ne vois pas qu'il s'eſt moqué de toi ?

JEANNETTE.

Oh ! que non, Madame, il m'a trop bien examinée.

Mme. DU HAZARD.

Que tu es bête, ma pauvre Jeannette !

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute.

Mme. DU HAZARD.

As-tu paſſé chez l'Apothicaire ?

JEANNETTE.

Oui, Madame.

Mme. DU HAZARD.

Que t'a-t-il dit ?

JEANNETTE.

Il m'a dit de vous dire, que ſi vous ſentiez encore je ne ſais quelle douleur, vous n'aviez qu'à prendre de je ne ſais quelle herbe; que je préparerois je ne ſais comment, pour la mettre enſuite je ne ſais où, & que vous ſeriez guérie je ne ſais quand.

Mme. DU HAZARD.

Voilà qui eſt bien clair.

JEANNETTE.

Voilà vos ſouliers que j'ai été chercher chez le Cordon-

nier; il leur a donné un coup de forme, & il m'a dit qu'à préſent ils vous chauſſeroient comme un gand.

Mme. DU HAZARD.

C'eſt bon; monte tout cela là-haut. Tu mettras bien vîte le pot au feu, & puis....

JEANNETTE.

Tenez, j'allois tout juſtement l'oublier.

Mme. DU HAZARD.

Quoi?

JEANNETTE.

Je viens de rencontrer le Facteur qui m'a remis cette lettre pour vous.

Mme. DU HAZARD.

Donne.... je ſais ce que c'eſt.....

JEANNETTE.

Ah! Madame, ne la déchirez pas.

Mme. DU HAZARD.

Pourquoi donc?

JEANNETTE.

Donnez-la moi plutôt.

Mme. DU HAZARD.

Qu'en veux-tu faire?

JEANNETTE.

Dame! je l'enverrai à ma mere, qui m'a bien recommandé, en partant, de lui en envoyer de temps en temps.

Mme. DU HAZARD.

Mais, bête que tu es, cette lettre n'eſt pas écrite pour ta mere.

JEANNETTE.

Bah! c'eſt égal, puiſqu'elle ne ſait pas lire....

Mme. DU HAZARD.

Tu as fait bien du bruit cette nuit.

JEANNETTE.

C'eſt que je me ſuis relevée.

Mme. DU HAZARD.

Et pourquoi faire?

JEANNETTE.

Dame! comme je dormois bien fort, j'ai entendu du monde dans la rue crier tout bas tant qu'il pouvoit au Voleur; je me ſuis levée auſſi-tôt pour voir ce que c'étoit; mais je n'ai pas oſé me mettre à la fenêtre. J'ai regardé doucement à travers le rideau, & comme j'ai vu que je ne voyois rien, je me ſuis recouchée toute tremblante d'avoir eu peur.

Mme. DU HAZARD.

Rentre, & reviens vîte balayer le devant de la porte.

JEANNETTE.

Dans deux tours de mains je ſuis à vous.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

Madame DU HAZARD, BABET.

Mme. DU HAZARD.

EH bien! Mamzelle Babet, ça ne vous démonteroit-il pas, ça? Avez-vous jamais vu une fille plus sotte & plus niaise?

BABET.

Non, en vérité.

Mme. DU HAZARD.

Vous ne voyez rien encore.

BABET.

Tout de bon!

Mme. DU HAZARD.

Oui, tout de bon; elle commence à se former.

BABET.

Elle ne vas pas vîte.

Mme. DU HAZARD.

Imaginez-vous que le lendemain du jour que je la retins à mon service, ne la voyant pas descendre à neuf heures du matin, je l'appelle.... Jeannette? — Madame. — Est-ce que tu ne te leves pas aujourd'hui? — Je vous attends. — Eh! pourquoi? — Pour m'habiller. — Comment! pour t'habiller? — Eh! oui. Hier, en m'arrêtant, ne m'avez-vous pas dit que vous me donneriez douze écus de gages (car je lui donne tout autant, Mamzelle Babet,) & que vous me nourririez & m'habilleriez?.... Comment trouvez-vous celui-là?

BABET.

Impayable.... Ah! voilà Monsieur le Commissaire.

Mme. DU HAZARD.

Ce n'est que son Clerc.

BABET.

C'est tout un; le Commissaire est à la campagne.

Mme. DU HAZARD.

Jeannette!

JEANNETTE, *dans la maison.*

Plaît-il, Madame?

Mme. DU HAZARD.

Descendras-tu, coquine!

JEANNETTE, *dans la maison.*

J'emmanche le balai.

SCENE V.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, Madame DU HAZARD, BABET.

LE CLERC

Bon. Cette porte eſt bien balayée.

BABET.

C'eſt la mienne, Monſieur le Clerc.

LE CLERC.

C'eſt fort bien.

BABET.

J'ai toujours grand ſoin de tenir le devant de notre maiſon propre.

LE CLERC.

Je ſuis content de vous, & je ne me rappelle pas même de vous avoir jamais trouvée en contravention.

BABET.

Oh ! pour ça non.

LE CLERC.

Ah ! ah !.... voilà qui eſt un peu différent.... Qu'eſt-ce qui demeure-là ?

Mme. DU HAZARD.

C'eſt moi, Monſieur.

LE CLERC.

Pourquoi votre porte n'eſt elle pas encore balayée ?...

Mme. DU HAZARD.

Parce qu'elle va l'être dans l'inſtant.

LE CLERC.

Comment, dans l'inſtant. Huit heures ſont ſonnées, vous êtes dans le cas de l'amende.

Mme. DU HAZARD.

L'amende !.... Vous badinez, Monſieur le Clerc.

LE CLERC.

De trente livres ; le Texte eſt précis.

Mme. DU HAZARD.

Comment ! trente livres pour une miſere ?

LE CLERC.

Une miſere !....

Mme. DU HAZARD.

Mais, Monſieur le Clerc, écoutez-moi donc : c'eſt la faute de ma ſervante, & non la mienne....

LE CLERC.

Les maîtres ſont reſponſables pour leurs domeſtiques ; les marchands & artiſans, pour leurs garçons & apprentifs. Trente livres d'amende.

Mme. DU HAZARD.

Mais enfin, Monsieur le Clerc, pour une fois que je me trouve en retard d'un quart d'heure...

LE CLERC.

Tout le monde n'a qu'à en dire autant, où seront, je vous demande, l'ordre & la propreté?

Mme. DU HAZARD.

Une fois n'est pas coutume.

LE CLERC.

La Loi y est précise.

Mme. DU HAZARD.

La Loi.... la Loi, tant que vous voudrez; mais, Monsieur le Clerc.... vous êtes fait pour m'écouter, & quand je vous dis....

LE CLERC.

Monsieur le Clerc! Monsieur le Clerc! Point de raisons; ne me faites pas verbaliser. Je rentre dans notre Hôtel, où je reçois les amendes jusqu'à midi, entendez-vous?

(*Il sort.*)

Mme. DU HAZARD.

Trente livres d'amende! C'est cette petite drôlesse qui en est la cause; elle va me le payer cher.

SCENE VI.

BABET, *dans la rue;* Madame DU HAZARD, JEANNETTE, *dans la maison.*

BABET.

Ecoutez donc, Madame du Hazard; ce n'est pas sa faute à elle....

JEANNETTE.

Aye! aye! aye!....

Mme. DU HAZARD.

Je t'apprendrai, coquine, à me faire mettre à l'amende. Je ne sais qui me tient de te tuer sur la place!

JEANNETTE.

Aye! aye! aye!....

Mme. DU HAZARD.

Sors de chez moi.

JEANNETTE.

Laissez-moi donc prendre au moins mon paquet.

Mme. DU HAZARD.

Ton paquet? Il servira à payer l'amende.

JEANNETTE.

Et mes gages?

Mme. DU HAZARD.

Ah! tes gages?.... Tiens, tiens, les voilà....

JEANNETTE.

Aye ! aye ! aye !....

Mme. DU HAZARD, *un bâton à la main, la met dehors de la maiſon dont elle ferme la porte.*

Ne remets jamais les pieds chez moi.

JEANNETTE.

C'eſt indigne, ça. On ne ſe ſert pas d'une pauvre fille ſans la payer, & on ne lui donne pas des coups de bâtons pour ſes gages.

Mme. DU HAZARD, *à ſa fenêtre.*

Veux-tu que j'aille te donner ton reſte ?

JEANNETTE.

Donnez-moi plutôt mon paquet.

Mme. DU HAZARD, *à ſa fenêtre.*

Tu l'iras chercher chez le Commiſſaire, c'eſt lui qui te le rendra.

BABET.

C'eſt abominable ça, Madame du Hazard.

Mme. DU HAZARD, *à ſa fenêtre.*

De quoi vous mêlez-vous ? Eſt-ce que ça vous regarde ?

BABET.

Il ne vous convient pas de battre ainſi cette pauvre fille.

Mme. DU HAZARD, *à ſa fenêtre.*

C'eſt ma ſervante.

BABET.

Vous eſt-il permis pour cela de la frapper ? Vous pouvez la renvoyer, comme elle eſt maîtreſſe de vous quitter : il n'y a pas d'eſclaves en France.

Mme. DU HAZARD, *à ſa fenêtre.*

Taiſez-vous, je ne ſuis pas faite pour parler à une ſervante.

BABET.

Eh ! mon Dieu, ne faites donc pas tant votre embarras ; on ſait ben ce que vous êtes. Eh ! parguienne, ſi je ſuis ſervante chez le fils, vous l'étiez chez le pere ; il ne faut pas tant faire la Madame, & vous oublier ſi vîte.

Mme. DU HAZARD, *à ſa fenêtre.*

Vous êtes une impertinente, & puis c'eſt tout.

BABET.

Les impertinentes vous reſſemblent. Deſcendez donc un peu.

Mme. DU HAZARD, *fermant ſa fenêtre.*

Allez, je ne ſuis pas faite pour me compromettre avec de la canaille.

SCENE VII.

JEANNETTE, BABET.

BABET.

DE la canaille!....

JEANNETTE.

Ne vous mettez pas en colere, Mamzelle Babet.

BABET.

Je n'y ſuis pas.... Mais c'eſt que ça fait pitié!

JEANNETTE.

Avez-vous vu les coups qu'elle m'a donnés?

BABET.

Non.... mais je les ai bien entendus.

JEANNETTE.

Que vais-je devenir à préſent?

BABET.

Il faut prendre patience, mon enfant.

JEANNETTE.

Prendre patience! Ça vous eſt bien aiſé à dire, Mamzelle Babet; je n'ai ni argent, ni connoiſſances, ni reſſources, & l'on me garde mes hardes, encore.

BABET.

Elle a tort.

JEANNETTE.

Certainement.... Où irai-je?.... Qui voudra de moi?

BABET.

La pauvre enfant!

JEANNETTE.

Dites-moi un peu: qu'eſt-ce que je m'en vais faire?

BABET.

Ecoute, Jeannette: mon maître eſt un brave homme, lui, qui prend volontiers pitié des pauvres filles, & qui ne demande pas mieux que de leur faire plaiſir....

JEANNETTE.

Vous êtes bienheureuſe, vous!... Je ne puis trouver perſonne qui veuille me faire plaiſir.... moi.

BABET.

Je m'en vais lui conter ton malheur, je ſuis certaine qu'il aura pitié de toi.

JEANNETTE.

Vous croyez?

BABET.

J'en ſuis sûre.

JEANNETTE.

Vous êtes bien bonne, Mamzelle Babet.

SCENE VIII.

JEANNETTE, BABET, CADET.

CADET.

Mamzelle Babet?

BABET.

Eh bien! quoi?

CADET.

Monsieur Minutte vous demande.

BABET.

Je rentre.... Attends-moi là, Jeannette; je vais voir ce que mon maître me veut, & en même temps je lui parlerai de toi.... Ne t'éloignes pas.

JEANNETTE.

Non, Mamzelle Babet.

(*Babet sort.*)

SCENE IX.

CADET, JEANNETTE.

CADET.

Bonjour, Mamzelle Jeannette.

JEANNETTE.

Bonjour, Monsieur Cadet.

CADET.

Qu'est-ce donc que vous avez, Mamzelle Jeannette?

JEANNETTE.

Rien, Monsieur Cadet.

CADET.

Comment, rien!.... Et vous pleurez?

JEANNETTE.

C'est qu'on m'a battue.

CADET.

On vous a battue, Mamzelle Jeannette?

JEANNETTE.

Et bien fort, encore; que j'en suis toute noire, je gage.

CADET.

Ah Ciel! Eh! quel est donc le monstre?....

JEANNETTE, *vivement.*

N'en dites pas de mal, Monsieur Cadet.

CADET.

Pourquoi donc ça?

JEANNETTE.

C'est que c'est votre chere mere.

CADET.

CADET.

Ma chere mere !

JEANNETTE.

Elle-même.

CADET.

Eh ! à quel propos donc ça, Mamzelle Jeannette ?

JEANNETTE.

A propos de ce qu'on l'a miſe à l'amende, parce que je n'avois pas balayé le devant de la maiſon ; elle m'a battue, m'a chaſſée, & m'a miſe à la porte.

CADET.

C'eſt-y poſſible ça ?

JEANNETTE.

Très-poſſible.... Mamzelle Babet peut vous le dire, elle l'a vu, auſſi-bien que je l'ai ſenti.

CADET.

Que je ſuis malheureux !

JEANNETTE.

Pourquoi donc ça, Monſieur Cadet ?

CADET.

Ma mere vous a battue.

JEANNETTE.

Et bien fort.

CADET.

Vous ne m'aimerez plus.

JEANNETTE.

A cauſe de quoi ?

CADET.

A cauſe de ça.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas votre faute à vous.

CADET.

Écoutez, Mamzelle Jeannette ; voulez-vous me promettre de m'aimer toujours ?

JEANNETTE.

Oh ! mon Dieu ! oui, je vous le promets.

CADET.

Eh bien ! moi, Jeannette, je vous promets que ſi vous voulez, je vous épouſerai.

JEANNETTE.

Vous vous moquez peut-être de moi ?

CADET.

Non, Jeannette, non. Je vous ferai, en attendant, une promeſſe de mariage ſur papier timbré.

JEANNETTE.

C'eſt bien honnête à vous ; mais ça s'ra-t-il bientôt que vous m'épouſerez ?

CADET.

Si-tôt que j'aurai vingt-cinq ans. Je ſerai majeur, voyez-

vous, & alors je ferai mes soumissions respectueuses à ma chere mere, & tout de suite je vous épouserai.

JEANNETTE.

Oui; mais ça s'ra peut-être encore bien long?

CADET.

J'ai déjà dix-sept ans; vous voyez que nous n'en avons que huit à attendre.

JEANNETTE.

Mais en attendant, que vais-je devenir?

CADET.

Laissez-moi faire, Mamzelle Jeannette; je vais entrer chez ma mere; je tâcherai de l'apaiser & de l'engager à vous reprendre chez elle.

JEANNETTE.

C'est qu'elle est bien mauvaise.

CADET.

Oui.... mais dans le fond elle est bonne femme.

JEANNETTE.

Oh! c'est bien vrai.... Elle ne gronde jamais que quand elle est en colere.

CADET.

Je vais tâcher de faire votre paix.

JEANNETTE.

Je ne lui en veux pas beaucoup; & si ce n'étoit les coups qu'elle m'a donnés, & qu'elle m'a mise à la porte, & qu'elle me retient mes gages & mon paquet, je ne lui en voudrois pas du tout.

CADET.

Le charmant caractere!

JEANNETTE.

Allez, Monsieur Cadet, vous le savez bien, que je ne suis pas méchante.

CADET.

Si vous l'étiez, votre physionomie seroit bien trompeuse. Attendez-moi là; je vais entrer chez ma mere: quand son premier mouvement de colere est passé, j'en fais tout ce que je veux.

JEANNETTE.

Allez donc.

CADET.

Il ne faudra pas lui dire que nous nous aimons.

JEANNETTE.

Pourquoi pas?....

CADET.

Ce seroit une raison de plus pour qu'elle ne vous reprit jamais à son service.

JEANNETTE.

Et si elle s'en aperçoit....

CADET.

Nous aurons ſoin de nous cacher d'elle.

JEANNETTE.

Je ferai tout ce que vous voudrez, moi, Monſieur Cadet.

CADET.

Sans adieu, Mamzelle Jeannette.... Ah! ſi vous vouliez me permettre....

JEANNETTE.

Quoi?

CADET.

De baiſer cette jolie main.

JEANNETTE.

Que ne m'embraſſez-vous plutôt? ça me feroit bien plus de plaiſir.

CADET.

C'eſt que je n'oſois pas; mais puiſque vous me le permettez....

JEANNETTE.

De tout mon cœur.

CADET.

Je vous aime pour la vie, Mamzelle Jeannette.

JEANNETTE.

Et moi de même, Monſieur Cadet.

(*Cadet ſort.*)

SCENE X.

JEANNETTE, *ſeule.*

C'Eſt un bien joli garçon que Monſieur Cadet. Dame! c'eſt lui qui en a, de l'eſprit; s'il pouvoit m'en donner un peu, ſa mere ne me reprocheroit plus tant que je ne ſuis qu'une ſotte.... Et puis, ça n'eſt pas fier; voyez, tout Monſieur qu'il eſt, il parle de m'épouſer, moi, qui ne ſuis qu'une pauvre ſervante.

SCENE XI.

M. MINUTTE, JEANNETTE, BABET.

(*M. Minutte reconduit une perſonne juſqu'à la porte de ſon Etude, en lui faiſant de grandes révérences Quand il eſt prêt à rentrer, Babet ſort de la maiſon, & la Scene commence.*)

BABET.

TEnez, la voilà.

M. MINUTTE, *en robe-de-chambre.*

Elle eſt charmante!

BABET.

Eh bien ! elle eſt encore plus innocente & plus ſage.

M. MINUTTE, *à part.*

Divine !....

BABET.

Voulez-vous que je la faſſe entrer.

M. MINUTTE.

Non, non ; ce n'eſt pas la peine. Je vais lui dire deux mots, & voir ſi réellement elle mérite qu'on s'intéreſſe à elle.

BABET, *à Jeannette.*

Tiens, ma pauvre Jeannette, voilà M. Minutte, à qui j'ai raconté toute ton aventure. Il veut bien avoir des bontés pour toi. Aye confiance en lui, tu ne t'en repentiras pas.

(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

M. MINUTTE, JEANNETTE.

M. MINUTTE.

EH bien ! qu'eſt-ce, ma belle enfant ? On vous a donc battue ?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. MINUTTE.

Comment peut-on avoir le courage de frapper une fille auſſi aimable !

JEANNETTE, *lui faiſant une grande révérence.*

Vous êtes bien bon.

M. MINUTTE *veut lui prendre la main, qu'elle retire avec précipitation.*

Vous êtes charmante, Jeannette !

JEANNETTE, *lui faiſant une grande révérence.*

Ça vous plaît à dire, Monſieur.

M. MINUTTE.

Eſt-il poſſible qu'une fille comme vous ſoit ſervante ?

JEANNETTE.

Que voulez-vous donc que je ſois ?....

M. MINUTTE.

Ah ! Jeannette, vous ſerez tout ce que vous voudrez.

JEANNETTE.

Je ne veux qu'être honnête fille.

M. MINUTTE.

Vous avez raiſon, Jeannette.

JEANNETTE.

Ma mere me l'a bien recommandé en m'envoyant à Paris, & de ne me jamais laiſſer engeoller par les belles paroles,

ni par la vue plus dangereuſe encore de l'or & de l'argent.

M. MINUTTE.

Vous ne vous méfiez pas ſans doute de moi?

JEANNETTE.

Je ne me méfie de perſonne, moi.

M. MINUTTE.

Vous êtes à Paris ſans parens, ſans reſſources.

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. MINUTTE.

Eh bien! je veux prendre ſoin de vous, moi, Jeannette.

JEANNETTE.

Vous êtes bien bon.

M. MINUTTE.

Me promettez-vous d'être toujours honnête?

JEANNETTE.

Eſt-ce qu'on peut être autrement?

M. MINUTTE.

Vous n'êtes pas faite pour être une ſimple ſervante.

JEANNETTE.

Pardonnez-moi, Monſieur; c'eſt bien du bonheur pour moi, encore.

M. MINUTTE.

Non, Jeannette, non. Je veux vous mettre à la place que vous méritez. Vous portez-là des habits indignes de vous.

JEANNETTE.

Ah! Monſieur, c'eſt mon juſte de tous les jours; j'en ai un dans mon paquet qui eſt bien plus beau; mais je ne le mets que les Dimanches & Fêtes.... Il eſt de ſoie.

M. MINUTTE.

Vous ne m'entendez pas, Jeannette; ce ſont de belles robes, les ajuſtemens les plus galans, des diamans même, ſi vous en deſirez, que je vous propoſe.

JEANNETTE.

A moi, Monſieur!

M. MINUTTE.

A vous-même.... J'ai une petite maiſon délicieuſe à une lieue de Paris; je vous y enverrai.

JEANNETTE.

Pour en être la Jardiniere?

M. MINUTTE.

Non, Jeannette, non; mais pour en être la maîtreſſe & la ſouveraine. Vous y commanderez en Reine. Rien ne vous y manquera. J'irai tous les ſoirs ſouper avec vous, & quelquefois, ſi vous le permettez....

JEANNETTE.

Je le vois bien; vous vous moquez de moi, ou vous voulez me tromper.

M. MINUTTE.

Vous tromper !.... Moi, Jeannette !.... Je ne veux que vous rendre heureuſe.

JEANNETTE.

Allez, Monſieur, je ſuis bien ſimple ; mais je gagerois que quand on donne tant à une pauvre fille, c'eſt qu'on veut la perdre.

M. MINUTTE.

Moi, vouloir vous perdre, Jeannette !

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

M. MINUTTE.

Que vous me connoiſſez peu ! Vous êtes charmante ; mais votre innocence me plaît plus encore que votre perſonne.

JEANNETTE.

Juſtement ; voilà pourquoi vous voulez me la ravir.

M. MINUTTE.

Non, Jeannette, non. Votre vertu eſt tout ce que j'aime dans vous.

JEANNETTE.

Eh bien ! ne m'expoſez donc pas au danger de perdre tout ce que vous aimez.

M. MINUTTE.

Que de candeur ! que d'innocence ! Je le vois, Jeannette ; vous êtes auſſi ſage que belle, & je renonce au deſſein cruel que j'avois formé de vous ſéduire.

JEANNETTE.

Vous le vouliez donc ?

M. MINUTTE.

Oui, Jeannette, je le voulois ; mais cette douce candeur qui ſe peint dans vos yeux, change tout mon amour en reſpect ; & Jeannette plus belle que jamais, ne me paroît plus qu'intéreſſante.

JEANNETTE.

Vous ne me trompez pas ?

M. MINUTTE.

Non, mon enfant.... Écoutez-moi, Jeannette, vous êtes entourée de précipices : tous ceux qui vous verront, chercheront à vous ſéduire ; vous êtes jeune, ſans expérience, on vous trompera.

JEANNETTE.

Hélas ! Monſieur, je m'y attends bien.

M. MINUTTE.

Il n'eſt qu'un moyen pour vous ſauver, & moi-même peut-être. Il faut vous marier.

JEANNETTE.

Me marier....

M. MINUTTE.

Oui, Jeannette.... auriez-vous de la répugnance pour le mariage!

JEANNETTE.

Oh! mon Dieu non, Monsieur, bien au contraire.

M. MINUTTE.

Quelle ingénuité!

JEANNETTE.

Mais, qui est-ce qui voudra d'une pauvre fille comme moi?

M. MINUTTE.

Ne me déguisez rien.

JEANNETTE.

Je ne sais pas encore mentir.

M. MINUTTE.

Aimez-vous quelqu'un!... Vous rougissez, Jeannette....

JEANNETTE.

C'est de plaisir.....

M. MINUTTE.

Vous aimez donc!

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTTE.

Et quel est cet heureux mortel?

JEANNETTE.

C'est Monsieur Cadet.

M. MINUTTE.

Le fils de Madame du Hazard!

JEANNETTE.

Lui-même.

M. MINUTTE.

Il vous aime, sans doute.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur, puisqu'il me le dit, & qu'il doit m'épouser quand il sera majeur; & qu'en attendant, il m'a promis de me faire une promesse de mariage sur du papier timbré.

M. MINUTTE.

Cela suffit, Jeannette.... Je suis le parrain de Cadet, sa mere m'a plus d'une obligation.... Allez chez le Commissaire qui demeure là, réclamez-vous de moi; dites-lui que je m'intéresse beaucoup à votre affaire, & que je la lui recommande.

JEANNETTE.

Et qu'est-ce que je ferai chez le Commissaire?

M. MINUTTE.

Vous lui ferez une plainte de ce que Madame du Hazard vous a battue, & de ce qu'elle vous retient vos effets.

JEANNETTE.

Et qu'en arrivera-t-il?

M. MINUTTE.

Elle sera punie.

JEANNETTE.

Ah! Monsieur, je serois bien fâchée qu'on lui fit de la peine ou du mal par rapport à moi; elle m'a battue, mais je le lui pardonne, je ne veux que mon paquet.

M. MINUTTE.

L'aimable enfant!... Faites ce que je vous dis, Jeannette, j'ai mes raisons pour cela.... Je vais m'habiller; & vous, si-tôt votre plainte faite, venez chez moi, nous irons ensemble chez Madame du Hazard.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

M. MINUTTE.

Je fais une réflexion, Jeannette, vous n'avez peut-être pas d'argent?

JEANNETTE.

Il est vrai.

M. MINUTTE.

Prenez cet écu.

JEANNETTE.

Que voulez-vous que j'en fasse?

M. MINUTTE.

Il vous le faut pour payer votre plainte. Allez, Jeannette, ne perdez pas de temps.... Je vous attends.

(*M. Minutte sort.*)

SCENE XIII.

JEANNETTE, *seule.*

OH le brave homme!.... Mamzelle Babet avoit bien raison de dire que c'est un bon maître, & qui n'est pas fier; que je serois heureuse s'il vouloit me prendre aussi à son service!..... Voilà la maison de Monsieur le Commissaire. Frappons.... Il ne répond pas.... Il est peut-être embarrassé.... Frappons plus doucement....

SCENE XIV.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, JEANNETTE.

LE CLERC *sort de la maison en examinant plusieurs papiers; il parle à Jeannette sans la regarder.*

EST-ce vous qui frappez à la porte?

JEANNETTE, *lui faisant la révérence.*

Oui, Monsieur.

LE

LE CLERC.

Y a-t-il long-temps que vous êtes-là ?

JEANNETTE.

Un peu.

LE CLERC.

Que ne frappiez-vous plus fort !

JEANNETTE.

J'avois peur de vous déranger.

LE CLERC.

Que demandez-vous ?

JEANNETTE.

Monsieur le Commissaire.

LE CLERC.

Il est à la campagne pour huit jours.

JEANNETTE.

Je ne puis donc pas lui parler ?

LE CLERC.

Non.... Mais pendant son absence je le représente, & c'est comme si vous parliez à lui-même .... De quoi s'agit-il ?

JEANNETTE.

Monsieur, je suis la servante de Madame du Hazard qui demeure-là, & que vous venez de mettre à l'amende, parce que je n'avois pas balayé le devant de sa porte.

LE CLERC.

Eh bien ! apportez-vous l'amende ?

JEANNETTE.

Non, Monsieur.

LE CLERC.

Que voulez-vous donc ?

JEANNETTE.

Je viens de la part de M. Minutte, qui m'a dit de me réclamer de lui, & de vous dire qu'il s'intéressoit à mon affaire, & qu'il vous la recommandoit.

LE CLERC, *la regardant, & souriant.*

Ah ! ah !.... Elle est ma foi gentille.... Eh bien ! voyons, mon enfant ; que voulez-vous ?

JEANNETTE.

Je viens, Monsieur, vous faire une plainte.

LE CLERC.

Une plainte !

JEANNETTE, *lui présentant l'écu de M. Minutte.*

Oui, Monsieur, & voilà....

LE CLERC.

Gardez, mon bijou, gardez.... Quand on est aussi gentille que vous, on n'a besoin ni de recommandation, ni d'argent.

JEANNETTE, *lui faisant une grande révérence.*

Vous êtes bien honnête.

LE CLERC.

De qui vous plaignez-vous?

JEANNETTE.

De perſonne, Monſieur.

LE CLERC.

Et vous venez faire une plainte?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Contre qui?

JEANNETTE.

Contre Madame du Hazard.

LE CLERC.

Votre maîtreſſe?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Que vous a-t-elle donc fait?

JEANNETTE.

Elle m'a chaſſée, & m'a battue.

LE CLERC.

Elle vous a battue!

JEANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Bien fort?

JEANNETTE.

Oui, Monſieur; j'en aurai les marques.

LE CLERC.

Tant mieux! ça fait de bons témoins. Il faudra me les montrer.

JEANNETTE.

Oh! Monſieur, vous êtes trop bon.

LE CLERC.

Laiſſez-moi faire, je vais la mener grand train.... Battre une ſi jolie fille; elle s'en repentira, je vous en réponds.

JEANNETTE.

Ne lui faites pas trop de peines.

LE CLERC.

Eh! pour quelle raiſon s'eſt-elle portée contre vous à cette violence?

JEANNETTE.

Parce que je n'avois pas balayé le devant de la porte, & que vous l'avez miſe à l'amende.

LE CLERC.

Je n'ai pas pu faire autrement; l'Ordonnance eſt formelle.

JEANNETTE.

Après m'avoir battue, elle m'a chaſſée, & elle ne veut pas me rendre mon paquet.

LE CLERC.

Et ſa raiſon ?

JEANNETTE.

Elle dit qu'il ſervira à payer l'amende.

LE CLERC.

Écoutez-moi, mon bijou : je vous remettrois bien l'amende ; mais votre Madame du Hazard pourroit ſe douter de la bonne volonté que j'ai pour vous, & ce lui ſeroit un moyen victorieux de défenſe, pour ne pas payer les dommages & intérêts auxquels je vais la condamner envers vous. Il faut mieux faire : en voilà le montant.... Prenez ces dix écus, prenez-les.

JEANNETTE.

Que voulez-vous que j'en faſſe ?

LE CLERC.

Vous allez les lui porter pour payer l'amende à laquelle elle a été condamnée par votre négligence.

JEANNETTE.

Les lui donnerai-je de votre part ?

LE CLERC.

Eh ! non, mon enfant ; il ne faut pas parler de moi, vous gâteriez tout. Vous retirerez tout uniment votre paquet.

JEANNETTE.

Mais dès qu'elle m'aura rendu mon paquet, tout ſera dit ; je ne demande rien davantage.

LE CLERC.

Que vous êtes ſimple ! Vous ne connoiſſez pas nos reſſources. Les coups qu'elle vous a donné iront loin, je vous en réponds. Vous êtes en bonnes mains.... Mais j'eſpere bien auſſi que je n'obligerai pas une ingrate, & que vous ſerez reconnoiſſante de mes peines.

JEANNETTE.

Certainement.

LE CLERC.

Vous voilà ſur le pavé ; avez-vous quelqu'autre condition ?

JEANNETTE.

Non, Monſieur, & j'ai bien peur de n'en pas trouver ; car je ſuis toute neuve.

LE CLERC.

Je le vois bien.... Mais n'en cherchez pas.

JEANNETTE.

Eh ! que voulez-vous donc que je devienne ? Je ſuis une pauvre fille ; je ne connois perſonne ; je ne ſais où aller.

LE CLERC.

Ne vous inquiétez pas ; je me charge de vous loger, moi.

JEANNETTE.

Vous avez bien de la bonté.

LE CLERC.

J'ai une petite chambre toute meublée ici près, dont je puis disposer, & dans laquelle vous logerez en attendant mieux. Vous irez passer la journée chez une marchande de modes ne ma connoissance, qui se fait un plaisir d'obliger de jeunes infortunées.

JEANNETTE.

Elle me fera donc travailler?

LE CLERC.

Oui, mon bijou.

JEANNETTE.

Et je gagnerai de l'argent?

LE CLERC.

Beaucoup.

JEANNETTE.

Oh! pourvu que j'en gagne assez pour me nourrir, m'habiller & en envoyer un peu à ma mere, voilà tout ce que je desire.

LE CLERC.

Comment vous nommez-vous?

JEANNETTE.

Jeannette, Monsieur, à vous servir.

LE CLERC.

Eh bien! Jeannette, laissez-moi faire; je veux avant six mois vous voir dans un équipage brillant.

JEANNETTE.

Allons donc, Monsieur, vous vous moquez de moi. Une pauvre servante....

LE CLERC.

Avec une figure comme la vôtre vous ferez de l'or à Paris. Eh! combien en ai-je vu qui ont commencé de plus bas encore, & qui étalent aujourd'hui tout l'orgueil de l'opulence. Vous êtes encore toute simple.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur.

LE CLERC.

Eh bien!.... je vous formerai.... Rentrez chez M. Minutte; mais ne lui parlez ni de la petite chambre, ni de la marchande de modes, entendez-vous.

JEANNETTE.

Pourquoi donc?

LE CLERC.

J'ai mes raisons. Dites-lui seulement qu'il sera content de la maniere dont je vous ferai rendre justice. Après quoi, vous reviendrez ici, & sur la brune je vous conduirai à votre nouvelle demeure. Allez, Jeannette, je vais travailler pour vous.... (*à part.*) Ah! ah! Madame du Hazard, vous payerez, ma foi, les frais de l'emménagement.

SCENE XV.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, JEANNETTE, BABET.

BABET.

EH bien !.... es-tu contente ?

JEANNETTE.

On ne peut davantage. Je ne ſais pourquoi tous ces Meſſieurs ont tant de bonté pour une pauvre ſervante.

BABET.

Je le ſais bien, moi.... Mais entre, Monſieur eſt occupé pour quelques inſtans. Il m'a recommandé de ne te pas quitter. Tu lui parleras dans l'inſtant.

SCENE XVI.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, Madame DU HAZARD, CADET.

LE CLERC.

LA charmante enfant ! C'eſt la ſimplicité même. J'en ferai tout ce que je voudrai, & en travaillant pour elle, je travaillerai pour moi-même. Holà ! quelqu'un.

CADET.

Que voulez-vous, Monſieur ?

LE CLERC.

Madame du Hazard eſt-elle là ?

CADET.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Faites-la venir.

CADET.

Ma chere mere ?

Mme. DU HAZARD, *dans le fond de ſa boutique.*

Eh bien !

CADET.

C'eſt un Monſieur qui vous demande.

Mme. DU HAZARD.

Me voilà, me voilà.

LE CLERC.

Votre ſerviteur, Madame du Hazard.

Mme. DU HAZARD.

Votre ſervante, Monſieur. Qui vous amene encore ?

LE CLERC.

Une affaire très-importante, Madame, & que par amitié pour vous je viens arranger à l'amiable.

Mme. DU HAZARD.

Au sujet de l'amende ? On a les vingt-quatre heures pour payer.

LE CLERC.

C'est bien d'une autre conséquence, vraiment.... Vous aviez chez vous une jeune servante nommée Jeannette ?

Mme. DU HAZARD.

Oui, Monsieur, une paresseuse, qui est même cause....

LE CLERC.

Vous l'avez chassée.....

Mme. DU HAZARD.

Sur le champ, Monsieur ; vous sentez bien qu'on ne peut pas garder.....

LE CLERC.

Sans lui payer ses gages, sans lui rendre son paquet.

Mme. DU HAZARD.

Est-il juste, Monsieur, que je paye l'amende à laquelle vous m'avez condamnée pour sa négligence. Je suis prête à lui rendre son paquet, quand elle me remettra mes dix écus.

LE CLERC.

Vous avez raison ; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit... Vous l'avez battue.

Mme. DU HAZARD.

Un petit mouvement de vivacité, dont je n'ai pas été la maîtresse.....

LE CLERC.

Eh ! de quel droit, s'il vous plaît, l'avez-vous battue ?

Mme. DU HAZARD.

Monsieur....

LE CLERC.

Elle est venue se plaindre, & je lui dois justice ; c'est mon premier devoir.... Cette affaire peut aller très-loin, Madame, & je vous conseille de l'apaiser le plutôt possible. Si une fois je verbalise, je n'en serai plus le maître.

Mme. DU HAZARD.

Eh bien, Monsieur, je consens à la reprendre ; aussi-bien l'ai-je promis à mon fils....

LE CLERC.

Il ne s'agit pas de cela ; vous l'avez battue, il lui faut des dommages, & vous ne pouvez pas lui offrir moins de six cents livres, pour l'engager au silence.

Mme. DU HAZARD.

Six cents livres !

LE CLERC.

Tout autant.

Mme. DU HAZARD.

Écoutez-moi, Monsieur ; je vais vous expliquer cette affaire.

LE CLERC.

Je suis instruit de tout, Madame ; vous ne savez donc pas que les voies de fait sont expressément défendues, quand même celui qui s'en serviroit pourroit avoir raison, parce qu'il n'est pas permis à qui que ce soit de se faire justice.

Mme. DU HAZARD.

Comment! Monsieur, pour quelques coups donnés à une malheureuse servante....

LE CLERC.

Et cette servante est-elle une esclave ou une citoyenne? Tous les devoirs dans la société sont respectifs & balancés. Plus le serviteur a de devoirs à remplir vis-à-vis de ses maîtres, plus il s'acquiert de droits à leur bienveillance ; d'où il s'ensuit qu'ils ne doivent jamais les maltraiter..... *Levis castigatio permittitur, non sævitia.*

Mme. DU HAZARD.

Mais aussi, Monsieur, six cents livres....

LE CLERC.

Vous faites rebellion, je crois.

Mme. DU HAZARD.

Non, Monsieur; mais considérez donc que me voilà ruinée ; où voulez-vous que je trouve jamais six cents livres?

LE CLERC.

Je vous donne un quart-d'heure, Madame, sinon je vous fais exécuter sur le champ, & vous n'en serez peut-être pas quitte pour mille écus : vous ne connoissez pas la conséquence de ces affaires-là. Dans un quart-d'heure je suis ici ; que votre argent soit prêt, entendez-vous?

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

Madame DU HAZARD, CADET.

Madame DU HAZARD.

CAdet?

CADET.

Ma chere mere.

Mme. DU HAZARD.

Approche ici, approche.... C'est une bien jolie fille que ta Jeannette.

CADET.

Pas vrai donc, ma chere mere?

Mme. DU HAZARD.

Oh! que je m'en veux de ne l'avoir pas étranglée tantôt!

CADET.

Quoi donc qu'elle a fait encore?

Mme. DU HAZARD.

Elle a fait une plainte contre moi, & me demande six cents livres de dommage.

CADET.

Six cents livres !

Mme. DU HAZARD.

Eh bien ! conseille-moi donc encore de reprendre cette petite drôlesse-là ? Voilà, voilà des preuves de sa douceur & de son honnêteté.

CADET.

Je n'en reviens pas.

Mme. DU HAZARD.

Nous voilà ruinés ; où veux-tu que je trouve six cents livres ?

CADET.

Quelqu'un qui nous en veut l'aura certainement conseillée ; jamais Jeannette d'elle-même ne nous eût joué un pareil tour.

Mme. DU HAZARD.

Tais-toi.... tu me ferois soupçonner que Jeannette.... Si je le croyois....

CADET.

La voilà avec M. Minutte.

SCENE XVIII.

M. MINUTTE, Mme. DU HAZARD, CADET, JEANNETTE.

M. MINUTTE.

Venez, Jeannette, venez.

JEANNETTE.

J'ai peur, moi ; elle n'a qu'à me battre encore.....

M. MINUTTE.

Ne craignez rien ; je veux vous raccommoder ensemble, & récompenser Monsieur le Clerc du Commissaire de ses bonnes intentions pour vous..... Bonjour, Madame du Hazard.

Mme. DU HAZARD.

Votre servante, M. Minutte.

M. MINUTTE.

Voulez-vous bien que je vous ramene Jeannette ?

Mme. DU HAZARD.

Comment ! cette effrontée ose se représenter devant moi ?

M.

M. MINUTTE.

De la douceur.

CADET.

Allez, Mamzelle Jeannette, c'eſt bien mal tout ce que vous nous faites; je vous croyois de l'amitié pour moi, mais je vois bien que vous n'êtes qu'une trompeuſe.

JEANNETTE.

Qu'eſt-ce que j'ai donc fait moi, Monſieur Cadet?

CADET.

Ce que vous avez fait, Mamzelle; vous avez été vous plaindre chez le Commiſſaire contre ma chere mere.

JEANNETTE

Ce n'eſt pas ma faute; c'eſt Monſieur qui l'a voulu.

Mme. DU HAZARD.

Comment, Monſieur Minutte!

M. MINUTTE.

Elle dit vrai, c'eſt moi-même.

Mme. DU HAZARD.

Vous, qui juſqu'à ce moment m'avez marqué tant d'amitié.... vous, pour qui.... Je ne l'aurois jamais cru....

M. MINUTTE.

Il n'y a pas ſi grand mal.

Mme. DU HAZARD.

Comment! lorſqu'on me commande à lui payer ſix cents livres!

M. MINUTTE.

Six cents livres!

Mme. DU HAZARD.

Tout autant.... Où voulez-vous que je les trouve?

M. MINUTTE.

Monſieur le Clerc a pris vivement ſes intérêts.

Mme. DU HAZARD.

Je le crois bien.... & j'en ſais auſſi la raiſon: c'eſt qu'elle eſt jolie, & qu'il la paye de ſes complaiſances avec mon argent.

M. MINUTTE.

Vous ne lui rendez pas juſtice; je puis vous répondre, moi, qu'elle eſt auſſi ſage que belle.

CADET.

Oh! pour ça, c'eſt bien vrai.

M. MINUTTE.

Il y a moyen d'arranger tout cela de maniere que vous ſoyez tous contens.... Jeannette eſt bonne.

JEANNETTE.

Oh! mon Dieu, Madame, je ſerois bien fâchée, moi, de vous faire de la peine. Je ne vous demande qu'à rentrer à votre ſervice. Je payerai l'amende, & pour les coups que vous m'avez donnés, je vous en demande pardon.

M. MINUTTE.

Relevez-vous, Jeannette..... Écoutez-moi, Madame du

Hazard; vous n'êtes pas méchante, vous, votre fils aime Jeannette.

Mme. DU HAZARD.

Mon fils aime Jeannette ?

CADET.

Oui, ma chere mere, je l'aime, & pour la vie encore.

Mme. DU HAZARD.

Eſt-il poſſible ?....

M. MINUTTE.

Jeannette l'aime auſſi.

JEANNETTE.

Oh ! c'eſt bien vrai, ça.

M. MINUTTE.

Eh bien ! marions-les.

Mme. DU HAZARD.

Y penſez-vous, Monſieur Minutte ? Un homme comme mon fils épouſer ma ſervante !

M. MINUTTE.

Ne vous oubliez pas, Madame du Hazard; vous ſavez....

Mme. DU HAZARD.

Mais, Monſieur, elle n'a pas un ſou de bien.

M. MINUTTE.

Et les ſix cents livres que vous devez lui payer.....

JEANNETTE.

Oh ! je n'en veux pas.

M. MINUTTE.

Écoutez, je lui donne ſa dot, moi.

Mme. DU HAZARD.

Vous ?

M. MINUTTE.

Oui.... j'ai dans ce moment une charge d'Huiſſier à verges à vendre; eh bien ! en faveur de ce mariage, j'en fais préſent à Cadet.

Mme. DU HAZARD.

Tout de bon ?

M. MINUTTE.

Oui, tout de bon.

Mme. DU HAZARD.

Mon fils, Huiſſier à verges !

M. MINUTTE.

Y conſentez-vous ?

Mme. DU HAZARD.

Si j'y conſens ?.... de tout mon cœur.

CADET.

Oh ! ma chere mere ! Monſieur ! ma Jeannette !

JEANNETTE.

Nous allons donc être mariés tout de ſuite ?

CADET.

Oui, tu ſeras ma femme.

JEANNETTE.

Oh! que j'en ſuis aiſe.

Mme. DU HAZARD.

Viens m'embraſſer, Jeannette, & pardonne-moi ma petite vivacité.

JEANNETTE.

Eſt-ce que j'y peux ſonger encore?

M. MINUTTE.

Chut, voici Monſieur le Clerc.

SCENE DERNIERE.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, M. MINUTTE, JEANNETTE, Mme. DU HAZARD, CADET.

LE CLERC.

AH! Monſieur, je ſuis charmé de vous rencontrer ici. Vous allez voir que je n'ai rien négligé pour vous prouver tout le cas que je fais de vos recommandations... Eh bien! Madame, avez vous donné à cette pauvre enfant les ſix cents livres auxquelles elle a bien voulu reſtreindre ſes demandes?

M. MINUTTE.

Oui, Monſieur; & Jeannette eſt contente.

LE CLERC.

J'eſpere que ceci vous ſervira de leçon, & qu'à l'avenir vous ſerez un peu plus modérée.

Mme. DU HAZARD.

Je vous le promets.

LE CLERC, *bas à Jeannette, lui donnant une clef en cachette.*

Voilà la clef de la petite chambre.... Prenez donc....

M. MINUTTE.

Voulez-vous bien que je vous faſſe tous mes remercîmens de la chaleur avec laquelle vous avez daigné prendre les intérêts de cette pauvre Jeannette?

LE CLERC.

Je n'ai fait que mon devoir, Monſieur. Ne doit-on pas avoir compaſſion des pauvres filles? Il eſt ſi doux de faire le bonheur d'une jeune perſonne!

M. MINUTTE.

Auſſi l'avez-vous fait, puiſque, grace à vos bontés pour elle, Madame conſent à ſon mariage avec ſon fils.

LE CLERC.

Eſt-il poſſible?

M. MINUTTE.

J'eſpere que vous voudrez bien ſigner le contrat de mariage, & que, pour mettre le comble aux bontés que vous avez pour Jeannette, vous lui ſervirez de témoin.

JEANNETTE, *lui rendant la clef.*

Voulez-vous bien auſſi que je vous remercie de la petite chambre?

LE CLERC, *prenant la clef vivement.*

Paix, paix.... C'eſt moi qu'on joue, je crois... Je ſuis enchanté que tout ſe ſoit arrangé à l'amiable. Vous êtes bien maîtreſſe, Jeannette, de remettre à Madame les dommages auxquels je l'avois condamnée envers vous; mais il faut abſolument qu'elle paye l'amende des dix écus.

JEANNETTE.

Eh! Monſieur, les voilà.... Vous ſavez bien que c'eſt vous....

LE CLERC.

Taiſez-vous donc.... Allez, Jeannette, je veux auſſi contribuer à votre bonheur. Je ne veux pas que rien trouble la paix d'un ſi beau jour. En faveur de votre mariage avec Monſieur Cadet, je remets à Madame ſon amende. C'eſt mon préſent de noce.

JEANNETTE.

Grace à votre bonté & à votre compaſſion pour les pauvres filles,

Les Battus ne payent pas toujours l'amende.

FIN.

LOU GROULIÉ
BEL ESPRIT,
VO
SUZETO ET TRIBOR,
COMÉDIE

En deux Actes, & en vers Provençaux, mêlée de Chants.

Par M. PELABON, *Citoyen de Toulon.*

A AVIGNON,
Chez les Freres BONNET, Imprimeurs-Libraires, rue de la Bancasse.

1793.

ACTEURS.

MANICLO, Groulié.

SUZETO, Fille de Maniclo.

MARROTTO, Fille au ſervice, & amie de Suzeto.

TRIBOR, Matelot & emant de Suzeto.

TROTOIR, Marchand, & rival de Tribor.

La Scene eſt à Toulon.

LOU GROULIÉ
BEL ESPRIT.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une rue à la premiere couliſſe, & à gauche des Acteurs eſt la maiſon de Maniclo. La piece commence à la pointe du jour.

SCENE PREMIERE.

MANICLO, *ſeul.*

ÉS panquaro ben jour, qu'an ay en paou d'affayre,
D'abord que ſieou oou lié mi vyro dé tout cayre;
A forço de vira, cé m'endormi en paou
Faou ren que pantailla, mi levi en ſurſaou.
Deſpui doux ou trés jour, man adu tan d'ouvragé,
Per pouſqué trabailla ay gayre de couragé.
Moun payré mi diſié, d'aquo lia may d'un an:
Maniclo, ven'eici, eſcouto moun'enfan:
Lou meſtié de groulié, ſegu qu'és hounourablé,
May és fouaço genan, & pui déſagréablé;
Qué quan voulés un paou vous ana devarti,
Vo cé manquas d'un jour, fés ſouffri lou publi;
Ven lou tier, ven lou quar, vadurré dé beſougno;
Et quan vou trouboun pa, diſoun, és un ybrougno.
Faou qué ſié interdit. Dien pas que ben ſouven,
Leis affayré toujour ſi fan miés en buven....
Érian laoutré matin, d'intré d'une guinguetto,
Émé de meis ami, mangeavian d'oumeletto,
Et per nous ajuda à néga lou chagrin,
Buvian de tens en ten quoeuqui veiré de vin;
Veou intra un marchand, en mi veſen s'avanço;
Car lavian couneiſſu en ſen lou tour dé Franço:
Et ben coume ti va, pren la bouteillo, béou,
En lou récouneiſſen vegueri qu'éro éou.
Mi dis, ès pa lou tout mi faou douna ta fie,
Mé n'en ſiou infourma, & mi pareil gentie;
Moun état ti counven... Oouray d'argen counſiant;

Et cé vouas.... Li diou, Top ; ven me trouba déman,
Reſti à Garageou, ven din la matinado.
Ma fie parey pa, ès panqua reveillado.
(Suzete répond dans la maiſon.)
Suzeto (qué voulés) vieſté ti moun enfan,
Fay léou, deſpacho ti, dourmiras may deman.
(Livaou.) S'eſpero pa, a ce qué li vaou dire,
Et deſpui quoouqué ten, la veſi gayre riré,
Et la véou chagrina d'oou matin juſqu'ou ſoir :
You créſi qu'és l'amour qué li ſarro lou couar.
Sabi qu'aymo Tribor ; ès ſoun bouan calignaryré,
Et lou l'avians proumès, tant you coumo ſa mayré.
Paour' Anno Maniclo, toujour creidavo en paou,
Diou ague més ſoun cor, ſoun amo en repaou !....
Avian ben deſſida qu'oou retour dé ſoun viagé,
Sanſſo may éſpera, farian aqu'eou mariagé ;
Quand Tribor s'embarqué, fougué ancin d'accor :
May deſpui qu'és parti man fa ſendi d'oou cor.
Et vous layſſi penſſa, quan un homm'és en plaço,
S'un matelot ès fa per intra din ſa raço.
Aquo mi counven pas.... foou ſouiteni ſoun rang,
Et per mi deſtingua, li douni lou marchand.

SCENE II.

MANICLO, SUZETO.

AVès ſourti matin, anas may en ribotto.

MANICLO.

Créſes què toui lei jour, vaou prendré la lignotto.
Aro vaou trabailla, regardo qu'és grand jou,
Anen deſpocho ti, ſouarti lou veilladou.

SUZETO, *allant chercher le veilloir.*

Créſi que ſerié ten, vou manquo pas douvragé.

MANICLO.

Cé li diou lou ſecret, li faou perdre couragé,
Vouali pa l'eſtouna, beſſay quan l'ooura vis
Et qué ſooura cé qu'és....

SUZETO.

Aqui vouaſtreis outis.
Arregardas aquo, manquo pa de ſabato,
Foou què ſiegue tou l'eſt, per lou pu tar diſſato.
Et deſpui quoouquei jour lei bra vou ſan pas maou.

MANICLO.

Apré trés jour dé feſto, foou un jour dé repaou ;
May ſemblo fach exprès, oh ! Diou, que de beſougno,
Dequ'és aqu'eou ſoulié ? . . .

SUZETO.

Es de Marianno Lougno,
La roumpu lou talloun, l'aoutre jour en gliſſan.

MANICLO.

És pa maou arrangea.. Li manquo lou tiran,
La pa rompu ancin en faſen la bindouaço.

SUZETO.

I ou foou léou adouba, car déman és de nouaço,
Sa mére va ſaou pas.

MANICLO.

Et aquelei d'aqui ?

SUZETO.

Soun d'uno chambriero qué toujour ven eici.
Mi ſouven pas doou noun... Li metren dé bourduro.

MANICLO.

Sabi cé qué li foou ? és uno remounturo.
Mi fa pa marchanda, pago ben la faſſoun,
Li metray l'empigne... Aquelei dequ ſoun ?

SUZETO.

Qu'aou, aquelei daqui ? ... Ah ſoun d'un pleidégeayré.
Oh Diou ! ce lou veſias, vou fa piéta pecayre !
N'a ren qu'aqu'eou parean, a l'air d'eſtré malaou !

MANICLO.

Et ben, ce voou ſourti, riſquou dana deſqu'aou.
Dé veni pleidégea, avié pa may affayré ;
Avay, en pleidégean vou remounta pas gayré ;
Ti fooufiles jamay émé lei Proucurour,
Car.... Cé va diſiou tout, feniriou pas d'un jour.
Leiſſen lei ounte ſoun.., Aquelei Péruviéno ?

SUZETO.

Ah, ſabés déqu ſoun, daquelo Coumedieno,
Qué paſſé loutré jour ! Dien qu'és bouano en tout
Et qué juego pas maou !

MANICLO.

A may goouvi lei bou.
Oh per né n'en fourni, manquarié pas d'affairé :
Mi foudrié tout lou cuer qu'és vengu de Beaucayré,
En qua nourié pa proun, vonté trouba d'ouvrié
Qué vougueſſoun toujour.... quittariou lou meſtié ;
Et aqu'eou déqu és ?

SUZETO.

Da quello grando fie.

MANICLO.

Aquo ſara léou ſa, li foou qu'une cavie.

SUZETO.

Aqui na un paréou d'un Clair de Proucurour,
N'a qu'aquelei d'aqui per metré tout lei jour.
Et per pouſqué ſourti à louga unei botto,

Aquo d'aqu'eou fripié, que fés pui la ribotto,
Ce vou deſpachas pa....

MANICLO.

Véſi ben qué va foou.
Vaou croumpa dé peguo, per ſiera lou lignoou,
Vo ben, permiou parla, en paou dé ſiéro graço;
Tu, penden aqu'éou ten, eſcouto mi la plaço.

SUZETO.

Et venanas dejea....

MANICLO.

Vués ben qué ſiou en jun.
Et cé reſtavi may, pourrié veni qu'oouqun,
Dire oh ſiés aqui, veni beouré la gouto,
Et a quo ben ſouven, vou mété en derrouto,
Sabes que quan li ſiou, né na per qu'oouque ten;
Eſcouto, dé retour ti diray coouquarren,
Que ti fara pleſi, ſagis de toun mariagé,
Ti levés pas d'aqui.

SCENE III.

SUZETO, *ſeule.*

PER mi douna couragé
Creſi que dis aquo, car m'en parlo jamay,
Vo ben va dis expré, per reſta en paou may.
Beſſay fara may ren de toute la journado,
Eou a pa como you qué ſiou tan affligeado.
Car deſpui lou moumen que Tribor és parti,
Sabi pas ce que ay, ren poou mi déverti.
Lia proché dé cinq més qu'ay gés de ſei nouvello,
Aquo mi fa ſoufri uno peno cruello.
Moourié pas oublida, lou couneici trop ben,
A pa coumo Meſſiés, qué vénoun én diſen:
Boun jour mon bél enfan, vous eto bien joulio,
J'ai vous aymerois bien, & per touto ma vio.
Ce vous voulés venir, déman din moun zardin,
Vous fayré un bouqué d'yéri, dé joouſemin,
Vous riſqueré pa rien? entendez-vous ma bello.
Et pui n'en dien ooutan en fouaço Dameiſello.
Tribor dis pas ancin, ſabi qué m'aymo ben
Et qué m'eſcrivé pa, l'arriba coouquarren.

ARIETTE.

Air, *de Blaiſe & Babet. Entend ma voix, viens chez amant, &c.*

Reven Tribor, ven counſoula,
Ta ben aimado,

Poou pa reſta long tens luenche de tu,
Car ce ſabiés, coum'ooujourd'hui,
Es affligeado,
T'empreſſariés de courouna ſei veu :
Soufré milo tourmen,
Deſpui qué ſiés abſen.
Tribor réven, Suzeto t'aymo ben.

Quan ſian ben amourouſo,
Moun Diou lou marri maou !
Sian toujour doulourouſo,
Senço repaou.
Sabiou perdu ſoun couar,
Adiou tout moun eſpoir ;
Oh que ſiou malhurouſo !
Beſſay qu'és mouar.
Reven Tribor, ven counſoula, &c.

SCENE IV.

SUZETTO, MARROTTO.

SUZETO.

May moun pero ven pa... Ah ſiés aqui Marrotto,
Ounté vas tan matin ?....

MARROTTO.

Vaou croumpa dé carroto.
Creſi ben qu'ooujourd'hui ſaran à bouan marqua.
Nouaſtré Mouſſu, ſés pas, vouali mi regala :
May véou qué tu tamben ſiés aſſé matiniero.

SUZETO.

Pouadi pa m'endormi ! Creſés-ti qué lei niero
Dabor que ſias coucha...

MARROTTO.

Vay és paquo daqui.
Digo mi qu'és Tribor qué troublo toun eſprit.
Mi troumparas pa you, vay ſiou pa inouſento ;
Anen digo vou mi, bouto n'agués pa crento.

SUZETO.

Va ti cacharay pa ; és veray, as reſoun ;
Voudriou qu'à tou moumen prounounceſſés ſoun noun.
Sabés que reſto ben, à naquello campagno,
Tu qu'eſpérés dégun, as jamay gés de lagno,
May you cregni per éou....

MARROTTO.

Tu ſiés toujour ancin ;
Fas qué ti chagrina doou ſoir juſqu'oou matin.
Voudriou ti diſſipa, ay beou a ti lou diré,

Ren ti paou amuſa....

SUZETO.

Noun, ren mi poou fa riré
Quan penci ei dangié qué riſquou ſur la Mar,
Foou pa qu'un marri ten, per lei fayré néga:
Vo ben en ſi baten ſavié perdu la vido....

MARROTTO.

Vaqui may lou ſouci. Vay, ſiés uno ravido:
En ſupouſan lou cas que Tribor fouſſo mouar,
Ti mitriés doun aqui à ti ſarra lou couar.
Ta ſenſibilita ti fa perdré couragé,
May fooau pas per aquo renounça oou mariagé.
Timoun t'eſpouſarié....

SUZETO.

Noun, jamay leimariou,
S'agueſſés vi Tribor quan mi fé ſeis adiou,
Si mété à ploura... Aquo, foulié l'entendré:
M'embraço & mi dis, émun couar lou pu tendré,

ARIETTE.

AIR, *de la Chaſſe, de la Garde*, avec quelques Rétranchemens.

Adiou ma Suzeto,
Paouro pichouneto,
Vaou m'embarqua, bouto ti fachés pa.
Mouen Rey mi demando,
Et quan mi coumando,
Fen voulountié, ſiou jamay lou darnié.
Ti pouadés creiré,
Et va pourras veiré,
Qu'oouray toujour per tu lou memé amour.
Bounheur de ma vido,
Moun amo ravido,
De ti pouſſeda, ſiou toujour tranſpourta.
Adiou ma Suzeto, & juſqu'à lou darnié.
Toun pero ma proumés d'abor que revendray,
Qué tout dé ſuito you t'eſpouſaray.
Souto daquel expoir moun couragé affermi;
Faray ſenço peno tranbla l'énémi.
Per tu, & per moun Rey, you dounariou ma vido.
Et per ti merita
Jamay lou dangié pourra m'arreſta.
Puiſqué m'envaou rampli de toun amour,
Siegués ſeguro qué à moun retour
Seray digne de tu, & coumo un bouan garrié
Ti vendray diré, cuber de loourié:
Adiou ma Suzeto, &c.

MARROTTO.

MARROTTO.

Vay l'ardour qu'a mouſtra de veirè lou counba,
I'anounço preſqué ſur, que Diou la counſerva.
May t'aſſligés de tou, ti fas de croux de paillo,
Créſes qués tou perdu, & jamay ren t'eſgaillo.
Cé Tribor ero mouar oouriés quoouquo viſien:
Allor, ſerié lou cas, d'eſtré din l'affliſſien.

SUZETO.

Cregnen per cé qu'eiman, quan ſian ben amouroufo.

MARROTTO.

Ay de préſentimen qué ſeras leou hurouſo:
May cé tavien troumpa oouiourd'hui coumo yeou,
Beſſay qué ti tuériés: oou countrari, nen rieou.

SUZETO.

Aprepaou Papouli a eſpouſa Léideto.

MARROTTO.

O, ſés ſa dématin, en paou avan l'ooubeto.
Voulieou en paou faché, cé farien fouaço trin,
Et mi ſiou tout expré levado bouan matin.

SUZETO.

Oouriou jamay créſu que toun bouan calignairé...

MARROTTO.

Ero un pauré fugé, men ſoucitavi gayré;
Aquo, ſagueſſés vis aquel arrengeamen,
Lavié gés déſtrangié, éroun que lei paren.
Oourias jamay creſu que fouço un mariagé,
Semblavoun dé retour de qu'oouque mourtaragé.
Papouli & Catin marchaven lei premié,
Leidéto lei ſuivié, émé lou campagnié.
Apré venié Nanoun, émé lei doux beou frayré;
Et tout à fait darnié, l'avié lei douas grand mayré.
En paſſan lou cantoun, ſi ſian ben reſcountra:
Et Leideto ma di: lou ven veiré paſſa,
You tou dabor ma prés uno foulié de riré,
Em'un air affrounta, acoumenſa dé diré:
La pa pouſqu'avé, & a de jalouſié:
Et yeou lay reſpoundu.... Veni douro Gipié,
Cé qué lay pa vougu, may agués la capeto,
Et toun beou fooudiou blu, voudras jamay Marrotto.

SUZETO.

Vay, érés piquado, aquo és ben ſégur.
Perque las pa vougu.

MARROTTO.

Es jalous coum'un Tur,
Parlavi en quouqu'un, pourriés jamay va creiré,
Faſie que mi creida; oh loourié fougu veiré:
Un jour ven à loouitaou, troubo nouaſtré Mouſſu,
Coum' aviou maou oou bra, mi métié lou fichu.

Et ben ſavis couſi quan fougueri ſouleto
Tou cé qué mi digué.... Ti plagniriou Suzeto.

SUZETO.

Quan ſoun jaloux ancin, provo qué an d'amour.

MARROTTO.

Un parti coum'aqueou lou troubaray toujour,
Car per ſi tro preſſa, ſouven ſian atrapado;
Quan avés di oui, ſias pui embarraſſado.

ARIETTE.

AIR *d'Azémia* : *Auſſi-tôt que je t'apperçois*, &c.

Sian quoouquo fés ben tro preſſa
De ſi mettré en meinagé,
Foou qu'un mo per nous engagea,
Nen foou pas d'avantagé,
May aqu'eou mo lou pu ſouven,
Nou couaſto tou nouaſtré beou ten,
Sian per toujour din l'eſclavagé,
Suivan doou mari qué fen lo
You veſi ben.... You veſi ben,
You veſi ben en tout aquo
Qué la cavo voou pas lou mo. *bis*

SUZETO.

Quan ſias toutei doux ben uni
Fés pa marri meinagé,
Dias aqu'eou mo émé plaiſi,
Chériſſés lou mariagé.
Lei pleſi qué gouſta enſen,
Supouartoun tou lou marri ten,
Supouartoun,
Supouartoun tou lou marri ten,
Et ben luen deſti'un exclavagé,
Creſi puleou qu'és un bouan lo,
You veſi ben... You veſi ben,
You veſi ben qu'en tout aquo
La cavo voou may qué lou mo. *bis*

MARROTTO.

Bouto leis hommé d'oouiourd'hui
Soun pauoro marchandiſo.
Vou fan diré aqu'eou mo.. Et pui
Voualloun pa ana à l'Égliſo.
En fen ſemblan qué v'aymoun ben
Vous metoun qué din lou tourmen,
Vou metoun,
Vous metoun qué din lei tourmen.
Per évita aquel exclavagé
Qué ſigués pa pui aqui ſo,
Foou pa jamay, foou pa jamay,

Foou pas jamay din tout aquo,
Riſqua la cavo avan lou mo.
Vay, de mi marida, ay panqua l'entencien.
M'arreſti en paou tro, vaou fa mei prouveſien.
Ven dina émé you, ſabés qué ſiou ſouleto,
Et quan oouren dina...

SUZETO.

Oh, non, ſiou tro inquieto.
Va ti proumeti pa...

MARROTTO.

Et ben adiou, boun jour.
Mi vaou leou deſpacha, ti viray oou retour,
Et dé té chagrina, vay ſieghés pas tan ſoto,
Crés mi, fay coumo you...

SCENE V.

MANICLO, SUZETO.

MANICLO.

Quê ti diſié Marrotto?

SUZETO.

Parlavian de Tribor, lay di qué languiſſiou,
Et per mi counſoula, m'a di fay coumo you.
May avés ben reſta, avés fa la charrado,
Créſiou qué venias plu.

MANICLO.

Oh noun, ti ſiés troumpado.
Ay begu l'aigarden émé meſtré Négréou
Qué ſoun fiou és Marchan.

SUZETO.

Et ben tanmiés per eou.
Aprepaou, m'avés di, beſſay éro per riré,
Qué de retour, avias quooquaren à mi diré
Touchen moun mariagé; Tribor vous a éſcri
Qué duvien retourna, que ſaran leou eici.

MANICLO.

Tribor ven pa enqua, van à la Martiniquo.

SUZETO.

Et qu va diech aquo...

MANICLO.

Es meſtré Dominiquo:
Et ſoun enfan l'eſcriou, qué ſi trébouaré pa,
Qué na ben per trés an avan de débarqua.

SUZETO.

Cé qué van dich aqui, és uno tarounado.
Couro va la eſcri...

MANICLO.

La ſemano paſſado.
Et mêmé la pa gés de nouvéllo per tu.
Cé vaviou pas légi, voouriou jamay creſu.
Encin, counſuaro ti, as fiui toun martyré.

SUZETO.

Beſſay Tribor és mouar, & va moougeas pa diré.

MANICLO, *à part.*

Anen ciço va ben, va crés aquel Agneou,
A prendré lou marchand, la décidaray leou.

SUZETO.

Vou parlas tou ſoulé... Ah! ſiou anéantido.
Moun Diou, moun bouan Tribor, ti veou plu de ma vido.

MANICLO, *à part.*

Beſſay que la coulour, li farrarié lou couar.
(*Haut.*)
Eſcouto, moun enfan, ti diou pa qué ſié mouar;
Tribor, éro malaou, & ce qué la de piré,
Es qu'a reſta lon ten, toujour, din lou déliré;
Vués qué, contre la mouar, a vougu pleidegea,
Anaqueſtou moumen, a perdu vo gagna.

SUZETO.

Et ben, puiſqu'és encin, perqu'avias lou couragé
De dire: quan vendray ti parlaray mariagé.
Ah! moun parti és pré. Per ſeſſa de ſouffri,
Puiſque Tribor és mouar, you tanben vaou mouri.
Avan que ſié deman, avés plu gés de fie.

MANICLO.

Avay, parlés aqui comm'uno Tragédie:
Quan lou mari és mouar, la fremo van brula.
Et loautro dins un poux, ſerquo dé ſi néga.
May és pa pu lou ten d'aquelei tarounado,
Soun veouſo ooujourd'hui, déman ſoun counſoulado.
Cé quan nan perdu un, ſerquavoun de mouri,
Creſi ben que lou noumbre oourié leou demeni,
May laiſſen tout aquo... Eſcouto mi ma fie:
Afin de l'ooublida, t'en offri un que brie.

SUZETO.

Qué moougeas proupouſa din l'état ounté ſiou,
Véas quay plu qu'à mouri.

MANICLO.

Eſcoute mi ti diou:
Ay per tu un parti, qué és counſidérablé,
Un hommé dé bouan ſen, un état hounourablé.
Pa jouiné, és veray, may és tan bouan enfan,
A d'argen à l'abri... Anſin és un Marchan.
Ti veiras coumo foou, & ſeras adourado,
Creſi qu'aquo voou may qué d'eſtré entarrado.

SUZETO.

Mi parlas d'un Marchan ? Créſés quaqu'eou voudrié
En éſtabliſſamen la fie d'un Groulié ?
Créſés en dian aquo qué magués attrapado,
Noun, va creiray, & ſiou pas avuglado.

MANICLO.

La fie d'un Groulié, qu'és lou Sendi doou cor,
Es pa facho beſſay per prendré un butor :
Et fouaço qué n'en a, car ſiés aſſés gentie,
Si tendrien hounoura d'intra din ma famie.
Tu créſés qu'un Sendi és un hommé coummun,
Que ſaou pa réſouna... Avay cregny dégun.
Mi fougué laoutré jour, eſtima un ouvragé,
Qu'éro maou pedaſſa, qu'avié gès ſa d'uſagé.
S'un aoutré l'avié vis, reſtavo ſu ſei den.
You oou prémié coou d'œil, digueri : voeu parren.
Et ſabés per jugea dé pareie beſougno
Foou pas eſtré dé ſo, car vou farien vargougno.
Laoutré jour din lou cor, faguerian un emprun,
Per nou preſta d'argen, troubavian pa dégun.
Ferian un bél eſcrit, davan touto la Cliclo,
Li bouterie moun noun... Marcantonin Maniclo.
Encin quan un Marchan ſerquo de t'eſpouſa,
Veſés per cé qué diou, qué derrougearié pa.

SUZETO.

Mé n'en dirés pui tan; que va mi farés creiré.

MANICLO.

Lou Marchan vai veni, toutaro lou vas veiré.
Ti chagrines plu tan, anen counſouaro ti,
Et ſiou ben aſſura qu'oouras un bouan mari ;
Car en tout cé qué diou la pa gés de ſourneto.
Et d'abor que las vis, alor diras...

SCENE VI.

MANICLO, MARROTTO, SUZETO.

MARROTTO, *courant vers Suzete, & laiſſant tomber ſon panier.*

SUzeto,
Fay leou deſpacho ti, Tribor és arriba,
Ay reſcountra Timoun, quan t'ay agu quita.

SUZETO.

Ah Dieu ! qué diés a qui, beſſay ti ſiés troumpado,
Moun pero di qu'és mouar....

MARROTTO.

Es uno tarounado.

Ti diou que ſoun vengu, éroun enbarqua enſen,
Ma di qué vendrié leou, bouto ſi pouarto ben.

MANICLO.

Et ben qu'es tout eiço, qu'es cé qué à Marrotto,
Sabés pa cé qué diés, ramaſſe tei carrotto,
Saviés lou nas tan lon...

MARROTTO.

Sabi pa cé qué diou.
Cé vouas veiré Timoun, anen ven'émé you.
Veiras à toun rétour qué feras pu countento.

(*Elle ramaſſe ſes carrottes.*)

SUZETO.

Dé tou cé qué mas di, ſiou enqua din la crento,
Quan oouray vi Timoun, alor va mi creiray.

MANICLO.

Et ben, ountés qué vas...

SUZETO.

Tout aro revendray.

SCENE VII.

MANICLO, *ſeul.*

Aviou tro ben ruiſſi; la peſto dei fremélo,
Avés panqua feni, qué iou diablé ſen mélo.
A prendré lou Marchan, la faſiou counſenti,
Car ay vi lou moumen, qué mi diſié oui:
Laoutro fa qué veni, & vou mété la peſto...
Tou cé qu'ay dich aqui, vaviou fa dé ma teſto.
Et quan mi reſpoundié, la faſiou pa langui,
Sabi pa coumo faou per avé tan d'eſprit....
Et ben vavés ben vi, maougra ma bello oourango,
Qu'ay fa dé tout aquo un petar din la fango.
Vaou la veiré veni, cé fa dificurta,
Pourray alor uſa dé moun ooutourita;
Et li faray ſenti, qu'un pero dé famie,
Coumo li fa pleſi poou marida ſa fie.
Cé voou pa coucenti, la ſoouray eſtreia:
Ay enquaro ren fa, ſoou en paou trabaia.

Il va ſe mettre à l'ouvrage en préludant, & chante en travaillant les couplets ſuivans, ſur l'air du Savetier, dans le Diable à quatre.

COUPLETS.

PREMIER.

Maniclo ès bouan Groulié,
Dins aqu'eſto meſtié,
Trabaille émé zéle,
L'ouvragé manquo pa,
Et per ſi fa coouſſa,
Ven toujour quauquo bille.

SECOND.

Lioura trés jour deman,
Qu'un oubjet tou charman,

Et dé bouano en couluro,
Mi ſerquavo per tou
Per li metré de bou,
May à triplo couturo.

TROIS.

En danſen dins un trin,
Lou taloun de Catin
Tounbé, ah ! pauro fie.
Coumo n'avié beſoun,
Aneri à n'un cantoun
Li metré uno cavie.

QUATRE.

Per mi leou remounta,
Nooouriou pa qu'a couſſa,
La blounde émé la bruno,
Dins aqueſtou pays,
Emé dé bouan ooutis,
Avés leou fa fourtuno.

CINQ.

Foou pas ſi fiſa aqui,
Car un dé meis amis,
Deicito dé la Prouvenço,
Tounbé din lou bourbié,
Et fougué à Mounpeié
Per fayré pénitenço.

SIX.

May perqué lei Groulié
Et lei Marchan Drapié
Fan tan bouano figuro,
Un alongue en piquan,
Et lautré deis douas man,
Racourſi la méſuro.

SEPT.

Fmé tou moun eſpri,
Vay panquaro tou di :
Mi vanta va déteſti.
Et moun darnié coublé,
Prouvara tou ſoulé,
Qué ſiou pas uno beſti.

HUIT.

A, b, c, d, e,
F, g, h, i,
K, l, m, n,
O, p, q, r, s,
T, u, v, x, y, z...
Et cætera, pantouflo.

Quan vouari trabailla vou deſpachi d'ouvragé,
Defie ben d'ouvrié de n'en fa d'avantagé.

SCENE VIII.

TROTOIR, MANICLO.

TROTOIR, *dans la couliſſe.*

PEou dé lebré, peou dé lapin. (*Il entre.*)

MANICLO.

Ici Trotoir.

Siou ben ſégu qu'és eou, car creido toujour touar.
Siegués lou ben vengu ; anen agués pa crento.
Siés gayré matinié, & coumo va la vento.
Sabés, ma fa langui...

TROTOIR.

Tout en camin faſen
Ay vis un Capelié qué mi devié d'argen :
Ma di ven émé you, vaou paga ta créanço,
Sieou intra din l'ouſtaou. & l'ay fa ma quitanço.
Aven un paou charra, ma paga, ay fourti,
Et vaqui lou ſujé per qué t'ay fa langui.

MANICLO.

Aquoto va charman as doun tira l'eſtreno ;

TROTOIR.

Per tira quoouquei ſoou , vou manquo pa dé peno..
As ti parla per yeou , & ta fie qu'a di ,
Créſés qu'aquel enfan , mi voudra per mari.

MANICLO.

Aquo és arrengea , & n'en ſera charmado :
Beſſay ſi finira , dins aqueſto jour.

TROTOIR.

Acé , coumo fariés , tu qué as tan d'eſpri.
Per la coumplimenta , digo men paou eici ,
Coumo t'en prendriés , dien que la benſeanço
Voou qué lou prétendu facé toujour l'avanço.
Yeou ſieou un paou crentoux.

MANICLO.

D'abor ſaludariou.
La regardariou ben , & puis apré diriou....
Per va ben arrengea , ès pa cé qué m'entrigo ,
Siou pa embarraſſa , eſpero uno briguo...
Ah ! d'abor li diriou... Sias la floux d'oou cartié ,
Vou reſſumelaray un pareou de ſoulié.

TROTOIR.

Li parla de ſoulié , ès uno platitudo.

MANICLO.

O , mi pardounaras , en fé de l'habitudo :
Coumo toujour n'en faou n'en parli ben ſouven.
Anſin varrengearas...

TROTOIR.

Vay , aquo anara ben.
Sabés qu'ay émé you mei qualita requiſo ,
Et qu'ay toujour vendu dé belle marchandiſo.
Sié de péou dé lebré , vo de péou dé lapin ,
Qu voudrié m'attrapa ſerié ben dei pu fin.

MANICLO.

Per couneicé lei péou , vengoun pas émé nautré ,
N'en troumpoun ben dé gen , méſtouni pa cé vaoutré ,
Que fés lei couneiſſur ſias ſouven atrapa :
Et pui din quatré jour , lei ſoulié ſoun troouqua.
Es verray qué ſouven , s'apren à la fabriquo ,
Et lou meillour ouvrié , poou troumpa ſei pratiquo.

TROTOIR.

Aquo és ben veray , arribo quoouquei coou :
May counouici lei péou , bouto nagués pa poou.
Fooudrié per mi troumpa , qué fouſſoun ben habilé.

MANICLO.

Oh , ti counouici ben , ſus aquo ſiou tranquilé.

TROTOIR.

Quan ſeray toun beou ſiou , ſeras pa cretiqua.

MANICLO.

MANICLO.

Couras un beou pero, qu'és din lou Sendiqua :
Lou Dimenche mi faou une bello couluro.

TROTOIR.

Quan feren toutei doux, oouren bouano figuro.

MANICLO.

Vay, faren de jaloux, & pui per lou talen,
Quan foouras cé qué fiou, alor faras couten.

ARIETTE.

AIR, *du Maréchal ferrant : Oui, je suis expert en Médecine.*

Soouras que fiou
Expert din la couffuro,
Senço prendré méfuro,
You faray dé foulié. } *bis.*

Lou viei, lou noou
A you tou-més égaou,
Et mi fa gés de péno.
Siégue eſcarpin,
Siegue patin,
Vo brodequin,
Cé tu my veſiés fayré.

Fenici meis affayré.
Dedins un tour de man.
En dian la canſounetto,
Regali lei filleto
Deicito doou cartié,
Et ſouven en cacheto
Radoubi ſei ſoulié.
Tamben la Renoumado
Troumpetara tout aou,
Maniclo a gés d'égaou. } *bis.*

TROTOIR.

Saren ben toutei doux, fen leou aqu'eou mariagé,
Viouren toutei enſen; & pagés dé partagé.

MANICLO.

Va vouali voulontié. Suzeto va veni,
Dins un pichoun moumen, tout aro és eici :
Beſſay reſiſtara; ſoun fiero lei fieto,
Si fan en paou prega, & ſurtout ma Suzeto.

TROTOIR.

T'enquiétés pa dé ren, vay, fiou pas un eſtourdi.

MANICLO.

Per la coumplimenta, n as qu'à ti bęn teni,

Sabés, coumo you, ſemblo pa ren ſa mero,
Doou coouſta dé l'eſprit, a tira de ſoun péro.
Intren din moun ouſtaou, a qui en l'eſperan,
Mangearen un mouceou, lou veiré à la man.
En buven quoouquei coou, parlaren deis affayré,
Et ſaras pa facha, de m'avé per beou payre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARROTTO, SUZETO.

MARROTTO.

ARO qu'as vi Timoun, as plu gés de ſouci.

SUZETO.

Ay moun eſprit couten, & d'abor qu'és eici,
L'embraci, & li diou : Tribor ſiou ta Suzeto,
Siégués lou ben vengu.

MARROTTO.

Ti vaou leiſſa ſouleto.
Vaou éſpera oou Port, toun paouré amouroux,
D'abor qu'és arriba, vendren éici toui doux. (*Elle ſort.*)

SUZETO.

Vay vité, veni léou.

SCENE II.

SUZETO, *ſeule.*

AY moun amo ravido.
L'amour vou fa mouri, may vou rendé la vido,
Et quan véſes véni, aqu'eou qu'avés cheri,
Ooubidas voulountié tout ce qu'avés ſouffri.

ARIETTE.

AIR, *de la Dot : J'allois lui dire que je l'aime.*

Dien que l'amour és ſenço peno,
Et qu éméou lia qué dé beou jour,
May veſi pourtan qué vou meno
Dins uno cheino dé doulour.
Tribor ma fa per ſoun abſenço
Souffri lou pu rudé tourmen ;
May dins un paou, per ſa préſenço ;
N'oouray qué dé countentamen. *bis.*

Despui l'instan qué ma quitado,
N'ay pas agu gés dé beou jour,
Eri ben souven affligeado,
Et tout aquo ven dé l'amour.
Tribòr ma fa per soun absènço
Soufri lou pu rudé tourmen,
May dins un paou per sa préfènço,
N'oouray que dé countentamen. *bis.*

SCENE III.

TROTOIR, MANICLO, SUZETO.

MANICLO, *sortant de la maison.*

T'AY dit qué l'entendiou, regardo-là qu'és bello.
Vaqui Mouffu Trotoir....

TROTOIR.

Boun jour Madameiſello.

SUZETO, *à part, à son pere.*

Tribor és arriba, ay parla à l'imoun.

MANICLO, *n'écoutant pas sa fille.*

Et ben regardo-là, qué diés d'aqu'eou mourroun.
Né n'a pas uno eici qué li feſſo la niquo,
Sa taie, ſoun mentien, aqui de ma fabriquo.

TROTOIR.

N'en troubarias pa douas, d'eici juſqu'à Paris.

SUZETO, *avec ironie.*

Mouſſu, vou remarſiou.

MANICLO.

Tamben, chacun mi dis;
Segu qu'avés aqui uno bello pichouno,
Vou ſemblo pas en ren, & dégun s'enéſtouno,
Car cé vou l'avés fa... Tout dé ſuito li diou:
Ma fremo va m'a di, foou ben qué ſiegue miou.
Et beſſay vous creſé que lei ſabi pas fayré,
Douna m'en à garda, troubarés un compayré...

SUZETO.

Voulés pa m'eſcouta, toutaro Tribor ven.

TROTOIR.

Qu'és cé qué dis aqui.

MANICLO.

Que.... Ti trobo... Pleſen...
Di qu'as l'air élégan; que foou qu'aymés a riré...
Cé demouravi may, ſoouriou plu qué li diré...
Beſſay ti genariou per la coumplimenta,
Ay d'ouvragé feni, & lou vaou leou pourta.

TROTOIR.

Vay, dé moun coumplimen, ſegu ſera charmado.

SUZETO.

Aro venanas may, per touto la journado,
Toutaro Tribor ven...

MANICLO.

Faou pa qu'ana veni,
Dis un picho moumen, ſeray ben leou eici.

SCENE IV.

TROTOIR, SUZETO.

SUZETO, *à part.*

OH ſegu qué jamay prendray aquel emplaſtré,
Vaou lou veiré veni; ne n'en diray que quatré,
May lou vaou rambourra, vaqui moun intencien.

TROTOIR, *à part.*

Veici un bouan moumen, per ma déclaracien.
(*à Suzeto.*)
A n'en fermé Trotoir.... Boun jour bello Suzeto;
Vaou vou durbi moun couar, aro qué ſias ſouleto.
Ay, per vous approucha, fach un beou coumplimen,
Qué n'és pa dei pu ſo, és rampli de bouan ſen.

à part. SUZETO. *à Trotoir.*

Foou ſen paou amuſa... Es per you, per Suzeto,
Aqu'eou beou coumplimen.

TROTOIR.

Et oui, ma pouleto.
Quan loourés entendu, beſſay vou charmarés,
Car d'aquelo faſſoun, creſi qué né n'a gés.
Dé tou cé qué diray, ſegu ſerés flatado;
Et tou de mo chooufi, n en ſerés encantado.

SUZETO.

Mouſſu, aſſuramen, avés ben dé bounta:
Creſiou pas qué vénias per mi coumplimenta.

TROTOIR.

Eſcoutas... De mêmé qué la bell'oouroro,
Qué ven en ſi lévan din lou zardin de floro,
De mêmé voſtrei trés ſoun vengu din moun couar,
Li reſtaran grava juſque qué ſiégi mouar;
Lou rouſſignoou d'abor per ſi li fayré hooumagé,
Fa, din tou lou zardin, retenti ſoun ramagé.
You à vous agrada ay mé tou moun eſpouar,
Veni eici coume eou, deſpluga moun ſavouar.
L'oouroro, tou d'abor, va beiſa la violeto;

Et you per countro coou, ven braſſaray Suzeto.

SUZETO, *repouſſant.*

Holà, coumo la n'as, aquo vou farié gaou,
May lou prouverbi di, qué vou fara pa maou;
L'amour din cé qué dias, és pa de la partido.

TROTOIR.

Oh, vé n'en parlaray, mêmé ſerés ravido.
Quan ſaren marida, dé you vous charmarés.

SUZETO.

Ah, s'eſperas aquo, ſegu vou languirés.

TROTOIR.

Et perqué bel enfan, créſé doun qu'à moun agé,
Siou deſpourvu de tout. Qué agui ren qu'engagé.

ARIETTE

AIR, *de l'Amitié l'Epreuve: Oui noir, mais non pas ſi Diable, &c.*

Suzeto ma mignouno,
Cé voulés m'eſcouta,
Oourés din ma perſouno,
Dé qué vou countenta,
Dé qué,
Dé qué vou countenta,
Pouſſedi quoouqué argen,
Vou n'en faray préſen,
Vou faray dameiſello,
Et mêmé dei pu bello,
Siegués pa tan cruello,
Poudés mi rendré huroux.
Bijou..... Bijou.
Seren ben, ſeren ben toutei doux. *bis.*

SUZETO.

Lou pu bel éritagé
Es quan vous aimas ben;
Et veſi qu'à vouaſtr'agé,
Oouriou gés dé beou ten,
Oouriou,
Oouriou gés de beou ten;
Lei vieillar d'ooujourd hui,
Proumetoun fouaço, & pui,
Din certeneis affairé,
Cé lei veſias, pecayré,
Voou ſervon de toucayré,
Et ſoun fouaço jaloux.
Bijou..... Bijou.
Serian maou, ſerian maou toutei doux. *bis.*

TROTOIR.

Foou pa perdré couragé,

Cé vou laiſſa fléchi,
Troubarés din moun âgé,
L'hounour & lou prouſi,
L'hounour,
L'hounour & lou prouſi.
Tou cé qué proumetray,
Mignounou vou tendray,
Oui, ſerés adourado,
Toujour ma ben eymado,
Oourés chaquo journado,
Lei pleſi lei plu doux.
Bijou..... Bijou
Seren ben, ſeren ben toutei doux. *bis.*

SUZETO.

Touto vouaſtro richeſſo,
Vou diou en verita,
Vouaſtrei belei proumeſſo,
Pourrien pa mi tenta,
Pourrien,
Pourrien pa mi tenta.
Aymi may lou jouven,
Quan mêmé agueſſo ren.
Anas ſerqua fourtuno,
N'en trouvarés quooqu'no,
Qu'oou croiſſan de la Luno
Pourra vou rendré huroux.
Bijou..... Bijou
Serian maou, ſerian maou toutei doux. *bis.*

TROTOIR.

Quan ſerés émé you vou plagnirés jamay;
Es quan plaiſen lou men, mignouno qu'eiman may.
Et vou cacharay pa qu'aymi ben la jouineſſo,
De vou cheri toujour, vou juri la proumeſſo.

SUZETO.

Oh! mi jurés dé ren, tené mi fés ſoufri.

TROTOIR.

Quan ſeran maridado, mi veirés rajouini.

SUZETO.

Noun you creſi puleou, qu'oourés toujour may d'agé;
May aro feniſſen, tout aqu'eou bavardagé:
Car cé reſtavias may, mi pourtarias malhur.

TROTOIR.

Oou countrari, m'amour, vouali que toun bounhur...
Eſcouto cé qué diou, agués gés dé couléro:
Oouray toujou per tu la tendreſſo d'un péro.

SUZETO.

Oh eymariou ben may qué fouſſo d'un mari;
Aro digua men paou, avés panqua feni!

Car perdés vouaſtré ten ; dins aqueſteis affayré,
Ay fa choix per mari d'un aontré calignayré,
Pu jouiné, pu pouli, & qu'aymi may qué vous,
D'abor qu'és arriba, ſi maridan toui doux.

TROTOIR.

Es pa enqua vengu, aqu'eou beou calignayré.

SUZETO.

L'anas veiré veni, cé démouras plu gayrê :
Vou conſeillariou pa, pourtan dé l'eſpéra,
Car beſſay émé vou n'en pourrié maou uſa.

TROTOIR.

May fouaço qué né n'ɛ, dé m'avé ſerien fiero,
Expouſa un marchan....

SUZETO.

Marchan dé peou d'anguiro.
Oh, m'avés enfeta, creſé mi....

TROTOIR.

Douſſamen,
Vouaſtré péro va voou, ay ſoun counſentimen :
Vaou veiré cé lou veou.

SUZETO.

Oh vé, you ſiou ſincero :
Expouſaray Tribor, & vou prendré moun péro.

ARIETTE.

AIR, *de Renaud-d'Aſt : Je ſuis un chaſſeur plein d'adreſſe.*

TROTOIR.

A un hommé dé ma pourtado,
Dourrias fayré qu'oouqu'attenſien :
Vou douni touto la journado
Per fayré vouaſtrei réfleſſien ;
Vaou termina quoouqu'eis affayré,
Et faray parti per Beoucayré,
Quooque marchandiſo qué ay,
Et pui apré quan revendray,
Emé vouaſtré péro ſignan
Leis articlé qué counvendran, } *bis.*
Et ſi maridaren deman. (*Il ſort.*) }

SUZETO, *chantant.*

Vay veyré ce venoun Jean,
Vay veyré cé venoun.

SCENE V.

SUZETO, *ſeule.*

ET ben qué n'en dirias d'aqu'eou viey caſquaveou,
Mi voulié fa ſa cour, émé ſoun viei muſeou.
Aquo s'expouſavias un hommé d'aquel agé,
Foudrié, din quatre jour, li fairé dé poutagé,
Li ben coouſa lou lié, quan ſi voudrié coucha.
Et pui toute la nué, l'entendrias touſſeilla.
Fooudrié, en l'expouſan, li ſervi de chambriero,
Cé éro per Tribor, ſeriou pa la darniero:
Ero enquaro pichoun, qué perdé ſei paren,
Naoutré n'aguerian ſouin, érian toujour enſen.
Penſas ren qu'à jouga, quan ſias din lou bas agé,
Et d'abor qué ſias gran, ſoungeas leou oou Mariagé.
May moun péro tanben, émé tou ſoun ſavouar,
Mi chooouſis un mari qué és la mita mouar;
Qu'a pa may dé vigour qu'uno poulo bagnado;
Cé voulié mi feurça, ſeriou ben attrapado.
Cé voou ren eſcouta, puleou de counſenti,
Avan de l'eſpouſa, aimariou may mouri.

SCENE VI.

MARROTTO, TRIBOR, SUZETO.

MARROTTO.

SUzeto t'ay ben di qué vendriou pa ſouléto.

TRIBOR, *entre en courant vers Suzete.*

Gieto-ti din mei bra, veni lou ma Suzeto.

SUZETO.

Tribor ben voulountié... Moun Diou, l'huroux moumen!
Oouray per toun retour qué dé countentamen.

TRIBOR.

Embraſſo m'en qu'an paou.... Moun Diou qué tu ſiés bello.
Per leou veni eici ay fa forço dé velo;
May toun péro ountés, l'oublidaray jamay,
Sabes ben qu'après-tu és eou qu'aymi lou may.

SUZETO.

Fa pa qué dé ſourti, toutaro lou vas veiré,
Dins un picho moumen...

TRIBOR.

Suzeto, pouadés creiré

Qué

Qué deſpui leu mouinen qué fiou parti d'eici,
Jay jamay ooublida, & Marrotto oouci :
Car ſabi qu'és toujour ta bouano cambarado.

MARROTTO.

Deſpui qué ſiés parti, éro ben affligeado :
Et toujour mi diſié, l'arriba quooquarren.

SUZETO.

Apréanda toujour, ſur-tout quan aimas ben,
Qué fougueſſés malaou éro touto ma crento,
Et vaquito perqué éri jamay countento.

TRIBOR.

Mé vaqui revengu ; ti faray ooublida
Din meis embraſſamen, lei péno qu'as paſſa :
La gayré ooujourd'hui dé fie tan fidello :
Es pa, coumo ay vi, ferteni dameiſello,
Qué fan ſemblan d'aima, dé chéri ſoun aman,
Cé partés ooujourd'hui, n'en un ouatré déman.
Et pui din quatre jour... Oh Diou ! qué marchandiſo !
N'en changéarien ooutan, coumo you de camiſo.
Va farien pas a you, vo ben, vay à babor,
Cé voulien réſouna, paouf eila d'oou ſabor.

SUZETO.

Dé fie coum'aquo creſi qué ne n'a gayré.

TRIBOR.

Ben ſouven per d'argen fé d'aoutré calignayré.

SUZETO.

N'agués pa poou d'aquo, quan oouriou pa lou ſoou :
Eu pouſſedan Tribor ay tou cé qué mi ſoou :
Mei peno éroun paqui, ſabi qu'as dé couragé,
Cregnéou qué foucés tua à la flour dé toun agé.

TRIBOR, *avec enthouſiaſme.*

Vay, quan lei Prouvençaou partoun ben amouroux,
Soun ſegu oou coumba, d'eſtré vitourioux :
Soun jamay lei darnié oou camin dé la gloire,
Anima per ſoun Rey empouartoun la vitoire.
De toutei leis exploi tiroun pas vanita,
Per l'ennémi vincu ſoun plen d'umanita ;
Et pui, lei véas veni, lou couar plen d'allegreſſo,
Dei loourié quan cueilli, courouna ſei meſtreſſo.

ARIETE,

AIR, *du Trio de l'Amant Statue : Un Militaire doit avoir trompette, &c.*

Plen dé couragi
Mi batiou contro l'ennemi.
Experan qué vendriou,
Vendriou ti fayré houmagi
Dei loourié

Qué ma valour a cueilli,
Et qu'aprè fenirian
Ben leou nouaſtré Mariagi.

SUZETO.

Lou pleſi qu'ay dé ti veiré,
Lou ti pouadi pa exprima;
May Tribor ti pouadé pa creiré
Qu'ay pa ſeſſa dé t'eima.
Douço eſpéranço,
Deſiri qué lou moumen,
Qué feniray toun tourmen.
Per moun amour & ma conſtanço.

MARROTTO.

Suzeto, ta ben eimado,
Faſié pa qué ſouſpira,
You, coumo ſa cambarado,
Serquavi à la counſoula.
Toun arribado,
A mé fin à ſei tourmen,
Segu d'aqu'eſtou moumen,
La veiras pa plus affligeado.

TRIBOR.

Ooujourd'hui plen d'allégreſſo,
Ay ooublida lei dangié,
Trobi rempli dé tendreſſo,
L'amour émé l'amitié.
Douço journado,
Oh moumen qu'ay tan ſouéta!
Veni per ti counſoula,
Ma Suzeto tan déſirado.

MARROTTO.	TRIBOR.	SUZETO.
Suzeto ta ben eimado, &c.	Plen de couragi, &c.	Lou pleſi qu'ay dé ti veiré, &c.

TRIBOR.

Pui aprè lou coumba, cantan quoouquei canſoun,
Creidan: *Vivo lou Rey*! toutei à l'uniſſoun,
Et prouvaren toujour, émé fermo counſtanço,
Qué ſeren en tou ten lei ſoutien dé la Franço.

MARROTTO.

Quan ſiés parti d'ici, érés pas tan ſaven,
May veſi qu'oojourd'hui ſiés pas un ignouren.

TRIBOR.

A prépaou, Papouli ta pa enqua expouſado?
Creſiou à moun retour ti trouba maridado.

MARROTTO.

Oh dé mi marida, ay pa aqu'eou ſouci,
Leideto dématin a expouſa Papouli.

TRIBOR.

Lou pareou és coumpé, léis oouriou vougu véiré.

MARROTTO.

Sepé pa marida, cé l'aviou vougu creiré,
Et ben d'aoutré tanben, car n'en manquavo pa;
Per mi fa councenti que si foun préſenta,
Et per eſtré ſegu, demandavoun d'acomié,
May ay per aquo poou qué dégun m'affronté;
Ay toujour reſpondu: Meſſiés, anaren leou,
Sus aquelo peno ſi pren gés dé mouceou;
Sias pa enqua proun fin, boutas ſiou pa tan ſotto;
Faſés vouaſtré camin, troumparés pa Marrotto.

TRIBOR.

Cé toutei lei chalan prenien un chantioun,
Creſi pui qu'oou rebu l'oourié founço coupoun,
Aquo, lou pu ſouven, és dé qu'eoou de boutiquo;
Qué per leis acheta trouva gés dé pratiquo...
May toun péro ven pa... ſabés, mi fa langui.

SUZETO.

A bouto q'an vendra oouras d'aoutrei ſouci.

TRIBOR.

Per qué mi diés aquo, voudriés qué mi troumpeſſo;
Creſi pa qu'oonjourd'hui manqué à ſa proumeſſo.

MARROTTO.

Lan fa Sendi d'oou cor, a ooumenta dé ran,
Ti voo: plu per beou ſiou, a choouſi un Marchan,

TRIBOR.

Avay cé qué mi diés poou pa eſtré crouyablé,
Mi jougarié aqui un tour abouminablé:
Noun aquo ſi poou pa, & va creiray jamay.

SUZETO.

Cé qué ti di aqui, és pourtan ben veray.
Es un marchan de peou, & cé va vouas pa creiré;
Tout aro va veni, alor va pourras veiré;
Car moun pero va voou.

TRIBOR.

Et tu.

SUZETO.

Va vouari pas:
Eimariou may mouri, puleou de l'expouſa.

TRIBOR.

Coumo li dien....

SUZETO.

Trotoir.

TRIBOR.

Maougra ſa marchandiſo;
Pourrié, cé ven eici, ſenti lou ven de biſo.
Es-ti jouiné, pouli?...

SUZETO.

A quaſi gés dé den.

MARROTTO.

O, n'a plu qu'uno, enquaro ten pa ben.

TRIBOR.

Repaouſo-ti ſu you, & cé jamay s'avanço,
Li ti fay danſa un pas dé contro-danço.
Quan toun pero vendra, entendra la réſoun,
Et creſi qu'és eici.

SUZETO.

O, és eou, as réſoun.

SCENE VII.

MARROTTO, MANICLO, TRIBOR, SUZETO.

TRIBOR, *courant vers Maniclo.*

MOun pero, venés leou, faſés m'uno careſſo,
Et coumo vou pourtas, toujour mêmo tendreſſo.

MANICLO.

Siégués lou ben vengu. Tribor, mi pouarti ben...
Couro ſiés arriba....

TRIBOR.

La pa gayré dé ten.
Siou pas eſta un lué, & vou poudés ben creyré,
Qué moun premié devé és de vou veni veiré.
Vay tan d'ooubligacien, avés tan fa per you,
Anaqueſtou moumen vou duvi ce qué ſiou:
Voudriou pouſqué d'ooumen d'avan vouaſtro preſenço,
Vou paga lou tribu de la recouneiſſenço.
Et quan per m'aquita vou dounariou moun ſan,
Pourriou jamay paga de ſarvici tan gran.

SUZETO.

Per prouva ſoun amour, ſi poou pa fayré piré.

MANICLO.

Tu, quan voudras parla, coumenço per ren diré.
Sabi coum'as reçu aqu'eou qu aviou leiſſa,
Sabi tou ce qu'as di, tou cé qué ſés paſſa.

MARROTTO.

Beſſay la blamarias, per eſtré tro ſincero.

MANICLO.

Uno fie toujour ooubéï à ſoun pero.

MARROTTO.

May creſi que ſias fouei, vo ben li penſas pa,
Voules qué Suzeto prengué un viei arnia.

TRIBOR.

Avay qué diés aqui, creſi qu'és ma meſtreſſo.

Soun pero lon ten me l'a toujour proumeſſo.

MANICLO.

Tou cé qué diés aqui és veray, as réſoun :
Aro és plu per tu ; tourno mi lei taloun,
Es à you tou ſoulé à regla ſa counduito,
Afin qué tout eiço agué pa may de ſuito,
Et per fayré fini tout aqueſtei prépaou,
Senço may de réſoun intra-mi din l'ouſtaou.

(*Suzeto rentre avec Marrotto.*)

TRIBOR.

L'anas fayré mouri, regardas coum és blemo.

MANICLO.

Foou qué facé en tou ma volounta ſupremo.

SCENE VIII.

MANICLO, TRIBOR.

MANICLO.

QUant à tu, moun enfan, t'ay toujour vougu ben,
Sabés va tay prouva ; mêmé deſpui lon-ten,
T'aviou toujour proumé d'intra din ma famie,
Cepandan oonjourd'hui ti refuſi ma ſie.

TRIBOR.

Sabés, aqu'eou refus, més un coou de canoun.

MANICLO.

Eſcouto, & apré mi diras qu'ay réſoun ;
Deſpui qué ſiés parti, oouccupi une plaço
Qué mi fa diſtingua & hounouro ma raço,
Chaqun mi fa ſa cour, ſiou lou Sendi d'oou cor.

TRIBOR.

Et ben és per aquo refuſas Tribor.

MANICLO.

Veſés ben, moun enfan, qu'en fen aqu'eóu mariagé,
Dé mi mouſtra en lué, oouriou plu lou couragé.
Ti voudray toujour ben ; may ti fen moun beou fiou,
A la plaço que ay, alor derrougeariou.

TRIBOR.

Veou qué ſias aveugla, din vouaſtro febleſſo,
Li farias expouſa un hommé de noubleſſo.

MANICLO.

Aoutrei fés mi veſiés ém'un tas de Groulié,
Lia lon-ten qu'ay quitta aquelei coumpanié,
Em'elei oonjourd'hui mi veiras pa plu gayré ;
Georgi lou Paſticié, Agara lou Cardayré,
Rouillard doou ferri viei, Grapaou lou Teiſſeran,
Preſſoir qué fa d'oubli & Mincé lou Marchan.

TRIBOR.

Aqu'eou qué dias aqui vendé qué d'alumetto.

MANICLO.

Aquo li fa pa ren, a toujour l'étiqueto,
Et vendrias oujourd'hui de jugne eis enfan,
Vo ben d'aneou de crin, que ſias toujour Marchan,
Que vendé d'armana, que vendé de Luneto,
Baſte qué ſié Marchan. Ii dounaray Suzeto.

TRIBOR.

Avés vi de lon-ten, neiſſe nouaſtr'amitié,
Sa mero coumo vou : ſias eſta lei premié
A diré ; meis enfan, ſigués toujour ben ſagé,
Et vou maridaren d'abor que oourés l'agé.
Na ben que per beou fiou, chouſirien un Marin,
Vous luen dé counſenti, m'i filas un grelin ;
Es ren qué tout aquo, veirés mouri Suzeto,
You din moun déſeſpouar.. May mourra pa ſouleto ;
Alor ſerés counten, oourés plu gés d'enfan,
Vou felicitarés dé eſtré lou tiran
D'aqu'elei qué per vou éroun plen de tendreſſo,
Et qu'oourien pré toujour ſouin dé vouaſtro vieilleſſo.

MANICLO, *à part.*

Cé l'eſcoutavi may, beſſay m'atendririou,
Car l'aymi din lou foun, lou vaou leiſſa : adiou.

SCENE IX.

TRIBOR, *ſeul.*

MI reſpoundé pa ren, ſen va & m'abandouno :
Rou recounouici plu, tou cé qué veou m'eſtouno.
Oh Diou ! quan nou batian, magueſſoun eſtendu !
En mouren per moun Rey, d'ooumen m'oourien plagnu,
Et toutei meis ami oourien di : és dooumagé,
Ero un bouan enfan... Eſcumariou dé ragé :
Mi trata coum'aquo... ah ! ſiou dins un tranſpor !....
Sero tout aoutré qu'eou, mi batriou dei doux bor.

ARIETTE.

Air, *du Déſerteur : Mourir n'eſt rien, &c.*

Fougueſſi mouar
Anaqueſto campagno,
Oouriou pas agu tan de lagno, *bis.*
De veiré prefera oou jouven,
Un vieillar qu'a plu gés dé den.

May Suzeto és ma meſtreſſo,
Cé ſabiou qué mé l'enlevaſſo,
Creſi qu'eimariou may mouri,

D'ooumen , ſeſſariou de ſouffri.
Fouguetſi mouar , &c.

Saviou pouſqu'intra , vou l ooouriou counſoulado ,
Anen ſoou s'en ana à la déſeſperado ,

SCENE X.

TROTOIR, TRIBOR.

TRIBOR, *à part.*

CReſi qué veou eici moun iluſtré rivaou ,
Li faray ſouço poou & pagayré de maou ;
Es paqui que voudriou exerſa moun courage ,
May ſiegui maou trata , reſpetaray ſoun agé.

TROTOIR, *à part.*

Quan ſiou parti d'eici , éri pa tan counten ,
May ſoun pero ma di : bouto riſqués pa ren ,
Vay ti leou d'eſpacha , retourno , reſtés gayré ,
De la fa counſenti you n'en ſoou moun affayré ,
Ay tou d'abor ſenti reviouré moun expouar ,
Aro veiren en poou....

TRIBOR, *à part.*

Vaqui Mouſſu Trotoir ,
N'en pouadi plu douta ; cé ſuiviou moun courage ,
Beſſay qué lou tuariou ; livacu à l'abourdage ;
Segu ſoou pa enqua qué ſiou un bouan Marin ,
Et cé voou recula , li mandi lei grampin.
(*à Trotoir*)
Boun jour Mouſſu Trotoir , venés fa ſentinelo.

TROTOIR.

Et qué vou fay aquo , voulés ſarqua quérelo...
You vou counouici pa , ancin leiſſa m'eſta.

TRIBOR.

You vou counouici ben , ſegu mi troumpi pa.

TROTOIR.

Vou demandi pa ren , & qu'és cé qué venquieto.

TRIBOR.

Dien qué venés eici per expouſa Suzeto :
Leiſſa-la creſé mi , mi fés pa enragea ,
Car ce fés lou michan , vou faray leou pougea.

TROTOIR.

Cé veni per aquo , ſoun pa vouaſtris affayré ,
Et li pouadi veni , car ſiou ſoun calignayré ;
Lay fach un counplimen : leiſſa m'eſta , anfin ,
Poudés vous énana paſſa vouaſtré camin.

TRIBOR.

Soun calignayré vou , digua-mi deipui couro ,

Et m'anés pa ſarqua mié jour & quator-zouro :
De vou ſenti eici, veſés, ſiou déjea las.

TROTOIR, *à part.*

Diablé, mi trobi ben dins un gran embarras :
Dins aqu'enou moumen ay pa envegeo de riré,
Mi fa preſqué tranbla, ſabi plu qué li diré.

TRIBOR.

Anen per lou coumba fés pa gés de faſſoun,
Mi bati noublamen, aqui, à coou dé poun,
Fés leou, deſpachavou, ſoungeas à vou défendré,
Car vaou din lou moumen, vou diſlouqua lei membré.
Es per leou accaba lou parti lou pu cour...
Et vaou acoumenſa...

TROTOIR.

Oou ſecour! oou ſecour!

SCENE XI.

TROTOIR, MANICLO, TRIBOR.

MANICLO, *vient au milieu, le tire-pied à la main.*

ET ben qu'és tout eiço, qu douno tan d'alarmo.

TRIBOR.

Es you, lou tuaray pa, veſés qu'ay pagés d'armo.

TROTOIR.

Mi feras ben temoin... & déman dé matin...

MANICLO.

Diguo m'en paoou, perqué fa tout aqu'eſſo trin,
Per toun enteſtamen, mi meſtés en coulero ;
Ti reſſouvenés plu qué t'av ſervi de pero.

TRIBOR.

M'en ſouveni toujour, v'a jamay oublida,
Diſias qué d'aqu'eou noun, voouriou toujou nouma,
Ooujourd'hui mi tratas ben piré qu'un piraſtre,
Et mi fés d'un refus eſſuga lou déſaſtré,
Suzeto m aymo ben, & n'en ſiou aſſura,
You l'aymé enqua may, bouta ſiou pa ingrat.
Nou douna à toui doui, ſegu ben d'inquiétudo ;
May cé ſoou qué per yeou, Suzeto ſie perdudo,
Et dé nou déſuni ſavés tan marri couar,
Avan qué ſiés féni... Baſtanço...

TROTOIR.

Qué grivouar.
Eſcout'en paou eici, éro doun ſa meſtreſſo,
M'aviés padi aquo.

MANICLO.

O, ſi l'aviou proumeſſo.

Prendré

Prendré un Matelot, aro qué ſiou Sendi,
Qu'és qué dirien de you toutei lei gen d'eſpri ;
Tu mêmé veſés ben, qu'aquo ſi poou pa fayré.

TROTOIR,

Vay, apré cé qué veou, ſeras pa moun beou payré.
Eiço mi ſoné maou, & per ben de réſoun,
Tou mi fay ooujourd'hui cregné aqu'eou luroun.
Mi cargariou aqui d'un beou proucés d'inquieſto,
Sa fie mi metrié quoouquaren ſu la teſto ;
Sento m'en aviſa, & pui quan li ſerié,
Oouriou beou à creida, dégun va levarié.

TRIBOR.

Ah ! dé m'abandouna ! oourias-ti lou couragé !

MANICLO.

Pouadi pa moun enfan, acou da toun mariagé.

TROTOIR.

Maniclo, creſi-mi, cé prenés moun counceou.
Senço may eſpera, uni aqu'eou pareou,
De toutei lei parti és aqu'eou qué foou prendré.

MANICLO.

Puiſqué m'as refuſa de déveni moun gendré,
Un aoutré va fera : d'ooumen ſara pa di...

TRIBOR.

Veou qué ſias ouſtina, que ren poou vou flechi,
Et ben vaou m'en ana, calma vouſtro coulero :
Permeté mi d'ooumen, de vou nouma moun pero ;
Va mi refuſés pa, aqu'eou noun és tan doux.
Qué de lou prounouça, mi trobi ben huroux.
Siou eſta vouaſtré fiou, & deſpui moun enfanço.
Vous ay mouia ei pé moun ancro d'eſpéranço ;
Vooublidaray jamay, ben qué mi fés de maou,
Vous eimaray toujour, ay lou couar Prouvençaou,
Cé mi counouicés plu, ſavé gés de réſervo,
M'en vaou, ben luen d'ici, courré la bel'yſervo,
Adouſſias moun pero. (*Il fait une fauſſe ſortie.*)

TROTOIR.

Et ben ti rendés pa ;
Eſcouto moun ami veni, t'envagués pa.

MANICLO, *attendri.*

Pouadi plu reſiſta, ſoun amitié mi charmo,
Et la li vaou douna, ſoun amour mi deſarmo...
May per pa din eiço avé lou démenti,
Vaou, en la li dounan, fa bria moun eſpri.

TROTOIR.

Parlés may de l'eſpri, vués qu'és uno chimero,
Songeo qu aquel enfan....

MANICLO.

Ven, embraſſo toun pero,

Ma fie és per tu.

TRIBOR, *courant vers Manic'o.*

Oh Diou ! l'huroux moumen !
Beſſay revy, leiſſa mi reprendré mei ſen,
Per vou ben remercia ; car mi rendés la vido....
Din aqu'eſtou moumen ai moun amo ravido...
Coumo vou pagaray....

MANICLO.

Eſcouto mi Tribor :
Sabés perqué l'aviou refuſado d'abor,
J'ay couneiſſu bouan couar, mémé dé toun enfançe,
Et voüliou oujourd hui exprouva ta conſtanço,
Veiré cé m'eimariés tou our coum'aviés di,
Aro n'en ſiou ſegu, & ſaras ſoun mari.

TRIBOR.

Ay ren a vou douna per tan de benfaſençe ;
Et pouadi vous oouffri qué ma recouneiſſençe.
(à Trotoir.)
Vou demandi pardoun cé vous ay oouffenſa,
Aviou perdu lou ſen ! éri deſeſpera,
Mi veſiou ſu lou pouin dé perdré ma meſtreſſo,
Et mé pardounarés un moumen de febleſſo,
Voouriou jamay batu, lei Marin ſoun brutaou,
May ſoun fran coumo l'or, ſan jamay gés dé maou.

TROTOIR.

Vay ſiés tou pardouna, & toun bouan couar mi charmo.

TRIBOR.

May Suzeto ven pa....

MANICLO.

Vay li ſequa ſei larmo :
Fay la veni eici, & Marrotto tan ben.

SCENE XII.

TROTOIR, MANICLO.

MANICLO.

AVan qué ſié déman, ſeren toutei couten.
Per rengea tout eiço, foou un hommé de teſto,
As vis qu'émé Tribor l'ay ben agudo leſto,
Per li fayré ſenti qu'és you qu'aviou réſoun ;
Tu reſtavés aqui planta ſur tei talon,
Et dins un parei cas l'oouriés di de fourneto,
Ten ſeriés pa tira émé tei brayo neto.

TROTOIR.

Ti creſés ben d'eſpri ? ay may dé ſen qué tu.

MANICLO.

Vay parlen pa d'aquo, ay un parti per tu,
Et ſenqu'oou la veiras oouras l'amo ravido,
Tout aro vay veni, és uno degourdido
Qué a bouano faſſoun...

SCENE DERNIERE.

MARROTTO, TROTOIR, MANICLO, SUZETO, TRIBOR.

TRIBOR, *tenant Suzete par la main.*

Ti diou qu'és ben ſegu,
Té demando, va-li.

SUZETO.

Creſi qué ſian perdu;
Aoougi pa m'approucha

MANICLO.

Veni leou ma Suzeto,
Tribor és toun mari, ſieguès pa plus inquieto.

SUZETO.

Moun pero dé bouan couar tombé à vouaſtrei ginoux.

MANICLO.

Levo-ti moun enfan, embraſſa-vou toui doux;
Vouali ben oujourd'hui ſeni vouaſtré martiré,
T'ay ſa véni eici expré per va ti diré,
Per vou ben eſprouva vay douna dé chagrin,
May aro és troou tar, & déman dé matin
Faren tou cé qué foou per feni lou mariagé.

MARROTTO.

T'aviou ben toujour di dé pa perdré couragé.
Qué lóu ti dounarié, creſi que va ſabiou;
Oouriou toujour parla qué l'ouriés.

TROTOIR.

Tan ben you.
Et mi ſiou pa troumpa....

SUZETO.

N'en ſiou pa eſtounado.
Et mi ſériou puleou pa jamay maridado
Qué dé prendré quoouqu'un qué oouriou pa eima;
Tou lou ben d'oou Perou m'oourié jamay tenta.
Seriou, en vou prenen, eſtado maihurouſo,
Oou lué qu'émé Tribor ſeray toujour hurouſo.

TRIBOR.

O, toujour, moun enfan, ti chagrinés dé ren,

Toun pero nous uni , ſeren toutei counten.
Tan qué viouren toui doux ourés gés de miſero ,
Et d'eici men d'un an , you vou farai gran pero ,
Vou reteni dejea per eſtré lou peirin ,
D'abor qu'oouren agu dé reveio-matin.
Metren dé bouas oou fué tan you qué vouaſtro fio ,
Et veirés paou à paou , creicé vouaſtro famio.
Rajouinerés alor veſen vouaſtreis enfan ,
Et ſegu vendrés may à l'âgé de vingt an.

MANICLO.

Veſi ben , meis enfan , qué ſias plen dé tendreſſo ,
Et ſabi qu'oourés ſieun toujour dé ma vieiſſo ,
N'en ſieou ben aſſura , & és tou moun expoir ,
Vay countenta toui doux , aro ven à Trotoir ;
Et ben digo-m'en paou , ſen aqueſteis affayré ;
Marrotto , diguo-mi , as gés dé calignayré ?

MARROTTO.

N'ay agu quooqu'eis un , may aro n'ay pas gés ;
Et cé Mouſſu va voou , ſera coumo voudrés.

MANICLO.

Es fouar ben reſpoundu , & ſi paou pa miés diré ,
Anaquo , ben ſegu , as ren à contro-diré ,

MARROTTO , *à part.*

Es mouar dins quatré jour , ſabi coumo faray ,
Emé l'argen dou viei un jouiné n'en prendray.

(*à Maniclo.*)

Atendiou pas eiço , ſiou un paou enterdido ,
Beſſay Mouſſu voou pa , & ſiou pa proun poulido.

MANICLO.

Et ben reſpoundés ren & ſemblé enterdi ,
Foou diré cé la vouas , cé la vouas pa.

TROTOIR.

Ooui.

Tu ſiés fouaço preſſa , à ſemblo à t'entendré ,
Qué la parren eici , qu'à ſi beiſſa & prendré ;
Voudrié ouparavan parla à ſei paren.

MARROTTO.

Boutas , cé n'és qu'aquo , ſerés ben leou counten ,
Oh , ay tou dé paren diſtingua din lei plaço.

TROTOIR.

Mi ſerié ben d'hounour d'intra din vouaſtro raço.
Permeté qu'anaquo faſſi mei réflecien.

MARROTTO.

Vou diray en doux mo touteis meis intencien ;
Sabi , coumo marchan , qu'avés qu'ooqüo richeſſo ,
Vouali dé vouaſtré ben eſtré toujour meſtreſſo :
Quan ſeren marida pourtaray lei riban ,
En tou cé qué voudray anarés oou-devan ;

M'achetarés toujour lei pu belei dantelo ;
Et mi farés pourta lendianno la pu belo ;
Tamben, per mi flata, oouray un papioun
Emé la cheine d'or, & noun pa dé létoun.
Mi croumparés oouci cé qué fera dé modo :
Oouren un gros miraou, uno belo coumodo,
Et toutei lei matin, avan dé mi leva,
M'adurrés lou caffé, vo ben lou chicoula :
Oouren oouffi veiffeli de fayanço ben belo,
Qu'anfin chaqué toupin, agué fa cabuffelo.
Vaqui moun fentimen, cé poou vous agrada ;
Déman émé Tribor faren léi doux countra,
Et fi maridaren....

TROTOIR.

Moun Diou ! qué keriélo !
Sus aquo, ben fegu, oouren gés dé quérelo :
Et pui favian d'enfan, mifero & coumpagnié,
La cour deis eido, alor crefi qu'entervendrié,
Et per m'en garanti veou ben qu'és lou pu fagé,
Per l'hounour dé moun fron, dé fugé lou mariagé :
Mi fouvendray toujour cé qué moun gran difié,
A tout âgé, tout ran, l'hommé fa dé foulié.
Senço ven avifa, fés d'aquelei bevudo,
Qué fi n'en fias facha, vou reſto l'inquiétudo.
Va vefi ben per you, Maniclo, tu oouci,
N'en faſiés de foulié émé toun bel eſpri.
Privavés teis enfan dei plefi de la vido.
Mi counfiavés you de...

MANICLO.

Quité la partido.
Counouici moun errour, renounci oou bel eſpri.
Es un péfan fardeou douno tro dé fouci.
Mi vouali plu mela qué doou reſſumelagé,
Intren dins moun houſtaou, changearen dé l'engagé ;
Soouparen touteis enfen, & aquito veiras
Qué lou maou és pa gran, quan vé n'en courrigeas.
(*à Marrotto.*)
Tu cé pencés ancin, demouraras feuleto,
Déman maridaren Tribor émé Suzeto ;
Et you mi fouvendrai, dré d'aqueſtou moumen,
Que lou pu bel eſpri, és d'avé dé bourn fen.

VAUDEVILLE.

Sur l'air, *du Vaudeville de la Négreſſo.*

MANICLO.

CÉ qué m'arribo, m'a prouva
Qu'en tout ran, en tout âgé,
L'hommé en reſtan din ſoun éta,
Cregné pa lou nooufragé,
Car ben ſouven lou tro d'eſpri
Veſgaro de la routo,
Et pui apré fés, per aqui,
Oou bouan ſen banquarrouto.

SUZETO.

Pouſſedi dins aqu'eſtou jour,
Tribor, moan calignayré,
Moun pero a prouva ſoun amour;
Cé qué nou reſtou à fayré;
D'avé vouaſtré counſentamen,
Per nou douna couragi,
S'aplooudiſſés, ſeren counten,
Dedin nouaſtré mariagi.

TRIBOR.

Apré ben proun dé coou dé ma;
Oouteni ma meſtreſſo:
Soun pero, & naoutré anan fourma
Un trio de tendreſſo,
May cé quooouqu'nn à nouaſtro unien,
Déclaravo la guerro,
Démandi alor, la proutecien
Dé l'indulgen Parterro.

MARROTO.

Ay manqua dé mi marida
Per fayré tro la fiero,
Es toujour per la tro ſarra,
Qué veſquapo l'anguiero:
Prouſiti d'aquelo liſſoun,
Per intra en meinagé,
Quan vou maridas per réſoun,
Foou pas regarda l'âgé.

TROTOIR.

Vieiar qué dé ſi marida
Voou tenta l'aventuro,
Riſquo qué ſu ſoun fron rida
Li faſſoun quouqu'injuro,
Foou jamay fourſa lou jouven,

Car pui din ſa coulero ;
Vou dounoun d'enfan , ben ſouven ;
Devinas qu'és lou pero.

MANICLO, *au public.*

Meſſiés , eſtudian tou lei jour ,
Lei mouyen de vou plairè ,
May , per li reuſſi toujour ,
N'en foudrié ben may fayré ;
Per varia vouaſtreis pleſi ,
Varian lou lengagé ,
Huroux ſe poudian oouteni ,
D'avé vouaſtré ſuffragé.

FIN.

Rosele

Brive Cuvg

~~Mais bientot je m'apaise et [illegible]~~
~~en [illegible]~~

~~Je rapelle [illegible] que [illegible]~~
~~et que la bouche [illegible] [illegible]~~
~~[illegible] de feu [illegible]~~

~~Et que mon [illegible] [illegible] de [illegible]~~

~~Quelque mon amour [illegible] de cet assurance~~
~~[illegible] la foi de tes yeux [illegible]~~

ZEMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET.

EN QUATRE ACTES ET EN VERS.

MÊLÉE DE CHANTS ET DE DANSES.

Représentée, à Fontainebleau le 9 Novembre 1771. Et à Paris par les Comédiens Italiens, le 16 Décembre suivant.

Les Paroles de M. MARMONTEL.
La Musique de M. GRETRY.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande; N°. 64

1793.

PERSONNAGES.

AZOR, Prince Perſan, Roi de Kamir, d'abord ours ſous une forme effrayante.

SANDER, Perſan, Négociant d'Ormus.

ALI, Eſclave de Sander.

ZEMIRE, }
FATMÉ, } Fille de Sander.
LISBÉ, }
Une FÉE. }

La Scene est en Perse, alternativement dans un Palais de Fée, et dans une Maison de Campagne très-simple, sur le golfe d'Ormus.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER.

QUELLE étrange avanture ! un palais éclairé,
Meublé richement décoré,
Où je ne rencontre perſonne !

ALI, *avec frayeur.*

Monſieur, délogeons prudemment.
Il n'y fait pas bon ; je ſoupçonne...

SANDER.

Quoi donc ?

ALI.

Que tout ceci n'eſt qu'un enchantement ?

SANDER.

Un enchantement ſoit. Au milieu d'un orage,
La nuit dans un bois ténébreux,
Nous ſommes encor trop heureux
De trouver un aſyle.

ALI.

Auriez-vous le courage
D'y paſſer la nuit ?

SANDER.

Pourquoi non ?

ALI.

Monſieur, prenez-y garde.

SANDER.

Bon !
Qu'as-tu peur ? Si quelqu'un dans ce palais habite ;
Il nous reçoit aſſez bien.

ALI.

Et ſi c'eſt un Génie.

SANDER.

Hé bien ?

ALI.

Croyez-moi, partons au plus vîte.

AIR.

L'orage va ceſſer.
Déjà les vents s'appaiſent ;
Les voilà qui ſe taiſent.
Partons ſans balancer.
Ce n'eſt plus rien qu'un nuage.
Dont le Ciel ſe dégage.
Cela ne peut durer ;
Le temps va s'éclaircir.

Vos filles vont paſſer
La nuit à vous attendre ;
La frayeur va les prendre ;
Pourquoi les délaiſſer ?
Vous les aimez d'amour ſi tendre !
Pourquoi, pourquoi les délaiſſer ?
L'orage va ceſſer, &c.

SANDER.

Que dis-tu ? L'orage redouble.

ALI, *à part.*

Il a raiſon.

SANDER.

Comment retrouver mon chemin ?

ALI, *vivement.*

Je vous ménerai par la main.

SANDER.

Nous ſommes bien : paſſons la nuit ſans trouble.

ALI, *avec frayeur.*

Sans trouble ?

SANDER.

Au point du jour nous partirons demain,

AIR.

Le malheur me rend intrépide. Dans la miſere & dans l'oubli.
J'ai tout perdu ! je ne crains rien. Un vaiſſeau ma ſeule eſpérance,
Et pourquoi ſerois-je timide, Dans les flots eſt enſeveli.
Pour moi la vie eſt-elle un bien ? Le malheur, &c.
Je ſuis tombé de l'opulence

ALI.

Ho ! moi, qui n'eus jamais de bien que la vie,
Je n'aime point à l'expoſer :

SANDER.

Allons, laiſſe-moi repoſer.
Et dors, ſi tu peux.

ALI.

Je n'en ai nulle envie.
Dormir chez des eſprits ! & ſans avoir ſoupé !...
(*Une table ſervie paroît au milieu du ſalon.*)
O Ciel !

SANDER.

Qu'eſt-ce ?

ALI.

Monſieur ! une table ſervie !

SANDER.

Tu vois : de nos beſoins quelqu'un s'eſt occupé.

ALI, *tremblant.*

Oui, quelqu'un !

SANDER.

Mets-toi là.

ALI.

Vous mangerez !

SANDER.

Sans doute
Notre hôte eſt magnifique ; il ne ménage rien.

ALI, *en élevant la voix.*

A ce Seigneur là rien ne coûte.

(*plus bas.*)

Il faut que j'en dise du bien :

SANDER.

Voilà des mets fort délicats.

ALI.

Ah ! si je l'osois, quel repas !

SANDER.

Ose, crois-moi.

ALI. (*Il mange.*)

Voyons.

SANDER.

Quoi du vin.

ALI.

Du vin !

SANDER.

Goûte.

ALI.

Pour celui-ci je n'y tiens pas.

SANDER.

Ta main tremble.

ALI.

Ah ! Monsieur ! cette liqueur vermeille.
N'est peut-être qu'un poison lent.
Mais n'importe. (*Il boit.*) Il est excellent ;
Et dussai-je en mourir, j'en boirai ma bouteille.

SANDER.

Hé bien ? comment te trouve-tu ?
De cet elixir la vertu,
Petit à petit me soulage.

ALI.

De fatigue & d'effroi j'étois presque abattu ;
Mais je sens revenir ma force & mon courage. (*Il boit.*)
Encore un petit coup. A le charmant breuvage.

AIR.

Les esprits dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde,
Voyez comme ici tout abonde.
Quel bon soupé ! Quelle liqueur ?
Ah ! quelle liqueur !
Les esprits dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde.

On n'en parle que par envie,
Mocquons-nous de ces contes vains.
Pour moi j'en ai l'ame ravie :
Je ne veux pas d'autres voisins.
Avec eux je passe ma vie,
S'ils ont toujours d'aussi bons vins.
Les esprits, &c.

SANDER.

Ali, pour le coup est un homme ;
Il ne craint rien.

ALI.

Ho ! rien du tout.
A présent je vais faire un somme.
(*Il se jette sur un siege.*)

SANDER.

Voyons quel temps il fait.

ALI, *en s'endormant.*

J'aurois dormi debout.

DUO.

SANDER.

Le temps eſt beau.

ALI.

J'en ſuis bien aiſe.

SANDER. Ali.

ALI.

Je dors. SANDER.

Il faut partir.

ALI.

Quand j'ai bien bu ne vous déplaiſe
Je veux dormir.

SANDER.

Il faut partir.
Tu dormiras mieux à ton aiſe,
Quand nous ſerons rendu chez moi;

ALI.

Je dors ſi bien ſur une chaiſe?
On eſt ici comme chez ſoi.

SANDER.

Le jour ſe leve.

ALI.

Qu'il ſe couche.

SANDER.

Ali, ſans toi je m'en irai.

ALI.

Partez ſans moi: je vous ſuivrai.

SANDER.

Et ſi quelque bête farouche
Vient t'attaquer?

ALI.

Je n'ai point peur.

SANDER.

Ce vin t'a donné du cœur.

ALI.

Ce bon vin m'a donné du cœur.

SANDER.

Allons, ma famille m'attend.
Leve-toi, je te l'ordonne; & partons à l'inſtant.

ALI.

Ah! laiſſez-m'en du moins prendre encore une doſe. (*Il boit.*)

SANDER.

Je veux en quittant ce beau lieu,
Avoir de ce prodige un témoin qui dépoſe.
Ma petite Zemire: en me diſant adieu,
Ne m'a demandé qu'une roſe?
Je vais de ce roſier en cueillir une.
(*Il approche d'un roſier, qui eſt ſur une conſole, & en cueille une roſe.*)

SCENE II.

AZOR, SANDER, ALI.

AZOR, *sous une forme effrayante.*

HOLA!

ALI, *tremblant.*

Ciel!

SANDER.

Que vois-je?

AZOR.

Que fais-tu là?
Et pourquoi me prendre mes roses?

SANDER.

Pardon. Je ne vois aucun mal à cela?
Et libéral en toutes choses,
Je ne te croyois point jaloux de ces fleurs-là!

AZOR.

Téméraire, ingrat, je te donne
L'asyle, un bon soupé, le meilleur vin que j'aie.
Et tu veux que je te pardonne
De me voler des fleurs! non je serai vengé.

SANDER.

Tu peux disposer de ma vie.
Je ne la plains, ni me défends
Des jours si peu dignes d'envie.
Je n'ai regret qu'à mes enfans.

AZOR.

De trois filles, dit-on, le destin t'a fait pere?

SANDER.

Hélas! ce qui me désespere,
C'est de les laisser sans appui.

ALI.

Ah! vous auriez pitié de lui,
Si vous saviez combien ses trois filles sont belles.

SANDER.

Je viens d'Ormus, j'allois y savoir des nouvelles.
D'un vaisseau, mon dernier espoir.
Mes filles, croyant me revoir
Dans l'opulence; l'une d'elles,
A mon départ me demanda
Des rubans l'autre des dentelles;
Mais la plus jeune leur céda
Toutes ces riches bagatelles:
Et d'un air tendre & caressant
Elle me dit en m'embrassant:
» Je ne veux qu'une rose, elle me sera chere,
» Plus que le don le plus brillant;
» Et je dirai, c'est à moi que mon pere
» Daignoit penser en la cueillant.

AIR.

La pauvre enfant ne ſavoit pas
Qu'elle demandoit mon trépas
Cachez lui bien que cette roſe
Eſt la cauſe
De mon malheur.
Ah ! pour elle, quelle douleur !
Sa tendreſſe
Qui me preſſe
De revenir dans ſes bras,
Me rappelle ma promeſſe,
Ah ! pauvre enfant, tu ne ſais pas
Que tu demande mon trépas.

AZOR.

J'ai l'ame aſſez compatiſſante
Pour me laiſſer fléchir. Mais il faut que pour toi
L'une de tes filles conſente
A venir ſe donner à moi.

SANDRR.

Moi ! te livrer ma fille !

AZOR.

Il faut me le promettre,
Ou ſur l'heure !...

ALI, *bas à Sander.*

Il eſt le plus fort ;
Et c'eſt à nous de nous ſoumettre.

SANDER.

(*bas*) Cruel ! pour une fleur !

AZOR.

Sais-tu ſi mon ſort ne tient pas à cette fleur,
Qu'un charme a fait éclore.

SANDER.

Non, j'aime mieux mourir que d'expoſer leurs jours,
Mais je veux les voir, les embraſſer encore.

AZOR.

Eh bien !

ALI.

Promettez-lui toujours.

SANDER.

Malgré le ſort qui nous menace,
J'en donne ma parole & je la tiendrai :
L'une d'elles prendra ma place,
Ou moi-même je reviendrai.

AZOR.

Voilà qui nous reconcilie
Reprends cette fleur.

SANDER.

Moi !

AZOR.

Reprends-là, je le veux ;
Et qu'elle ſoit pour tous les deux
Le garant mutuel de la foi qui nous lie.

AIR.

Ne va pas me tromper.
Ne crois pas m'échapper.
Sur la terre & ſur l'onde
Ma puiſſance s'étend ;
Et juſqu'au bout du monde
Ma vengeance t'attend.

Compte

Compte sur mes largesses,
Si tu me satisfaits ;
Sois sur que mes bienfaits
Passeront mes promesses,
Choisi, ou ma colere ou ma reconnoissance.

Que pour toi mes richesses
Ne tariront jamais ;
Mais !
Ne vas pas me tromper ;

SANDER.

Je redoute moins ta puissance,
Que je ne respecte ma foi.

AZOR.

Prends-y bien garde. Allons, suis-moi.
Je vais t'abréger le voyage ;
Et dans l'instant même, un nuage
Va te porter d'ici chez toi.

ALI, *tremblant.*

Un nuage ! Ah ! permettez....

AZOR.

Quoi ?

ALI.

Que je m'en aille à pied.

AZOR.

Pourquoi donc ?

ALI.

Mon usage
N'est pas d'aller sur un nuage.

AZOR.

Aimerois-tu mieux un dragon ?

ALI, *avec une frayeur plus vive.*

Ho ! non. Pour aller de la sorte,
Je n'ai pas la tête assez forte.

AZOR.

Hé bien ! tu peux attendre ici ton maître.

ALI.

Non.
Le nuage d'abord m'a fait peur ; mais n'importe ;
Puisque mon Maître y va, je puis y aller aussi.

AZOR.

Viens donc.

ALI.

Si pourtant....

AZOR.

Point de si.

ALI.

Allons que le diable m'emporte ;
Pourvu que ce soit loin d'ici.

(*Symphonie qui exprime le vol du nuage.*)

(*Le Théâtre change, & représente l'intérieur de la maison de Sander.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBÉ, *travaillant à la lumiere d'une lampe.*

ENSEMBLE.

TRIO.

VEILLONS, mes sœurs, veillons encore;
La nuit
S'enfuit
Devant l'aurore.
Mes sœurs, voilà bientôt le jour.
Jour prospere,
Rends un pere à notre amour.

FATME.

Il m'a promis de dentelles.

LISBÉ.

A moi des rubans nouveaux.

FATMÉ.

Les dentelles les plus belles.

LISBÉ.

Et les rubans les plus beaux.

ZEMIRE.

Il m'a promis une rose.
C'est la fleur que je chéris.

FATMÉ & LISBÉ.

Une rose ? C'est peu de chose.

ZEMIRE.

De sa main elle est sans prix.

ENSEMBLE.

Veillons, mes sœurs, &c.

SCENE II.

SANDER, ALI, Les trois filles.
ZEMIRE, FATMÉ & LISBÉ.

AH! mon pere!

SANDER.

Bon jour, mes enfans.

ZEMIRE.

Quelle joie.
Nous cause votre retour ?

FATMÉ.

Le Ciel vous rend à notre amour.

SANDER.

Il me permet que je vous revoie.

ALI, *à part.*

Me voilà, j'en suis bien étourdi.

Les vents ſont un fier attelage !
Et je le donne au plus hardi.

ZEMIRE, *à Sander.*

Avez-vous fait un bon voyage ?

FATMÉ.

Revenez-vous bien riche ?

SANDER.

Hélas ! tout a péri.

LISBÉ & FATMÉ.

Tout a péri !

SANDER.

Dans la miſere,
Nous voilà retombés.

ZEMIRE.

Mon pere,
Vous n'en ſerez que plus chéri.

SANDER.

(*à Fatmé & à Lisbé.*) (*à Zemire.*)
Mes enfans, vous pleurez ! & toi tu me conſoles !

ZEMIRE.

Vous-même, vous comptiez ſi peu
Sur des eſpérances frivoles !
Nous avons encore aſſez de votre aveu.
Pour être heureux il faut ſi peu de choſe !
L'oiſeau des bois comme nous eſt ſans bien ;
Le jour il chante, & la nuit il repoſe.
Il n'a qu'un nid ; que lui manque-t-il ? rien.
J'ai vu ſouvent, dans la campagne,
Le pauvre & joyeux moiſſonneur,
Folâtrer avec ſa compagne,
Et chanter gaiment ſon bonheur.
Allons, mon pere, allons, courage.
Leur exemple eſt pour nous une belle leçon !
Ali peut bien lui ſeul vaquer au labourage ;
Et vous, mes ſœurs, & moi, nous ferons la moiſſon.
Les petits détails du ménage,
Le doux travail du jardinage,
Le ſoin de garder nos brebis,
Tout cela n'eſt qu'un badinage.
Le ſoir dans notre aſyle, & le jour à l'ombrage,
Nous trois, auprès de vous, filerons vos habits.
N'eſt-il pas vrai, mes ſœurs, qu'un pere qui nous aime
Nous tient lieu de richeſſe, & ſuffit à nos vœux ?

LISBÉ.

Oui, ma ſœur.

FATMÉ.

Hélas ! oui.

ZEMIRE.

Nous penſons tout de même.
Ne ſoyez donc plus malheureux.

SANDER.

La pauvre enfant ! qu'elle eſt touchante !
Sa raiſon, ſa bonté, ſa tendreſſe m'enchante.
Je me ſuis ſouvenu de toi.
(*à Fatmé & à Lisbé.*)
Pour vous deux, je n'ai pu... vous en ſavez la cauſe.

FATMÉ & LISBÉ.

Vous êtes trop bon.

SANDER, *aux mêmes.*

Plaignez-moi.
Toi, Zemire, tu n'as demandé qu'une roſe :
La voilà.

ZEMIRE.

Vous me raviſſez.

SANDER.

Oui, qu'elle te ſoit chere. (*bis.*) Elle me coûte aſſez cher.

ZEMIRE.

AIR.

Roſe chérie,
Aimable fleur.
Viens ſur mon cœur.
Quelle eſt fleurie !
Voyez ma ſœur,
Quelle eſt fleurie !
Que ſes parfums ont de douceur !
Des mains d'un pere,
Qu'elle m'eſt chere !
Quoi ! j'occupois mon pere abſent !
Ah ! que mon cœur en eſt reconnoiſſant !
C'eſt à moi, c'eſt à moi que s'adreſſe
Cet amour, cet excès de tendreſſe !
Bonté touchante !
Soin qui m'enchante !
Bonté touchante !
Don raviſſant !
Roſe cherie,
Aimable fleur,
Viens ſur mon cœur
Puiſer la vie.
Viens du moins mourir ſur mon cœur.

SANDER.

Vous avez, mes enfans, veillé toute la nuit,
J'ai beſoin de repos moi-même.
Venez, embraſſez-moi. (*à part.*) Ciel, où m'as-tu réduit ?
(*Fatmé & Lisbé ſe retirent : Zemire reſte, obſerve ſon pere qui ſe jette ſur un ſiege, accablé de douleur.*)

SCENE III.

SANDER, ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE, *à part.*

COMME il eſt affligé.

SANDER, *l'appercevant.*

Va-t-en,

ZEMIRE.

Non, je vous aime
Plus que vie ; & je ne puis...

SANDER.

Va-t-en, dans l'état où je ſuis,
Laiſſe-moi.

ZEMIRE.

D'où vous vient cette douleur extrême ?

SANDER.

Que lui dirai-je ! (*haut.*) Va, ce n'eſt rien.

ZEMIRE.

Ce n'eſt rien ?
Non, votre cœur ne peut ſe dérober au mien.
Avant que d'avoir l'eſpérance
Que ce vaiſſeau nous fût rendu,
Vous étiez conſolé de le croire perdu.
Aujourd'hui qu'elle différence !
Triſte, abattu, découragé,
Mon pere ! en quel état vous êtes ?
Dites-moi vos peines ſecrettes ?
Et vous en ſerez ſoulagé.
Eſt-ce à votre pauvre petite,
Qui vous aime ſi tendrement,
Que ce cœur devoit un moment,
Cacher le trouble qui l'agite ?

SANDER,

(*Elle s'éloigne.*)

Laiſſe-moi... je l'afflige ? Il faut la conſoler.
Viens, embraſſe ton pere avant de t'en aller.

ZEMIRE.

Mon pere !

SANDER.

Allons, va-t-en. Va repoſer, te dis-je (*Il ſort.*)

ZEMIRE, *à part.*

Non, je le ſuis. Je veux ſavoir ce qui l'afflige.
Son ſilence me fait trembler.

SCENE IV.

ALI, *ſeul.*

JE crois rêver, je crois être en délire.
De ma frayeur je ne ſuis point remis.
Mon pauvre Maître ! il a promis ;
Et le moyen de s'en dédire ?
Voilà pourtant ſans y ſonger,
Ce que l'on gagne à voyager.

AIR.

Plus de voyage qui me tente.
Je veux mourir vieux, ſi je puis.
Je ne ſerai plus qu'une plante ;
Et je prends racine où je ſuis.
Paſſe encore pour aller ſur terre :
C'eſt un plaiſir quand il fait beau.
Paſſe encore pour aller ſur l'eau,
Quoique je ne m'y plaiſe guere.
Mais voyager ſur les nuages ;
Et voir là-bas, là-bas, là bas.
La terre s'enfuit ſous ſes pas !
Celà dégoûte des voyages.
La tête tourne d'y penſer.
Je ne veux plus recommencer.

SCENE V.

ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE.

ALI, mon cher Ali, dis-moi ce qu'a mon pere,
Son silence me désespere.
Il mêle à ses embrassemens,
Des soupirs, des gémissemens,
Qui rempliſſent mon cœur des plus vives alarmes.

ALI, *à part.*

Allons-nous-en.

ZEMIRE.

Quoi! tu me fuis?

ALI.

Ho! moi, je ne sais pas résister à des larmes.

ZEMIRE.

Cher Ali, prends pitié de l'état où je suis.
Daigne me confier les peines de ton maître.
Je les adoucirai peut-être;
Je les calmerai, si je puis.

ALI, *à part.*

L'aimable enfant! quel dommage,
D'être mangée à son âge!
Il n'en feroit qu'un repas.

ZEMIRE.

Que dis-tu là!

ALI, *à part.*

Non, je gage
Qu'il ne la mangeroit pas,
Ecoutez. Il est sur que sans votre assistance,
Votre malheureux pere est un homme perdu.

ZEMIRE.

Mon Pere?

ALI.

Il m'a bien défendu
De vous en faire confidence;
Mais il ne s'agit pas ici de reculer,
Ni de vous rien dissimuler.
Cette nuit, dans un bois...

SANDER, *sans se montrer.*

Ali!

ALI.

Je crois l'entendre.
Oui, c'est lui-même, allez m'attendre.

ZEMIRE.

Ah! tu m'en as trop dit pour ne pas achever.

ALI.

Allez. Je vais vous trouver.

SCENE VI.

SANDER, ALI.

(*à Ali.*) SANDER, *à part.*

PLus de repos pour moi. Le trouble qui me preſſe...

ALI, *triſtement.*

Mon ? non.

SANDER.

Et ſes pauvres enfans ?

ALI.

Elles repoſent.

SANDER.

Leur tendreſſe
Me fait un mal ! je te défends,
Encore une fois de leur dire
Où je vais, ni quel eſt le malheur qui m'attend.

ALI.

Quoi ! vous !

SANDER.

Ce ſoir. ALI.

Cela preſſe-t-il tant ?

SANDER.

Une table, je veux écrire.
Laiſſe-moi.

SCENE VII.

SANDER, *ſeul.*

JE ſuis ſi troublé !....
Du poids de la douleur je me ſens accablé.
Recitatif obligé. (*Il écrit.*)
Je vais faire encore un voyage,
Bien loin peut-être !... ô vous ! que je laiſſe au milieu
Des écueils de votre âge.
Veille ſur vous le Ciel !... jouiſſez en ce lieu
Des douceurs d'une vie obſcure, honnête & ſage...
Aimez-vous, aimez-moi. Je vous embraſſe. Adieu.
Me voilà plus tranquille. Il faut que je dépoſe.
Cette lettre en main ſûre. Ali !... mais il repoſe.
Ce ſoir, avant que de partir,
Il ſuffira que je la laiſſe ;
Je ſuis abattu de foibleſſe :
Et je ſens malgré moi mes yeux s'appéſantir. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

ZEMIRE, ALI.

DUO.

JE veux le voir ; je veux lui dire
Que c'eſt à moi de m'offrir au trépas,

ZEMIRE.

ALI.

Ah ! Zemire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Que j'ai mal fait de vous le dire ?

Voilà, voilà comme je suis :
Je veux me taire & je ne puis.

ZEMIRE.

Que pour moi mon pere expire !
Non, je ne le souffrirai pas.
Je veux le voir ; je veux lui dire,
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zemire,
Parlez plus bas.
Il vous entend ; parlez plus bas.
Il veut partir sans vous le dire.

ZEMIRE.

Sans me le dire, il veut partir.
Non, non, je n'y puis consentir.
Je veux le voir,
C'est mon devoir.

ALI.

Vous l'allez voir :
Au désespoir...

ZEMIRE.

Eh bien ! sois mon guide toi-même.
Vers ce Palais conduis mes pas.

ALI.

Qui ? moi ! vous mener au trépas !
Trahir un pere qui vous aime !
Non, non.

ZEMIRE.

Cruel ! ne vois-tu pas
Que je le dérobe au trépas ?
Veux-tu le voir périr toi-même.

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas. (*à part.*)
Et je tremble aussi pour moi-même.

ZEMIRE.

Cher Ali ! mon pere repose :
C'est le moment ; conduis mes pas.

ALI.

Non, non, je n'ai garde : (*à part.*) & pour cause.

ZEMIRE.

De son malheur je suis la cause.
Je dois le sauver du trépas.

ALI.

Non non, non, je n'irai pas.

ZEMIRE.

Tu n'as jamais aimé ton maître.

ALI.

Je l'aime, hélas ! il le sait bien.

ZEMIRE.

Si tu l'aimes fais le connoître.
Le temps nous presse. Viens.

ALI.

Non.

ZEMIRE.

Viens.

ALI.

Je n'entends rien.

ZEMIRE.

A tes genoux
Que j'embrasse...

ALI.

Ah de grace !
Levez-vous. (*à part.*)
Ma foiblesse va me prendre.

ZEMIRE.

A mes pleurs il faut te rendre.
Si nous tardons, il est perdu.

ALI, *à part.*

Je m'attendris, je suis rendu.

(*Le Théâtre change, & représente le Salon du Palais d'Azor.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AZOR, *seul.*

CRUELLE Fée, abrége ou ma vie ou ma peine !
Tu m'avois donné la beauté :
De ce don je suis trop flatté ;

Mais

Mais ; hélas ! eſt-ce un crime à mériter ta haine !
Qu'exige de moi ta rigueur ?
Sous ces traits tu veux que l'on m'aime,
Et le charme eſt détruit, ſi, malgré ma laideur,
Je puis toucher un jeune cœur ?
Mais peux-tu l'eſpérer toi-même ?
Pour commander aux élémens,
Tu m'as bien donné ta puiſſance ;
L'amour eſt au-deſſus de tes enchantemens.

AIR.

Ah ! quel tourment d'être ſenſible.
D'avoir un cœur fait pour l'amour,
Sans que jamais il ſoit poſſible
De ſe voir aimer à ſon tour !
Je porte avec moi l'épouvante,
Et je ne répands que l'effroi.
La beauté timide & tremblante,
S'alarme & s'enfuit devant moi.
Ah ! quel tourment, &c.
Ce bon pere, à qui je commande
De me livrer ſa fille, aura-t-il la rigueur
De m'obéir ! pour moi c'eſt un nouveau malheur ;
S'il fait ce que je lui demande.
J'aimerai ; mais puis je à mon tour
Me faire aimer par la contrainte?
La haine obéit à la crainte ?
L'amour n'obéit qu'à l'amour.
Que vois-je ; une jeune perſonne
Qui s'avance vers ce Palais.
(*vivement.*)
Je reconnois ſon guide : oui, c'eſt lui. Si j'allois
Au-devant d'elle ? Non, je brûle & je friſſonne.
Cachons-nous, tâchons de ſavoir,
A quels plaiſirs elle eſt ſenſible :
Et que ſon cœur s'il eſt poſſible,
Se raſſure avant de me voir.
(*Il ſort.*)

SCENE II.

ZEMIRE, ALI.

ALI.

VOUS voilà ; je me ſauve : adieu.

ZEMIRE.

Quoi !

ALI, *trouvant les portes fermées.*

Miſérable.
C'eſt fait de moi, tout eſt fermé.

ZEMIRE.

Ali, je te vois alarmé !

ALI, *à haute voix.*

Allons, rendons-nous favorable.
L'hôte charmant qui nous reçoit.
Avec plaiſir ſans doute il me rèvoit,
Puiſqu'il a la bonté de vouloir que j'y reſte. (*bas.*)
Pourquoi ſuis-je venu, complaiſance funeſte !

ZEMIRE.

Il eſt donc bien hideux ? bien effroyable ?

ALI, *à haute voix.*

Non.

ZEMIRE.

Tu me l'as dit.

ALI, *de même.*

Moi, Dieu m'engarde !
On le croiroit d'abord, mais plus on le regarde...
Il a l'air noble, il eſt bien fait dans ſa façon.
Je n'ai pas trop vu ſon viſage,
Mais il eſt jeune, il eſt galant :
On a toujours aſſez de quoi plaire à ſon âge.
Du reſte, il eſt riche, opulent ;
Il aime le bon vin ; c'eſt d'un heureux préſage ;
Car toujours un buveur a le cœur excellent.
Courage ! allons Mademoiſelle,
Vous l'apprivoiſerez : vous êtes jeune & belle.
Tenez-vous droite en le voyant ;
Faites lui bien la révérence ;
Et de le trouver effrayant
Gardez-vous d'avoir l'apparence :
Cela ne ſeroit pas honnête. Il vous dira...
Que ſai-je ? ce qui lui plaira.
Répondez d'un air... là... d'un ton qui le touche ;
(*bas.*) Car il eſt tant ſoit peu farouche.
Mais ſur-tout ſoyez mon appui :
Et de me dévorer s'il avoit quelque envie ;
Dites-lui que j'aime la vie ;
Faites-lui bien valoir ce que j'ai fait pour lui.

ZEMIRE.

Sera-t-il long-temps inviſible ?

ALI.

Ho ! non.

ZEMIRE.

Dans ſon Palais tout me ſemble paiſible.
Vois ces livres, ce clavecin.

ALI.

Oui, de galanterie avec vous il ſe pique.

ZEMIRE.

On diroit qu'il a ſu que j'aime la muſique,
Et qu'il veut m'amuſer.

ALI.

Vraiment ? c'eſt ſon deſſein.

ZEMIRE.

Qui vois-je ? Ali, tiens, tu ſais lire ;
Vois : *Appartemens de Zemire.* (1)
C'eſt donc là qu'il veut me loger ?
Ouvre.

ALI, *avec frayeur.*

Moi ! c'eſt vous, Madame, ouvrez vous-même.

ZEMIRE, *elle ouvre.*

Quel éclat, cher Ali ! quelle richeſſe extrême.

(1) *Ces mots ſont écrits ſur une porte.*

ALI.

Il ne veut pas vous égorger.

DUO.

ZEMIRE.

Raſſure mon pere ;
Dis-lui qu'on n'a pas.
Réſolu mon trépas.
Conſole mon pere ;
Dis-lui que j'eſpere
Me revoir dans ſes bras
Si dans ſon aſyle
Je le ſens tranquille,
Je ſuis ſans effroi.
Je dis en moi-même :
Il reſpire, il m'aime ;
C'eſt aſſez pour moi.
C'eſt aſſez qu'il vive.
Qu'il oublie, helas !

ALI, *cherchant à s'échapper.*

Oui, mais comment faire !
On arrête mes pas.

Ne le voyez-vous pas ?
Hélas pour vous plaire
Je me vois dans ces lacs.
Dans notre humble aſyle.
J'étois ſi tranquille ?
J'étois ſans effroi.
Celui qui vous aime,
Ne peut-il de même,
Vous aimer ſans moi ?
Ne peut-il vous aimer ſans moi ?

Soyez ſa captive.
La pauvre captive.
La pauvre captive,
Ne s'en plaindra pas.
Pourvu que je vive
Pourvu que je vive,
Je ne m'en plains pas.

AZOR, *ſans ſe montrer.*

Eſclave, éloigne-toi. Laiſſe-là dans ces lieux. (*Les porte s'ouvrent.*)

ALI, *en s'enfuyant.*

Ah ! je ne demande pas mieux.

SCENE III.

ZEMIRE, *ſeule.*

ME voilà ſeule... allons Il va venir. Qu'il vienne.
Le cœur me bat... Hé bien ! quelle peur eſt la mienne
Mon pere n'eſt plus en danger :
Je ne crains plus que pour moi même.
Le Ciel protegera l'innocence qu'il aime.
J'ai rempli mon devoir ; & mon ſort peut changer.

SCENE IV.

ZEMIRE, Troupes de Génies.

(*Danſes de Génies qui rendent hommage à Zemire.*)

ZEMIRE.

MAIS qu'elle cour brillante autour de moi s'empreſſe ?
Eſt-ce à moi que cela s'adreſſe ?
Sur ce trône de fleurs voudroit-on m'élever :
En vérité je crois rêver.

(*Les Génies des Arts font la cour à Zemire.*)

SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

ZEMIRE, *tombant évanouie dans les bras des Fées.*

O Ciel ! AZOR.

De ma laideur effet inévitable !

Zemire ! ah ! revenez de ce mortel effroi !
Je parois à vos yeux un monſtre épouvantable,
D'un pouvoir ennemi tel eſt l'injuſte loi ;
Mais hélas ! ſous ces traits, s'il vous étoit poſſible
De lire dans mon cœur ! il eſt tendre & ſenſible,
Ne me regardez pas, Zemire ; écoutez-moi.
(*Il fait ſigne aux Génies & aux Fées de s'éloigner.*)

ZEMIRE.

Tous mes ſens ſont glacés, à peine je reſpire.

AZOR, *à ſes genoux.*

Et quelle frayeur vous inſpire
Le déplorable Azor tremblant à vos genoux ?

ZEMIRE, *le regarde.*

Ah !... je me meurs. Éloignez-vous,
Si vous ne voulez que j'expire.

AZOR, *ſe releve.*

Vivez. C'eſt à moi d'expirer,
Si vous refuſez de m'entendre.

ZEMIRE, *à part.*

Comme il a l'air craintif ! quelle voix douce & tendre !
(*d'un air timide.*)
N'allez-vous pas me dévorer ?

AZOR.

Qui ? moi ? je veux paſſer ma vie.
A vous plaire, à vous adorer.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais envie.

ZEMIRE, *ſe releve.*

Je commence à me raſſurer.

AZOR.

AIR.

Du moment qu'on aime,
L'on devient ſi doux !
Et je ſuis moi-même
Plus tremblant que vous.
Hé quoi ! vous craignez
L'eſclave timide
Sur qui vous regnez !
N'ayez point de peur :
La haine homicide
Eſt loin de mon cœur.
Du moment, &c.

ZEMIRE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quelle figure horrible ! & quel charmant langage !
Non, cette voix-là ſûrement
N'annonce point un cœur ſauvage !
Et ſa laideur ſans doute eſt un enchantement.

AZOR.

Je ſais donc bien épouvantable !

ZEMIRE.

Mais... vous n'êtes pas beau.

AZOR.

Vous me haïſſez !

ZEMIRE. Non,
Quand on n'eſt pas méchant, on n'eſt point haïſſable.

AZOR.

Et ſi j'ai ſous ces traits un cœur ſenſible & bon ?

ZEMIRE.

Je vous plaindrai.

AZOR.

Zemire, il eſt trop véritable.
Plaignez-moi : l'on ne peut avoir
Sous des traits plus hideux, un naturel plus tendre.

ZEMIRE.

Hélas ! j'oublie à vous entendre,
La peur que j'avois à vous voir.

AZOR.

Oui, Zemire, vous êtes reine
De ce palais & de mon cœur.
Parlez commandez en vainqueur.
Ici tout reconnoît votre loi ſouveraine.
Ici mille innocens plaiſirs
Charmeront votre ſolitude.
Vous avez des talens & vous aimez l'étude ;
Voilà de quoi ſans ceſſer occuper vos loiſirs ;
Les beaux arts, la riche nature,
Des jardins émaillés des plus vives couleurs,
Les oiſeaux, les fleurs,

ZEMIRE.

Ah ! les fleurs !

AZOR.

Vous en aimerez la culture.
Si quelquefois par grace, à vos amuſemens,
Vous devez conſentir que l'amitié ſe joigne,
Vous lui ferez paſſer de bienheureux momens !
Si vous voulez qu'elle s'éloigne,
Je m'en refuſerai les tendres mouvemens.

ZEMIRE.

Mais mon pere ? mes ſœurs ?

AZOR, *vivement.*

Je ſuis riche ; & j'eſpere,
A force de bienfaits, conſoler votre pere.
Qu'il forme des ſouhaits, je les accomplirai :
Je doterai vos ſœurs, je les établirai.
Ils ont perdu leur bien : je les en dédommage.
Et ceux dont je les comblerai,
Seront encore un foible hommage,
Trop peu digne de celle à qui je le rendrai.

ZEMIRE.

Mais, vous m'attendriſſez on ne peut davantage.

AZOR.

Ah ! Zemire !

ZEMIRE.

A vous voir j'accoutume mes yeux.

AZOR.

Hé bien ! commencez donc à vous plaire en ces lieux :

Vous chantez je le ſais, vous chantez à merveille.
En parlant votre voix touche, émeut tous mes ſens :
Ah ! quel charme pour mon oreille,
D'entendre éclater vos accens !

ZEMIRE.

Si vous déſirez que je chante,
Je chanterai.

AZOR.

Quelle bonté touchante !

ZEMIRE.

AIR.

La fauvette avec ſes petits,
Se croit la reine du bocage ;
De leur reveil par ſon ramage,
Tous les échos ſont avertis.
Sa naiſſante famille
Autour d'elle ſautille,
Voltige & prend l'eſſor ;
Raſſemblés ſous ſon aîle ;
De leur amour pour elle,
Elle jouit encor.
Mais par malheur
Vient l'oiſeleur,
Qui lui ravit ſon eſpérance.
La pauvre mere ! elle ne penſe
Qu'à ſon malheur.
Tout retentit de ſa douleur.

AZOR.

Vos chants pour moi ſont une plainte.
Hélas je ne puis réuſſir
A calmer les regrets dont votre ame eſt atteinte.
Ne puis-je au moins les adoucir !

ZEMIRE.

Vous le pouvez.

AZOR.

Comment ! parlez : que faut-il faire ?

ZEMIRE.

Me laiſſer voir encore & mes ſœurs & mon pere.

AZOR.

Autant que je le puis, je vais vous obéir ;
Et vous m'en punirez peut-être.
Dans un tableu magique ils vont ici paroître ;
Mais ſi vous approchez tout va s'évanouir.

SCENE VI.

AZOR, ZEMIRE, *ſur le Théâtre.*
SANDER, FATMÉ, LISBÉ, *dans le Tableau.*

ZEMIRE.

AH ! mon pere ! ah ! mes ſœurs !... hélas ! comme il eſt triſte !
Il pleure. Sa douleur réſiſte
Au ſoin que leur amour prend de les conſoler.
Il me cherche des yeux. Il ſemble me parler.
Ses bras vers moi ſemblent s'étendre.
Ah ! ſi je pouvois y voler !
Si du moins il pouvoit m'entendre !

AZOR.

Cela n'eſt pas poſſible.

ZEMIRE.

Et moi, ne puis-je pas
L'entendre lui-même ?

AZOR.

Ah ! Zémire !

Que me demandez-vous ?

ZEMIRE.

A ce que je désire

Vous vous refusez.

AZOR.

Non. Mais je suis sûr, hélas !

Qu'en vous obéissant je me trahis moi-même.

Leurs plaintes vont me rendre odieux, je les vois.

Mais vous le voulez : je vous aime ;

Vous allez entendre leur voix.

SANDER, FATMÉ, LISBÉ.

TRIO en sourdine.

SANDER.

Ah ! laissez-moi, laissez-moi la pleurer.

A mes regrets laissez-moi me livrer.

FATMÉ & LISBÉ.

Mon pere, hélas ! cessez de la pleurer.

A vos regrets cessez de vous livrer.

SANDER.

Qui m'aimera jamais comme elle ?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

SANDER.

Qui me rendra ce tendre zele ?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

Croyez la voir.

SANDER.

Oui, je la vois.

Je crois l'entendre qui m'appelle !

FATMÉ & LISBÉ.

Nous vous aimons.

SANDER.

Je le sais bien.

Mais ma Zemire !

Ah ! ma Zemire !

Revien, revien !

Sans toi j'expire.

Revien, revien !

FATMÉ & LISBÉ.

Sans toi, Zemire,

Ton pere expire.

Révien, revien !

ZEMIRE, *se précipitant vers le Tableau.*

Ah ! mon pere ! (*Tout disparoît.*)

SCENE VII.

ZEMIRE, AZOR.

ZEMIRE, *à Azor.*

AH ! cruel ?

AZOR.

Je vois l'avois prédit,

Vous-même avez detruit le charme.

ZEMIRE.

L'état de mon pere m'alarme.

Laissez-moi l'aller voir.

AZOR.

Qu'ai-je fait ?

ZEMIRE.

Il languit,

Il s'affligit, il ſe déſeſpere.
Ah ! laiſſez-vous toucher par les larmes d'un pere.

AZOR

Non, ceſſez, Zemire ceſſez.
Je vous aime, & je meurs ſi vous m'êtes ravie.

ZEMIRE.

Pour raſſurer mon pere lui rendre la vie,
Une heure, un moment, c'eſt aſſez.

AZOR.

Ah ! quel eſt ſur moi votre empire,
Allez, allez le voir ce pere tant aimé :
Raſſurez ſon cœur alarmé :
Dites-lui que pour vous, que par vous je reſpire :
Que je vous ſuis ſoumis que vous m'avez charmé :
Mais Zemire je vous conjure
De revenir.

ZEMIRE.

Je vous le jure.

AZOR.

Regardez le ſoleil près d'achever ſon tour ;
Si je le vois coucher avant votre retour,
Dès ce moment je déſeſpere,
Je finis mon malheureux ſort ;
Et vous direz à votre pere :
» Il n'eſt plus, j'ai cauſé ſa mort.

ZEMIRE.

Moi ! cauſer votre mort ! j'en ſerois bien fâchée !
Non, vous avez tant de bonté,
Et mon ame en eſt ſi touchée, (*à part.*)
Que pour vous... Ah ! le ſort lui devoit la beauté.

AZOR.

Il dépendra de vous d'en réparer l'injure.
Je vous remets ma vie & félicité.
Allez. Si vous êtes parjure.
Je ne punirai point votre infidélité.
Cet anneau vous rend libre. En le portant, Zemire,
Vous n'êtes plus en mon pouvoir ;
Et je vous le confie.

ZEMIRE.

O bonté que j'admire !

AZOR.

Mais ſi vous me voulez revoir.
Quittez-le & dans l'inſtant vous me ſerez rendue.

ZEMIRE.

Cette confiance m'eſt due ;
Et j'en mériterai ce gage en ne le quittant.

AZOR.

Adieu. N'oubliez pas celui qui vous attend.

(*Le Théâtre change & repréſente la maiſon de Sander.*)

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER, *assis, & appuyé tristement sur une table.*

QUEL malheur est le mien !

ALI, *effrayé.*

Ah ! Monsieur !

SANDER.

Qu'est-ce encore ?

ALI.

Dans l'air. . .

SANDER.

Hé bien dans l'air. . .

ALI.

J'ai vu. . .

SANDER.

Quoi ?

ALI.

Je l'ignore.

AIR.

Je suis encor tremblant.
C'est comme un char volant,
Ou bien c'est un nuage.
Non, c'est un char brûlant,
Volant
Sur un nuage.
Je l'ai bien vu j'en suis transi ;
J'ai peur qu'il ne descende ici.
A l'équipage
Sont attélés
Deux beaux serpens aîlés,
De leurs geules béantes
N'ai-je pas vu les dents !
Leurs prunelles brûlantes
Sont deux charbons ardens.
J'en suis encor tremblant.
C'est comme un char volant.
Ou bien c'est un nuage.
Non, c'est un char brûlant,
Volant sur un nuage.
Ou bien peut-être ce n'est rien.
Quand on a peur, on n'y voit
pas si bien.

SANDER.

Et que me fait à moi ce char ou ce nuage ?

ALI.

Ho ! rien, mais c'est encor là,
Quelqu'un de ces Messieurs-là,
Qui pour son plaisir voyage.

SCENE II.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBÉ, SANDER, ALI.

FATMÉ & LISBÉ.

VOILA ma sœur.

ZEMIRE.

Mon pere !

SANDER.

Ah ! ma fille est-ce toi ?
Est-ce bien toi que je revoi ?

ZEMIRE.

C'eſt Azor, c'eſt lui qui m'envoie.
Il permet que je vous revoie :
Il n'a pu me le refuſer.
Je n'ai qu'un moment, je l'emploie,
Mon pere, à vous déſabuſer.
Ceſſez de gémir & de craindre ;
Avec lui je ſuis moins à plaindre ;
Oui, bien moins que vous ne croyez.
Il a pour moi, vous le voyez.
Les ſoins les plus touchans, l'amitié la plus tendre.
Il ſe prive de moi : c'eſt un pénible effort !
Et je ſens tous les maux qu'il éprouve à m'attendre.

SANDER.

Quoi !

ZEMIRE.

Si je différois, je cauſerois ſa mort.
Ne vous affligez plus mon pere, ſur mon ſort.
Je ſuis heureuſe. Adieu.

SANDER, *vivement.*

Ciel ! que viens-je d'entendre.
Ma fille tu veux me quitter ?

ZEMIRE.

J'ai promis ; il m'attend, & je dois m'acquitter ?

SANDER.

Cruelle enfant ! tu veux abandonner ton pere !
Tu ne ſais pas les maux que tu m'a fait ſouffrir.

ZEMIRE.

Pour vous ſauver j'ai dû m'offrir.
Mais au lieu d'une maître ſevere,
Je trouve un ami généreux,
Non, il n'eſt pas méchant, il n'eſt que malheureux.

SANDER.

Tu le plains.

ZEMIRE.

Hélas ! il me ſemble
Qu'il n'étoit pas né ce qu'il eſt.
Tenez, quand nous ſommes enſemble,
On diroit que c'eſt lui qui tremble,
Qu'il eſt perdu, s'il me déplaît.

SANDER.

Doux & timide en apparence,
Dans le piege il veut t'engager ;
Et tu n'en vois pas le danger.

ZEMIRE.

Non, mon pere ; j'ai l'aſſurance.
Qu'il me chérit de bonne foi.

SANDER.

Ma fille je ſais mieux que toi
Quelle eſt ſa coupable eſpérance.

ZEMIRE.

Il veut vous combler de bienfaits.

SANDER.

Qu'il garde ses biens que je hais ;
Et qu'il n'attende rien de ma reconnoissance.
Mes biens à moi sont mes enfans.
Rien au prix de leur innocence.

ZEMIRE.

Vous l'outragez, mon pere.

SANDER.

Et toi, tu le défends :
Quel sentiment pour lui dans ton ame s'éleve !

ZEMIRE.

La pitié.

SANDER.

Malheureuse ! acheve.
Par ses enchantemens il t'aura su toucher ?
Il t'intéresse !

ZEMIRE.

Hé oui, mon pere, il m'intéresse.

SANDER.

Il aura surpris ta tendresse.

ZEMIRE.

Oui, son sort m'attendrit ; je ne puis le cacher.

SANDER.

Quoi, ce monstre !

ZEMIRE.

Daignez m'entendre & soyez juge :
Seule, sans appui, sans refuge,
Il me tenoit en son pouvoir.
J'ai désiré de vous revoir ;
Il l'a permis ; c'est peu : vous allez voir s'il m'aime.
Il me rend rend libre, il veut lui-même
Que de moi seule ici dépende mon destin.
Il mourra si je l'abandonne ;
Et j'en ai le pouvoir ; c'est lui qui me le donne :
En voilà le gage certain. (*Elle lui montre l'anneau.*)

SANDER.

Cet anneau ?

ZEMIRE.

Cet anneau me rend indépendante

SANDER.

Du pouvoir du Génie ?

ZEMIRE.

Et de sa volonté.

SANDER.

Je respire. Ah ! ma fille !

ZEMIRE.

Est-ce de sa bonté
Une preuve assez éclatante ?

SANDER.

Ce n'est donc que moi désormais,

Que peut menacer sa colere ?
Garde-toi de quitter cet anneau.

ZEMIRE.

Quoi, mon pere !
Vous voulez !...

SANDER.

Garde-toi de le quitter jamais.

ZEMIRE.

Et celui qui m'attend, ce malheureux qui m'aime,
Je l'aurai donc trahi ? j'aurai fait son malheur ?
Ah ! plutôt, laissez-moi devoir tout à lui-même.
S'il est sincere & bon, j'attends tout de son cœur.
S'il est méchant, s'il a pu feindre,
Et s'il a voulu m'éprouver,
Pour vous, en l'offensant, que n'ai-je pas à craindre ?
Mon pere, & de vos bras s'il venoit m'enlever !

SANDER.

Qu'il vienne.

ZEMIRE.

Laissez-moi, laissez-moi vous sauver.

DUO.

ZEMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZEMIRE.

Non ; vous n'avez plus d'espoir,
Plus d'espoir que dans mes larmes.

SANDER.

La nature au désespoir,
S'expose à tout sans alarmes

ZEMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZEMIRE.

Ah ! mon pere !

SANDER.

Je suis pere.

ZEMIRE.

Si jamais je vous fus chere,
Laissez-moi fuir ce séjour.

FATMÉ & LISBÉ.

Que ne puis-je à sa colere,
Aller m'offrir à mon tour !

SANDER.

Et ma fille m'est plus chere,
Que la lumiere du jour.

ZEMIRE.

Lui-même en ces lieux peut-être,
Va paroître.
Ah ! l'aisse-moi.

SANDER.

Qu'il paroisse.
Ma tendresse,
Ne me laisse
Aucun effroi.

ZEMIRE.

Ma craintive obéissance.
Peut désarmer sa rigueur.
La jeunesse & l'innocence
Ont bien de droit sur un cœur.

FATMÉ & LISBÉ.

La craintive obéissance, &c.

SANDER.

J'obtiendrai par ma constance.
Qu'il te rende à ma douleur :
Et si ma douleur l'offense,
Qu'il me déchire le cœur.

ZEMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir, &c.

FATME & LISBÉ.

Ah ! je tremble, &c.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir, &c

ZEMIRE, *jettant l'anneau.*

Mes sœurs consolez votre pere.

SANDER.

Ma fille, elle échappe à mes yeux!

FATMÉ & LISBÉ.

Mon pere!

SANDER.

Laissez-moi, le jour m'est odieux.
Je veux sur moi du monstre attirer la colere.

(*Le Théâtre change, & représente une partie des jardins d'Azor. C'est un endroit sauvage, ou une grotte.*)

SCENE III.

AZOR, *seul.*

Recitatif obligé.

LE soleil est caché dans l'onde;
Et Zemire ne revient pas!
J'ai tout perdu. Que fais-je au monde?
Zemire m'abandonne; elle veut mon trépas.

AIR.

Toi Zemire, qui j'adore,
Tu m'as donc manqué de foi?
Et pourquoi vivrois je encore?
Je n'inspire que l'effroi.
Le jour est affreux pour moi.
Ah! dans ma douleur extrême
Si je voulois me venger!...
Qui? moi! punir ce que j'aime!
C'est un crime d'y songer.
Non, je ne puis me venger.
Mon sort s'accomplit je succombe.
Cette grotte sera ma tombe.
C'est trop souffrir;
Il faut mourir.

(*Il tombe dans la grotte.*)

SCENE IV.

ZEMIRE, *seule.*

AIR.

AZOR! en vain m'a voix t'appelle.
L'écho des bois.
Répond seul à ma voix.
Revois Zemire. Elle est fidelle.
Elle consent à vivre sous tes loix.
Azor! en vain ma voix t'appelle,
Hélas! plus que moi même,
Je sens que je t'aimois;

Et dans ce moment même,
Plus que jamais,
Je t'aime, Azor, je t'aime...

(*Le Théâtre change, & représente un Palais enchanté; Azor y paroît sur un trône dans tout l'éclat de sa beauté.*)

SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

AZOR.

ZEMIRE!

ZEMIRE.

Azor!... ô ciel où suis-je?

AZOR.

Aux vœux d'Azor.
Le Ciel vous rend plus belle encor.

ZEMIRE.

Qui vous, Azor! est-il croyable!

AZOR.

Oui, je suis ce monstre effroyable,
Que malgré sa laideur, vous n'avez point haï.
Mais vous rompez le charme : il est évanoui.
C'est vous qui me rendez à mon peuple, à moi-même
Le trône où je remonte, est un de vos bienfaits.
Venez-y prendre place, & que le diadême
Soit le moins cher des dons que je vous fais.

ZEMIRE.

Quel bonheur quel prodige, & c'est moi qui l'opere!

AZOR.

Pour vous la Fée, en sa colere.
Se laisse à la fin désarmer.

ZEMIRE.

Ah! que je vous ai plaint!

AZOR.

Sa rigueur trop severe.
M'avoit laissé, Zemire, un cœur pour vous aimer.

ZEMIRE.

Et c'étoit assez pour me plaire.
Achevez. Rendez-moi mon pere.

AZOR.

Vous l'allez voir.

ZEMIRE.

Je veux le voir?

AZOR.

Vous allez être en son pouvoir.

SCENE VI.

ZEMIRE, AZOR, LA FÉE, *ramenant* SANDER, FATMÉ, LISBÉ & ALI.

LA FÉE, *sans se montrer.*

PERE vertueux & sensible,
Revois ta fille.

ZEMIRE, *se jettant dans les bras de son pere.*

Ah !

AZOR, *à Sander.*

Tu le vois,
Comme elle est soumise à tes loix.

ZEMIRE, *à son pere.*

C'est Azor.

SANDER.

Je sais tout.

ZEMIRE.

Serez-vous inflexible ?

AZOR.

Pardonne, hélas ! soit généreux,
Et plus heureux s'il est possible,
Que tu n'as été malheureux.

ZEMIRE, *suppliante.*

Mon pere !

AZOR.

Oui de toi-même il faut que je l'obtienne.
Ta fille t'est rendue ; & de ta volonté
Dépendra ma félicité ;
Je n'ose dire encor, la sienne.

SANDER.

Ah ! faites son bonheur ; & quoiqu'il m'ait coûté,
Croyez-vous que je m'en souvienne ?

SCENE DERNIERE.

LA FÉE, Sa Cour, & les Acteurs précédens.

LA FÉE.

AZOR, tu vois que la bonté
A tous les droits de la beauté.
Sur les cœurs étends son empire ;
Et que sous ma loi
Tout ce qui respire,
Adore Zemire,
L'adore avec toi.

La Cour de la Fée célebre l'hymen d'Azor & de Zemire.

(*Le Ballet commence.*)

DUO.

ZEMIRE, AZOR.

Amour, Amour, quand ta rigueur

Met à l'épreuve un jeune cœur,
A quelles peines tu l'expoſes !
Qui mieux que moi ſaura jamais
Quels ſont les maux que tu nous cauſes !
Quels ſont les biens que tu nous faits ?

SEXTUOR.

Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.
De nos malheurs plus de trace.
Ils ſont paſſés ſans retour.
Ah ! le beau jour !
Rendons grace
Rendons grace à l'amour.

ZEMIRE & AZOR.

Vous plaire eſt mon ſeul déſir.
Vous rendre { heureuſe fait ma gloire / heureux eſt ma gloire.

SANDER, FATMÉ, LISBÉ, ALI.

J'ai peine encore à le croire,
Tous enſemble.
Que de gloire & de plaiſir !
Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.

Le Ballet termine le Spectacle.

FIN.

On trouve à Avignon, chez ALPHONSE BERENGUIER, Imprimeur-Libraire, près les ci-devant Jésuites ; un Assortiment de Pieces de Théâtre, Anciennes et Modernes, imprimée dans le même goût.

LA BELLE ARSENE,

COMÉDIE-FÉERIE

EN QUATRE ACTES, EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES,

eprésentée à Fontainebleau, le 6 novembre 1773 ; *et à Paris, le* 14 *août* 1775.

Les Paroles sont de M. FAVART.
La Musique de M****.

Serviet æternum qui parvo nesciet uti.
HOR.

Rien n'eſt plus périlleux,
Que de quitter le bien pour être mieux.
VOLT.

A AVIGNON,

Chez ALPHONSE BERENGUIER, Imprimeur-Libraire,
près les ci-devant Jésuites.

An Troiſieme.

PERSONNAGES.

ARSENE,

ALCINDOR, Chevalier Français, amant d'Arsene.

LA FÉE ALINE.

ARTUR, Ecuyer d'Alcindor.

EUGENIE,

MYRIS,

LE CHARBONNIER.

DAMES ET CHEVALIERS.

NYMPHES DE SUITE D'EUGENIE.

QUATRE GARÇONS CHARBONNIERS.

Le Théâtre représente un salon richement décoré.

La Scene est à Paris, pendant les deux prémiers Actes, et l'action se passe sous le regne de Henri II et de Catherine de Médicis.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALCINDOR.

ARIETTE.

AH ! quel tourment !
Pour un Amant tendre et fidelle,
D'aimer une beauté cruelle,
Et sans l'espoir d'être heureux en l'aimant.
J'ai vu de prés la mort, et d'une ame intrépide
J'aurois bravé les enfers et les cieux;
Mais j'aime, j'aime, et devant deux beaux yeux
Je suis tremblant, je suis timide.
Ce sont mes Rois, ce sont mes Dieux,
Et de mon sort leur puissance décide.
Mais quel tourment, etc.

SCENE II.

ALCINDOR, ARTUR.

ARTUR.

C'Eſt mon cher maître ! on vous croyoit perdu ?
A tous nos vœux nous voilà donc rendu.
Votre départ étoit un grand myſtere,
Même pour moi ; j'en ai le cœur ſerré.

ALCINDOR.

Lorſqu'un ſecret doit reſter ignoré,
Il faut avoir grand ſoin de te le taire.

ARTUR.

Mais vous ſaviez qu'on donnoit un tournois,
Vous euſſiez fait briller votre vaillance.
N'avez-vous plus l'ardeur, qui, tant de fois,
Vous fit nommer un des preux de la France ?

ALCINDOR, *ſouriant.*

Et, ſelon toi, j'ai fait une imprudence ?

ARTUR.

Aſſurément, on vous a prévenu.
Un Chevalier étranger, inconnu,
Viſiere baſſe, a paru dans l'arene ;
Et ſon cartel, noblement préſenté,
Annonce à tous que nulle autre beauté
N'eſt comparable à la beauté d'Arſene.

ALCINDOR.

Il a bien fait, & j'en ſuis enchanté.

ARTUR.

ARIETTE.

Au bruit des tambours, des tymbales,
Des trompettes et des cymbales,
Ce preux et galant Chevelier

Se fait ouvrir fiérement la barriere ;
Le nom d'Arsene étoit sur sa banniere,
Sur son écu, sur son cimier.
Avec assurance,
Il s'avance ;
Il pique un superbe coursier,
Qui, comme un trait part et s'élance.
Rien ne fait résistance
A ce brave guerrier.
Autant de fois qu'il fournit sa carriere,
Autant de Chevalier roulent sur la poussiere.
Fanfare, à l'instant mille cris
Célebrent sa valeur et la beauté d'Arsene :
On le mene en triomphe à notre auguste Reine ;
De ses mains il reçoit le prix.

ALCINDOR.

Et penses-tu qu'Arsene soit flattée ?

ARTUR.

Je n'en crois rien ; car tout lui semble dû.
Sur son orgueil elle est si haut montée,
Que ce qu'on fait pour lui plaire est perdu.

ALCINDOR.

Soupçonne-t-on quel est cet inconnu ?

ARTUR.

Jusqu'à présent tout le monde l'ignore.
C'est quelque fou, qui sans doute l'adore ;
Mais je ne sais s'il sera bien venu.

ALCINDOR.

Je le connois, & j'ai sa confiance ;
Il aime Arsene avec....

ARTUR, *l'interrompant.*

Extravagance.
Car ce n'est pas marquer un esprit sain,
Que de servir une Belle orgueilleuse,
Qui, sans sujet, sourit avec dédain,
Et dont l'humeur fiere & capricieuse...

ALCINDOR.

Qu'oses-tu dire ?

ARTUR.

Eh ! mais, la vérité.
Je conviendrai qu'Arsene est la plus belle.

ALCINDOR, *avec chaleur.*

Ah ! quand on est aussi parfaite qu'elle,
On peut avoir cette noble fierté,
Qui, d'un grand cœur, marque la dignité,
Qui nous impose & qui force notre ame
A ce respect qu'on doit à la beauté.

ARTUR.

Votre respect nourrit sa vanité,
Et tant d'égards nuisent à votre flâme.
Redevenez galant comme autrefois,
Et reprenez ce brillant caractere,

Ce ton léger, toujours certain de plaire,
Et qui rangeoit tous les cœurs sous vos lois.

ALCINDOR, *d'un ton imposant.*

Tais-toi.

ARTUR.

Seigneur....

ALCINDOR, *lui donnant un bracelet de diamans.*

Je te remets ce gage.
Tu vas conduire ici nos Chevaliers :
La belle Arsene en recevra l'hommage.
On doit toujours présenter les lauriers
A qui nous fait inspirer du courage.

ARTUR.

Je m'en doutois ; c'est vous, c'est vous, Seigneur,
Qui du tournois avez eu tout l'honneur.

ALCINDOR.

Garde-toi bien de me faire connoître.

ARTUR.

De mon transport pourrai je être le maître ?

ALCINDOR.

Observe-toi. Crains, si tu me trahis....

ARTUR.

Ah ! si j'osois...

ALCINDOR.

Tu m'entends, obéis.

SCENE III.

ALCINDOR, *seul.*

SI mon secret étoit connu d'Arsene,
Je paroîtrois en exiger le prix ;
Et si son cœur n'approuve pas ma chaîne,
Je gémirai sans être moins épris.

SCENE IV.

ALINE, ALCINDOR.

ALINE.

COmptez sur moi, reconnoissez Aline.

ALCINDOR.

Puissante Fée, un amour malheureux...

ALINE.

Eclaircissez l'humeur qui vous domine,
Brave Alcindor ; je protége vos feux.

ALCINDOR.

Puis-je espérer un secours généreux ?

ALINE.

Il est un jour, un seul jour dans l'année,
Où par les lois de notre destinée,
Notre pouvoir demeure suspendu.
Sans vous, ma vie eût été terminée :
Je m'en souviens.

ALCINDOR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

ALINE.

Et moi je veux adoucir votre peine.
Non, non, jamais un bienfait n'eſt perdu.

ALCINDOR.

Changez, changez pour moi le cœur d'Arſene.

ALINE.

Tout mon pouvoir ne peut rien ſur un cœur ;
Mais, par degrés, il faut que je l'amene
Juſques au point de ſentir ſon erreur.
Je ne veux pas contraindre ma filleule ;
Je l'aime trop.

ALCINDOR, *vivement.*

Ne cherchez que ſon bien,
Et tout entier ſacrifiez le mien ;
Ma vie encore.

ALINE.

Mon Arſene eſt bégueule ;
C'eſt un travers qui vient de vanité.
Pour la changer l'amour eſt le ſeul maître.
Indifférente, une jeune Beauté
N'eſt pas parfaite, & croit cependant l'être :
L'encens lui ſemble un tribut mérité ;
Mais quand l'amour vient à ſe faire entendre,
Lorſqu'un amant a l'art de l'émouvoir,
La défiance alors vient la ſurprendre,
De ſes défauts la fait appercevoir.
La modeſtie annonce une ame tendre :
Avec ardeur elle tâche d'avoir
Ce qu'elle croit qui lui manque pour plaire ;
Et dès qu'on veut refondre un caractere,
C'eſt à l'amour qu'appartient ce pouvoir.

ALCINDOR.

De ce portrait Arſene eſt le contraire.

ALINE.

ARIETTE.

Il ne faut pas vous alarmer,
Un tems vient qu'on eſt moins ſévere.
Lorſque l'on cherche à tout charmer,
On eſt bien près de s'enflammer ;
Et toujours le déſir de plaire
Annonce le beſoin d'aimer.
C'eſt en vain que la plus rebelle
Contre l'amour voudroit s'armer :
Penchant d'amour n'ait avec elle,
Penchant qu'on ne peut réprimer,
Par ſes efforts elle décele
Le feu qu'elle croit renfermer :
Il ne faut qu'une étincelle
Pour l'enflammer ;
Et l'amour, d'un coup d'aile,
Sait l'animer.
Il ne faut pas, etc.
Veut-on de ſa maîtreſſe
Soumettre la fierté,
Il faut avec adreſſe
Piquer ſa vanité.

ALCINDOR.

Je dois plutôt vaincre ſa réſiſtance
Par mes ſoupirs, mon reſpect, ma conſtance.

ALINE.

Non ; le reſpect eſt bon, mais modéré.
Je vois de loin, en qualité de Fée,
Un ſiecle heureux, où l'eſprit éclairé
Erigera nos faveurs en trophée ;
Et la beauté, plus facile en ſon choix,
N'attendras pas le haſard d'un tournois.

ALCINDOR.

Il faut au moins mériter une belle.

ALINE.

Croyez-vous donc cette loi bien formelle ?

ALCINDOR.

Oui.

ALINE.

C'eſt ſelon.

ALCINDOR.

Comment ?

ALINE.

Il ſe pourroit
Qu'une beauté trop long-tems attendroit :
On perd ainſi le beau temps de la vie.
Mon cher enfant, je vous le dis bien bas,
La patience eſt une duperie.

ALCINDOR.

Tout Chevalier hardi dans les combats,
Devient timide, & tremble auprès des Dames.

ALINE.

Cet abus-là ne ſubſiſtera pas.
Quand on eſt Fée, on connoît bien les femmes.
Arſene ici va ſe rendre bientôt :
Le trop d'égard eſt ſouvent un défaut.
Promettez-moi de vous laiſſer conduire,
Ou je ſerai la premiere à vous nuire.
Oui. Jurez-moi de ſuivre exactement
Tous mes conſeils.

ALCINDOR.

Je vous en fait ſerment.

ALINE.

Pour triompher de ce cœur ſi ſévere,
Après avoir employé la fadeur,
Qui, ſelon moi, ne réuſſira guere,
Uſez alors d'un moyen tout contraire.
De cet effort dépend votre bonheur.

ALCINDOR.

Que je m'expoſe à toute ſa colere !

ALINE.

Sans vous troubler bravez ſon fier accueil,
Et leſtement rabaiſſez ſon orgueil,
En la traitant d'une façon légere.
Sachez de moi, Chevalier ſi fameux,

Que quelquefois, poliment téméraire,
Un amant doit être un peu hasardeux;
L'art de l'amour tient de l'art de la guerre.

SCENE V.

ALCINDOR, *seul.*

Moi feindre! moi j'userois de détour,
Lorsque mon cœur est plus pur que le jour!
Quoi! je pourrois offenser ce que j'aime!
Je l'aperçois... Ah! mon trouble est extrême!

SCENE VI.

ALCINDOR, *dans un coin du Théâtre.* ARSENE, *entrant par la porte du fond, suivie de ses pages & de ses femmes.*

ARSENE, *à ses pages d'un ton de dignité.*

Délivrez-moi de ces petits Seigneurs,
Froids courtisans, fades complimenteurs.
Dites à tous que je ne vois personne.
(*La suite d'Arsene se retire.*) (*à part.*)
Pour quinze jours j'en aurois des vapeurs.
Mais Alcindor ne vient pas. Il m'étonne.

SCENE VII.

ALCINDOR, ARSENE.

ARSENE, *appercevant Alcindor.*

Ah! ah! Monsieur, vous voilà de retour!...

ALCINDOR.

Du même trait ayant l'ame percée....
Vous seule étant l'objet de ma pensée....

ARSENE.

Ah! quel ennui! parler encor d'amour!
De vingt amans je me vois obsédée.
Tout entrepris l'un m'aborde en tremblant:
Son pauvre esprit, sans avoir une idée,
Reste en chemin, & s'éteint en parlant,
Après m'avoir bêtement regardée.
Plus sot encore, un autre lestement
S'imagine être une bonne fortune,
Et se croit sûr de m'en procurer une,
En voulant trop brusquer le sentiment.
D'un ton pédant un troisieme s'exprime;
Et beau parleur, il croit être sublime,
Et me séduire, en disant platement,
Que son amour est fondé sur l'estime.
Que ne l'est-il sur mon amusement!
Enfin, de tout je me vois la victime,
Et leur ennui m'assiége à tout moment.
J'en découvre un encor pour mon tourment.

ALCINDOR.

Aucuns portraits ne sont égaux aux vôtres;

C'est

C'eſt m'ordonner de vous fuir.

ARSENE.

Franchement,
Vous me plaiſez un peu plus que les autres :
J'ai le bonheur de vous voir rarement.

ALCINDOR.

Je ſuis touché de ce doux compliment. (*à part.*)
Voilà le prix de l'amour le plus tendre ! (*à Arſene.*)
Selon Madame, un mortel eſt trop vain,
Quand il aſpire au don de votre main ?

ARSENE.

Et de quel droit oſe-t-il y prétendre ?

ARIETTE.

Non, non, j'ai trop de fierté
pour me ſoumettre à l'eſclavage :
Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut être arrêté.
Non, non, j'ai trop de fierté
Pour me ſoumettre à l'eſclavage.
A des égards l'hymen m'engage,
Je chéris ma liberté ;
Je prétends en faire uſage ;
Ma regle eſt ma volonté.
On perd ſon autorité,
Dès l'inſtant qu'on la partage.
Non, non, etc.

ALCINDOR.

Je vois qu'il faut renoncer à vous plaire.

ARSENE.

Pour réuſſir, qu'avez-vous oſé faire ?
N'avez-vous pas abandonné ces lieux,
Lorſqu'au tournois vous auriez dû paroître ?

ALCINDOR.

Par vos mépris vous m'avez fait connoître
Que mon aſpect vous étoit odieux.

ARSENE.

Odieux ! non ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Pourquoi venir encor vous préſenter ?

ALCINDOR.

Je viens ici pour vous féliciter....

ARSENE.

De quoi, Monſieur ?

ALCINDOR.

On dit que de la joûte
Un inconnu vient d'obtenir le prix.
Il vous le doit : vous l'inſpirez, ſans doute.
De ſes ſuccès je ne ſuis pas ſurpris.
A-t-il trouvé le moyen de vous plaire ?

ARSENE, *à part.*

Il eſt jaloux, & je veux le piquer. (*Haut.*)
Eh bien ! Seigneur, puiſqu'il faut m'expliquer,
Il me plaît fort.

ALCINDOR, *à part & avec joie.*

Dieu ! pourroit-il ſe faire ?

(*On entend un prélude de marche.*)

ARSENE.

Quel bruit entends-je, & qu'eſt-ce que je vois ?

ALCINDOR.

En devez-vous concevoir des alarmes ?
C'eſt, à coup ſûr, l'inconnu du tournois,
Qui vient ici rendre hommage à vos charmes.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ARTUR, CHEVALIERS ET DAMES. (*On apporte des faiſceaux de lances briſées ; des écus & des caſques rompus, témoignages de la victoire remportée par l'inconnu du Tournois.*)

ARTUR, *avec le Chœur.*

DE la part du vainqueur, nous venons en ces lieux
Déposer à vos pieds le prix de son courage.
Sans oser paroître à vos yeux,
Son respect, son amour, vous présentent ce gage.
S'il a votre suffrage,
Son sort est glorieux.

ARTUR, *en préſentant à Arſene un bracelet de diamans.*

Je parle au nom d'un chevalier fidelle :
Ce prix flatteur, que par vous il obtient,
Eſt un tribut qu'il offre à la plus belle.
D'un noble feu vous enflammiez ſon zele,
Et plus qu'à lui ce don vous appartient.

ARSENE.

Je lui rends grace, il a tout l'avantage.
Ce noble prix n'eſt dû qu'à ſa valeur.
Si j'acceptois un ſi brillant hommage,
On ſe croiroit quelques droits ſur mon cœur.
Que ce préſent ſoit remis à ſon maître,
Et dites-lui qu'il ſoit bien convaincu
Que mon déſir n'eſt pas de le connoître.
Ce Chevalier, s'il eût été vaincu,
M'expoſoit donc à partager ſa honte ?
Il eſt vainqueur ; mais s'il a prétendu
Un autre prix, c'eſt en vain qu'il y compte.

ARTUR.

Oh ! pour le coup, me voilà confondu !
(*à Alcindor voulant lui rendre le bracelet.*)
Et bien ? Seigneur, préſentez donc vous-même...

ALCINDOR, *le repouſſant.*

Tu m'as trahi !

ARSENE.

Ma ſurpriſe eſt extrême !
Comment ! c'eſt vous, Seigneur !

ALCINDOR, *à part.*

(*Haut.*) Je ſuis perdu !
J'aurois voulu en faire un myſtere ;
Mais.... malgré moi, le ſecret éclaté...
Ce que j'ai fait un autre eût pu le faire ;
Je ne dois pas en tirer vanité.

ARIETTE.

La Beauté fait toujours voler à la victoire :
Jusques aux Cieux son triomphe est porté ;
Et sans l'espoir de plaire à la Beauté,
On ne connoîtroit pas tout le prix de la gloire.
(*Le Chœur répete les mêmes paroles.*)

ALCINDOR.

Sexe charmant, sexe enchanteur !
Vous inspirez la fierté du courage.
Les talens et les arts, tout devient votre ouvrage.
Vous disposez de notre cœur.
C'est vous qui, d'un souffle de flamme,
C'est vous qui nous créez une ame.
A la nature on doit le jour,
C'est à vous que l'on doit l'amour.
(*Avec le Chœur.*)
La Beauté fait toujours voler à la victoire, etc.

ARSENE, *à part.*

Je vois qu'il veut me forcer à l'aimer. (*Haut.*)
Je suis sensible autant que je puis l'être,
Aux sentimens que vous faites paroître.
Plus que jamais je sais vous estimer ;
Mais ayez soin de supprimer vos fêtes.
On me croiroit au rang de vos conquêtes ;
Vous-même aussi vous pourriez présumer.
Retenez bien ce que je vais vous dire :
Jamais l'amour n'aura sur moi d'empire ;
Et pour ne pas connoître son pouvoir,
Je ne dois plus m'exposer à vous voir. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

ALCINDOR, *seul.*

Quel sort fatal, quel charme insurmontable,
Me fait aimer cet esprit intraitable !
Si j'en croyois... Modérons ce transport ;
Suivons ses pas, & décidons mon sort.
(*Alcindor suit Arsene. Les Chevaliers & les Dames se retirent par un côté opposé.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le même Salon.

SCENE PREMIERE.

ALCINDOR.

ARIETTE.

Le désespoir m'entraîne,
Il déchire mon cœur.
Amour dont la rigueur
Appesantit ma chaîne,
Es-tu Dieu du bonheur ;
Non, non, tu n'est qu'un Dieu de rage et de fureur,
Malheureux Alcindor
Ton espérance est vaine ;
Que puis-je faire encor

Pour soulager ta peine.
J'adore un inhumaine ;
Je n'attends que la mort,
Pour terminer mon sort ;
Je n'attends que la mort.
Le désespoir m'entraîne, etc.

SCENE II.

ARSENE, ALCINDOR.

ARSENE.

EH quoi ! Monsieur, vous n'êtes pas parti ?

ALCINDOR, *à part.*

Oui, je suivrai la volonté d'Aline.
Cruel effort ! mais je m'y détermine.

ARSENE.

Que dites-vous ?

ALCINDOR, *avec une froideur affectée.*

Que j'ai pris mon parti.
J'ai réfléchi sur votre caractere :
Assurément vous avez l'art de plaire.

ARSENE.

Ah ! vous allez de nouveau m'excéder !

ALCINDOR.

C'est mon dessein.

ARSENE.

Comment ?

ALCINDOR.

Eh ! oui, sans doute. *à part.*
Je vous afflige. Ah ! combien il m'en coûte ! (*Haut.*)
Tout ce que j'ose à présent demander...
Ce que j'attends de votre bienfaisance...
C'est d'augmenter, s'il se peut, , ma souffrance...
De redoubler vos mépris, vos froideurs...
Oui, j'ai besoin de toutes vos rigueurs,
Pour me guérir de mon extravagance.

ARSENE.

Vous me tenez un langage nouveau ;
Mais, Chevalier, vous êtes en démence.

ALCINDOR.

Oui, je vous aime encor.

ARSENE.

Quelle apparence !

ALCINDOR.

J'aurois sans doute aimé jusqu'au tombeau,
Si j'avois eu du moins quelqu'espérance :
Heureusement j'ai reçu mon congé,
Et de vos fers avant peu dégagé...

ARSENE.

Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine.

ALCINDOR, *vivement.*

Non ; grace enfin à votre humeur hautaine,
D'un fol amour je serai corrigé.

ARSENE.

Vous me manquez de respect.

ALCINDOR.

Ah ! Madame !
J'aurai toujours dans le fond de mon ame
Tout le respect, les égards mérités...
J'aurai pour vous l'estime la plus grande...
Mais plus d'amour, vous me le permettez....

ARSENE, *fierement.*

Je le permets, & de plus le commande :
Sur ce point-là mon cœur s'est expliqué. (*Négligemment.*)
Si je voulois, malgré votre air piqué,
Et cet éclat qu'indecemment vous faites,
D'un seul regard, avec un mot plus doux,
Je vous ferois tomber à mes genoux ;
Mais c'est un art que je laisse aux coquettes.

ALCINDOR.

Mais on pourroit soupçonner que vous l'êtes.

ARSENE, *avec surprise.*

Qui ? moi ?

ALCINDOR.

Vous-même, & dans le fond du cœur
Vous n'avez pas cet excès de froideur...
Non, la nature, uniforme & constante
Ne produit point de femme indifférente ;
Elle n'est point sujette à cette erreur.
De mille amans vous êtes entourée :
En paroissant insensible à leurs vœux,
Vous jouissez de vous voir adorée :
De leur encens vous êtes enivrée ;
Et vous voulez, en resserrant leurs nœuds,
Par vanité faire des malheureux.

ARSENE, *avec émotion.*

M'avez-vous vu encourager leurs flammes,
Les honorer d'un favorable accueil ?

ALCINDOR, *dédaigneusement.*

Si vous aimez à tourmenter leurs ames,
C'est que l'amour cede encor à l'orgueil.
Sans vous fâcher, si j'osois vous prédire...

ARSENE, *avec une colere concentrée.*

Soit. J'aime à voir jusqu'où va le délire.

ALCINDOR.

Vous n'aimez pas. Vous aimerez un jour.
C'est une loi, rien n'échappe à l'amour.
Un jeune cœur qui ne sent point sa flamme,
Est une fleur qu'on prive du soleil.
L'indifférence est le sommeil de l'ame,
C'est de l'amour que dépend le réveil.

ARSENE, *se retenant à peine.*

Vous pensez juste, & j'avoue à ma honte,
Que ce cœur fier est capable d'aimer.
J'ai toujours craint cet amour qui nous dompte.

J'appréhendois de vous trop estimer.
J'aurois fini par vous aimer peut-être !
Mais, contre vous, vous venez de m'armer.
Pour mon bonheur, je gagne à vous connoître ;
Et si je dois un jour donner ma foi,
J'attends un cœur qui soit digne de moi.

ALCINDOR.

Fort bien. Je sens que le mien se soulage. (*à part.*)
Je sens plutôt le remords dévorant...
Aline... Aline a reçu mon serment... (*à Arsene tranquillement.*)
La beauté seule est un frêle avantage ;
Tout son éclat s'efface promptement. (*avec sentiment.*)
L'aménité, la douceur, l'enjouement,
Ont le pouvoir de fixer à tout âge.
Et l'amitié, ce tendre sentiment,
Cet intérêt qu'on inspire & partage,
Peut donner même un charme à la laideur. (*vivement.*)
Ah ! la beauté réelle est dans le cœur ;
Et si jamais un autre objet m'engage,
Je veux qu'il soit digne de mon hommage.
(*Ces derniers mots doivent se dire à demi-voix & avec ménagement.*)

ARSENE, *éclatant.*

Ah ! c'en est trop. Otez-vous de mes yeux...
Et pour jamais... Après un tel outrage...

ALCINDOR, *avec une chaleur qui témoigne toute sa passion.*

Oui, sans regret, j'abandonne ces lieux,
Et mon repos... cruelle !... est votre ouvrage.

ARSENE.

Sortez... sortez.

ALCINDOR.

Oui, je sors. (*à part.*) Ah ! grands Dieux !
(*Alcindor, en sortant, rencontre Aline, qui le console & l'encourage par un jeux muet, pendant le monologue d'Arsene.*)

SCENE III.

ARSENE, *émue.*

Enfin il part... Dois-je en être affligée ?
Se pourroit-il ? Que son ame est changée ?
J'ai remarqué des mouvemens confus,
Dépit, contrainte & vœux irrésolus.
S'il m'aime encor, je vais être vengée ;
Pour le punir de m'avoir outragée...
Pour le punir, il ne me verra plus.

SCENE IV.

ARSENE, ALINE.

ALINE.

Ma chere enfant, ton intérêt m'amene,
Je te chéris...

ARSENE.

Ah ! ma chere marraine,
Je vous revois !

ALINE.

On vante ta beauté;
Mais on se plaint de ta sévérité.
J'entends par-tout s'écrier qu'elle est belle !
En même-tems on dit : qu'elle est cruelle !
Si la sagesse est un premier devoir,
Ma belle enfant, toutes tant que nous sommes,
Nous avons tort d'éloigner trop les hommes.
Sans eux, Arsene, aurions nous du pouvoir ?
Les hommes seuls nous élevent des temples :
Eh ! pourquoi donc les mettre au désespoir ?
Je ne t'ai pas donné de tels exemples.

ARSENE.

A parler vrai, cette foule d'amans
Fait un obstacle au bonheur de ma vie.

ALINE.

Tu me surprends ; cela tient compagnie,
Et fait par fois passer de doux momens.

ARSENE.

Non pas à moi.

ALINE.

Mais, véritablement,
Tu parois triste.

ARSENE.

Il est vrai, je m'ennuie.

ALINE.

Par-tout l'amour est un amusement.
Que te sert-il d'être jeune & jolie ?
» Lasse de plaire, & ne pouvant aimer,
» Ton cœur glacé se laisse consumer
» Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.

ARSENE, *avec dépit.*

Les hommes sont des monstres à mes yeux.
Un Alcindor... Ah ! qu'il m'est odieux !

ALINE.

Qu'a-t-il donc fait pour être si coupable ?

ARSENE.

Désirez-vous faire en effet mon bien ?

ALINE.

Je le désire, & je te le jure.

ARSENE.

Eh ! bien...

ALINE.

Ouvre ton cœur, espere tout d'Aline.

ARSENE.

Enlevez-moi de ce triste séjour.
Je veux aller à la Sphere divine ;
Faites-moi voir votre superbe cour.
Asyle heureux de graces réunies,
Où les désirs sont toujours satisfaits ;

Où la Beauté, plus brillante en attraits,
Voit à ſes pieds les Sylphes, les Génies,
Toujours domine, & ne paſſe jamais.

ALINE, *à part.*

Nous y voilà.

ARSENE.

C'eſt ma ſeule eſpérance.

ALINE, *à part.*

Elle voudroit partager ma puiſſance ;
C'eſt ſon orgueil de dominer ſur tout.

ARSENE.

Je ne veux point qu'un Amant me captive.
Je reſte libre, & primer eſt mon goût.
Permettez-moi...

ALINE, *à part.*

C'eſt me pouſſer à bout. (*Haut.*)
Tu le veux donc ; ſi malheur t'en arrive,
Je te dirai : c'eſt toi qui l'as voulu.
Songes-y bien,

ARSENE.

C'eſt un point réſolu.

ALINE.

De mes États deviens donc ſouveraine ;
Mais réfléchis, ſonge en faiſant ce choix,
Que je te ſers pour la derniere fois.
Tu ne ſais pas où ce deſir te mene.
Prépare-toi, va faire tes adieux ;
Dans un inſtant je reviens en ces lieux.

SCENE V.

ARSENE, *ſeule.*

ARIETTE.

Est-il un ſort plus glorieux ?
Sous mes pieds je verrai la terre,
Je marcherai ſur le tonnerre,
Et je régnerai dans les Cieux.
Je triomphe, je ſuis Reine,
Je m'éleve au-dela des airs ;
Je commande en Souveraine,
Et je plane ſur l'univers.
Est-il un ſort plus glorieux !
Sous mes pieds je verrai la terre ;
Je marcherai ſur le tonnerre,
Et je régnerai dans les Cieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente des jardins enchantés. On remarque ſur le côté, à gauche des Acteurs, un antre fermé par des portes de fer.

SCENE PREMIERE.

ARSENE, *ſeule.*

ARIETTE.

L'Art ſurpaſſe ici la Nature.
Brillant Palais ! ſéjour digne des Dieux,
Gazons naiſſans jardins délicieux,
Où Flore étale ſa parure ;
Bocages frais, ornemens de ces lieux ;

Ruiſſeaux

Ruisseaux qui caressez avec un doux murmure
Le tendre émail de la verdure,
Sans affecter mon cœur, vous enchantez mes yeux.
Je ne vous vois qu'avec indifférence;
J'éprouve une triste langueur.
Je cherche l'ombre et le silence,
Et le néant et dans mon cœur.
Ici j'exerce mon empire:
Tout m'obéit, et je soupire!
Ai-je encore à former des vœux?
J'attandois un sort plus heureux.
L'art surpasse ici la nature, etc.

(*la fin de cette Ariette, Eugénie entre & observe Arsène.*)

SCENE II.

ARSENE, EUGENIE.

ARSENE.

QUe mon départ doit affliger son ame!
Ah! qu'Alcindor est bien puni!

EUGENIE.

Madame...

ARSENE.

Je l'abandonne à ses tristes regrets.

EUGENIE.

Vous soupirez!

ARSENE.

Qu'à présent je le hais!

EUGENIE.

Madame ici cherche la solitude,
Et se dérobe à notre empressement.

ARSENE.

Oui, laissez-moi respirer un moment.

EUGENIE.

Vous m'alarmez par votre inquiétude;
Vous voyez tout d'un œil indifférent.

ARSENE.

Eh non. J'ai vu ces immenses Portiques,
Ces Eaux, ces Parcs, ces Jardins magnifiques;
Les raretés de ce brillant Château,
Et j'ai trouvé tout passablement beau;
Mais voir enfin toujours la même chose,
Toujours, toujours.

EUGENIE.

Que Madame propose,
Et nous pourrons varier ses plaisirs.

ARSENE, *négligemment.*

Oui, variez.

EUGENIE.

Quels seroient vos désirs?

ARSENE.

Je n'en sais rien.

EUGENIE.

En quoi peut-on vous plaire?

ARSENE, *à part.*

A-t-on jamais été si téméraire?

EUGENIE.

Inceſſamment notre zele, nos ſoins...
Et notre ardeur, Madame...

ARSENE, *avec humeur.*

Ayez-en moins.

EUGENIE.

Notre reſpect....

ARSENE, *d'un ton d'impatience.*

Votre reſpect m'ennuie.

EUGENIE.

Que voulez-vous !

ARSENE, *avec humeur.*

Je veux être obéie.

EUGENIE.

Commandez-nous, dans l'inſtant on vous ſert.

ARSENE, *à part.*

N'y penſons plus, écartons ſon image,
C'eſt ſur lui ſeul que retombe l'outrage. (*Haut.*)
Je veux un Bal... Non, je veux un Concert.

SCENE III.

ARSENE, EUGENIE, NYMPHES *qui viennent exécuter un concert de voix & d'inſtrumens.*

CHŒUR *de Nymphes.*

Exaltons,
Et chantons
Notre auguſte Souveraine.
Ses attraits enchanteurs
Sont une chaîne pour les cœurs.
Exprimons par nos accords
L'ardeur que l'on ſent pour elle,
Exprimons par nos accords
Notre zele
Et nos transports.
Exaltons, etc.
Tout lui cede la victoire.
Nos cœurs ſont ſes ſujets :
La ſervir eſt notre gloire,
Méritons ſes bienfaits.
De ce jour, à jamais,
Qu'on chériſſe la mémoire.
Exaltons, etc.

ARSENE, *en interrompant le Concert.*

C'en eſt aſſez : éloignez-vous, Meſdames.

SCENE IV.

ARSENE, EUGENIE.

ARSENE.

» Quoi ! pour chanter vous n'avez que des femmes ?
» Point d'homme ici ! Quelle affreuſe langueur !
» Je trouve bon que l'on me traite en Reine,
» Mais ſans ſujets à quoi ſert la grandeur !
» Si la beauté peut rendre Souveraine,
» Les hommes ſeuls connoiſſent ſon pouvoir.
» Ils ſont tous nés pour ramper ſous ſa chaîne,
» C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir ;
» On les dédaigne & l'on déſire en voir.

EUGENIE.

De cette Cour leur eſpece eſt bannie.

ARSENE.

Mais n'eſt-il point de Sylphe, de Génie ?
Que de ma part...

EUGENIE.

Cet ordre ne peut rien.
Ces êtres purs, trop contens dans leur ſphere,
Ont en mépris les beautés de la terre.

ARSENE.

Tant pis pour eux. Je crois qu'on les vaut bien ;
Autant vaudroit régner ſur des ſtatues.
J'en remarque une au milieu du jardin ;
Elle paroît fouler avec dédain
Des cœurs, un arc & des fleches rompues.
Son air eſt fier.

EUGENIE.

Elle va s'exprimer,
Et d'un regard vous pouvez l'animer.

ARSENE, *à la ſtatue.*

Voyez le jour, vivez, s'il eſt poſſible.

EUGENIE.

Vous commandez, & le marbre eſt ſenſible.

(La ſtatue ſe transforme en une jeune perſonne d'environ quinze ans, & s'anime par degrés.)

SCENE V.

ARSENE, EUGENIE, MYRIS.

MYRIS.

RÉCITATIF.

Quel éclat a frappé mes yeux !....
Eſt-ce moi ? J'agis & je penſe...
Je revois la clarté des Cieux....
Par quelle divine puiſſance
Ai-je repris ma premiere exiſtence.

ARIETTE.

Je ſens ſous ma main
Palpiter mon ſein.
Je renais, je retrouve une ame :
Je ſens mon cœur, il s'élance, il s'enflamme.
C'eſt pour aimer que je reviens au jour.
Mon cœur s'agite, il s'élance, il s'enflamme,
Je retrouve une ame et l'amour,
L'Amour, l'Amour !
O Dieux ! eſt-il poſſible.
Que ce cœur inflexible
Devienne ſenſible,
Et ſoupire après lui ?
Oui, oui.
Je ſens ſous ma main, etc.

ARSENE.

L'amour !

EUGENIE.

Quel mot eſt ſorti de ſa bouche !

ARSENE.

A peine encore eſt-elle en ſon printems.

MYRIS.

Je parois jeune, & j'ai plus de cent ans.

ARSENE.

Cent ans !

MYRIS.

Jadis mon cœur étoit farouche,
Et j'ai perdu de précieux inſtans.
Je me ſouviens que dans mon jeune tems,
Certaine Fée à qui je fus trop chere,
Me fit un don ; c'étoit le don de plaire :
Graces, talens, beauté, l'art de charmer,
Ce fut mon lot, mais il falloit aimer.

ARSENE.

Et votre cœur fut ſenſible ?

MYRIS.

Au contraire :
N'aimant que moi, déteſtant les amans,
Je me plaiſois à faire leurs tourmens.
Pour m'en punir, je fus changée en pierre.

ARSENE.

Vous me jettez dans un étonnement....

MYRIS.

On mit un terme à mon enchantement.
Il étoit dit qu'une beauté plus fiere
Rendroit un jour mes yeux à la lumiere ;
Et je vous dois ce bienheureux moment.
Vous me voyez ſous ma forme premiere,
Je me retrouve à l'âge de quinze ans.
Je recommence aujourd'hui ma carriere ;
Et je promets d'employer bien mon tems.
Adieu, Madame. Adieu. Je vous rends grace.
Un doux eſpoir vient renaître en mon cœur,
Je cours, Je vole où m'attend le bonheur.
(*Lui montrant le piédeſtal qu'elle a quitté.*)
Et vous pouvez figurer à ma place. (*Elle ſort.*)

EUGENIE, *à Arſene.*

Vous paroiſſez troublée.

ARSENE, *à part.*

Un juſte effroi...

EUGENIE.

Daignez, Madame...

ARSENE, *impatientée.*

Encore ! Ah ! laiſſez-moi.

SCENE VI.

ARSENE, *ſeule.*

ARIETTE.

Eh quoi ! l'amour eſt-il un bien ſuprême ?
Pour être heureux, il faut donc que l'on aime ?
Amour, amour, ſubirai-je tes loix !
Mais qui peut mériter mon choix ?
J'entends dans les bois, dans les plaines,
Les doux accens des oiſeaux amoureux,

Ils chantent leurs plaisirs, et je n'ai que des peines :
Ils sont heureux, ils sont heureux.
Eh quoi ! l'amour est-il un bien suprême ? etc.

SCENE VII.

ARSENE, ALINE.

ALINE.

ARsene, enfin, te voilà satisfaite.

ARSENE, *triſtement.*

Oh ! oui, beaucoup.

ALINE.

Tout, dans cette retraite
Reſpecte & ſuit tes ordres ſouverains.
(*Avec gronde.*)
Tu regnes.

ARSENE.

Oui. (*à part.*) Dévorons mes chagrins.

ALINE.

Mais qu'as-tu donc ! Tu ſoupires encore ?

ARSENE.

C'eſt de pitié pour ce pauvre Alcindor.
Je dois le plaindre, il perd ce qu'il adore ;
Il perd en moi ſon unique tréſor.
Par ces diſcours, quoiqu'il m'ait offenſée,
Ce Chevalier occupe ma penſée.
Dans le dépit on reconnoît l'amour.
Il contraignoit par un effort extrême,
L'affreux tourment de m'aimer ſans retour ;
Car il peut ſe flatter que je l'aime,
Je ne ſaurois que gémir ſur ſon ſort,
Et je ſerai la cauſe de ſa mort.

ALINE.

Raſſure-toi : je le rends à lui-même.
Il trouvera, par un pouvoir ſuprême,
L'oubli des maux que tu lui fais ſouffrir,
Et parviendra peut-être à te haïr.

ARSENE, *avec émotion.*

Lui, me haïr ! Alcindor !

ALINE.

Que t'importe ;
Tous ſes ſermens... Il pourroit les trahir !...
Non, non, jamais...

ALINE.

Son intérêt l'emporte.

ARSENE.

Je le connois... il n'eſt aucun pouvoir...
N'eſpérez pas...

ALINE.

Vois-tu cet antre noir ?
Là, ſous le poids d'une triſte exiſtencé,
Là, s'engourdit la ſombre indifférence.
Monſtre formé par les glaces du nord,
De l'Univers elle eût détruit l'accord.

Elle eût éteint cette flamme si pure
Qui donne l'ame à toute la nature.
Un Dieu vengeur, pour le bien des Mortels
La condamnant aux ennuis éternels,
La renferma dans cette grotte obscure.
Quand un Amant, victime de l'Amour
Peut s'introduire en ce fatal séjour,
Il trouve alors un remede à ses peines,
Un froid subit circule dans ses veines.
Son ardeur cesse, & dans son cœur glacé
Tout sentiment d'amour est effacé.
Ton Chevalier, dont je plains la souffrance,
En va bientôt faire l'expérience.
Par mon pouvoir je l'attire en ces lieux.

ARSENE, *troublée.*

Ciel! vous allez m'exposer à sa vue?

ALINE.

Non. Je te rends invisible à ses yeux.

(*Elle touche Arsene de sa baguette.*)

Il vient.

ARSENE.

Il vient. Que je me sens émue!

SCENE VIII.

ARSENE, ALINE, ALCINDOR.

ALCINDOR.

BRIETTE.

Doux espoir de la liberté!
Viens calmer mon cœur agité.
Non, je n'invoque point la haine,
Je ne veux que briser ma chaîne.
Doux espoir de la liberté!
Viens calmer mon cœur agité.

ARSENE.

Il réclame sa liberté
Ah! que mon cœur est agité!

ALINE.

Reprenez votre liberté.
Reprenez votre liberté.

ALCINDOR.

Quand j'offensois ce que j'adore...

ARSENE.

Ce qu'il adore!

ALCINDOR.

Sous une apparente froideur,
Ma flamme s'augmentoit encore.

ARSENE.

Il m'aime encore!

ALCINDOR.

Le remords déchiroit mon cœur.
Si l'ingrate pouvoit m'entendre!
Non. Qu'elle ignore mes douleurs.

ARSENE.

e tâche en vain de me défendre,
La pitié m'arrache des pleurs..

ALCINDOR.

Qu'Arsene soit heureuse!

ARSENE.

Hureuse!

ALCINDOR.

C'est mon premier désir.

ARSENE.

C'est son premier désir!

ALCINDOR.

Que ma douleur affreuse...

ARSENE.

Affreuse!

ALCINDOR.

Ne puisse l'attendrir!

ARSENE.

Ne puisse m'attendrir!

ALCINDOR.

Son ame généreuse
Auroit trop à souffrir.
Qu'Arsene soit heureuse.

ARSENE.

Heureuse!

ALCINDOR.

En perdant mon souvenir.
Qu'Arsenne soit heureuse,
En perdant mon souvenir.
Qu'Arsene soit heureuse !

ARSENE.

Heureuse !
Eh ! comment la devenir !

ALCINDOR.

Doux espoir de la liberté !
Viens calmer mon cœur agité.

ARSENE.

Il réclame sa liberté !
Ah ! que mon cœur est agité !

ALINE.

Reprenez votre liberté ;
Reprenez votre liberté.

INVOCATION.

Déesse de l'indifférence,
O toi ! dont la froideur éteint le sentiment,
Viens au secours d'un malheureux amant.
Alcindor, par ma voix, implore ta puissance.
(*Les portes de la caverne s'ouvrent.*)
Elle m'entend. Ses antres sont ouverts.
Venez...

ALCINDOR, *se retournant.*

Je cours m'affranchir de mes fers.

ARSENE.

Arrêtez.

ALCINDOR.

Quelle voix !

SCENE IX.

ALINE, ARSENE, ALCINDOR, L'ORACLE, L'INDIFFÉRENCE ; *ce Personnage ne paroît point, on n'entend qu'une voix.*

L'INDIFFÉRENCE.

ARrête, téméraire,
Tu profanerois mon séjour.
Le destin me défend d'éteindre ton amour ;
Mais sur ton sort, il veut que je t'éclaire.
Ecoute-moi :
Une jeune beauté moins fiere, & plus sensible,
Te prépare un bonheur paisible,
Et son cœur, que l'amour n'a formé que pour toi ;
En recevant tes vœux, va t'engager sa foi.
(*Les portes se referment.*)

(*Arsene paroît confondue ; Alcindor, presque immobile ; regarde Arsene & soupire.*)

ARSENE, *à part.*

Mon sort m'accable.

ALINE, *l'observant à part.*

Elle reste étonnée :
Une autre épreuve, & plus terrible encor,
Fera bientôt regretter Alcindor.
(*Haut, & entraînant Alcindor.*)
Obéissez à votre destinée.

SCENE X.

ARSENE, *seule.*

QU'ai-je voulu ? suis-je plus fortunée ?
Cruelle Aline ! Ah ! reprends tes bienfaits !
De ta faveur voilà dont les effets !
Non, non, jamais elle ne m'a chérie.
Dans tous mes goûts elle me contrarie ;
Et sa rigueur qui me poursuit encor,
Veut m'enlever jusqu'au cœur d'Alcindor.
Qu'il m'aime ou non, qu'importe à cette Fée ?
De mes tourmens, se fait-elle un trophee ?
Il m'abandonne, il suivra d'autres lois.
De quels transports ai-je l'ame saisie ?
O Dieux ! mon cœur pour la premiere fois,
Eprouve donc l'affreuse jalousie,
Et sans aimer ! où s'egarent mes vœux ?
Me voilà seule, & loin de tous les yeux,
Abandonnons ce séjour odieux,

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente un désert affreux, entrecoupé de rochers, d'où se précipitent des torrens ; dans le fond est une épaisse forêt, avec une cabane de Charbonnier.

SCENE PREMIERE.

ARSENE, *seule.*

ARIETTE.

OU sui-je ? Quelle nuit profonde !
Malheureuse ! où porter mes pas ?
L'orage le tonnerre gronde...
Quel bruit ! quels terribles éclats !
Aline, Aline, hélas ! pardonne....
Au feu redoublé des éclairs,
Je ne vois que d'affreux déserts,
Des torrens... La mort m'environne.

(*Le tonnerre tombe sur un arbre qu'il brise. Arsene pousse un cri perçant, se jette à genoux, se couvre le visage d'une main, & étend l'autre vers le Ciel.*)

Ah !

(*Après un long silence : pendant lequel l'orage cesse, & le temps s'éclaircit insensiblement.*)

Je me meurs ! Aline m'abandonne ;
Je vais... finir mes tristes jours.

(*Elle apperçoit un ours qui traverse le Théâtre pour regagner la forêt.*)

Un monstre ! Au secours !
Au secours ! La mort m'environne !
Au secours ! Au secours ! Au secours !

SCENE II.

ARSENE, UN CHARBONNIER.

LE CHARBONNIER, *chantant & sifflant au loin sans être vu.*

EH ! nargue du chagrin,
Nous aurons du bon vin.

ARSENE.

J'entends... Je vois venir...

(*Les paroles qu'elle dit enſuite ſont chantées & ſe joignent à la chanſon du Charbonnier ; ce qui forme une eſpece de Duo.*)

A l'aide ! ſauvez-moi.

LE CHARBONNIER ; *deſcend d'une colline, un bâton à la main, une lanterne de l'autre.*

Eh ! nargue du chagrin,
Nous aurons du bon vin.

ARSENE.

Prêtez l'oreille à ma voix gémiſſante.

LE CHARBONNIER.

L'orage, le tonnerre
Font mûrir les raiſins.

ARSENE.

Venez diſſiper mon effroi.

LE CHARBONNIER.

Nous aurons du bon vin ;
Nous boirons à plein verre ;
Eh ! nargue du chagrin,
Nous aurons du bon vin.

ARSENE.

Je ſuis foible... Je ſuis mourante.

LE CHARBONNIER.

Heu ? qui va là ? qu'eſt-ce que j'apperçois ?
C'eſt une femme !

ARSENE.

Hélas ! qui que tu ſois,
Par charité, viens adoucir ma peine.
Vois, en pitié, le malheur qui me ſuit ;
Je ſuis tremblante, egarée, incertaine,
Et je ne ſais où paſſer cette nuit.

LE CHARBONNIER, *l'examinant.*

Où la paſſer ? parbleu ! dans mon réduit.
Elle eſt drolette, & faite de maniere...
Raſſurez-vous. (*à part.*) J'aurois grand tort, ma foi,
De l'expoſer à la dent meurtriere
Des ours, des loups. (*haut.*) Je n'ai qu'une chaumiere ;
Mais vous aurez un bon gîte chez moi.

ARSENE.

Un tel bienfait aura ſa récompenſe.
Oui, ſoit certain de ma reconnoiſſance.

LE CHARBONNIER.

» J'y compte bien ; mais, dites-moi donc :
» En ce déſert, ſi jeune & ſi bien miſe,
» Que cherchiez-vous ? Quel étrange démon
» Vous fait aller dans cet état de criſe,
» Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon ?
» Au coin du bois vous voyez ma maiſon.
» Çà, donnez-moi votre bras ma mignonne.

» On recevra ſa petite perſonne
» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Françaiſe, à ce que j'imagine,
» Sait bien ou mal faire un peu de cuiſine :
» Je n'ai qu'un lit, c'eſt aſſez malheureux,
» N'eſt-il pas vrai ?... Q'eſt-ce qui vous chagrine ?
Tout ce que j'ai, je l'offre de bon cœur ;
Et ſans façon.

ARSENE.

Vous penſez... Quelle horreur !

LE CHARBONNIER.

Au demeurant la chere ſera bonne.
J'aime la joie ; & quoique Charbonnier,
Je ſuis content, la gaieté m'environne ;
De l'univers je me crois le premier ;
Le ſeul chagrin qui trouble un peu mon ame,
Eſt le regret d'avoir perdu ma femme :
La pauvre Jeanne !... Il ne lui manquoit rien ;
Et je l'aimois ce qui s'appelle bien.
Mais, voyez-vous, fiere d'être chérie,
Par ſon caprice & ſa bizarre humeur,
Elle mettoit le ménage en rumeur,
Je n'aime pas que l'on me contrarie.
Il faut avoir pour moi de la douceur.
Je ſuis têtu, quelquefois je m'emporte
Sans réfléchir ; *mais primer eſt mon goût*,
Je n'entends point que ma femme ſur-tout
Manque au reſpect que je veux qu'on me porte.

ARSENE, *à part.*

Qu'il eſt brutal !

LE CHARBONNIER.

De dépit elle eſt morte,
Et tout exprès encor pour m'affliger ; (*gaiement.*)
Mais je vous vois, la perte eſt réparée,
Vous me plaiſez.

ARSENE.

O Ciel ! à quel danger !...

LE CHARBONNIER.

Il ne faut pas faire la mijaurée.
Tranquillement ne peut-on s'accorder ?
Je ſuis chez moi, vous êtes égarée,
Par conſéquent vous me devez céder.

ARSENE.

Qui ? moi, céder !

LE CHARBONNIER.

Etes-vous mariée ?

ARSENE.

Que vous importe ?

LE CHARBONNIER.

Ayez le ton plus doux,

Si vous voulez que je ſois votre époux.

ARSENE.

Puis-je à ce point me voir humiliée !

LE CHARBONNIER.

Dans vos regards j'apperçois du dédain...
Je n'aime point qu'on ſoit impertinente.
Répugnez-vous à me donner la main ?

ARSENE.

Très-fort.

LE CHARBONNIER.

Eh bien vous ſerez ma ſervante.

ARSENE.

Votre ſervante !

LE CHARBONNIER.

Eh, mais ! il le faut bien.
De deux partis, qu'enfin je vous propoſe,
Lequel vous plaît ? je ne vous gêne en rien ?
Mais il faut être utile a quelque choſe.

ARSENE.

Aſſurément vous êtes bien groſſier.

LE CHARBONNIER.

Je ſuis poli, moi, comme un Charbonnier.

ARIETTE.

Voici quel eſt mon caractere :
Quand on veut me faire la loi,
Les vents, la grêle, le tonnerre,
Sont moins redoutables que moi ;
Je me ris de toute la terre,
Dans ma cabane je ſuis Roi.
Soyez amuſante,
Soyez complaiſante,
Je ſerai toujours en gaieté.
Je danſe, je chante,
Mon ame eſt contente,
Quand on cede à ma volonté.
Ici vous n'aurez d'autre affaire
Que de m'aimer, me ſervir et vous taire.

Oui, oui,
Je me ris de toute la terre ;
Oui, oui,
Charbonnier eſt maître chez lui.
Si vous voulez me ſatisfaire ;
Si vous voulez toujours me plaire,
Nous vivrons toujours en paix.
Mais
Je vous ai dit mon caractere :
Quand on veut me faire la loi,
Les vents, la grêle, le tonnerre,
Sont moins redoutable que moi ;
Je me ris de toute la terre,
Dans ma cabane je ſuis Roi.

ARSENE.

Peut-on plus loin porter l'excès d'audace ?

LE CHARBONNIER.

Hein ? quoi ? plaît-il ? vous faites la grimace !
Je vous crois fiere. Oh ! ſi je vous déplais.
Vous êtes libre, & je vous débarraſſe
De ma figure. Adieu, dormez en paix.
Adieu, bon ſoir.

ARSENE.

Hh ! de grace ! de grace.

LE CHARBONNIER.

Eh ! non, pourquoi ? je vous gêne ; vous laſſe.

ARSENE.

Reſtez. (*à part.*) Que dis-je ?

LE CHARBONNIER.

Eh bien ! décidez-vous.
Je ne ſuis pas ſi méchant que les loups.

ARSENE.

Je vous ſuivrai.

LE CHARBONNIER.

Vous voilà plus ſoumiſe.
» Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe. (*il appelle ſes garçons.*)
Hé ! la Forêt, Robert, Dubois, Silvain. (*à Arſene.*)
Ce ſont les gens qui ſont à mon ſervice.
Je veux qu'ici chacun vous obéiſſe.
Holà ! Dubois, Robert. J'appelle en vain !
Ces coquins-là tardent bien à paroître.
Oh ! je le vas....

SCENE III.

ARSENE, LE CHARBONNIER, SILVAIN, LA FORET, DUBOIS, ROBERT.

SILVAIN.

ME voilà.

ROBERT.

me voici.

DUBOIS.

Que voulez-vous ?

LA FORET.

Que vous plaît-il, not'Maître ?

LE CHARBONNIER.

Au premier mot, je veux être obéi.

SILVAIN, *tremblant.*

Oui.

LE CHARBONNIER.

Tôt ou tard il faudra que j'aſſomme
Quelqu'un de vous.

ARSENE.

Ah, quel homme ! quel homme !

LE CHARBONNIER.

Ça, mon ſouper ?

ROBERT.

Sera prêt dans l'inſtant.

LE CHARBONNIER.

Quoi ! pas encore ? Eſt-ce ainſi qu'on m'attend ?
Dépêchez-vous. Un couvert pour Madame.
Reſpectez-là : c'eſt ma douzieme femme.

SCENE IV.

LE CHARBONNIER, ARSENE.

LE CHARBONNIER

EN attendant, repoſez-vous ici,
L'air eſt plus frais, le ciel eſt éclairci.

ARSENE.

Si vous vouliez avoir la complaiſance

D'écouter... LE CHARBONNIER.

Qu'eſt-ce ? en deux mots, finiſſez.

ARSENE.

Vous ignorez mon rang & ma naiſſance.

Je ſuis... LE CHARBONNIER. *gracieuſement.*

Jolie, & pour moi, c'eſt aſſez.

ARSENE.

La Fée Aline eut ſoin de mon enfance.

LE CHARBONNIER.

Aline ou non, qu'importe ?

ARSENE.

Mais....

LE CHARBONNIER.

Hh bien ?

ARSENE.

Sans me connoître...

LE CHARBONNIER.

Oh ! cela n'y fait rien,

Après la noce, on fera connoiſſance.

ARIETTE EN DUO.

ARSENE.

Ah ! reſpectez mon deſtin rigoureux.
Ayez un cœur ſenſible et généreux.
N'abuſez point de ſon malheur extrême ;
Il eſt ſi doux de faire des heureux !
En obligeant, on s'oblige ſoi-même.
Si vous m'aimez :

Ah ! reſpectez mon deſtin rigoureux ;
Ayez un cœur ſenſible et généreux.
N'abuſez pas de mon malheur extrême ;
Il eſt ſi doux de faire des heureux !
En obligeant, on s'oblige ſoi-même.

LE CHARBONNIER.

Votre ſort n'eſt point rigoureux,
Puiſqu'il eſt vrai que je vous aime.
Il eſt bien doux de faire des heureux !

Je trouve bon votre ſyſtême !
En obligeant, on s'oblige ſoi-même.
Hatez-vous donc de répondre à mes vœux.
Oui, parbieu, je vous aime,
Votre ſort n'eſt point rigoureux,
Puiſqu'il eſt vrai que je vous aime.
Je goûte fort votre ſyſtême,
Il eſt bien doux de faire des heureux ;
Mais en commençant par ſoi-même.

ARSENE, *avec beaucoup de retenue.*

C'eſt l'amour ſeul & non l'autorité,
Qui de mon ſexe adoucit la fierté.
L'amant ſupplie & n'agit point en maître.
Par les égards, le reſpect, la douceur,
Avec le tems, il ſait gagner un cœur.
Eſpérez tout de vos ſoins, & peut-être.

LE CHARBONNIER.

Moi, comme un ſot, aimer avec fadeur !
Ces agrémens qui te rendent ſi belle,
Si fiere... dis, ſont-ils formés pour toi ?
Non, c'eſt pour l'homme, or, j'en ſuis un, je croi,
Donc, j'ai des droits ; ne ſois pas ſi rébelle.
Allons, allons, cher tréſor de mon cœur,
Plus de ſouci, ſoyons de bonne humeur.
Embraſſons-nous. Qu'avez-vous, chere amie ?
Vous paliſſez. ARSENE, *effrayée.*

La fatigue, la peur...

LE CHARBONNIER, *à part.*

La pauvre enfant eſt preſqu'évanouie. (*Haut.*)

Aſſeyez-vous.

(*Il la fait aſſeoir ſur un banc de gazon qui ſe trouve au pied d'un rocher.*)

Prenez ſoin de vos jours.

ARSENE.

Je n'en puis plus.

LE CHARBONNIER, *à part.*

Son état m'intéreſſe. (*Haut.*)

Hé bien ! chez moi vous ſerez la maîtreſſe ;
Je fais ſerment de vous chérir toujours ;
Courage... on va vous donner du ſecours.

(*Il ſort en courant vers ſa chaumiere.*)

SCENE V.

ARSENE, *ſeule.*

De mon malheur j'aurois tort de me plaindre,
On m'a prédit ce que j'avois à craindre.
J'ai tout bravé, j'ai causé mon tourment,
En rejetant les vœux d'un tendre amant.
Je repoussoit le bonheur de ma vie.
J'ai tout perdu. Quelle étoit mon envie !
Hélas ! trop tard mes yeux se sont ouverts. (*Elle se leve.*)
Ne puis-je pas sortir de ces déserts ?
Voyons... cherchons...

(*Elle monte sur la cime du rocher, et porte la vue de toutes parts.*)

Il n'est aucune issue.
Dieu ! je succombe, et mon ame abattue...
Cher Alcindor, ton amour outragé...
Par mes regrets tu n'es que trop vengé.
Oui, je t'aimois... c'est cet orgueil extrême,
Qui fut toujours si contraire à moi-même.
Dois-je subir mon déplorable sort !
Ah ! je n'ai plus d'autre espoir que la mort.

(*Elle s'appuye sur le rocher, et paroît s'évanouir ; à l'instant le Théâtre change et représente un vaste et superbe salon orné de feſtons et de guirlandes, et prêt pour une Fête nuptiale. Arsene se trouve sur un riche canapé.*)

SCENE DERNIERE.

ARSENE, ALINE, ALCINDOR, ARTUR, DAMES & CHEVALIERS, *chantans & danſans.*

ALCINDOR, *courant ſe précipiter aux pieds d'Arſene.*

Reconnoiſſez l'amant qui vous adore.

ALINE.

Modérez-vous, il n'eſt pas tems encore.

(*Elle le fait retirer dans le fond du Théâtre. Arsene revient à elle peu à peu, pendant que l'on chante en ſourdine le Chœur ſuivant.*)

LE CHŒUR.

Triomphez, tendre Alcindor,
Triomphez, l'amour vous couronne.
Triomphez, tendre Alcindor,
Un cœur qu'il donne
Est un trésor.
Dans cette journée,
Un doux hyménée,
Dans cette journée,
Forme vos nœuds :
Et ſa chaîne fortunée
Pour toujours vous rend heureux.

ARSENE.

Est-ce une erreur de mon ame éperdue !
Où me trouvais-je ! et qui frappe ma vue !
Pour qui ces champs, cette pompe ces jeux !

ALINE.

Pour Alcindor ; il se marie.

ARSENE.

O Dieux !
Alcindor ! lui ? (*à part.*) Je suis désespérée.

ALINE.

Excusez-moi, je vous ai retirée
Pour un moment d'un séjour plein d'attraits,
Où les désirs sont toujours satisfaits ;
Mais, en ce jour, votre auguste présence,
Doit honorer les noces d'Alcindor.
Un Charbonnier gémit de votre absence,
Je vais vous rendre à son impatience.
Demain, ce soir, vous reprendrez l'essor.

ARSENE.

Vous m'accablez. Ah ! ma chere marraine !
Quoi ! votre cœur peut jouir de ma peine !
Ah ! par pitié... si je fut jusqu'alors
Impérieuse et trop énorgueillie,
Je me'n répens, sans m'en croire avilie ;
L'ame s'éleve en avouant ses torts.

ALINE.

Voilà l'orgueil que je trouve excusable ;
Tout autre égare et devient méprisable.
Mais Alcindor, cet amant rebuté...
Prenez donc part à sa félicité.

ARSENE.

Epargnez-moi ; j'ai mérité sa haine.
Sans murmurer, j'étouffe ma douleur. (*à Alcindor.*)
Ah ! si l'objet de vos vœux à mon cœur,
Vous n'aurez point à regretter Arsene.
Vivez heureux et plaignez mon malheur.

ALINE, *à Arsene.*

Je lui procure une femme charmante ;
Plus belle encor par sa simplicité,
Douce, attentive, honnête, prévenante :
La modestie embellit la beauté.

ARSENE.

Je veux la voir, j'en aurai le courage. [*à Aline.*)
Je lui dirai : connoissez l'avantage
De posséder le cœur de cet amant.
J'ai par orgueil, méprisé son hommage ;
Instruisez-vous par mon égarement.
Eh ! quel mortel est plus digne qu'on l'aime ?
Qu'il vous soit cher comme il l'est à moi-même.
(*Arsene prononce d'une voix plus basse la fin de ce vers, en cachant sa confusion et ses larmes dans le sein d'Aline : elle se retourne ensuite du côté d'Alcindor, et lui dit :*)
Epousez-la, je l'ai trop mérité...
Ai-je des droits pour en être jalouse ?
Cher Alcindor, l'excès de vanité...

ALCINDOR.

Quel changement.

ALINE, *vivement.*

C'est donc toi qu'il épouse. (*à Alcindor.*)
Oui, la voilà cette jeune beauté,
Ce cœur sensible et noble sans fierté.
Son changement est le sens de l'Oracle.
Du sentiment goûtez la volupté ;
Vous n'avez plus à craindre aucun obstacle (*à Arsene.*)
Tu m'accusois d'une injuste rigueur.
Je t'éprouvois pour faire ton bonheur.

ARSENE, *avec une surprise mêlée de joie.*

Qu'entends-je ? ALCINDOR, *du ton le plus vif et le plus passionné.*

Arsene, ô ma divine Arsene !
Pardonnez-vous à ces traits offensans,
Que démentoit le trouble de mes sens !
Aurois-je pu former une autre chaîne ?
Ah ! que mes vœux ne soient point rejetés...
Que mes soupirs enfin soient écoutés... (*il se jette à ses genoux.*)
C'est à vos pieds...

ARSENE, *le relevant et lui donnant sa main.*

Sois mon souverain maître ;
Je suis à toi, je vois un nouveau jour ;
Je me croyois au-dessus de mon être.
Dieux ! quelle erreur ! il me manquoit l'amour,
Et c'est toi seul qui me le fais connoître.

ALINE.

» Que falloit-il à ton cœur » ? Qu'il voulût,
Qu'il fût sensible, et qu'Alcindor lui plût.
Considérons toujours les deux extrêmes,
Pour nous fixer au point qu'il nous convient ;
Et conservons ce qui nous appartient,
Sans nous livrer à d'imprudens systêmes.
Un sage a dit : » Rien n'est plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux.

ARSENE.

ARIETTE.

J'ai donc tout ce que je désire ;
Alcindor fera mon bonheur.
Si je peux régner sur son cœur,
Je ne veux jamais d'autre empire.

ALCINDOR.

C'est à vous de régner sur moi.

ARSENE.

Vous régnerez encor plus sur moi-même.

ENSEMBLE.

Je suivrai toujours votre loi,
C'est à vous de régner sur moi.
Obéir à ce que l'on aime,
Il n'est point de plus douce loi.
Vous régnerez toujours sur moi.
Et ce sera mon bien suprême.

LE CHŒUR.

Triomphez, Arsene, Alcindor,
Tous les deux l'amour vous couronne,
Le plus grand bien, le plus rare trésor,
Est un cœur que l'amour nous donne.

ARSENE.

Puissance suprême,
Trésors, diadême ;
Puissance suprême,
Vous n'êtes rien.
On a tout lorsque l'on aime ;
L'amour seul est le vrai bien.

ARSENE, ALCINDOR.

DUO.

Tendre amour, unis nos cœurs ;
Et, dans ton sein, confonds nos ames.
Tendre amour, unis nos cœurs ;
Pour nous tes flammes
Sont des faveurs.

LE CHŒUR.

A l'amour livrez vos cœurs,
Tendre Alcindor, charmante Arsene ;
A l'amour livrez vos cœurs,
Qu'il vous enchaîne
Avec des fleurs. (*on danse.*)

FIN.

SILVAIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÉLÉE D'ARIETTES,

PAR M. MARMONTEL, de l'Académie Française.

La musique est de M. GRÉTRY.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 19 Février 1770.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande; N°. 64.

1794

PERSONNAGES.

DOLMON, Pere.

DOLMON, Fils ainé sous le nom de Silvain.

DOLMON, Fils cadet.

HELENE, Femme de Silvain.

PAULINE et LUCETTE, Fille de Silvain et d'Helene.

BAZILE, jeune Villageois

L'action se passe devant une maison de paysan, vis-a-vis de laquelle est un petit bois.

SILVAIN,
COMÉDIE

SCENE PREMIERE.

SILVAIN, *en paysan chasseur, un fusil à la main*; HELENE.

HELENE.

Dis-moi donc, mon ami, dis-moi ce qui t'afflige;
Tu te caches de moi : tu crains que je n'exige
Un aveu, que ton cœur laisseroit échapper.

SILVAIN.

Ma femme, ce n'est rien, non ce n'est rien, te dis-je,
La chasse va me dissiper.

HELENE.

Au moment de donner ta fille
Au fils d'un simple villageois,
Tu te rappelles, je le vois,
Ta naissance, les biens dont jouit ta famille.
Je t'ai couté bien cher !

SILVAIN.

J'ai fait ce que j'ai dû,
Tu me tiens lieu de tout, et je n'ai rien perdu.
Je te donnai ma foi sans l'aveu de mon pere :
Voilà ma seule faute : il m'en a trop puni ;
Il m'a deshérité, banni,
Laissé tomber dans la misere ;
Mais eût-il été plus sévére,
D'indissolubles nœuds avec toi m'ont uni ;
Et mon cœur les chérit autant qu'il les révére.
Quant à ce mariage entre nous résolu,
Je suis loin d'en rougir ! et que fait la naissance ?
A-t-elle un plus beau titre, un droit plus absolu,
Que le titre et les droits de la reconnoissance ?
Je dois tout à ces bonnes gens :
Quand mes mains au travail n'étoient pas endurcies ;
Leurs généreuses mains ont labouré nos champs :
Je n'ai vu que par eux nos peines adoucies.
Moi, mes enfans, toi-même, inconnu, délaissés,
Avant d'avoir appris à travailler pour vivre,
Nous périssions ; leur soins, leur secours empressés
Dans notre solitude ont bien voulu nous suivre :
J'ai trouvé chez eux la pitié,
Mais la pitié sans honte, et si noble, et si tendre,

Et si semblable à l'amitié,
Que mon cœur a pu s'y méprendre.

HELENE.

Non, pour eux, mon ami, tu ne peux faire assez.
Mais ne me laisse pas dans mon inquiétude.
J'ai de ta confiance une douce habitude;
Je l'ai depuis quinze ans passés.

AIR.

Nos cœurs cesse de s'entendre,
Lequel des deux est changé ?
Ah ! ton pere est-il vengé ?
Nos cœurs cessent de s'entendre ;
Lequel des deux est changé ?
Non ! ce n'est pas le plus tendre,
Non, non, ce n'est pas le mien.
Ah ! je tremble. Est-ce le tien ?
Quand ma main séchoit tes larmes ;
Quant ta main séchoit mes pleurs,
Tout avoit pour nous des charmes,
Oui, tout, jusqu'à nos malheurs.
Nos cœurs cessent de s'entendre, etc.

SILVAIN.

Non ma confiance est la même ;
Mais il est si cruel d'affliger ce qu'on aime.

HELENE.

Afflige-moi plutôt ; mais ne me cache rien.

SILVAIN.

Il faut t'obéir. Tu sçais bien
Quel étoit le Seigneur de la terre ou nous sommes ?
Juste et bon, il aimoit les hommes ;
Du pauvre laboureur il étoit le soutien.
« Mes enfans, disoit-il, je veux que dans ma terre
» L'homme recueille en paix les fruits qu'il a semés.
» Les animaux vous font la guerre ;
» Vous ne serez point désarmés. »
Que chacun dans son champ se garde et se défende :
Je cede à tous les mêmes droits :
Je veux qu'ici l'on ne dépende
Que de Dieu, du prince et des loix.
C'est ainsi que pensoit cet homme respectable.

HELENE.

Hé bien ?

SILVAIN.

Nous le perdons.

HELENE.

Ah ! je sens comme toi,

Que c'est un malheur véritable.

SILVAIN.

C'en est un, chere Hélene, oui c'en est un pour moi.
Dans sa terre aujourd'hui sçais-tu qui lui succede ?
Mon pere.

HELENE.

Juste ciel !

SILVAIN.

C'est à lui qui la cede :
Mon frere en sera possesseur.
Je ne l'ai vu qu'en son bas âge.
Mais des bontés d'un pere indigne ravisseur,
Et faisant de ses dons le plus honteux usage,
Il a de ses vieux ans corrompu la douceur :
Et par son arrogance il est dans le Village,
Annoncé comme un oppresseur.
Il arrive avec faste, il commande, il menace ;
On dit même qu'il veut interdire la chasse.

HELENE.

Qu'allons-nous devenir ?

SILVAIN.

Nous nous aimons toujours.
Quel que soit notre asyle, avec un peu de peine,
Nous aurons encor des beaux jours :
Rassure-toi, ma chere Hélene.
Marions notre fille ; et sur-tout n'allons pas
Affliger nos amis au moment de la fête.
Donne à la pauvreté l'air d'une aisance honnête.
Je vais chasser pour le repas.

HELENE.

Tu viendras bientôt ?

SILVAIN.

Je ne vais qu'à deux pas.

(*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE II.

SILVAIN, *seul*, *la suivant des yeux.*

Que l'amour donne de courage!
Le travail, l'indigence, elle a tout enduré ;
Et jamais un moment elle n'a murmuré.
Mais lui ferai-je encor essuyer cet orage ?
Non, il vaut mieux nous éloigner :
Ici tout me feroit connoître ;
Je serois découvert ; et je veux m'épargner
La honte et la douleur de l'être.

AIR.

Je puis braver le coups du sort,
Mais non pas les regards d'un pere.
Pour m'exposer à sa colere,
Non, mon cœur n'est pas assez fort.
La nature en vain me rappelle;
Je sens une frayeur mortelle
Repousser mon cœur gémissant.
Pour un fils sensible et rebelle,
Un pere est un Dieu menaçant.
Je puis braver, etc.

Bois naissans, que je plantai,
Champ, que j'ai rendu fertile,
Humble toit que j'habitai,
Humble toit, qui fut l'asyle
De l'amour et de la paix:
Quoi! vous quitter pour jamais;
Oui: loin de vous je m'exile.
Je puis, etc.

SCENE III.

HELENE, PAULINE, LUCETTE.

Lucette porte deux chaises, l'une pour sa mere, et l'autre pour sa sœur; elle les place à l'ombre du Bocage.

HELENE. *à Pauline.*

TE voilà fort bien mise.

LUCETTE.

Et moi ma mere?

HELENE, *à Lucette.*

Aussi.

(*à Pauline.*)

Ton futur va venir asseyons-nous ici:
En l'attendant, parlons de lui ma fille.
(*Hélene et Pauline s'asseyent, et Lucette se tient debout.*)
Compagne d'un époux et mere de famille,
(*à Lucette.*)
Tu dois savoir.... ceci pourroit vous ennuyer.
Laissez-nous.

LUCETTE.

Ah maman! pourquoi me renvoyer?
Ce qu'elle doit savoir, il faut que je l'apprenne:
Ce seroit pour vous double peine;
Et la même leçon servira pour nous deux.

HELENE.

Hé bien, demeure; tu le peux.

Ton pere a fait, Pauline, un choix bien estimable.
Une famille honnête, un mari jeune, aimable.
Je crois même assez amoureux :
Tout cela te promet le sort le plus heureux,
Mais ne te laisse pas séduire
A ce bonheur, souvent fragile et passager :
C'est comme les fleurs d'un verger,
Et tu sais que pour les détruire,
Il ne faut qu'un soufle léger.

AIR.

Ne crois pas qu'un bon ménage
Soit comme un jour sans nuage ;
Le meilleur, même au Village,
A ses peines, ses soucis :
Mais les graces de ton âge
Les ont bientôt éclaircis.
L'homme est fier, il est sauvage ;
Mais dans un doux esclavage,
Quand s'est l'amour qui l'engage,
Il perd toute sa fierté,
Il renonce à son empire ;
C'est en vain qu'il en soupire ;
Un regard sait le reduire :
Il ne faut pour le réduire,
Qu'un souris de la beauté.
Une femme jeune et sage
A toujours tant d'avantage :
Elle a pour elle en partage
L'agrément et la raison :
Douce humeur et doux langage.
Font la paix de la maison.

LUCETTE.

Je retiens vos leçons, maman ; je les suivrai :
Car j'aurai mon tour ; je l'espere,
Et lorsque mon mari sera bien en colere,
Au lieu de me fâcher, je le caresserai.
Je crains bien que ma sœur ne soit pas si docile.

HELENE.

Pourquoi donc ?

LUCETTE.

Ce pauvre Bazile !
Hier encore ils étoient brouillés.

HELENE, *en se levant.*

Que dites vous petite fille ?

PAULINE.

Ma sœur, comme vous babillez.

LUCETTE.

Oui, je sçais que je babille
Quand je vous dis vos vérités.

PAULINE.

N'en croyez rien maman, nous nous sommes quittés
Fort bons amis.

LUCETTE.

Vraiment! il a l'ame si bonne,
Qu'il céde quand vous résistez;
Et c'est toujours lui qui pardonne.

HELENE.

De quoi s'agissoit-il?

PAULINE.

Eazile, hier au soir,
Au retour des champs, vint me voir,
Comme vous savez; lui, ma sœur et moi, nous fimes
Dans le jardin cinq ou six tours,
Et puis, maman, nous nous assimes:
Et puis....

LUCETTE.

Et puis, et puis! voilà bien des détours;
Il lui parla de ses amours;
Il voulut savoir d'elle-même
S'il avoit sçu lui plaire: il ne lui demandoit
Que trois petis mots, je vous aime.
Son bonheur, disoit-il, sa vie en dépendoit;
Hé bien, jamais ma sœur ne voulut les lui dire.

PAULINE.

Le devois-je, ma sœur? maman sçait bien que non.

LUCETTE.

Maman vous dit par un sourire.
Qu'elle-même l'eût trouvé bon.
Voyez un peu le beau mystere
C'est bien la peine de lui taire
Ce qu'il peut voir à tout moment.

PAULINE.

Quoi, ma sœur?

LUCETTE.

Oui, ma sœur, croyez qu'il vous devine;
Et moi, qui ne suis pas bien fine,
Je l'ai vu cent fois clairement.

PAULINE.

Vous l'avez vu, ma sœur?

LUCETTE.

Oui, je l'ai vu.

HELENE. Comment?

LUCETTE.

AIR.

Je ne sçais pas si ma sœur aime ;
Mais si jamais je suis de même ;
Je dirois bien, c'est de l'amour.
Oui, c'est aussi clair que le jour,
Tout aussi clair que le jour.
Il est absent ; elle est plaintive,
Et dans ses yeux l'ennui se peint.
Mais à peine il arrive,
Une rougeur plus vive
Eclate sur son tein.
Son cœur ému ; sa voix craintive,
Ses yeux baissés,
Tout dit assez ;
Tout dit assez que ma sœur aime ;
Et si jamais je suis de même,
Je dirai bien c'est de l'amour.
C'est aussi clair que le jour,
Tout aussi clair que le jour.
Le plus joli bouquet,
Si c'est moi qui le cueille,
D'un air distrait,
Elle l'effeuille,
Soit la rose ou l'œillet..
Mais de simple barbeaux,
Si c'est lui qui les donne,
Elle en fait sa couronne.
Ah ! ma sœur, qu'ils son beaux !
Tout la trahit, tout dit qu'elle aime ;
Et si jamais je suis de même,
Je dirai bien c'est de l'amour.
C'est aussi clair que le jour,
Tout aussi clair que le jour.

Oui, maman, oui sans cesse elle en est occupée ;
Par aucun autre soin elle n'est dissipée.
A propos de la pluie, à propos du beau temps,
Elle en parle à tous les instants.
Il fait beau, par exemple, elle pense à Bazile :
C'est pour lui tout exprés que ce beau jour a lui ;
Et s'il vient à pleuvoir elle n'est pas tranquile :
Bazile est dans les champs : aura-t-il un asyle ?
Il semble en vérité qu'il ne pleut que sur lui.

HELENE.

Pauline. qu'en dis-tu parle-moi sans mystere :

Tu le sais je suis bonne mere
Est-ce bien l'époux qu'à plaisir
Ton cœur auroit voulut choisir

PAULINE.

AIR.

Hé ! comment ne pas le chérir ?
Il fait son bonheur de vous plaire,
C'est en me parlant de mon pere,
En me disant qu'il vous révere,
Que Bazile a sçu m'attendrir.
Hé ! comment ne pas le chérir ?
Il fait son bonheur de vous plaire.
C'est par vos yeux que je le vis ;
Je puisai l'amour dans votre ame.
Vous l'avez nommé votre fils;
N'es-ce pas me nommer sa femme ?
Hé ! comment, etc.

HELENE.

Tu me combles de joie : oui, Bazile mérite
De ton pere et de moi le plus tendre retour.
Sa récompense est ton amour,
Et c'est ton cœur qui nous acquitte.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens. BAZILE.

BAZILE.

TOut le village me l'envie.
C'est un amour une folie,
Chacun voudroit l'avoir à soi.
Et moi je dis elle est à moi,
Elle est à moi c'est pour la vie :
Son cœur va me donner sa foi.
Ah ! que mon ame en est ravie !
Elle est à moi c'est pour la vie;
Son cœur va me donner sa foi.
Chere Pauline ! et vous sa mere !
Et vous sa sœur !
Et vous, sa mere !
Et vous sa sœur !
Sentez vous bien tout mon bonheur ?
Où donc est allé son pere ?
Ah ! c'est lui c'est ce bon pere,
C'est lui qui lit dans mon cœur.
Dès-à-présent vienne l'ouvrage,
Le labourage,

Les moissons,
Les vents, la pluie et l'orage,
Les chaleurs et les glaçons,
Pour tout cela j'ai du courage.
Aux cœurs contens
Tout est bon temps,
L'hivers. l'été tous est printems.
Tout le village me l'envie, etc.

HELENE.

Tu n'est donc plus faché?

BAZILE.

De quoi?

HELENE.

Mais, du refus
Qu'elle t'a fait, dit-on, d'avouer quelle t'aime.

BAZILE.

Ah! pardon: j'avois tort moi-même;
Oui, j'avois tort; j'en suis confus.
J'aurois dû ménager cette pudeur extrême;
Et je sens que je dois l'en aimer encor plus.

HELENE.

Dans sa simplicité, que la nature est belle!
Va, c'est aussi trop bien penser,
Bazile; et c'est à moi de t'en récompenser,
Elle t'aime.

BAZILE.

Elle m'aime!

HELENE.

Et je le dis pour elle.
Mes enfans, qu'il est doux pour moi de vous unir!
Mais ton pere, bientôt ne va t'il pas venir?

BAZILE,

Mon pere, Il est faché, je ne puis vous le taire,
Il a passé chez le Notaire;
Il a lu le contrat. Il en est mécontent,
Et le fait sous ses yeux corriger à l'instant.

HELENE.

Que dis-tu là?

BAZILE.

Silvain nous a fait une injure.
Quoi! sans nous dire un seul mot,
Il se dépouille, il donne à sa fille une dot!
Il nous croit donc l'ame bien dure.

HELENE.

N'est-il pas juste?

BAZILE.

Non, ce n'est pas en agir
En ami véritable. Il nous a fait rougir.
Passe encor s'il étoit plus riche que mon pere ;
Mais se priver d'un bien dont nous n'avons que faire ;
Ai-je besoin d'être payé
Pour épouser celle que j'aime ?
Non, sa dot est son cœur ; son bien c'est elle-même :
Nous vous quittons du reste, et l'article est rayé.

HELENE, *attendrie.*

Ma fille !

BAZILE.

Grace au Ciel, je suis jeune et robuste
Nos champs sont bons, la terre y répond au labeur.
Que nous faut-il de plus ? Non, cela n'est pas juste.
Gardez, gardez vos biens pour la petite sœur.

LUCETTE.

Le bon frere !

BAZILE.

N'ayez pas peur
Que jamais rien manque à ma femme.

PAULINE.

Ah, Bazile ! quels droits n'as tu pas sur mon ame ?

Duo.

BAZILE.

Avec ton cœur, s'il est fidele,
Qu'aurois-je encore à désirer ?

PAULINE.

Si tu ne veux qu'un cœur fidele,
Tu n'as plus rien à désirer.
Ce cœur t'attend.

BAZILE.

Le mien l'appelle.

ENSEMBLE.

Il est à { moi / toi } ce cœur fidele.
Qu'amour a bien sçu m'inspirer !
Oui, c'est pour t'adorer
Que je veux respirer.

BAZILE.

Il est à moi ce cœur fidele :
Je n'ai rien plus à désirer.

PAULINE.

Mais les soins les travaux penibles

Ne vont-ils pas troubler d'heureux loisirs !

BAZILE.

Non, non, ils rendront plus sensibles
Les doux instants de nos plaisirs.

ENSEMBLE.

Que la peine qu'amour partage
Est un poids léger pour l'amour.
Heureux le soir de revoir { ton / son } ménage ?
Oublieras-t-tu les / Se souvient-on des } fatigues du jour ?
Le soir au sein d'un bon ménage
Nous oublierons les fatigues du jour.

SCENE V.

SIVAIN, *les précédens et trois Gardes.*

SILVAIN, *avec son fusil.*

Rentrez, n'ayez pas peur.

HELENE.

Qu'avez-vous ?

PAULINE et LUCETTE.

Ah ! mon pere !

SILVAIN, *à Bazile.*

Amene-les.

HELENE.

Je tremble.

PAULINE, *à Lucette.*

Il paroît en colere.

BAZILE.

Quelqu'un vous attaque ?

SILVAIN.

Oui, des Gardes sur mes pas.
Laisse-moi seul, te dis-je, et ne t'expose pas.
(Bazile entre dans la maison, et revient sur la Scene, une hache à la main. Les Gardes, armés chacun d'un fusil, occupent le côté du bois ; Silvain et Bazile le côté de la maison. Les femmes sont au milieu du Théâtre.

SEPTUOR.

LES GARDES.

Arrête ; mets bas les armes.
Rends-toi sans quoi
C'est fait de toi.,

LES FEMMES.

Soyez touchés de nos larmes.

SILVAIN et BAZILE.

Moi ! mettre bas les armes !
Non, non, je vous attends.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O Ciel ! prends sa défense.
Hélas ! hélas !
Ne tirez pas,

LES GARDES.

Quoi ! tu fais résistance !

SILVAIN.

Je me défends.

BAZILE.

Je le défends.

LES GARDES.

Tu te défends ?

LES FEMMES.

Ayez pitié de ses enfans.
O Ciel ! prends sa défense.
Hélas ! hélas !
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Ne nous résistez pas.

SILVAIN et BAZILE.

Ne nous aprochez pas.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O Ciel ! prends sa défense.

LES GARDES.

Quoi ! tu fais résistance !
Cede, cede, il est temps.

SCENE VI.

DOLMON *fils*, *et les précédens.*

DOLMON, *fils.*

LA-t-on pris enfin ?.... Le voilà.
(*Aux Gardes.*)
Quoi ; lâches ! que faites-vous-là ?
Et quelle frayeur vous arrête ?

SILVAIN.

Alte-là, jeune homme, alte-là.
De tous les mouvemens tu réponds sur ta tête.

DOLMON *fils*, *aux Gardes.*

Attendez, laissez-moi lui parler un moment.

SILVAIN.

Soit, approche, mais seul ; et point d'emportement.

DOLMON, *fils.*

Tu chassois ; de quel droit ?

SILVAIN.

Du droit de la nature,
Qui ne veut pas que nos moissons,
Ces fruits d'une lente culture,
Soient impunément la pâture
Des animaux que nous chassons.
Si le nouveau Seigneur nous en fait la défense,
J'obéirai tout le premier.

DOLMON.

Il doit te suffire, je pense,
Que son fils et son héritier
Te l'interdise, et s'en offense.

SILVAIN.

Vous ! son héritier !

DOLMON.

Moi. Tu ne me connois pas.

SILVAIN.

Vous vous faites assez connoître.

DOLMON, *d'un ton plus haut.*

Tu me connoîtras mieux.

SILVAIN.

Peut-être
En attendant, parlez plus bas.
Vous ne savez pas qui nous sommes.
Soyez plus prudent et plus doux,
Et ne méprisez pas des hommes
Qui peuvent valoir mieux que vous.

DOLMON.

Je réprimerai cette audace.
Mon pere n'est pas loin ; tu vas bientôt le voir.

SILVAIN, *à part.*

Son pere !

DOLMON.

Il te fera rentrer dans ton devoir. (*Il sort.*)

SCENE VII.

SILVAIN, HELENE, PAULINE, LUCETTE, BAZILE.

SILVAIN, *à part.*

CHere Hélene, tu viens d'entendre sa ménace.
(*à ses filles.*) Mes enfans, laissez-nous.

(Pauline et Lucette rentrent dans la maison. Bazile s'en va de l'autre côté, ayant l'air de suivre des yeux le jeune Dolmon et les Gardes.)

SCENE VIII.

SILVAIN, HELENE.

SILVAIN.

MOn pere !... où me cacher ?

HELENE.

Ah ! de mes bras, sans doute, il viendra t'arracher.

Duo.

HELENE.

Dans le sein d'un pere
Ton cœur va voler.

SILVAIN.

Au nom de mon pere.
Je me sens troubler.

ENSEMBLE.

SILVAIN.
Mais dût sa colere
Cent fois m'accabler,
T'aimer fut mon crime ;
Je suis la victime
Qui doit s'immoler.

HELENE.
Je vois sa colere
Sur moi s'exhaler.
Maimer fut ton crime ;
Je suis la victime
Qu'il va s'immoler.

HELENE.

D'un nœud plein de charmes
Il vient t'affranchir.

SILVAIN.

Il peut à nos larmes
Se laisser fléchir.

HELENE.

Sa voix menaçante
Dira : sois soumis.

SILVAIN.

Ma voix gémissante
Dira : j'ai promis...

ENSEMBLE.

O mon bien suprême !
Moitié de moi-même !

HELENE.

Je tremble.

SILVAIN.

J'espere

HELENE.

Qu'un Juge,

SILVAIN.

Qu'un pere,

HELENE.

Qu'un juge terrible,

SILVAIN.

Qu'un pere sensible

HELENE.

N'ait pour moi la rigueur
De m'arracher ton cœur.

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur,

HELENE.

Si ton cœur chancele,
Pour m'être fidele,
Pense à nos enfans.

SILVAIN.

Ta crainte me blesse.
Je sens ma foiblesse ;
Mais tu m'en défends.

HELENE.

HELENE.
Que leur tendre mere,
Qui t'aima toujours,
Te soit toujours chere.
SILVAIN.
Oui toujours plus chere,
Qu'en nos plus beaux jours.
ENSEMBLE.
O mon bien suprême !
Moitié de moi-même !
HELENE.
Je tremble.
SILVAIN.
J'espere.
HELENE.
Qu'un juge,
SILVAIN.
Qu'un pere,
HELENE.
Qu'un juge terrible,
SILVAIN.
Qu'un pere sensible
HELENE.
N'ait pour moi la rigueur
De m'arracher ton cœur.
SILVAIN.
N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.
ENSEMBLE.
L'amour et la foi
M'unit avec toi.
Ciel, en ta présence
Je formai ces vœux.
O Ciel ! de nos feux
Tu vois l'innocence
Est-il de puissance
Qui rompe ces nœuds ?
SILVAIN.
Mais à ce combat si pénible,
Ma femme pourquoi m'exposer ?
C'est à toi... tu n'est pas connue ; il est possible
Que mon pere à ta voix ne soit pas insensible.
Oui, sans moi, mieux que moi tu sçauras l'appaiser.

SCENE IX.
BAZILE, SILVAIN, HELENE.
BAZILE,
NE voilà-t-il pas que le pere
Va nous faire encore du chagrin !
HELENE.
Tu l'as donc vu, Bazile ? est-il bien en colere ?
BAZILE.
Hé vraiment ! c'est lui que je crains.
Comme il a l'air triste et sévere !
Il se promenoit tout là bas ;
J'étois loin, je voyois, mais je n'entendois pas.
Son fils lui parloit ; voici comme
(*Il imite la contenance du pere.*)
Il l'écoutoit vers le Château
Il a renvoyé le jeune homme ;
Et tout seul, il a pris le chemin du côteau.
SILVAIN.
Je vais donc le voir.

BAZILE.

Tout-à-l'heure.

SILVAIN.

Mon ami, laisse-nous.

BAZILE.

Qui moi! non, je demeure.

SILVAIN.

Laisse-nous. Va trouver mes enfans. Je te suis.

(*Bazile entre dans la maison.*)

SCENE X.

HELENE, SILVAIN.

SILVAIN.

HElene mon cœur se déchire.

HELENE.

Courage, mon ami.

SILVAIN.

Non.... je sens.... je ne puis....
Fais tout ce que l'amour t'inspire.
Pour moi, je ne sçais où je suis.

SCENE XI.

HELENE. *seule.*

Récitatif obligé.

IL va venir. Je dois l'attendre.
Je dois paroître devant lui,
Seule, tremblante, et sans appui....
Ah! je frémis. je crois entendre
Le cri de la nature élevé dans son cœur :
« Venge-toi, la voilà, c'est elle
» Qui t'a privé d'un fils, qui la rendu rebelle.
» C'est elle qui fait ton malheur. »
Pardonne, ô mon Juge! ô mon pere!
J'étois jeune et sensible; et ton fils m'adorois,
Le fol amour nous égaroit.
Mes enfans sont les tiens : ne punis que leur mere...
En les voyant, il les plaindra;
Pour eux son cœur s'attendrira.....

Air vif.

Vaine apparence!
Songe insensé!
Non, non, pour moi plus d'espérance.
Non, non, je l'ai trop offensé.
Qu'il abandonne
Ses droits trahis!
Qu'il me pardonne
Ses jour flétris!
Et qu'il couronne
Des nœuds proscrits!
Vaine apparence!

Songe insensé ! | d'espérance.
Non, non, pour moi plus | Non, non, je l'ai trop offen.

SCENE XII.

HELENE, PAULINE. LUCETTE.

PAULINE.

MOn pere vers vous nous renvoie,
Maman, de sa douleur il paroît oppressé.

LUCETTE.

Il se cache en pleurant, de peur qu'on ne le voie.

PAULINE.

Seroit-il encor menacé ?

HELENE.

Oui mes enfans. Son Juge, et son maître, et le nôtre ;
Va paroître à l'instant. Songez bien l'une et l'autre
Que notre sort depend de lui.
Tombez à ses genoux ; implorez son appui.

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, DOLMON, *pere*.

AHELENE, PAULINE, LUCETTE
H ! Monseigneur !

DOLMON, *pere*.

Que vois-je ? êtes vous la famille
De ce chasseur audacieux ?

HELENE.

Je suis sa femme.

PAULINE et LUCETTE.

Et moi sa fille.

HELENE.

Il est criminel à vos yeux ;
Mais pour vous appaiser, il n'est rien qu'il ne fasse
Aux pleurs de ses enfans laissez-vous émouvoir.
C'est un pere, un époux, c'est notre unique espoir.

DOLMON *pere*.

Sçavez-vous qu'à l'excès il a porté l'audace.
Quoi ! c'est peu de se révolter ;
Il menace mon fils, il ose l'insulter.

HELENE.

Accablé de votre colere,
Son malheur est de vous déplaire ;
Son crime est de vous affliger.
Mais daignez nous entendre avant de nous juger.
La chasse étoit permise avant votre défense ;
Et dans la bonne foi....

DOLMON, *pere.*

C'est là sa moindre offense.

HELENE.

Ah ! je le sçais. Plus doux, plus humble en son malheur.
Il devoit se défendre avec moins de chaleur.
Mais dans le repentir dont sa faute est suivie,
Il vous dira : prenez ma vie,
Elle est à vous.

DOLMON, *pere.*

Ma bonne, en vous tout se confond,
Cet air, ce maintien, ce langage....
Vous n'êtes pas née au Village....
Et ce silence me répond.
Oui, tout en vous annonce une femme bien née.

HELENE.

Je le suis. DOLMON, *pere,*

Quelle destinée
A donc pu vous réduire à cette obscurité ?

HELENE.

Un malheur bien étrange et bien peu mérité !
Mais sous cet humble toit, où je suis confiée,
J'avois trouvé la joie et la tranquillité ;
Et si j'avois fléchi votre cœur irrité,
Je serois encore fortunée.

DOLMON, *pere.*

Laissons là ma colere, et parlons du malheur
Qui vous poursuit. HELENE.

Il est oublié, s'il vous touche.
Non, vous n'entendrez point de plainte de ma bouche.
Le bonheur est partout : sa source est dans le cœur.
Ici dans une paix profonde,
Mon époux, mes enfans, voilà pour moi le monde.
Soumis avec constance à son sort rigoureux,
Mon époux a trouvé des amis généreux :
Ils l'ont aidé. Le tems, le besoin, l'habitute
Ont façonné ses mains aux travaux les plus dur.
D'élever mes enfants, moi j'ai fait mon étude.
De tendres soins, mêlés de peu d'inquiétude,
Un repos, un sommeil, un reveil doux et sûrs ;
Ce sont là nos plaisirs dans cette solitude.
Il en est de plus vifs, mais non pas de plus purs.

DOLMON, *pere.*

Hélas que je vous porte envie !
Vous goûtez, croyez-moi, les vrais biens de la vie.
Vous regnez sur des cœurs que vous avez formés ;
Vous aimés vos enfans ; vous en êtes aimés ; (*Bas.*)

Et moi !... j'ai des enfants, mais, trop malheureux pere !
L'un est perdu pour moi l'autre me desespere.
(*Haut.*) Ah ! j'ai bien des chagrins !

HELENE.

Je les partagerai.

DOLMON, *pere.*

En vous faisant du bien, je les adoucirai.
Vos filles approchent de l'âge
Où l'on s'établit : pensez-vous
A les marier au Village ?

HELENE.

Oui, l'aînée est promise : elle aura pour époux
Le fils d'un voisin qui nous aime.
Sans ce qui vient de se passer,
Ils épousoient aujourd'hui même.
Mon mari pour la noce étoit allé chasser.

DOLMON, *pere.*

Et c'est moi qui trouble la fête !
Pardon ; j'ai mal fait d'écouter
Un jeune homme imprudent ; dont je connois la tête.
(*A Pauline.*) Ma fille, je veux vous doter.

HELENE, et PAULINE.

Ah ! Monseigneur ! LUCETTE

Et moi Monseigneur !

DOLMON, *pere à Lucette.*

Oui, j'espere,
Mon enfant, vous doter aussi ;
Quand vous aurez quinze ans.

LUCETTE.

Je ne tarderai guere.

DOLMON, *pere.*

Je vous le promets.

LUCETTE.

Grand merci.

DOLMON.

Oui, je veux leur servir de pere.

HELENE, *avec transport.*

Ah ! mes enfans ! (*Elles tombent à ses pieds*)

DOLMON *les releve.*

C'est trop pour des légers bienfaits. (*A part.*)
Leur sensibilité m'arrache aussi les larmes (*A Hélene.*)
Je veux voir votre époux.

HELENE. *tremblante.*

Mon époux ? non jamais
Il n'osera. DOLMON, *pere.*
Qu'il vienne ; et soyez sans alarmes.

Qu'il vienne, je le veux. (*Helene rentre dans la maison.*)

SCENE VIX.

DOLMON, *pere*, LUCETTE, PAULINE.

LUCETTE.

Nous ferez-vous l'honneur
D'assister à la noce ? DOLMON, *pere*
Oui. si l'on m'y convie.
En serez-vous bien aise ?
LUCETTE.
Ah ! j'en serai ravie.
Que vous êtes aimable ! Entendez-vous ma sœur.
DOLMON, *pere.*
Vous m'aimerez donc bien !
LUCETTE.
Ah ! de tout mon cœur.

TRIO.

PAULINE et LUCETTE.
Venez, venez vivre avec nous ;
C'est ici que l'on s'aime !
DOLMON, *pere.*
Oui, je viendrai vivre en paix avec vous,
PAULINE et LUCETTE.
C'est un plaisir si doux
Que d'aimer qui nous aime !
DOLMON, *pere.*
Oui, je viendrai le gouter avec vous,
Ce plaisir pur, ce bien suprême.
PAULINE et LUCETTE.
Venez, venez vivre avec nous ?
DOLMON, *pere.*
Oui, je viendrai vivre avec vous.
PAULINE.
Mon pere a si bon cœur !
LUCETTE.
Et ma mere !
PAULINE.
Et Bazile !
ENSEMBLE.
Dans cet asyle
Tout est tranquille,
amais de bruit, jamais d'humeur ;
N'ayez pas peur.
Tout est tranquille.
DOLMON, *pere.*
Calme enchanteur

Où tout inspire,
Où tout respire
La paix du cœur!

PAULINE et LUCETTE.

Oui, tout respire,
Tout nous inspire
La paix du cœur!
Venez, etc.

DOLMON, *pere.*

Les jolis enfans!... quelle joie!...
Mais, hélas! le Ciel ne l'envoie
Qu'à ces pauvres gens-là, qui n'ont pas d'autre bien.
Ah! je donnerois tout le mien....

PAULINE.

Vous vous plaignez!

LUCETTE.

Ma sœur, avec nous il s'ennuie.

PAULINE.

Avez-vous du chagrin? (*Elle lui baise les mains*)

DOLMON, *pere.*

Que vous m'attendrissez!
Mes enfans!... vous me caressez!

LUCETTE.

Je vois couler vos pleurs! Ah! que je les essuie.
(*Avec son tablier, elle veut essuyer les pleurs de Dolmon.*)

DOLMON, *pere.*

Ce qui se passe en moi ne peut se concevoir.
Je sens un plaisir à les voir!
J'éprouve un charme à les entendre!
C'est en vain que je m'en défends;
Je n'éprouvai jamais de sentiment si tendre. (*Il les embrasse.*)

SCENE DERNIERE.

(*Les acteurs précédens*, SILVAIN, HELENE BAZILE.)

SILVAIN.

CIEL! que vois je mon pere embrasse mes enfans

DOLMON, *pere* Dieu! mon fils,

SILVAIN.

A vos pieds vous voyez ce rebelle.
Ma femme, mes enfans, tombez à ses genoux.

DOLMON *pers, tendrement.*

Ah! malheureux! HELENE.

Je suis la seule criminelle.

DOLMON, *pere.*

Quoi! c'est là ta femme?

SILVAIN.

Oui, c'est elle

Punissez le pere et l'époux ;
Pardonnez aux enfans, à l'épouse fidele ;
Ils sont innocens.

DOLMON, *pere*

Levez-vous.
(*En embrassant son fils.*)
De quinze ans de chagrins, voilà donc la vengeance.

SILVAIN.

Ah ! mon pere !

DOLMON *pere.*

Je cede, et je sens qu'avec vous
Mon cœur étoit d'intelligence.

SILVAIN.

Ce n'est pas tout : j'ai pour amis.
Ce jeune homme et son pere ; et je leur ai promis..

BAZILE, *tristement.*

Vous n'avez rien promis. Je n'y dois plus prétendre.
Qu'elle me plaigne, c'est assez.

DOLMON, *pere.*

Des services qu'ils t'on pu rendre,
Ils seront bien récompensés :
Je le prends sur moi.

SILVAIN.

Non, mon pere.
Ce que j'ai fait dans la misere,
Je n'en rougirai point dans la prospérité.
Bazile a ma parole ; et le cœur de ma fille
Est un prix qu'ils ont mérité.
Elevez jusqu'à vous une honnête famille.
Mon pere, encor ; ce trait de générosité.

DOLMON, *pere.*

Oui, je me rends, mon fils, et ta reconoissance
Force mes préjugés à respecter ses droits.
Viens, Bazille : il est bon de montrer quelquefois
Que la simple vertu tient lieu de la naissance.

CHŒUR.

Rien de si tendre qu'un bon pere.
C'est du ciel le plus heureux don.
S'il veut punir dans sa colere,
L'Amour est là qui lui dit, non.
Il a beau faire le severe ;
Non ; ce n'est jamais tout de bon.
Dans ses regards c'est la colere ;
Mais dans son cœur c'est le pardon.
Aimons le bien ce tendre pere :
C'est du ciel le plus heureux don.

DOLMON, *pere, avec le chœur.*

Une ame tendre pour un pere,
Est du ciel le plus heureux don.

FIN.

RICHARD,

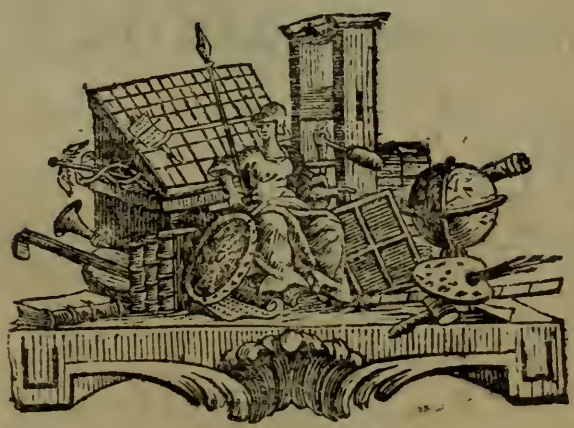
CŒUR DE LION,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN PROSE ET EN VERS, MIS EN MUSIQUE.

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 21 Octobre 1784; & à fontainebleau, devant leurs Majestés, le 25 Octobre 1785.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la comédie françaiſe.

M. DCC. LXXXIX.

ACTEURS.

RICHARD,	M. Phillipe.
MARGUERITE,	Mlle. Colombe.
BLONDEL,	M. Clerval.
LE SÉNECHAL,	M. Courcelles.
FLORESTAN,	M. Meunier.
WILLIAMS,	M. Narbonne.
LAURETTE,	Me. Dugaſon.
BÉATRIX,	Me. Desforges.
ANTONIO,	Mlle. Roſalie.

SUITE DE MARGUERITE.

VIEILLES.

VIEILLARDS.

OFFICIERS.

SOLDATS.

La ſcene ſe paſſe au Château de Lints.

RICHARD,
CŒUR DE LION.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre repréſente les environs d'un château fort; on en voit les tours, les creneaux, il eſt élévé dans un lieu agreſte; des montagnes ſtériles & des forêts ſombres & toufus paroiſſent entourer le lieu. Sur un des côtés eſt une maiſon qui a l'apparence d'une gentilhomiere, on en voit la porte, un banc eſt de l'autre côté.)

(Pendant l'ouverture paſſent pluſieurs payſans avec leurs outils de travail ſur leurs épaules, ils ſont en veſte, & portent leurs habits & des avres-ſacs vuides. Ils traverſent le théâtre, pour avoir le tems d'y chanter, ils ont l'air d'attendre des camarades qui les ſuivent.)

LE CHŒUR DE PAYSANS.

CHANTONS, chantons,
Célébrons ce bon ménage;
Chantons, chantons,
Retournons dans nos maiſons.
Sais-tu que c'eſt demain
Que le vieux Mathurin
Refait ſon mariage:
Oui, le fait eſt certain,
Nous danſerons demain:
Nous boirons du bon vin.

COLETTE.

Antonio, je gage
En ce moment,
Eſt bien loin du village:
Ah! quel cruel tourment.

AUTRE TROUPE DE PAYSANS.

Colette, c'eſt demain
Que le vieux Mathurin
Refait ſon mariage,
Le fait eſt certain;
Fille point de chagrin,
Nous danſerons demain,
Nous boirons du bon vin.

(*L'ouverture continue.*)

LE VIEUX MATHURIN.

Comment c'eſt demain,
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, ſe remet en train.

LA VIEILLE FEMME.

Après cinquante ans,
Il eſt encore tems.
De ſe montrer aiſe, & d'être contens.

(*On reprend le chœur.* Chantons, &c.

SCENE PREMIERE.

BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL, *feignant d'être aveugle, il a un grand manteau, un violon deſſous, le petit garçon Antonio le conduit.*

ANTONIO queſt-ce que j'entends? j'entends, je crois, chanter?

ANTONIO.

Ce n'eſt rien; c'eſt tout le hameau qui s'en retourne chez lui après l'ouvrage des champs; le ſoleil eſt couché.

BLONDEL.

Où ſuis-je ici mon petit ami?

ANTONIO.

Vous n'êtes pas loin d'un château où il y a des tours des creneaux; je vois tout en haut un ſoldat qui fait faction avec ſon arbalête.

BLONDEL.

Je ſuis bien las.

ANTONIO.

Tenez, aſſeyez-vous ſur cette pierre, c'eſt un banc

BLONDEL.

Ah; je te remercie. (*Il s'aſſied.*)

ANTONIO.

C'eſt un banc qui eſt vis-à-vis la porte d'une maiſon qui paroit être une ferme; c'eſt comme une maiſon de gentilhomme.

BLONDEL.

Eh bien, mon ami, vas t'informer ſi on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

ANTONIO.

Je vous trouverai là?

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas envie d'en ſortir; quand on ne voit pas, on eſt bien forcé de reſter où on nous dit d'attendre, ne manque pas de revenir.

ANTONIO.

Oh! non, car vous m'avez bien payé; mais pere Blondel, j'ai quelque choſe à vous dire.

BLONDEL.

Quoi?

ANTONIO.

Ah! c'eſt que....

BLONDEL,

Dis, mon fils, dis, queſt-ce que c'eſt?

ANTONIO.

C'eſt que je ſuis bien fâché; je ne pourrai pas vous conduire demain.

BLONDEL.

Hé pourquoi donc?

ANTONIO.

C'eſt que je ſuis de nôce ; mon grand pere & ma grande-mere ſe remarient, & mon petit fils, qui eſt leur frere.

BLONDEL.

Ton petit fils ; tu as un petit fils ?

ANTONIO.

Oui ; leur petit fils, qui eſt mon frere, ſe marie auſſi le même jour de leur mariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL.

Et, dis-moi, elle ne demeuroit pas dans ce château que dis-tu, où il y a un ſoldat qui a une arbalête.

ANTONIO.

Non, non.

BLONDEL.

Mais, mon ami, demain, comment ferai-je pour me conduire ?

ANTONIO.

Ah ! je vous donnerai un de mes camarades, il eſt un peu volage ; mais je vous ferai venir à la noce, & vous y jouerez du violon. Ah, ne vous embarraſſez pas.

BLONDEL.

Tu aimes donc bien à danſer.

ANTONIO.

La danſe n'eſt pas ce que j'aime,
Mais c'eſt la fille à Nicolas :
Lorſque je la tiens par le bras
Alors mon plaiſir eſt extrême,
Je la preſſe contre moi même
Et puis nous nous parlons tout bas,
Que je vous plains, vous ne la verres pas.

BLONDEL.

C'eſt vrai, mon fils, je ſuis bien à plaindre.

ANTONIO.

Elle a quinze ans, moi j'en ai ſeize,
Ah ! ſi la mere Nicolas
N'étoit pas toujours ſur nos pas :
Eh bien, quoique cela lui déplaiſe ;
Auprès d'elle je ſuis bien aiſe ;
Et puis nous nous parlons tout bas :
Que je vous plains, vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

Continue, je crois la voir.

ANTONIO.

Vous la voyez, ah ! vous êtes aveugle.
Qu'elle eſt gentille ma bergere !
Quand elle court dans le vallon,
Oh ! c'eſt vraiment un papillon,
Ses pieds ne touchent pas à terre ;
Je l'attrappe quoique légere,
Et puis nous nous parlons, &c.

BLONDEL.

Vas, mon fils, vas toujours voir ſi je pourrai trouver où paſſer cette nuit.

SCENE II.

BLONDEL, *seul*, (*Il ôte sa barbe.*)

OUI, voilà des tours, voilà des fossés, des redoutes ; c'est bien-là un château-fort ; il est éloigné des frontieres, dans un pays sauvage, au milieu des marais ; il n'est propre qu'à renfermer des prisonniers d'état ; on dit qu'on ne peut en approcher, nous verrons, on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers ; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accens de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne ;
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne ;
Moi seul dans l'univers
Voudrois briser tes fers,
Et tout le reste t'abandonne.
Et sa noble amie.... Ah ! son cœur
Doit être navré de douleur.
O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne ;
Monarques, cherchez des amis ;
Non sous les lauriers de la gloire,
Mais sous les myrtes favoris
Qu'offrent les filles de mémoire.
Un Troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de recompense,
O Richard ! ô mon roi !
L'univers t'abandonne ;
Et c'est Blondel, il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.

Mais j'entends du bruit, remettons-nous, reprenons notre rôle.

SCENE III.

BLONDEL, WILLIAMS, GUILLOT. *Ensuite* LAURETTE.

WILLIAMS, *fort, tenant par l'oreille le paysan qui crie* : Ahi !

JE t'apprendrai à porter des lettres à ma fille.

Quoi de la part du gouverneur !

GUILLOT.

C'est de la part du gouverneur !

BLONDEL *à part.*

Ah ! si c'étoit ce gouverneur.

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

WILLIAMS,

Ma fille écoute un séducteur !

Non ma Laurette
N'eſt point faite
Pour amuſer le gouverneur.
Et toi & toi
Si tu reviens, c'eſt fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'eſt pas moi
Qui reviendrai ; non ſur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce gouverneur
Que ma Laurette
N'eſt point faite
Pour écouter un ſéducteur !
Monſieur, monſieur le gouverneur
Me fait en ce jour trop d'honneur.

BLONDEL, *à part.*

Ah ! ſi c'étoit le gouverneur
De ce château : Dieux, quel bonheur !

GUILLOT,

Mais, c'eſt monſieur le gouverneur.

WILLIAMS.

Eh ! que me fait ce gouverneur,
Oui ſur ma foi,
Prends garde à toi.
(*A Laurette qui paroît.*)
Et toi, ſi jamais tu revois
Ce ſéducteur,
Tu ſentiras
Si dans mon bras
Il eſt encor quelque vigueur.

BLONDEL.

Si je pouvois, ah ! quel bonheur ! (*à part.*)
Mes bons amis, ne frappez pas,
Point de débats :
La paix, la paix, point de débats.

LAURETTE.

Mon pere, hélas !
Je ne vois pas
Le gouverneur.

BLONDEL.

Ah ! ſi c'étoit ce gouverneur,
Ah ! quel bonheur !
Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah ! point de fiel !
La paix du ciel ;
Point de débats,
Ne frappez pas :
Ah ! ſi c'étoit ce gouverneur. (*à part.*)

SCENE IV.

WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

Rentrez dans la maiſon ; elle dit qu'elle ne l'a point vu, & qu'elle ne lui parle pas, & il lui écrit ; je voudrois bien connoître ce que dit cette lettre ; ils ont à préſent une maniere d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un . . . ce vieillard n'eſt pas de ce pays-ci ; bon homme, ſçavez-vous lire ?

BLONDEL.

Ah ! mon Dieu, oui, je ſais lire.

WILLIAMS.

Eh bien ! liſez-moi cela.

BLONDEL.

Ah ! mon bon monſieur, je ſuis aveugle ; ces méchans Sarraſins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante ; mais, ne voyez vous pas venir un petit garçon ?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'eſt lui qui me conduit ; il ſait lire, & il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, eſt-ce toi ?

SCENE V.

WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO.

Oui, c'eſt moi, pere Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long tems.

ANTONIO, *tout bas.*

Ah ! c'eſt que je l'ai trouvée, & je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL.

Tiens, lis la lettre de ce monſieur que voilà ; (*Il affecte de la montrer où il n'eſt pas.*) & lis bien haut, & diſtinctement ; lis, lis mon petit ami.

ANTONIO.

» Belle Laurette....

WILLIAMS.

Belle Laurette ! voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO.

» Belle Laurette, mon cœur ne peut ſe contenir de la » joie qu'il reſſent par l'aſſurance que vous me donnez » de m'aimer toujours.

WILLIAMS.

Ah ! fille indigne ! elle l'aime.

BLONDEL.

Laiſſez, laiſſez ; continue.

ANTONIO.

ANTONIO,

» Si le priſonnier que je ne peux quitter....

WILLIAMS.

Tant mieux.

BLONDEL, *à part.*

Le priſonnier !

ANTONIO.

» Si le priſonnier, que je ne peux quitter, me permet-
» toit de ſortir pendant le jour, j'irois me jetter....

WILLIAMS.

Fut-ce dans les foſſés de ton château.

BLONDEL.

Qu'il ne peut quitter.

ANTONIO.

» J'irois me jetter à vos pieds; mais cette nuit.... :
Il y a là des mots effacés.

BLONDEL.

Enſuite.

ANTONIO.

» Faites-moi dire par quelq 'un à quelle heure je pour-
» rois vous parler. Votre tendre, fidele amant & conſ-
tant chevalier, Floreſtant.

WILLIAMS.

Ah ! damnation ! goddam.

BLONDEL,

Goddam, eſt-ce que vous êtes Anglois ?

WILLIAMS.

Ah ! oui, je le ſuis.

BLONDEL.

Vigoureuſe nation ! eh ! comment eſt-il poſſible, que
né un brave anglois, vous ſoyez venu vous établir dans
le fond de l'Allemagne, & dans un pays auſſi ſauvage
qu'on m'a dit qu'il étoit ?

WILLIAMS.

Ah ? c'eſt trop long à vous racconter. Eſt-ce que nous
dépendons de nous ? il ne faut qu'une circonſtance pour
nous envoyer bien loin.

BLONDEL.

Vous avez raiſon : car moi je ſuis de l'Iſle de France, &
me voilà ici : & de quelle province d'Angleterre êtes-vous ?

WILLIAMS.

Du pays de Galles.

BLONDEL.

Vous êtes du pays de Galles ! Ah ! ſi j'avois la jouiſ-
ſance de mes yeux, que j'aurois de plaiſir à vous voir !
& comment avez-vous quitté ce bon pays ?

WILLIAMS.

J'ai été à la croiſade, à la Paleſtine.

BLONDEL.

A la Paleſtine ! & moi auſſi.

WILLIAMS.

Avec notre roi.

BLONDEL.

Avec Richard, avec votre roi! & moi de même.

WILLIAMS.

Quand je suis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon pere mort.

BLONDEL.

Il étoit peut-être bien vieux?

WILLIAMS.

Ah! ce n'est pas de vieillesse: il avoit été tué par un gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avoit tué sur ses terres. J'apprends cela en arrivant: je cours trouver ce gentilhomme, & j'ai vengé la mort de mon pere par la sienne.

BLONDEL.

Ainsi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS.

Cela n'est que trop vrai.

BLONDEL.

Enfin vous vous êtes enfui?

WILLIAMS.

Oui, j'ai été obligé de fuir. La justice a mangé mon château & mon fief, & je n'ai plus rien là-bas, qu'une sentence de mort; mais ici je ne les crains pas.

BLONDEL.

M. je vous demande pardon de toutes mes questions.

WILLIAMS.

Il ne me deplaît pas de parler de tout cela.

BLONDEL.

Et à la croisade, vous avez donc connu le brave roi Richard, ce héros, ce grand homme?

WILLIAMS.

Oui, puisque j'ai servi sous lui.

BLONDEL.

Et sans doute vous avez....

WILLIAMS.

Mais j'ai affaire, & je crois que voilà cette voyageuse qui va arriver.

SCENE VI.

BLONDEL, LAURETTE, ANTONIO.

Antonio pendant cette scene tire du pain d'un bissac, & va le manger sur le banc où s'est assis Blondel.

LAURETTE.

AH bon homme! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon pere?

BLONDEL.

C'est vous qui êtes la belle Laurette?

LAURETTE.

Oui, monsieur.

BLONDEL.

Votre pere eſt fort irrité ; il ſait ce que contient la lettre du chevalier Floreſtan.

LAURETTE.

Oui, Floreſtan : c'eſt ſon nom. Eſt-ce qu'on a lu la lettre à mon pere ?

BLONDEL.

Non pas moi je ſuis aveugle, mais c'eſt mon petit conducteur

ANTONIO, *ſe levant.*

Oui, c'eſt moi : mais, eſt-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire ?

LAURETTE.

On auroit bien dû ne le faire.

BLONDEL.

Il l'auroit fait lire par un autre.

LAURETTE.

C'eſt vrai que diſoit la lettre ?

BLONDEL.

Que ſans le priſonnier qu'il garde.... Et qu'eſt-ce que c'eſt que ce priſonnier ?

LAURETTE.

On ne dit pas ce qu'il eſt ?

BLONDEL.

Que ſans le priſonnier qu'il garde, il viendroit ſe jetter à vos pieds.

LAURETTE.

Pauvre chevalier !

BLONDEL.

Mais que cette nuit....

LAURETTE.

Cette nuit !.... ah la nuit ! (*Elle ſoupire & rêve.*)

Je crains de lui parler la nuit,
J'écoute trop tout ce qu'il dit ;
Il me dit je vous aime, & je ſens malgré moi,
Je ſens mon cœur qui bat, & je ne ſais pourquoi ;
Puis il prend ma main, il la preſſe
Avec tant de tendreſſe,
Que je ne ſais plus où j'en ſuis ;
Je veux le fuir, mais je ne puis ;
Ah ! pourquoi lui parler la nuit, &c.

BLONDEL.

Vous l'aimez donc bien, belle Laurette ?

LAURETTE.

Ah ! mon Dieu, oui, je l'aime bien,

BLONDEL.

En vérité, votre aveu eſt ſi naif, que je ne peux m'empêcher de vous donner un conſeil.

LAURETTE.

Dites, dites. Je ne ſais ici à qui me confier ; mais votre air, votre âge : & puis vous ne pouvez me voir ; tout

cela me donne la hardieſſe de vous parler, & me fait, je crois, moins rougir.

BLONDEL.

Hé ! bien, belle Laurette....

LAURETTE.

Mais, qui vous a dit que j'étois belle ?

BLONDEL.

Hélas ! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme eſt dans le charme, dans la douceur de ſa voix.

LAURETTE.

Hé bien ?

BLONDEL.

Je vous dirai donc, que lorſque ces chevaliers, ces gens de haute condition s'adreſſent à une jeune perſonne, d'un état inférieur, moins touchés ſouvent de la beauté, de la nobleſſe de ſon ame que de celle de leur extraction....

LAURETTE.

Hé bien !

BLONDEL.

Ils ne ſe font quelque fois aucun ſcrupule de la tromper.

LAURETTE.

Mais ma nobleſſe eſt égale à la ſienne.

BLONDEL.

Le ſait-il ?

LAURETTE.

Sans doute. Quoique mon pere ait peu d'aiſance, nous avons toujours vécu noblement; & ſi je ne craignois ſa vivacité, vivacité qui heureuſement la forcé de s'établir dans ce pays-ci je lui aurois confié les intentions du chevalier.

BLONDEL.

C'eſt lui qui eſt le gouverneur de ce château ?

LAURETTE.

Oui.

BLONDEL.

Et tout en attendant cette confiance en votre pere, vous le recevrez cette nuit: cette nuit! ce chevalier que vous aimez, vous lui parlerez cette nuit! écoutez-moi, ceci n'eſt qu'une chanſonnette.

Un bandeau couvre les yeux
Du Dieu qui rend amoureux :
Cela nous apprend, ſans doute,
Que ce petit Dieu badin
N'eſt jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah ! redites moi, s'il vous plaît,
Ce joli couplet :
Ah je ne dois pas l'oublier,
Je veux le dire au chevalier.

BLONDEL.

Trés-volontiers. (*Ils reprennent enſemble.*)
Un bandeau, &c.

LAURETTE.

Ah ! voici je ne ſais combien de perſonnes qui arri-

vent : des chevaux, des charriots. C'eſt ſans doute cette dame qui vient loger ici : j'y cours.

BLONDEL.

Ecoutez donc, belle Laurette, j'ai quelque choſe à vous dire.

LAURETTE.

De lui ?

BLONDEL.

Non.

LAURETTE.

Dites donc vîte.

BLONDEL.

Pourrai-je paſſer cette nuit, cette nuit-ci ſeulement dans votre maiſon ?

LAURETTE.

Non : cela ne ſe peut pas. Mon pere, à la priere d'un ancien ami, a cédé pour cette nuit ſeulement, ſa maiſon toute entiere, à une grande dame, & à moins qu'elle ne le permette, nous ne pouvons pas diſpoſer du plus petit endroit ; mais demain.... Adieu.

BLONDEL.

Allons, prenons patience. Antonio.

ANTONIO.

Plaît-il ?

BLONDEL.

Vas voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.

SCENE VII.

BLONDEL, MARGUERITE, comteſſe de Flandre & d'Artois

Alors paroiſſent des gens de toute ſorte des domeſtiques, des chevaliers. Ils donnent le bras à Marguerite, elle paroit deſcendre de ſon palefroi, & eſt accompagnée de femmes ſuivantes. Elle a l'air de donner des ordres.

BLONDEL.

CIEL ! que vois-je ? c'eſt la comteſſe de Flandre ! c'eſt Marguerite : c'eſt le tendre & malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard ! oh j'accepte le préſage : ſa rencontre ici ne peut être qu'un coup du ciel. Mais, peut-être me trompai-je !... Voyons ſi vraiment c'eſt elle. Si c'eſt Marguerite, ſon ame ne pourra ſe refuſer aux douces impreſſions d'un air qu'en des tems fortunés ſon amant a fait pour elle.

(Il joue cet air ſur ſon violon. Dès les premieres phraſes, Marguerite s'arrête, écoute, s'approche.)

MARGUERITE.

O ciel, qu'entends je !... Bon homme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez ſi bien ſur votre violon.

BLONDEL

Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer, qui venoit de la Terre-Sainte, & qui diſoit-il, l'avoit entendu chanter au roi Richard.

MARGUERITE

Il vous a dit la vérité.

BLONDEL.

Mais, madame, vous qui avez la voix d'un ange n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maiſon qu'on m'a dit être ici près?

MARGUERITTE.

Oui, bon homme.

BLONDEL.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, & permettez-lui d'y paſſer cette nuit, dans le lieu où il n'incommodera perſonne.

MARGUERITE.

Ah! je le veux bien, pourvu que vous répétiez pluſieur fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL.

Ah! tant qu'il vous plaira!

MARGUERITE, *à ſes gens*

Je vous recommande ce bon vieillard.

Beatrix paroît & la comteſſe s'appuie ſur elle; après avoir écouté encore l'air que joue Blondel, la comteſſe ſort.

SCENE VIII.

BLONDEL ſe met à jouer pluſieurs fois ce même air, avec des variations. Pendant ce tems, tout le bagage ſe décharge: les gens de la comteſſe vont & viennent. On voit de tems en tems Williams & ſa fille fort occupés. On dreſſe une grande table à la porte? on y met du vin & des verres.

UN PREMIER DOMESTIQUE *à Blondel.*

ALLONS, bon homme; mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

BLONDEL.

Antonio.

ANTONIO.

Me voilà.

BLONDEL, *lui donnant ſon verre plein.*

Tiens, bois, mon fils, bois.

(On verſe à Blondel un ſecond verre, & dit après avoir bu)

En vous remerciant, mes amis mais je veux paier mon écot.

UN DOMESTIQUE.

Hé! comment ça?

BLONDEL.

En vous diſant une chanſon, & vous ferez chorus.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Allons, c'eſt un bon vivant. Courage: pere.

BLONDEL, *joue du violon en chantant.*

Que le ſultan Saladin
Raſſemble dans ſon jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuſer le matin;
C'eſt bien, c'eſt bien,
Cela ne nous bleſſe en rien

Moi je penſe comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

(*Ces deux derniers ſont repris en chœur.*)

BLONDEL.

Qu'un ſeigneur, qu'un haut Baron,
Vende juſqu'à ſon donjon
Pour aller à la croiſade,
Qu'il laiſſe ſa camarade
Dans les mains des gens de bien;
C'eſt bien, c'eſt bien,
Cela ne nous bleſſe en rien
Moi je penſe comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

A la fin de ce couplet paroît un officier de la comteſſe qui dit;

Ayez à finir : voilà Madame qui va ſe retirer dans ſon appartement.

UN DOMESTIQUE.

Rachevons; encore un couplet, pere.

BLONDEL.

Que le vaillant roi Richard,
Aille courir maint hazard,
Pour aller loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre,
Dans le pays d'un payen;
C'eſt bien, c'eſt bien,
Cela ne nous bleſſe en rien;
Moi je penſe comme Grégoire;
J'aime mieux boire

(*On ſe leve de table.*)

BEATRIX, *paroît & dit.*

Madame vous entend de ſon appartement.

(*Blondel feint de prendre Béatrix pour ſon petit garçon, de-là le lazzi commun : on emporte les lumieres; on voit paſſer des lanternes. Antonio mene Blondel.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre repréſente un château fort, propre à renfermer des priſonniers; ſur le devant eſt une terraſſe, au devant d'une porte : elle eſt entourée des grilles de fer, & cette terraſſe eſt diſpoſée de façon que Richard, lorſqu'il y eſt ne peut voir le fond du théâtre, qui repréſente un foſſé, revêtu exterieurement d'un parapet; c'eſt ſur la terraſſe que paroît Richard, & c'eſt ſur le parapet que Blondel eſt vu.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre eſt peu éclairé, ſurtout dans le fond; il s'éclaire par degrés; l'aurore ſe leve après le crépuſcule. On joue une marche pendant laquelle des ſoldats paroiſſent ſur la terraſſe, d'autres ſortent du château-fort pour faire le tour des remparts extérieurs.

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va ſe lever, profitez-en, ſire, pour votre ſanté : dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD.

Floreſtan !

FLORESTAN.

Sire.

RICHARD.

Votre fortune eſt dans vos mains.

FLORESTAN.

Je le ſais, ſire, mais mon honneur....!

RICHARD.

Pour un perfide ! pour un traître !

FLORESTAN.

Pour un traître ! s'il l'étoit, ſire, je ne le ſervirois pas Non, je ne le ſervirois pas ſi je croyois qu'il fut un perfide.

RICHARD.

Mais Floreſtan....

Floreſtant fait une révérence reſpectueuſe, ne répond rien & ſort.

SCENE III.

RICHARD, *ſur la terraſſe*

AH ! grand Dieu ! quel funeſte coup du ſort ! couvert de lauriers cueilli dans la Paleſtine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obſcurement confiné comme le dernier des hommes, dans le fond d'une priſon (*Il ſe leve.*)

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut paſſer ici ma vie,
Que ſert ma gloire, ma valeur?
(*Il regarde un portrait de Marguerite.*)
Douce image de mon amie,
Viens calmer, conſoler mon cœur,
Un inſtant ſuſpend ma douleur.
O ! ſouvenir de ma puiſſance !
Crois-tu ranimer ma conſtance;
Non, tu redouble mon malheur :
O ! mort ! viens, terminer ma peine,
O ! mort ! viens, briſer ma chaîne !
L'eſpérance a fui de mon cœur.

SCENE III.

RICHARD, BLONDEL, ANTONIO,

Richard ſe raſſeoit, il a le coude appuyé ſur une ſaillie de pierre & paroit abîmé dans le plus profond chagrin, ſa tête eſt en partie cachée par ſa main

BLONDEL.

PETIT garçon, arrêtons-nous ici : j'aime à reſpirer cet air frais & pur qui annonce & accompagne le lever de l'aurore. Où ſuis-je à préſent ?

ANTONIO.

Prés du parapet de cette forteresſe, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL

BLONDEL.

C'eſt bon. *Il ſemble tâter ce parapet pour monter deſſus.*

ANTONIO.

Ah! ne montez pas deſſus ce parapet, vous tomberiez dans un grand foſſé plein d'eau, & vous vous noyeriez.

BLONDEL.

Ah! je n'en ai pas d'envie. Tient mon fils, voilà de l'argent, va-nous chercher quelque choſe pour dejeûner.

ANTONIO.

Ah! vous me donnez trop.

BLONDEL.

Le reſte ſera pour toi.

ANTONIO.

En vous remerciant. (*Il part.*)

BLONDEL.

Quand tu ſeras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes ſont auſſi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah! eſt-il parti?

SCENE IV.

RICHARD *ſur la terraſſe*; BLONDEL *monte & s'arrange ſur le parapet.*

RICHARD

UNE année entiere ſe paſſe, ſans que je reçoive aucune conſolation, & je ne prevois aucun terme au malheur qui m'accable!

BLONDEL.

S'il eſt ici le calme du matin, le ſilence qui regne dans ces lieux laiſſera ſans doute pénétrer ma voix juſqu'au fond de ſa retraite. Hé! s'il eſt ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inſpirée. Auteur, amoureux & malheureux: que des raiſons pour s'en ſouvenir.

RICHARD.

Trône, grandeurs, ſouveraine puiſſance! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune! Et Marguerite! Marguerite! (*Pendant ce couplet, Blondel paroît accorder ſon violon preſqu'en ſourdine afin de faire ſentir qu'il eſt très loin. Lors du mot de Marguerite.*) quels ſons! ô ciel, eſt-il poſſible qu'un air que j'ai fait pour elle, ait paſſé juſqu'ici! Ecoutons.

BLONDEL *commence à chanter.*

Une fievre brûlante
Un jour me terraſſoit,

RICHARD.

Quels accens! quelle voix!... je la connois.

BLONDEL.

Et de mon corps chaſſoit
mon ame lanquiſſante,
Madame approche de mon lit
Et loin de moi la mort s'enfuit, *Il s'arrête & écoute.*

Pendant ce couplet Richard marque tous les degrés de surprise, de joie & d'espérence. Il cherche à se rappeller la fin du couplet, s'en souvient, & dit :

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle,
Succeder le bonheur.

Pendant ce couplet, Blondel marque la plus grande surprise de joie, il a même l'air de se trouver mal de saisissement.

BLONDEL.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit,
Son serviteur gémit
De sa triste avanture.

RICHARD, *dit.*

C'est Blondel ! Ah grands Dieux !
(*il pose ses mains sur son visage.*)
Si Marguerite étoit ici,
Je me croirois plus de souci.

ENSEMBLE.

Un regard de sa belle
Fait dans ma son tendre cœur :
A la peine mon cruelle,
Succéder le bonheur.

(*Blondel répete le refrain, faisant la deuxieme partie ; il danse, il saute, exprime sa joie, l'air qu'il joue sur son violon.*)

SCENE V.

BLONDEL, RICHARD, DES SOLDATS.

(Le gouverneur & des soldats font rentrer le roi : la porte de la terrasse se ferme. Les soldats, entendent le violon de Blondel, s'emparent de lui, & le font passer par une poterne & entrer dans les fortifications ; alors il paroît au-devant du théâtre.)

LES SOLDATS.

Sais-tu ? connois-tu ? sais-tu ?
Qui peut t'avoir répondu ?
Réponds, réponds, réponds vîte ?
Ah ! que tu n'en es pas quitte.

BLONDEL, *feignant d'avoir peur.*

Sans doute quelque passant
Que divertissoit mon chant.

LES SOLDATS.

En prison, vîte en prison,
Tu diras-là ta chanson.

BLONDEL.

Ah ! meſſieurs point de colere,
Ayez pitié de ma miſere,
Les ſaraſins furieux,
De la lumiere des Cieux,
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux pour toi, tant mieux ;
Tu périrois dans ces lieux
Si tu portois des bons yeux.

BLONDEL.

Ah ! meſſieurs, attendez donc,
Je dois obtenir mon pardon : (*avec plus de fermeté.*)
Je veux parler à monſieur,
A monſieur le gouverneur
Pour un avis important
Qu'il doit ſavoir à l'inſtant.

LES SOLDATS *à un officier.*

Il veut parler à Monſieur,
A monſieur le gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important
Qu'il doit ſavoir à l'inſtant.

LES SOLDATS.

Pour un avis important
Qu'il doit ſavoir à l'inſtant

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à monſieur,
A monſieur le gouverneur,
Puiſque l'avis important
Doit-être ſu à l'inſtant :
Le voici ; mais prends garde à toi:
Oui ſur ma foi,
Tu périrois
Si tu mentois,
Si tu mentois à monſeigneur,
A monſeigneur le gouverneur.

SCENE VI.

LES MEMES, FLORESTAN, gouverneur.

UN SOLDAT.

Voici Mgr. le gouverneur.

BLONDEL.

Où eſt-il, Mgr. le gouverneur ?

FLORESTAN.

Me voilà.

BLONDEL.

De quel côté ? où eſt-il ?

FLORESTAN, *le prenant par le bras.*

Ici.

BLONDEL.

J'ai un avis important à lui donner

FLORESTAN.

Hé bien ! de quoi s'agit-il ? mais ne cherchez point à mentir, ni à m'amuſer, car à l'inſtant tu perdrois la vie.

BLONDEL.

Ah ! monſeigeur ! c'eſt être déjà mort à moitié que d'avoir perdu la vue : eh ! comment un pauvre aveugle pourroit-il prétendre à vous tromper ?

FLORESTAN.

Hé bien ! parle.

BLONDEL.

Etes-vous ſeul ?

FLORESTAN.

Oui. Retirez-vous, vous autres.

Les ſoldats ſe retirent dans le fond.

BLONDEL.

Monſeigneur, c'eſt que la belle Laurette....

FLORESTAN.

Parle bas.

BLONDEL.

C'eſt que la belle Laurette m'a lu la lettre que vous lui avez ecrite, afin que vous viſſiez que je ſuis envoyé par elle : or, vous y dites que vous vous jettez à ſes pieds, & vous lui demnadez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN.

Hé, bien mon ami !

BLONDEL.

Hé bien, monſeigneur, elle m'a dit de vous dire que ous pourriez venir à l'heure que vous voudrez

FLORESTAN.

Comment à l'heure que je voudrois ?

BLONDEL.

Il y a chez ſon pere, une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéréſſante, y donne toute la nuit à danſer, à boire, manger & rire, vous pourriez y venir ſous quelque prétexte : alors la belle Laurette trouvera bien l'occaſion de vous dire quelque petite choſe.

FLORESTAN.

C'eſt donc pour me parler que tu as chanté ?

BLONDEL.

C'eſt pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas du mal : dis-lui que j'irai, Mais ſe ſervir d'un aveugle pour faire une commiſſion ! ah ! elle eſt charmante ! va-t'en ?

BLONDEL.

Mais monſieur le gouverneur, Mr. le gouverneur !

FLORESTAN.

Hé bien ?

BLONDEL.

Ah ! vous voilà de ce côté-là pour qu'on ne ſoupçonne rien de ma miſſion, grondez-moi bien fort, & renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raiſon ; ce drôle a de l'eſprit.
Pour le peu que tu mas dit
Falloit-il faire de bruit.

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas fait du bruit :
Vos ſoldats ont fait ce bruit.

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire ;
Tu devrois, tu dois te taire;
Alarmer la garniſon,
Tu devrois être en priſon.

SCENE VII.

LES MEMES ET ANTONIO.

(*Il a un pain paſſé dans un bâton.*)

ANTONIO.

AH ! meſſieurs, pardon, pardon,
Ayez pitié de ſa miſere :
Sarra ſins furieux,
Ont privé ſes pauvres yeux
De la lumiere des cieux.

LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux, tant mieux ;
S'il avoit porté de bons yeux
Il périroit dans ces lieux.
Vas, retire-toi
Mais prends garde à toi,
Ici ſi jamais
Tu paroiſſois,
Tu périrois.

BLONDEL.

Meſſieurs, croyez-moi,
Ici ſi jamais
Je revenois,
Je me ſoumets
A votre loi.
Ah ! croyez-moi,
Ah ! croyez-moi.

ANTONIO.

Ici ſi jamais,
Il revenoit,
Ah! ce ſeroit
Sans moi, ſans moi.

Ah ! ce ſeroit
Sans moi, ſans moi.

(Blondel s'en va en paſſant par la poterne avec ſon guide, & les ſoldats & le gouverneur, par la porte qui lui a ſervi d'entrée.)

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente la grande ſalle de la maiſon de Williams.

SCENE PREMIERE.

(On entend la ritournelle du morceau.)

BLONDEL, DEUX HOMMES de la comteſſe

BLONDEL.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle.

Mon cher Urbin mon ami Charles.
Il faut que je lui diſe un mot

Tout au plutôt, tout au plutôt
Mon cher Urbin, mon ami Charles,

A l'inſtant, ciel ! quoi, dans l'inſtant !
Voici de l'or.

(A part.)

De l'or, afin que je lui parle,
Ah ! que je lui parle à l'inſtant.

Dans ce moment.

Eh bien ! ſoit, ah ! que je lui parle,
Mon cher Urbin ! mon ami Charles.

LES DEUX HOMMES.

Il faut, il faut !

Vous ne pouvez lui dire un mot.
On chaſſeroit Urbin & Charles,
Si nous vous laiſſions dire un mot.
Sortez, ſortez tout au plutôt.
Nous allons partir à l'inſtant.
Oui, dans l'inſtant.

De l'or ?

Eſt-ce de l'or ? oui, c'eſt de l'or.
De l'or l'entendez, mais comment
Peut-il parler en ce moment ?

Le pourroit-il en ce moment.

A la dame de compagnie
Oui, oui, nous pourrions dire ſon envie
A la dame de compagnie.

On peut lui dire qu'il la prie.

Dans ce moment,

Pourvu que je lui dise un mot.

Je suis content ; mais au plu. Tout au plutôt. tôt.

SCENE II.

LA DAME DE COMPAGNIE, LA COMTESSE, SIRE WILLIAMS, LES CHEVALIERS, LE SENECHAL.

(La dame de compagnie arrive avant la comtesse & ses chevaliers ; les deux hommes qui étoient sur la scene vont parler à la dame de compagnie, qui sort avec eux ; il reste avec la comtesse une autre dame de compagnie ; la comtesse a un papier à la main.)

LA COMTESSE.

Sire Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS.

Madame que ne puis je vous y retenir plus long-tems

LA COMTESSE.

Cela ne peut être.

LE SENECHAL.

Madame, tout sera bien-tôt prêt pour votre départ.

LA COMTESSE.

Ah ! chevalier, ce soir assignera le terme à notre voyage : qu'il m'en coute de vous dire ce qui va le déterminer !

LE SENECHAL.

Quoi donc, madame !

LA COMTESSE.

Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SENECHAL.

Vous, madame ?

LA COMTESSE.

Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets ; je vais, chevalier, faire ajourer quelques mots à cet écrit, vous le montrerez aux états assemblés ; ce sont mes volontés.

SCENE III.

LES MEMES, BEATRIX, Dame suivante

BEATRIX

Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ?

BEATRIX.

Ce bon homme à qui vous avez permis de passer la nuit dans ce logis, & qui n'est plus aveugle....

LA COMTESSE.

Eh bien ?

BEATRIX.

Il demande l'honneur de vous être préſenté.

LA COMTESSE.

Que veut-il ? Ah ! ciel.

BEATRIX.

Je lui ai dit que madame étoit bien triſte, il m'a répondu ; ſi je lui parle je la rendrai bien gaie. (*Blondel chante*, Un regard de ma belle.) Entendez vous ſa voix, madame, il l'a très-belle.

LA COMTESSE.

Qu'il paroiſſe, peut être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard, peut-être..... (*Elle parle à celui de ſes officiers qui cachete le papier.*) Vous mettrez la ſuſcription telle que je vais vous la dicter.

SCENE IV.

LES MEMES, BLONDEL.

LA COMTESSE.

HE bien ! bon homme, on dit que vous demandez à m'être préſenté.

BLONDEL.

Oui, madame ; mais qu'il eſt difficile d'approcher des grands, mêmes pour leur rendre ſervice.

LA COMTESSE.

Qui étoit celui qui vous a appris ce que vous chantiez ſi bien tout à l'heure, & en quel lieu de la terre vous avez appris cette complainte ?

BLONDEL.

Je ne peux le dire qu'à vous. (*Béatrix ſe retire.*)

LA COMTESSE.

Hier, vous étiez aveugle.

BLONDEL.

Oui, madame, mais le ciel m'a rendu la vue, & quelles graces n'ai-je point à lui rendre, puiſqu'il me fait jouir de la préſence de madame Marguerite, comteſſe de Flandre & d'Artois.

LA COMTESSE.

O ciel ! vous me connoiſſez.

BLONDEL.

Oui, madame, & reconnoiſſez Blondel.

LA COMTESSE.

Quoi ! c'eſt vous Blondel, vous étiez avec le roi, où l'avez-vous laiſſé ?

BLONDEL.

Le roi, le roi, que je cherchois depuis un an, le roi, madame, eſt à cent pas d'ici.

LA COMTESSE.

Le roi !

BLONDEL.

BLONDEL.

Il eſt priſonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres, car, ſans le voir, je lui ai parlé ce matin.

LA COMTESSE

Ah! Dieux, ah! Blondel! chevalier!

BLONDEL.

Madame, qu'allez-vous dire?

LA COMTESSE.

Qu'ai-je à craindre? ce ſont mes chevaliers, tous attachez à moi, à ma perſonne, & ſire Williams eſt Anglois.

(*Les Chevaliers, Williams & Béatrix s'approchent..*)

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui ce rempart
Tient priſonnier le roi Richard.

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous! qui, le roi Richard?
Richard! qui, le roi d'Angleterre.

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui, ce rempart
Tient renfermé le roi Richard;
C'eſt-là qu'eſt le roi d'Angleterre.

LES CHEVALIERS.

Qui vous a dit; par quel haſard?
Avez-vous connu cette affaire?
Comment ſavez-vous ce myſtere?

LA COMTESSE.

Qui vous l'as dit? par quel haſard?
Ah! grands Dieux, mon cœur ſe ſerre.

BLONDEL.

Par moi, qui, ſous cet habit vil,
M'en ſuis approché ſans péril:
Sa voix a pénétré mon ame,
Je la connois, oui, oui, madame,
Oui, chevaliers, oui ce rempart,
Tient priſonnier le roi Richard.

LA COMTESSE.

Ah! s'il eſt vrai, quel jour proſpere!
Ah! grands Dieux.... ah! mon cœur ſe ſerre,
De joie & de ſaiſiſement.

LES CHEVALIERS, WILLIAMS, BEATRIX ET LA COMTESSE.

Ah! grands Dieux, quel étonnement!
Quel bonheur! quel évenement!
Travaillons à ſa délivrance;
Marchons, marchons.

BLONDEL.

Point d'imprudence;
Travaillons à ſa délivrance.
Non, il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à ſa délivrance.

LA COMTESSE.

Que faire pour ſa délivrance ?
Ah ! Blondel, quel heureux moment !
Que faire pour ſa délivrance ?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel ! Blondel ! oui, c'eſt Blondel ;

LA COMTESSE.

Chevaliers, connoiſſez Blondel ;
Ah ! quel bonheur, quel coup du ciel !

BLONDEL.

Travaillons à ſa délivrance,
Et ne parlons point de Blondel.

SCENE V.

LES CHEVALIERS, BLONDEL, LA COMTESSE SIRE WILLIAMS.

LA COMTESSE.

AH ! chevaliers, ah ſire Williams, & vous Blondel, mon cher Blondel, voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le roi ; la joie, la ſurpriſe, cette nouvelle m'a ſaiſie, de maniere que je ne peux jouir de ma réflexion ; ſervez-vous de tout mon pouvoir, c'eſt de moi, c'eſt de mon bonheur que vous allez vous occuper.

(*Elle ſort en s'appuyant ſur les bras de ſes femmes.*)

SCENE VI.

LE SENECHAL, WILLIAMS, BLONDEL, ET DEUX CHEVALIERS.

LE SENECHAL,

OUI, c'eſt l'infortune de Richard qui faiſoit toute ſa peine.

BLONDEL.

Sires chevaliers, ſire Williams, le tems eſt précieux voyons quels ſont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard ; ſachons d'abord quel eſt l'homme qui le garde : Williams, quel homme eſt-ce que ce gouverneur ? le connoiſſez-vous ?

WILLIAMS.

Que trop.

BLONDEL.

L'intérêt peut-il quelque choſe ſur lui !

WILLIAMS.

Non.

BLONDEL.

Et la crainte ?

WILLIAMS.

Encore moins.

BLONDEL.

Ni l'intérêt ni la crainte, c'eſt un homme bien rare : écoutez, chevaliers, & vous Williams : voici mon avis : le gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS.

Parler a ma fille !

BLONDEL.

Oui, il ſait que ce ſoir vous donnez un bal, une fête

WILLIAMS.

Moi.

BLONDEL.

Oui, vous, & faites tout préparer à l'inſtant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amuſent ici près, & que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS.

Des noces ! un bal ! il ſait que je donne une fête ; & de qui auroit-il pu ſavoir ?...

BLONDEL.

De moi.

WILLIAMS.

De vous ! eh ! comment cela ſe peut-il ?

BLONDEL.

Enfin, il le ſait, je vous le dirai, mais ne perdons pas un inſtant, il viendra ici dans l'eſpoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS.

Ah ! qu'il lui parle.

BLONDEL.

Oui, il lui parlera, mais qu'auſſi-tôt il ſoit entouré des Officiers de la princeſſe, qu'il ſoit ſommé de rendre le Roi, s'il refuſe, alors la force....

LE SENECHAL.

Oui, la force : armons nous, forçons le château.

WILLIAMS

Forcer le château, & que peuvent vingt ou trente hommes, armés ſeulement de lances & d'épées, contre cent hommes de garniſon placés dans un château fort.

LE SENECHAL.

Vingt ou trente hommes ! & les ſoldats qui juſqu'ici ont ſervi d'eſcorte à Marguerite, & qui ſont dans la forêt voiſine en attendant notre retour ; je vais les faire avancer, & que ne peuvent la valeur, notre exemple, & le deſir de délivrer le Roi.

BLONDEL.

Ah ! Sénéchal, vous me rendez la vie, eſt il quelqu'un de nous qui ne ſe ſacrifie pour une ſi belle cauſe ! Williams, Richard eſt dans les fers, & vous êtes Anglois.

WILLIAMS.

Ou le délivrer ou mourir.

Sénéchal faites promptement avancer votre escorte, armez vos Chévaliers, que Floreſtan ſoit arrêté, & dès que nos gens ſeront au pied des murailles, le ſignal de l'aſſaut. J'ai marqué un endroit foible, où, à l'aide des travailleurs, j'eſpere faire brêche, & montrer à nos amis le chemin de la gloire : en attendant, Williams faites tout Preparer ici pour la danſe. (*Williams ſort.*)

SCENE VII.

BLONDEL, ſeul.

SI l'amitié la plus pure, ſi l'ardeur la plus vive peuvent inſpirer un cœur tendre & ſenſible ; que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment!

SCENE VIII.

WILLIAMS, LAURETTE, DES DOMESTIQUES.

WILLIAMS, *aux garçons.*

ALLONS, venez vous autres, & rangez cette Salle, preparez tout ici, on va danſer. (*Les garçons rangent les meubles.*)

LAURETTE, *entrant*

On va danſer ?

WILLIAMS.

Oui ma fille, ma chere fille.

LAURETTE.

Ma chere fille ? ah ? mon pere n'eſt plus fâché ; ah ! ſi le Chevalier le ſavoit, peut-être pourrroit-il. . . .

Pendant la ritournelle du morceau ſuivant, Blondel eſt ſur un des côtés de la ſcene oppoſé à Laurette ; il lui fait ſigne de s'approcher, elle marque ſon étonnement voyant qu'il n'eſt plus aveugle.

SCENE IX.

LES MEMES, BLONDEL.

BLONDEL, *à Laurette.*

LE Gouverneur, aprés la danſe,
Viendra ſe rendre dans ces lieux.

LAURETTE

Ah ! quel bonheur ! que ſa préſence
Pour moi doit embellir ces lieux.

BLONDEL, *à Williams qui approche.*

Nous n'avons point de myſtere,
Je lui diſais que mes yeux
Revoyoient enfin les cieux

LAURETTE.

Nous n'avons point de myſtere,
Non mon pere, non mon pere,
Ce bon homme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez ſans myſtere,
Ce bon homme à ſu me plaire.

LAURETTE, *à part.*

Eſt-il bien sûr de ma tendreſſe ?
Me ſera-t-il toujours conſtant ?

BLONDEL.

Si vous aviez vu ſon ivreſſe,
Son cœur ſera toujours conſtant.

LAURETTE.

Son ivreſſe ?
Son cœur ſera toujours conſtant.

WILLIAMS.

Il te diſoit, que ſes yeux
Revoient enfin la lumiere.

LAURETTE.

Oui : mon pere, oui, mon pere
Nous n'avons point de myſtere,
Il me diſoit que ſes yeux
Revoient enfin les cieux.

BLONDEL.

Nous n'avons plus de myſtere,
Je lui diſoit que mes yeux
Revoient enfin les cieux ;
Je voulois vous dire encore :

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il ignore.

WILLIAMS.

Il te diſoit que ſes yeux....

LAURETTE.

Oui, mon pere, &c.

SCENE DERNIERE

WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO.

(*Les noces paroiſſent, enſuite on danſe.* (

UN PAYSAN.

EH zig, & zoc,
Eh fric, & froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux
Sans berger, ſi la bergere
Eſt en un lieu ſolitaire
Tout pour elle eſt ennuyeux ;
Mais ſi le berger Sylvandre
Auprés d'elle vient ſe rendre
Tout s'anime à l'entour d'eux.
Eh zig, & zoc,
Eh fric, & froc,

Quand les bœufs
Vont deux à deux ;
Le labourage en va mieux.
Qu'en dite-vous, ma commere?
Eh ! qu'en dite-vous compere ?
Rien ne ſe fait bien qu'à deux ;
Les habitans de la terre,
Hélas ! ne dureroient guere,
S'ils ne diſoient point entre eux :
Eh zih ; & zoc,

(*Pendant cette danſe le gouverneur entre ; il ſalue Williams & s'approche enſuite de Laurette. Pendant la derniere repriſe de la danſe on entend un roulement de tambour, Floreſtan veut ſortir.*

FLORESTAN.

Ciel, qu-entends-je !

VVILLIAMS & *les Officiers de Marguerite mettant le ſabre à la main.*

Je vous arrête.

FLORESTAN.

Vous?

WILLIAMS.

Moi.

FLORESTAN.

Dieux, qu'elle trahiſon !

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'inſtant,
Soit remis dans nos mains,
Oui, qu'ici ſes deſtins
Soient remis dans nos mains

FLORELTAN.

Non, jamais ſes deſtins
Ne seront dans vos mains.

(Les chevaliers emmenent Floreſtan ; & Williams ſort du côté oppoſé pour aller joindre le ſénechal & Blondel.)

(Le théâtre change & repréſente l'aſſaut donné à la forteresſe par les troupes de Marguerite ; les aſſiégés réçoivent un renfort, & repouſſent l'attaque avec avantage.).

(Blondel alors jette ſon habit d'aveugle, & ſous celui qui couvroit ſa caſaque, il ſe met à la tête des priſonniers ; il le place, & leur fait attaquer l'endroit foible dont il à parlé ; l'aſſaut continue, on voit paroître, ſur le haut de la forteresſe, Richard qui ſans armes, fait les plus grands efforts pour ſe débarraſſe de trois hommes armés ; dans cet inſtant la muraille tombe avec fracas. Blondel monte à la breche, court auprès du roi, perce un des ſoldats, lui arrache ſon ſabre, le roi s'en ſaiſit ; s mettent en fuite les ſoldats qui s'oppoſent à eux ; alors Blondel ſe jette aux genoux de Richard, qui l'embraſſe : dans ce momen t le cœur chante *vive Richard*, ſur une fanfare très-éclatante ; les aſſiégeans arborent le drapeau de Marguerite ; dans ce moment elle paroît, ſuivie de ſes femmes & de tout le peuple ; elle voit Richard délivré de ſes ennemis, & conduit par Blondel, elle tombe évanouie, ſouteuue par ſes femmes, & ne reprener ſes eſprits que dans les bras de Richard.)

(Floreſtan eſt enſuite conduit aux pieds du roi par le Sénechal

& Williams; Richard lui rend son épée; toute cette action se passe sur la marche, depuis la fanfare qui termine le combat.)

RICHARD.

O! ma chere Comteſſe!
O! doux objet de toute ma tendreſſe.

MARGUERITE.

Ah! Richard, ô mon roi, ah! Dieux.

RICHARD.

A la tendreſſe
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITE, *montrant Blondel.*

C'eſt à Blondel, c'eſt à ſon cœur.

RICHARD, *embraſſe Blondel.*

C'eſt à ton cœur.

RICHARD.

Qu'en ce jour je dois mon bonheur.
Délivré par ceux que j'aime,
De mes ſujets oublié,
C'eſt l'amour & l'amitié
Qui font mon bonheur ſuprême.

MARGUERITE.

Qu'en ce jour je dois ce bonheur.

MARGUERITE, BLONDEL.

C'eſt l'amour & l'amitié
Qui font ſon bonheur ſuprême.

CHŒUR.

LES FEMMES de la Comteſſe, LAURETTE, ANTONIO & LES PAYSANS.

Ah! que le bonheur ſuprême
L'accompagne chaque jour,
Que le bonheur l'accompagne ſans ceſſe;
Ah! quel plaiſir, quelle ivreſſe,
C'eſt un roi, oui c'eſt lui-même,
Qui paroit dans ce ſéjour.

LA COMTESSE RICHARD BLONDEL, WILLIAMS, FLORESTAN & LES CHEVALRERS.

Ah! que le bonheur ſuprême
L'accompagne chaque jour.

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadême
Ne vaut pas un ſi beau jour.

MARGUERITE, *à Floreſtan & à Laurette.*

Vous! commencez ma récompenſe,
Heureux amans je vous unis.
(*à Williams.*)
Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnoiſſance.

CHŒUR GENERAL.

Heureux amans

TRIO.

MARGUERITE.
C'eſt l'amitié fidele
Qui finit mon malheur,
Qu'un amour éternel
Aſſure ton bonheur.

RICHARD.
C'eſt l'amitié fidele
Qui finit mon malheur,
Et l'amour de ma belle
Aſſure mon bonheur

BLONDEL.
Pour un ſujet fidele
Eſt-il plus grand bonheur,
Quand il voit que ſon zele
Finit votre malheur

CHŒUR.

RICHARD, LA COMTESSE, FLORESTAN, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.
Ah! quel bonheur, quelle ivreſſe,
Que le bonheur l'acompagne ſans ceſſe;
C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui paroit dans ce ſéjour.

LAURETTE, LES FEMMES de la Conteſſe, & LES PAYSANS.
Que le bonheur l'accompagne ſans ceſſe;
Ah! quel bonheur, quelle ivreſſe;
C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même,
Qui paroît dans ce ſéjour.

RICHARD.
C'eſt un roi, oui, c'eſt lui-même!
Qui vous doit un ſi beau jour.

MARGUERITE.
Richard m'eſt rendu dans ce jour.

BLONDEL.
C'eſt un roi délivré par l'amour.

CHŒUR.
Ah! quel bonheur, quel plus beau jour,
C'eſt un roi qui vous doit un ſi beau jour.

FIN

On trouve à Avignon, chez les FRERES BONNET, Imprimeurs, Libraires, vis-à vis le Puits des Bœufs un aſſortiment de pieces de Théâtre imprimées dans le même goût.

LE FORTUNÉ

MARSEILLOIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Miſe au Théâtre par Mr. AUDIBERT, *Ordinaire de l'Académie de Muſique, à Marſeille.*

Se vend A MARSEILLE,

Chez JEAN MOSSY, Imprimeur du Roi, & de la Marine, & Libraire, au Parc.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & permiſſion.

ACTEURS DE LA PIECE.

DORIMÉNE, Mere d'Angelique & Sœur de Mr. Oronte.

ANGELIQUE, Amante de Leandre en ſecret.

MAGDELAINE, Suivante d'Angelique.

ORONTE, riche Négociant, Frere de Doriméne.

LEANDRE, premier Commis de Mr. Oronte.

ERASTE.

MAITRE PIERRE, Paiſan de Mr. Oronte.

JANOT, Valet de Mr. Oronte.

Troupes de Paiſans & de Paiſannes, chantans & danſans.

La Scéne eſt à la Campagne, Quartier Saint Louis, à une lieue de Marſeille.

Cette Piéce à été repréſentée pour la premiere fois en public, ſur le Théâtre de la nouvelle Sale de Marſeille, le Samedi 12. Mars 1735. par la Troupe de Mr. Loinville, & remiſe au Théâtre par celle de Mr. Franciſque en 1736.

LE FORTUNÉ MARSEILLOIS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repreſente une Campagne.

LEANDRE, *ſeul.*

O Fortune cruelle ! ne te laſſe-tu point de me perſécuter ? Etoit-ce pour un cœur auſſi tendre que le mien, que tu reſervois toutes tes rigueurs ? L'ambition n'excite point mes plaintes contre toi. Un motif bien différent trouble mon repos, & me fait devancer le jour dans ces charmantes retraites. Amour ! vous ſavez pour qui j'implore les faveurs de cette volage ; & puiſque je ne puis poſſéder ce que j'aime ſans ſon ſecours, il doit du moins m'être permis de me plaindre de ſes caprices. Quel ennui ! être toujours ſans voir ce que j'aime ; ignorant le ſujet de ſon départ, comme celui de ſon retour, j'éprouve à chaque moment que ſans la préſence de mon adorable Angelique, tout languit.

SCENE II.

LEANDRE, MAITRE PIERRE.

On entend un coup de Fuſil, & il tombe un oiſeau ſur le Théâtre.

LÉANDRE.

QUelque Chaſſeur s'aproche de ces Bois, évitons ſa préſence, & allons chercher autre part, la tranquillité qu'il vient troubler en ces lieux, pour y rêver avec plus de plaiſir.

Maître PIERRE, *ayant ramaſſé ſon gibier.*

Qu'es eiſſo ! es mai vous, Mouſſu Leandre ? Quadenoun deſtinchi, ſias toujour plus matinie que lou Tourdre. Yer à n'aqueſto-houro erias eici, & aujourd'hui li ſias mai ; s'avias un fuſiou, encaro paſſo, l'aurie aparenço que caſſas ; mai ſenſo ren, toujour ſoulet : Vous m'avés ben l'er de n'eſtre pas un Caſſaire à la plumo : Avés reſoun, lou vent l'empoüerto ; mai qu ſaou la lei, li ſaou l'engambi. Voulés que vous parli francament.

LÉANDRE.

Oui, parle, Maître Pierre, tu me feras plaiſir, avec toi je reſte volontiers ; car ſi c'eût été quelqu'autre, je ſerois déjà bien loin.

Maître PIERRE.

Mi faſſiſſés d'hounour, Mouſſu, hé ben ! puiſqu'aco es anſin, yeou vous dirai, ſenſo tant fichimaſſia lou burri, que vous voüeli ben ; n'es pas per quauquei miech-eſcus que m'avés douna, que vous diou aquo, car m'en ſouciti coume d'uno bano.

LÉANDRE.

J'en ſuis perſuadé.

Maître PIERRE.

Mai vous avés aqui une certéno faloumie, uno maniero de faire, un er libre, un found d'houneſte-homme, & ſurtout de ſincerita que mi charmo. Que differenci de vous au Fiou de noüeſtre Mouſſu ! ô lou ſot cor ! Parcequ'a ſei plenei pochos d'argent, un habit m'ounte li a un pau de

liparie, uno veſto d'eſpinar, la teſto enfarnado coumo un marlus que van fregi, ſi cres lou premie Mouſtardie de Roumo, & voou que tout homme leve lenguo ; es maudiſen, avare, enfin a coumo un marrit aubre, a toutei lei decos. Mouſſu ſoun Péro l'a manda à Paris per ſi degrouſſa, & aprendre à vieoure ; mai ai poou que li fara pas grand hounour. An reſoun de va dire ; de la coüe d'un ai, s'en poou pas faire un beou plumachou.

LÉANDRE.

Ce ſont ſes affaires.

Maître PIERRE.

Avés raiſon. Parlen un paou dei noüeſtre ; & per enrega drech, faou que mi plagni de voueſtre miſtéri à moun egard ; vous mesfiſas de yeou : vous ſias amouroux.

LÉANDRE, *ſurpris.*

Je ſuis amoureux.

Maître PIERRE.

Patienço ; anen plan & campen : Oui ſias amouroux, & vous dirai ben mai, ſias amouroux de Madameiſello Angeliquo, la fillo de Madamo Doriméno, & per conſequant la Neço de noüeſtre Mouſſu.

LÉANDRE.

Ah Ciel ! Parle bas : Que dis-tu ? & d'où l'as-tu apris ?

Maître PIERRE.

De m'ounte l'ai apres, d'un boüen endré, vous n'en reſpouendi, outro que n'ai auſi ſouvent railla noüeſtre Mouſſu. Creſés beſſai que ſiou uno beſti. Oh ! oh vous troumpas ben : Nous autrei Payſans doou Terradou, n'aven ren de plus grouſſie que la raubo. Vous imaginas que parce qu'avés lou Latin, qu'avés fach la Filouſoufie, que fés la Muſiquo eme voüeſtro fluito, que degun ſache ren que vous ?

LÉANDRE.

Je n'ai pas cette penſée, ſois-en aſſuré : Je ſai parfaitement que tu ſais ton compte : mais acheve vîte.

Maître PIERRE.

Oh ! n'avés pas encaro proun mangea favo ; & aquelei gros ſoupirs que gitas de tens en tens, que farien ana un Moulin à ven, ſoun per you, bouſſo Micoulau : mai avés proun pati, vous voüeli un paou raviſcoula. Li-a long-tens qu'aviou dontanço de voüeſtreis amours : jamai n'aviou ren pouſqu deſcuerbi : mai Magdaleno la miou proumeſſo, & la Chambriero de voüeſtro Meſtreſſo, m'a à la fin tout dich deſpuis miecho-houro, & vous li ferai pas inutile, vous n'en reſpoüendi.

LÉANDRE.

Tu n'y perdras rien, je t'en aſſure : mais quoi ! Tu as vû Magdelaine, & où ? & depuis quand ?

Maître PIERRE.

Tout-aro, aqui davant la poüerto de la Baſtido, & m'a dich de vous dire, que manqueſſias pas de vous trouba ſur leis ſept houros, à la pichouno poüerto daou ben, prochi lou vala, ounte devoun veni faire bugado : Voueſtro Meſtreſſo, ſous pretexte de prendre gardo, li ſera ; a de cauvos à vous dire, que ſoun de la derniero conſequanço.

LÉANDRE.

Quoi ! ma charmante Angelique eſt de retour ! Ah mon pauvre Maître Pierre, tu me rends la vie. Comment puis-je recompenſer une ſi bonne nouvelle ? Mais tiens, je n'ai que ces deux Ecus ſur moi, prens, je t'en conjure, en attendant mieux.

Maître PIERRE.

Mouſſu, ſerie maou-houneſte de vous refuſa, à ce que vous ai auſi dire cent fes : Per aqueou mouyen, fougueſſo que per ave de poudro & de ploum, va vaou faire deſcendre din ma pocho ſenſo façoun.

LÉANDRE.

Tu me fais le plus grand plaiſir du monde ; enfin après trois jours d'abſence qui m'ont parû trois ſiécles, je pourrai parler à mon aimable Angelique ; & cette heureuſe journée commencera parlà : Quel bonheur ! Mais hélàs ! quel mortel chagrin vient empoiſonner un ſi doux eſpoir ! Cette vue qui devroit mettre le comble à mes plaiſirs, remplit le plus ſouvent mon cœur d'une peine

cruelle, puiſque tant de beautés & de merite ne ſont point reſervés pour moi; car je n'enviſage point les grands biens qu'elle aura en partage, étant, comme tu ſais, fille unique.

Maître PIERRE.

Aqui mi candiſſés! Et per que ſera pas per vous? Vous voou tant de ben, avés tant de bouenei qualita, de merire.

LÉANDRE.

Si j'ai quelque bonne qualité, comme tu voudrois me le perſuader, je les ignore; mais j'ai en revanche un grand défaut, dont j'ai des certitudes tous les jours.

Maître PIERRE.

Et quint'es aqueou defaou, ſe ſieu pas troou curiou, avés pas la rougno per hazard.

LÉANDRE.

C'eſt encor pis. Je ne ſuis pas riche, mon pauvre Maître Pierre; & ce défaut qui ſeul peut écraſer le plus honnête homme du monde, bien-loin de faire valoir ſes vertus, lui fait ſouvent attribuer des vices qu'il n'eut jamais, & de mauvaiſes qualités dont il n'a point eu connoiſſance.

Maître PIERRE.

Lou Diantre lei richeſſos & mai l'argent; expliqua-mi un paou ce qu'es aquo, que tant de gens s'en plagnoun? Bouta, avés de ten de reſto, regardes pas tant voueſtro moueſtro, & ſigues pas tant inquiet; aven enca prochi d'uno-houro, avant que Madameiſello Angeliquo pareiſſe.

LÉANDRE.

On a ſi ſouvent parlé de la bizarrerie de la Fortune, qu'il ne me reſte pas grand choſe à te dire, ſur l'injuſtice de ſes caprices. Je t'apprendrai ſeulement que le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un homme, ſurtout dans le ſiécle où nous ſommes; c'eſt d'être pauvre.

Maître PIERRE.

Et la reſoun?

LÉANDRE.

La raiſon eſt, comme je t'ai déjà dit, que le mérite dans un homme ſans la fortune, bien-loin de lui être utile, lui fournit un plus grand ridicule; & le Public change en vices ſes vertus.

Maître PIERRE.

Es-ti pouſſible ?

LÉANDRE.

Une cruelle expérience, à la honte des hommes, nous le prouve tous les jours. Sans les richeſſes un homme avec tout l'eſprit du monde, ne paſſe que pour un éventé : s'il aime la propreté, c'eſt un fat : s'il eſt ſavant, c'eſt un viſionnaire : s'il eſt honnête homme, c'eſt un ſot qui n'a pas le ſecret de s'approprier le bien d'auttrui : s'il parle bien, ce n'eſt qu'un babillard : s'il a de l'ambition, c'eſt un fol : Ainſi, mon cher Maître Pierre, ce n'eſt pas ſans raiſon que je m'inquiéte ; puiſque n'ayant pour tout bien qu'un fond d'honnête homme, foible reſſource aujourd'hui, & deux mille écus que Mr. Oronte me fait valoir, il eſt preſque impoſſible que je puiſſe épouſer la charmante Angelique, elle qui aura au moins cinquante mille écus de dot ; & ſa Mere, bruſque en ſon humeur, ayant en vue les plus gros Partis avec juſte raiſon.

Maître PIERRE.

Mouſſu, yeou preni part autant que ſi poou à voueſtro infetien ; mai ai auſi dire en foueſſo gens, que n'erias pas toujour iſta anſin, & que Mouſſu voueſtre Pero, en ſoun viven, avie prochi d'un milien.

LÉANDRE.

Tu dis vrai, & c'eſt ce qui rend mon ſort encore plus déplorable. Quand on n'a rien perdu, on ne ſauroit avoir grand regret ; & on eſt bien plus ſenſible à une perte réelle, qu'à l'eſpoir frivole d'une fortune à venir. Mon Pere avoit de grands biens, trois années de mauvaiſes affaires dans le Commerce, & un Vaiſſeau qu'il perdit richement chargé, nous ruïnerent de fond en comble. Mon Pere me laiſſant aſſez jeune, mourut de chagrin ; & mon Oncle n'oſant plus ſe montrer après tant de malheurs, me laiſſa entre les mains de Mr. Oronte ſon meilleur ami, avec ſix mille livres pour mes petits beſoins, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire de mieux dans cette occaſion. Depuis quinze ans ce cher Oncle eſt parti, ſans que j'aie

pu

pu ſavoir ce qu'il eſt devenu, ayant toujours beaucoup eſpéré de lui, ſans doute qu'il eſt mort; de ſorte qu'après m'être vû fort riche, je me vois obligé d'être le premier Commis de Mr. Oronte; mais je ſuis encore trop heureux, puiſque cela me procure le bonheur de voir ſouvent mon adorable Angelique, ſans qui je ne puis vivre.

Maître PIERRE.

A la boüeno-houro, paſſo per aquo; car faou qu'ages uno groſſo patienço diſta tan de tens em'aquel homme, de l'himour qu'es; per yecu li-a qu'un an que li ſiou, faou que n'en paſſi enca un, & mi languiſſi coumo un chin, que ſiegue fini.

LÉANDRE.

Mr. Oronte va un peu vite à la vérité dans de certaines occaſions: il aime à railler & je l'éprouve tous les jours: mais dans le fond c'eſt un parfait honnête homme, franc autant qu'il ſe peut; & s'il n'a pas ce grand fond de politeſſe & de complaiſance qu'ont la plûpart de ſes Confreres, c'eſt que n'étant pas de ce païs, il n'en a jamais eû les bonnes maniéres; il faut joindre encore à cela ſa grande application pour les affaires, qui ont redoublé depuis la mort de ſon Epouſe.

Maître PIERRE.

Ah cabro deſtinchi, la boüeno peço qu'es moüerto aqui! Lou Diable aura trouba en qu parla, & ſiou ſegur que li aura fa leva lengo; car voulie toujour ave la darniero; & mi ſouvendrai touto ma vido, qu'un jour que nous venie veire à ſa couſtumado per nous querela eme mei Soüerre, s'eſcounderian toutei; mai n'en aguet pas lou dementi. Devina que faguet.

LÉANDRE.

Elle vous chercha ſans doute; & ne vous trouvant pas, elle s'en fut.

Maître PIERRE.

Ouï, mai fouguet après ave fach quarelo au chin penden uno groſſo houro; parce que roüigavo un oüeſſe ſur lei bouffet, prenguet uno palo per lou piqua: lou chin japavo coumo un Diable; ello cridavo coumo dous; foulie eſtre aqui per rire, & veire aqueou chin coumo li diſie ſei reſouns. Ah la terriblo fremo!

LÉANDRE, *regardant ſa Montre.*

Tu raiſonnes de bon ſens ; mais il eſt près de ſept heures, ſongeons bien plûtôt à tâcher de joindre mon aimable Angelique. Allons-lui au devant.

Maître PIERRE.

Mouſſu, paou pas eſtre luencho ; car viou deja ſa Chambriero la miou pretendudo : tenés que vous diſiou, aqui voüeſtro revillo-matin.

SCENE III.

ANGELIQUE, LEANDRE, MAGDELAINE, MAITRE PIERRE.

LÉANDRE.

ENfin après trois jours d'abſence, le Ciel permet que je vous revoie, trop aimable Angelique : Si vous ſaviez tout ce que mon cœur a ſouffert par votre éloignement, vous y ſeriez ſenſible. Non : il n'eſt point de plus rude tourment que d'être privé de la préſence de ce qu'on adore. Avez-vous au moins, pendant votre ſéjour à Marſeille, un peu ſongé au malheureux Léandre ? Les plaiſirs de cette belle Ville vous ont-ils fait oublier les plaiſirs de ces Campagnes, & les ſentimens reſpectueux du plus tendre & du plus fidéle de tous les Amans.

ANGELIQUE.

Léandre, mon cher Léandre, cachez-moi l'excès de votre tendreſſe, vous ſavez que j'y ſuis ſenſible, & que ſi j'étois la maîtreſſe de mon ſort, vous n'auriez pas long-temps à languir : je dépends d'une mere abſolue dans ſes volontés, intéreſſée dans ſes vues, conſtante dans ſes préjugés, violente dans ſes caprices, dont j'éprouve ſouvent les rigueurs : Jugez ſi je vous aime ; puiſque tout cela ne peut m'empêcher de vous le dire.

LÉANDRE.

Quel bonheur ! Eſt il un mortel plus fortuné ?

MAGDELAINE.

Ah per aquo, yeou vous assuri que noun : la premiero cauvo que Madameiselle mi demandet hier au soir en arribant, fouguet de mi dire ; que fa Leandre ? L'as ren vist ? S'es-ti langui quand eri defouero ? Uno paraulo esperavo pas l'autro. Anen, vous sias ben trouba, & n'ai jamai vist d'amouroux plus impatiens.

Maître PIERRE.

Tant miou, aquo es boueno marquo, quand l'on s'aimo ben, foou que lou couer parte coumo un coou de canoun.

ANGELIQUE.

Ma Mere heureusement dort encore ; & avec le secours de la pauvre Magdelaine, je me suis dérobée pour un moment, ayant des choses à vous aprendre, auxquelles vous ne vous attendez pas : car sans compter les railleries piquantes de mon Oncle, ma Mere ne fait autre chose tous les jours que de me défendre de vous parler.

LÉANDRE.

Votre bon naturel me rassure contre ses menaces. Quoi ! Madame votre Mere sait que je vous aime : D'où peut-elle l'avoir apris ?

ANGELIQUE.

Elle n'en est pas bien assurée, mais elle en a de terribles soupçons ; elle me reproche tous les jours que quand je suis chez mon Oncle, soit que l'on joüe, ou que l'on soit à table, vous & moi avons toujours les yeux attachés l'un sur l'autre ; de grace contraignez-vous tant que vous pourrez : J'ai souvent trouvé ma Mere dans le Jardin, tandis que je la croyois bien loin ; elle vient sans doute pour nous surprendre quand nous nous entretenons avec Magdelaine ; & si nous ne parlions bas, elle en sauroit déjà plus qu'il n'en faut pour m'enfermer : ainsi tenez-vous sur vos gardes.

LÉANDRE.

Hé le moyen d'être auprès de vous, & de me priver d'une si chere vûe ; mais n'importe, je ferai de mon mieux pour vous obéir ; vos ordres sont pour moi des arrêts irrévocables. Sachons maintenant quelles sont ces nouvelles que vous n'osez

m'annoncer, je n'en augure rien de bon ; & votre départ précipité pour Marſeille m'a toujours attriſté. Un preſſentiment ſecret me dit depuis quelques jours certaines choſes, que je ne puis définir.

ANGELIQUE.

Hélas ! ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous chagrinez ; puiſqu'enfin ma Mere a réſolu de me marier ; & notre voyage à Marſeille, n'a été que pour me faire voir cet Epoux prétendu.

LÉANDRE.

Ah Ciel ! que me dites-vous là ? La force m'abandonne ; & quel eſt cet heureux mortel que la fortune préſente à votre Mere, & qu'elle vous deſtine ?

ANGELIQUE.

Vous l'avez vû ici, il y a quinze jours : c'eſt Damon ce riche Négociant, qui vient d'arriver du Levant, où il a gagné tant de bien : l'homme du monde le plus taciturne, & dont la ſeule préſence me fait friſſonner.

Maître PIERRE.

Es verai qu'aquelei mouſtacho daou Levant ſoun terriblos, & li a de peou per garni un pareou d'eſpauſſetos.

ANGELIQUE.

Vous ſavez que Damon vint ici pour régler quelques affaires avec mon Oncle : On lui fit faire un Quadrille, il joua gros jeu. Ma Mere jugeant parlà de ſes richeſſes, en parla à mon Oncle ; mais Damon l'avoit prévenu ; de ſorte que ma Mere informée de ſes intentions, m'a ménée à Marſeille, où nous avons eu une entrevûe, & les choſes ſont ſi fort avancées de leur côté, que tout doit être prêt Dimanche prochain.

LÉANDRE, *Il demeure immobile.*

Quoi Damon âgé de 60 ans au moins vous poſſéderoit ! Et que deviendra l'infortuné Léandre ? Il ne me reſte donc d'autre reſſource que la mort.

MAGDELAINE.

Mouri ! he ben la penſado n'es pas marrido. Quand l'on es moüert, ſegur n'aven pas beſoun d'emplaſtre ; ſian gari de tout maou : & anen, parla-li, Madameiſello, ſias aqui miejo-moüerto, lou Rey d'Argié.

ANGELIQUE.

Ah Léandre ! qu'un tendre cœur rempli de ſon devoir eſt embarraſſé dans de ſi rudes circonſtances : Si vous n'avez ce que vous aimez, du moins ne ſerez-vous pas à ce que vous haïſſez : & c'eſt de tous les tourmens ſans doute le plus rude.

LÉANDRE.

Hé-bien il faut vous tirer d'embarras : écoûtez votre honneur ; ſuivez votre devoir ; plaignez-moi quelque fois : le triſte plaiſir de vous voir heureuſe me conſolera dans mon malheur, que rien ne peut finir, puiſque je vous perds pour toujours.

ANGELIQUE.

Qu'un ſentiment ſi noble & ſi généreux eſt bien digne de vous ! Votre merite m'embarraſſe plus que tous les Damons de l'Univers.

Maître PIERRE.

He vague-s'en au Diable Mouſſu Damoun eme ſa mouſtacho de chin, que nous ven eici touteis bouta en deſordre ; aquelei Paires & Maires ſoun toujour plus enteſta que de mouelos, quan es queſtien de marida ſei Fillos. Par la ſan bourro, aprés tant d'exemples que vian toutei lei jours, s'en daurien ben courrigea. Tenés, voulés que vous douni un bouen counſeou.

LÉANDRE.

Jamais nous n'en eûmes plus beſoin, Voyons ?

Maître PIERRE.

Puiſque la Mero de Madameiſello voou pas auſi parla de vous, aqui li ſabi qu'un remedi ; enleva-la : ai une ſouerre à Mazarguo ; mi cargui de vous li mena aqueſto nuech : iſtares aqui quauquei jours ; & puis quan auran proun crida, ſi teiſaran ; alors voueſtro Mero aura grand gaou de prendre patienço, coumo tant d'autres fan.

ANGELIQUE.

Cet expédient n'eſt pas du goût de tout le monde ; & il ſeroit difficile de m'y aſſujettir.

LÉANDRE.

Charmante Angelique, on n'y penſe pas, je connois trop votre délicateſſe pour former un pareil projet : mais enfin que réſoudre ?

ANGELIQUE.

Je ne ſai, laiſſez-moi aller : il y a déjà long-

temps que je ſuis ici ; peut-être que ma Mere ſera levée, & je ſerois perdue, ſi elle ſavoit cette entrevûe.

LÉANDRE.

Quand vous reverrai-je ?

ANGELIQUE.

Ma Mere viendra cette après-dînée à ſon ordinaire, faire ſa partie de Quadrille chez mon Oncle : pendant qu'on jouera, je tâcherai de me dérober, & venir proméner juſqu'ici avec Magdelaine : mais Léandre, il faut que ce ſoit pour la dernière fois ; car malgré mon amour, je ſe ſens ce qu'exige mon devoir.

LÉANDRE.

Vous le contenterez, je vous jure : Permettez ſeulement que je vous accompagne quelque pas, après quoi je vous laiſſe.

SCENE IV.

MAGDELAINE, MAITRE PIERRE.

Maître PIERRE.

ANas, boutas-vous premié, vous ſieguen de prochi. He ben Coumaire Magdaleno, as-ti coumo ta Meſtreſſo quauque mouſtachou daou Levant de reſto ? ſanbiou que ſe li frete pas, n'auriou pas tant de patienço, coumo Mouſſu Leandre : & ti reſpoïendi que de ſa peliſſo n'en fariou un eſpouvantau. Conti ſur ta fidelita.

MAGDELAINE.

Li poüedes counta, auriez tort de n'en ave doutanço.

Maître PIERRE.

Es que vous autrei Fillos, la pluspart avés coumo lei melouns : marbiou ſias de veritables troumpo lourdaou : Tau crei de ben engrana, que ſouven s'enbarato.

MAGDELAINE.

As tort de parla coumo fas, moun paure Pierre, ſabes ben que yeou n'ami que tu, & mi languiſſi

de veire l'accompliſſamen de toutei tei proumeſſos : creſe-va-ti.

Maître PIERRE.

Sies uno boüeno chino eme teis üeis plus pounchus qu'uno agüilo, & plus grouman qu'aquelei de noüeſtro gato. Mai vai, ti voüeli ben, & viou ben que fourra que finiguen aqueou mariagi.

MAGDELAINE.

Madameiſello Angeliquo m'a ben proumes quauquaren.

Maître PIERRE.

Si Mouſſu Leandre ero riche, countariou ben plus ſegur que tu. Mai auſi noüeſtre Mouſſu : leven ſi d'eicito, car nous cridarie ſegur. Paſſen leou d'aqueſtou couſta, que noun m'arreſteſſo.

SCENE V.

ORONTE, *ſeul, fumant avec une Pipe.*

EN vain je cherche Léandre depuis une heure ; il y a toute apparence que ſelon ſa coutume, il fait des Châteaux en Eſpagne quelque part dans ſes promenades, ou qu'il eſt enfoncé dans la lecture de quelque pauvre livre. Il me divertit avec ſon Virgile, encore plus avec ſes idées amoureuſes. Le pauvre garçon s'eſt amouraché de ma Niéce, ou je ſuis fort trompé : & ſans doute il croit qu'elle l'aime, je t'en ſouhaite : Je fais ce que je puis pour le faire donner dedans : car je veux m'en amuſer, juſques à ce que tout ſoit prêt à finir ; alors je m'en divertirai tout-à-fait : pour achever la Piéce, je voudrois qu'Eraſte le fils de mon aſſocié fût ici. Son Pere me marque par ſa derniére lettre, qu'il eſt parti depuis huit jours, & voilà déjà près d'un mois de paſſé, ſans qu'il ait parû : Les jeunes gens veulent tout voir, il ſe ſera peut-être arrêté quelques jours à Lyon : Quoiqu'il en ſoit : je ne le connois point : ſon Pere qui eſt très-riche, m'en dit beaucoup de bien ; & j'ai tant fait, qu'à la fin

je l'ai engagé à le faire venir pour voir ma Niéce. Heureux, s'ils pouvoient ſe convenir : Mais d'un autre côté, ma Sœur a pourtant donné parole à Damon. Tout coup vaille. Un ſoupirant de plus ne gâte rien : ils ſont tous les deux fort riches, & Angelique & ma Sœur s'en trouveront mieux. Voyons un peu ſa derniere lettre.

Il lit la Lettre.

SCENE VI.

ORONTE, ERASTE.

ERASTE.

PArdonnez, Mr. à mon importunité : étranger en ces lieux, je ne puis voir une ſi grande quantité Bâtimens qui forment un coup d'œil qui m'enchante, ſans redoubler ma curioſité pour de ſi charmans objets. Apprenez-moi de grace ſi je ſuis déjà dans Marſeille, ou ſi j'en ſuis encore bien éloigné.

ORONTE, *n'ayant rien entendu, continue de marcher en fumant ſa pipe, & en liſant.*

ERASTE.

Il ne répond rien : Aurois-je rencontré quelque fourd ; l'avanture ſeroit plaiſante. Faiſons-lui quelques ſignes, peut-être qu'il les comprendra mieux.

Eraſte tire Mr. Oronte par la manche, lui fait quelques ſignes, comme pour lui demander le Chemin de Marſeille : Oronte lui répond de même aſſez vîte ; ce qui fait un jeu de Théâtre aſſez plaiſant : après quoi, Oronte lui dit d'un ton aſſez impatient.

Que veulent dire ces geſtes-là ? Eſt-ce que vous n'avez pas une langue pour parler ?

ERASTE.

Parbleu, j'allois vous faire la même queſtion, pour ſavoir ſi vous n'en aviez point une pour me répondre.

ORONTE.

Vous voilà, Mr. convaincu du contraire : Dequoi

quoi eſt-il queſtion ? Parlez, car je ſuis fort preſſé.

ERASTE.

Je ne ſaurois, Mr. vous tenir : Mais dites-moi de grace, ſi je ſuis déjà dans Marſeille, ou ſi j'en ſuis encore éloigné ; & quel eſt de ces trois Chemins, celui qui m'y conduira le plûtôt.

ORONTE.

Tous les trois ; & la quantité de Voituriers que vous rencontrerez ſur le Chemin, vous l'enſeigneront de reſte : excuſez ſi je vous quitte ſi-tôt ; mais j'ai quelque choſe dans ma tête qui m'inquiéte Adieu Monſieur.

SCENE VII.

ERASTE, *ſeul.*

J'Ai peine à croire que cet homme ſoit du Païs ; car j'ai connu à Paris bien des Provençaux, dont la politeſſe étoit ſans égale. Mais j'en apperçois un autre, feignons de ne le point voir, & voyons s'il m'abordera.

SCENE VIII.

LEANDRE, ERASTE.

LEANDRE, (*à part.*)

IL eſt temps de joindre M. Oronte, il m'aura ſans doute demandé. Mais qu'eſt-ce ? voilà un Cavalier, qui me paroît étranger en ces lieux, il ſemble chercher quelque choſe ; abordons-le pour lui faire civilité. Peut-on, ſans trop de curioſité, Monſieur, vous demander ce que vous ſouhaitez dans ce Quartier ; il m'eſt entiérement connu, & je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois vous y être utile à quelque choſe.

ERASTE, *à part.*

Quelle différence ! me voilà remis en païs de

connoiſſance. Vous me faites, Monſieur, trop de grace permettez-moi de vous dire auparavant, que vous me ſurprenez auſſi agréablement, que je ſuis étonné d'avoir rencontré un homme ici tout à l'heure, dont à peine j'ai pû tirer quatre paroles.

LÉANDRE.

Je ſuis, je vous aſſure, très-mortifié de cette avanture : Expliquez-vous plus au long, je vous prie.

ERASTE.

Avec grand plaiſir : vos maniéres & vos diſcours me gagnent d'abord : mais faites-moi la grace auparavant de me dire, ſi vous êtes Marſeillois ou non.

LEANDRE.

Si un galant homme doit fuïr le menſonge, il n'eſt point d'occaſion où il doive plus faire briller la vérité, que quand il eſt queſtion de citer ſa Patrie. La mienne eſt trop recommandable, & me fait trop d'honneur pour la nier : ainſi, Mr. je vous avoue avec toute la franchiſe poſſible, que je ſuis Marſeillois : & qui plus eſt, c'eſt que je vous dirai encore avec la même franchiſe, & avec votre permiſſion, que je connois, ſans en pouvoir douter, que vous êtes Pariſien.

ERASTE.

C'eſt la vérité : mais à quoi l'avez-vous connu?

LÉANDRE.

A la bonne opinion que vous avez de vous-même, & à la mauvaiſe que vous me ſemblez avoir conçûe des Provençaux : défaut ordinaire à votre Patrie : ainſi, Mr. de grace, ſortez d'un préjugé ſi peu digne d'un galant homme, & ſi déſavantageux pour un païs où l'on ſe pique de ſavoir vivre, autant qu'en aucun autre.

ERASTE.

Si j'en pouvois douter, vos maniéres, & ce que vous me dites avec tant d'agrément & d'eſprit, ſuffiroient pour m'en convaincre : mais je vous avoue encore, que je viens de quitter un homme qui m'a ſi mal reçu, que véritablement j'en ai été ſurpris. La prévention eſt une terrible choſe, ſur-tout quand elle eſt ſi fraîche.

LÉANDRE.

Raillerie à part, vous ſavez auſſi-bien que moi, qu'il ne faut pas juger du général par le particulier. Quoi ! Parce que vous trouvez un homme, que quelque chagrin domeſtique ou quelque affaire peut diſtraire, & qu'il ne vous répond pas au gré de vos deſirs, vous le prenez pour un incivil, & vous y comprenez d'abord toute la Nation ? Cette conſéquence eſt des plus fauſſes. Une auſſi grande Ville que Marſeille, a ſans doute des Originaux. Nous ne ſommes pas tous ſortis d'une même mere : & il ne faut pas être ſurpris, ſi dans une Ville, où les étrangers arrivent tous les jours des quatre parties du monde, nous contractons avec eux une humeur vive, dont quelques perſonnes ridicules prétendent avoir lieu de ſe plaindre. Mais tel on prend pour Marſeillois, qui bien ſouvent en eſt à plus de deux cens lieues : & on fait tomber la faute ſur tous nos Citoyens. Vous ſentez bien que c'eſt à tort.

ERASTE.

J'en crois encore plus que vous ne m'en dites : & Marſeille n'eût-elle produit que vous, vous la juſtifiez mieux par vous-même, que par tout ce que vous pourriez me dire en ſa faveur, quoique fort à propos.

LÉANDRE.

Je ſuis en vérité charmé de vous voir prendre une ſi bonne opinion de ma patrie : elle eſt digne de vous. Je ſuis ſuſpect de vous parler comme je fais : mais nous ſommes francs : Et d'ailleurs l'intérêt en eſt ſi grand que je ſerois blâmable, ſi je vous laiſſois paſſer, ſans vous ôter de fauſſes idées, qui nous font également tort à l'un & à l'autre. Dites-moi donc, je vous prie, ſi je puis vous être utile à quelque choſe ? Allez-vous reſter à Marſeille, ou paſſez-vous outre ?

ERASTE.

Cela n'eſt pas encore bien décidé : peut-être reſterai-je, ou continuerai-je ma route. Vous me paroiſſez trop galant homme, pour ne point vous expliquer cette énigme : & vous pourrez par-là me

donner des nouvelles de ce que je veux ſavoir, en comptant ſur votre diſcretion.

LÉANDRE.

Vous pouvez y comper, fût-ce aux dépens de ma vie. Parlez librement.

ERASTE.

Voici le fait : Je me nomme Eraſte, & ſuis fils unique : mon Pere aſſez riche Banquier de Paris, a un Aſſocié à Marſeille, qu'on appelle Mr. Oronte : ce Mr. Oronte a une Niéce qu'on appelle Angelique, dont on dit beaucoup de bien : Mr. Oronte en a ſi ſouvent écrit à mon Pere pour aſſortir notre mariage, qu'il conviendroit, à ce qu'il dit, & aux uns & aux autres, que mon Pere m'en a parlé très-ſérieuſement : & voici quel a été mon deſſein en partant. Je ſuis, comme vous voyez, en âge de voyager, & de voir le monde qui eſt ma paſſion : ainſi en faiſant mon tour, j'ai pris le parti de pouvoir tout contenter, & faire, comme on dit, d'une pierre deux coups.

LÉANDRE.

C'eſt fort bien imaginé. (*à part.*) Ciel quelle peine !

ERASTE.

Je viens donc voir cette Demoiſelle Angelique : mon Pere dont la complaiſance eſt pour moi ſans égale, ne voulant point géner mon inclination, m'a dit que je pouvois m'expliquer librement ; ainſi ſi le parti me convient, j'épouſe ; ſinon je pourſuis ma route : voilà de quoi il eſt queſtion : & j'aurai toujours profité de la vue de Marſeille, qui fait tant de bruit dans le monde, & où je ſuis perſuadé que je trouverai des gens polis ſans affectation, & comme vous avez fort bien dit, d'une franchiſe ſans égale.

LÉANDRE.

Pardonnez, ſi mon zéle m'a emporté trop loin ; point de comparaiſon : nos Citoyens y perdroient trop.

ERASTE.

Paſſons : Je vous aurois blâmé, ſi vous n'aviez ſuivi le parti que vous avez pris. On eſt indigne de

ſa Patrie, quand on n'en ſoutient pas l'intérêt. Revenons à M. Oronte; le connoiſſez-vous ?

LÉANDRE.

Aſſez. Mais dites-moi, je fais une réflexion : Comment étoit fait l'homme que vous avez rencontré ? & où l'avez-vous trouvé ?

ERASTE.

Ici Il eſt habillé de rouge, ni grand, ni petit: de plus il fumoit.

LÉANDRE.

L'avanture eſt plaiſante : vous avez préciſément rencontré votre Oncle prétendu : & ce Mr. n'eſt autre que Mr. Oronte : établi à Marſeille depuis une trentaine d'années ; ſon païs eſt bien éloigné de celui-ci.

ERASTE.

Cela eſt drôle ! Je m'en ſuis d'abord douté : & dites-moi, s'il vous plaît, ſa Niéce tient-elle de lui ?

LÉANDRE.

Ah quelle différence !

ERASTE.

Eſt-elle jolie ? Pour du bien je ſai qu'elle n'en manque pas.

LÉANDRE.

C'eſt la beauté, & la vertu même.

ERASTE.

C'eſt en dire beaucoup en peu de mots : Seriez-vous de ſes parens, j'en ſerois ravi

LÉANDRE.

Je ſuis de la maiſon, & Mr. Oronte eſt de mes Amis.

ERASTE.

Parbleu la rencontre eſt des plus heureuſes, vous me ferez la grace d'être auſſi des miens : ainſi que cette ambraſſade ſerre les premiers nœuds de notre amitié.

LÉANDRE.

Vous mettez le comble à ma joye.

ERASTE.

Je ſuis charmé de vous voir prendre les intérêts de la Famille. Cela eſt très-loüable.

LÉANDRE.

L'intérêt que j'y prends eſt ſi grand, & Mr. O-

ronte a tant fait pour moi, que je perdrois la vie pour le soûtenir.

LÉANDRE.

Ils doivent vous en savoir bon gré. Mais dussiez-vous me blâmer, il faut que je vous fasse encore une demande. Entre Amis tout se passe ; dites moi, je vous prie, Mademoiselle Angelique faite comme elle est, avec de la vertu, & pardessus cela de grands biens, a sans doute des Amans ? Et vous pouvez savoir s'il en est quelque favori : Si vous le savez, parlez hardiment, je me confie à vous avec franchise. Personne ne sait mon arrivée ; ainsi si cela est, je remonte à Cheval, & pars sur le champ.

LÉANDRE, *à part.*

La belle occasion pour se débarrasser d'un puissant Rival ; mais non, point de lâcheté ; elles sont indignes de moi. (*A Eraste*) (*en souriant.*) Monsieur, à vous dire la vérité, cette question m'embarrasse, & je vous avoue que je ne m'y attendois pas : Mademoiselle Angelique est assurément faite pour avoir des adorateurs ; mais, soit timidité, respect, manque de fortune, ou autres motifs, il n'en est point encore de connu ouvertement, excepté depuis quelques jours, on a parlé d'un nommé Damon, qui vient de gagner beaucoup de bien dans le Levant.

ERASTE.

Me voilà content : Et dites-moi, qu'est-ce que cette quantité de maisons que je vois, qui forment presque deux Villes aussi grandes que paris ? Suis-je déja dans Marseille ?

LÉANDRE.

Vous en êtes encore à une bonne lieue ; c'est ici ce qu'on appelle la vue : & ce que vous voyez-là, ce sont les maisons de Campagne, appellées communément Bastides. Celle de Mr. Oronte est cette grande que vous voyez de ce côté-là ; mais je crois l'entends qui chante en proménant ; ainsi cachez-vous dans ce petit bosquet ; & ne paroissez que dans quelque-tems ; j'ai des raisons pour qu'il ne nous trouve pas ensemble.

ERASTE.

Votre idée a prévenû la mienne.

LÉANDRE.

Paroiſſez devant lui ſans affectation, comme ſi nous ne nous étions jamais vûs : ignorez tout pour réuſſir dans nos projets.

SCENE IX.

ORONTE, LEANDRE.

ORONTE.

AH ah ! vous voilà à la fin notre homme aux belles penſées : Où vous êtes-vous donc fourré toute la matinée, qu'on n'a pû vous trouver ?

LÉANDRE.

Comme ce n'eſt pas aujourd'hui jour de Courrier, j'ai pouſſé ma promenade un peu plus loin que de coûtume ; & j'ai été juſques au bord de la mer.

ORONTE.

Il y a quelques pots d'eau là, qu'en dites-vous ? Je gage qu'avec tout l'eſprit que vous croyez avoir, vous n'en feriez pas tant.

LEANDRE.

Moi ! croire avoir de l'eſprit, vous m'en prêtez, Monſieur ; je vous aſſure que je me connois, & ſai parfaitement, que je n'ai pas aſſez de ſcience, pour tirer du néant une ſeconde mer. Il n'appartient aux hommes de faire l'impoſſible.

ORONTE.

Je le crois, ſans que vous en juriez ; & votre bon ami Virgile, l'avez-vous laiſſé ?

LÉANDRE.

Point du tout, Monſieur, j'en fais trop de cas pour l'oublier : le voilà.

ORONTE.

C'étoit donc un habile homme que ce Virgile.

LÉANDRE.

Aſſez, puiſque ſon pareil eſt encore à paroître depuis près de deux mille ans.

ORONTE.

Tant mieux pour lui. Je n'ai jamais pû ſavoir d'où vient la fureur que vous avez pour ces livres; & je ne comprens point comment un homme eſt aſſez imbécile, pour mettre là ſon argent : Pour moi, je n'en ai jamais aimé que deux, Chriſtophe Coulomb & le parfait Négociant.

LÉANDRE.

Chacun a ſon goût, & le vôtre eſt fort bon.

ORONTE.

Ne penſez pas railler, j'en ai de preuves convaincantes; mais parlons d'autres choſes; j'ai une bonne nouvelle à vous donner; ne devinez-vous pas ce que je veux vous dire?

LÉANDRE.

Je vous aſſure, Mr. que je n'ai pas ce talent là.

ORONTE.

Comment! vous ne devinez pas que je veux vous parler d'Angélique; mais vous êtes un fin merle : Parions que vous ſavez ſon retour, & que vous lui avez déjà parlé. (*à part.*) Il faut ſe divertir en le faiſant un peu enrager.

LÉANDRE.

Je vous aſſure que voilà les premieres nouvelles de ſon arrivée.

ORONTE.

Oh oh! la ſimpathie n'agit donc pas bien en vous; car on dit que quaud on aime bien, on ſent ſa Maîtreſſe de cent lieues à la ronde, & un Amant auſſi paſſionné que vous...

LEANDRE.

Moi! Mr. Amant de Mademoiſelle votre Niéce; vous voulez badiner à votre ordinaire; mais vous avez beau jeu, car j'entends raillerie.

ORONTE.

Je vous ai cependant ſouvent ſurpris, dans le temps que vous la regardiez avec des yeux auſſi mourans, qu'un chat qui trépaſſe.

LÉANDRE.

J'ai des yeux comme un autre, & m'en ſers dans l'occaſion : J'avoue qu'on ne peut regarder Mademoiſelle Angélique, ſans être frapé de ſa beauté; mais on n'eſt pas amoureux de tout ce qui nous charme. Les gens raiſonnables ſe contentent d'admirer; c'eſt ce que je fais.

ORONTE.

ORONTE.

Ma foi, tout badinage à part, c'eſt le parti que je vous conſeille de prendre, votre Oncle dont en vain vous demandez des nouvelles depuis long-temps, étoit de mes amis, & vous ſavez que je ſuis des vôtres : je vous eſtime aſſez, comme vous voyez ; il n'y a que votre Virgile qui vous gâte un peu l'eſprit, mais cela paſſera.

LÉANDRE.

Il faut l'eſpérer.

ORONTE.

Il faudra un jour de la ſemaine prochaine aller en Ville, pour faire ôter ces couſins de piaſtres, qui ne font qu'embarraſſer le Comptoir, & vous les porterez à Aix. Mais que diable cherche encore ici cet homme ; il a quelque deſſein, car il rode ici depuis deux heures.

LÉANDRE.

Il n'eſt pas mal aiſé de le ſavoir : il s'approche, & je vais m'en informer.

SCENE X.

ORONTE, LEANDRE, ERASTE.

LÉANDRE.

PEut-on demander ce que vous ſouhaitez dans cette Campagne, & ſi l'on peut vous y être utile ?

ÉRASTE.

Monſieur, vous êtes trop obligeant pour refuſer votre offre. Etes-vous du pays ?

LÉANDRE.

A vous y ſervir.

ÉRASTE.

J'en ſuis ravi : Connoîtriez-vous par haſard Mr. Oronte, un riche Marchand ? & pourriez-vous m'en donner des nouvelles ?

ORONTE.

Ah ah ! parbleu vous n'irez pas bien loin pour en apprendre ; le voilà : que lui voulez-vous ? Peut-il vous être bon à quelque choſe ?

ERASTE.

Quoi ! c'eſt vous Mr. Oronte ? Certes je ſuis heureux : Tenez, Monſieur, avant que de vous en dire davantage, voilà une lettre pour vous.

ORONTE.

Voyons... J'en connois d'abord l'écriture ; *(Il regarde Eraſte en ſouriant.)* & je me doute ce que c'eſt. *(Il lit tout haut la Lettre.)*

MONSIEUR ET AMI.

Je vous écris ces trois lignes, pour vous recommander mon Fils, qui vous remettra la préſente ; je ſouhaite qu'il puiſſe convenir à nos vues : Vous pouvez lui fournir l'argent dont il aura beſoin, juſques à la concurrence de vingt mille livres, que paſſerez ſur le compte de votre ami & ſerviteur.

LISIMON.

Ah Monſieur ! que cette embraſſade vous témoigne l'excès de ma joie. Excuſez ſi ma grande préoccupation m'a tantôt empêché de vous recevoir comme vous méritez : Que ne vous nommiez-vous ? cela auroit tout terminé ; & vous m'auriez évité une impoliteſſe, dont j'aurai regret toute ma vie ; mais j'ai ſi ſouvent la tête remplie d'affaires, que je ne vois, ni n'entends perſonne.

ERASTE.

Monſieur, ce n'eſt pas la peine d'en parler ; je n'ignore point vos grandes applications ; & d'ailleurs...

ORONTE.

Oh ça, vous m'aſſommerez de complimens. Au fait, vous voilà en botines ; vous êtes apparemment à cheval : Où eſt votre équipage, votre valet ?

ERASTE.

Tout eſt au Cabaret prochain, où j'ai dit qu'on fit donner l'avoine ; tandis qu'enchanté de cette Campagne, je la parcourois des yeux un moment.

ORONTE.

Il faut tout faire venir : nous vous recevrons du mieux que nous pourrons ; ne vous faites faute de rien.

ERASTE.

Je ſuis confus de vos bonnes manieres, & vous me mettez dans l'impoſſibilité d'y répondre.

ORONTE.

Allons, allons, vous raillez. Maître Pierre, venez ici : Allez vous en faire venir le Valet, & les chevaux de Monſieur, qui ſont au prochain Cabaret; & ayez ſoin que rien ne manque.

ERASTE.

Monſieur, j'ai beſoin d'y aller moi-même, je reviens dans l'inſtant.

ORONTE.

Soit, je vais en attendant faire avertir ma Sœur & ma Niece; elles ſeront ravies de vous voir.

ERASTE.

Ah, Monſieur, épargnez-moi de grace...

ORONTE.

Allez, allez faire venir vos chevaux, & ſongez que nous vous attendons : Voilà ma Maiſon de Campagne, autrement dit, ma Baſtide.

ERASTE.

Elle eſt magnifique.

ORONTE.

On y eſt aſſez commodément : point de mélancolie; & ſur-tout de bon vin.

ERASTE.

Je n'en fais aucun doute; je vais vîte, & reviens de même.

ORONTE.

Vous me ferez plaiſir, ſoyez-en perſuadé.

SCENE XI.

ORONTE, LEANDRE.

ORONTE.

LEandre, voilà pour toi matiere à méditer. Quel gaillard ! qu'en dis-tu ? Il eſt parbleu bien découplé, & paroît avoir de l'eſprit.

LÉANDRE.

Je dis que voilà un Cavalier accompli en toute façon, & que Mademoiſelle Angéliqne ſera ravie de le voir.

ORONTE.

Tu ne penſes pas de même, fine mouche, & tu as beau dire, Angélique te tient au cœur. Mais tu as de la raiſon, ſers-t-en, tu en as beſoin, & tu t'en trouveras bien. Il faut faire avertir ma Sœur & ma Niece; mais il n'en eſt pas beſoin, les voici. Ne lui parlons pas d'abord de l'arrivée d'Eraſte.

LÉANDRE, *à part.*

O Ciel! aide-moi à cacher ma violence qu'il faut que je me faſſe dans une conjoncture ſi délicate.

SCENE XII.

ORONTE, LEANDRE, DORIMENE, ANGELIQUE, MAGDELAINE.

ORONTE.

BOn jour, ma Sœur; ſerviteur ma Niece; nous parlions de toi avec ton amoureux.

ANGELIQUE.

Quel amoureux?

DORIMENE.

Hé de grace, mon Frere, finiſſez ce badinage, qui ne convient point du tout: à la fin vous fâcherez Monſieur & vous dites toujours la même chanſon.

LÉANDRE.

Moi! me fâcher, Madame; vous me faites tort: Il faudroit bien des converſations comme celle-là, pour me faire ſortir de ma tranquilité. D'ailleurs, il eſt toujours glorieux, quelle qu'en ſoit la ſuite, d'être raillé ſur un objet auſſi parfait que l'eſt Mademoiſelle votre Fille. Si mes ſentimens vous étoient connus, vous verriez bien, que Monſieur joue à coup ſûr.

ANGELIQUE.

Epargnez-moi un peu, Monſieur, je vous prie, & gardez pour d'autres temps tout ce que vous pourriez me dire à préſent. Je ſais que vous ne manquez pas d'eſprit; mais il eſt ici hors de ſaiſon, & vous devez être perſuadé du cas que j'en dois faire.

ORONTE.

Diable, emporte, ſi un Perroquet s'en tireroit mieux. Parbleu Damon doit être bien charmé de toi, qu'en dites-vous, ma Sœur? A quand les épouſailles; car il n'eſt plus temps d'en faire un myſtere?

DORIMENE.

A Dimanche prochain.

ORONTE.

Que tu vas te divertir, ma Niece; Léandre, vous ſerez de la Nôce; & puiſque vous jouez de la flûte vous y ſerez utile; & d'avance je vous en prie, vous ne me refuſerez pas, car j'y veux danſer un Menuet.

LÉANDRE.

Monſieur, j'y prend trop de part pour vous rien refuſer: je m'en fais une loi, & ni manquerai pas, je vous aſſure.

ORONTE.

Oh ça, ma Sœur, après avoir badiné, parlons ſérieuſement: Il eſt ici queſtion d'une autre affaire, & nous aurons au moins un Epouſeur de reſte.

DORIMENE.

Comment donc! Quel langage! Expliquez-vous de grace?

ORONTE.

Eraſte ce Fils de mon Aſſocié, dont je vous ai parlé quelquefois, eſt arrivé. Tu vas voir, ma Niece: ah Dame, c'eſt-là un dégourdi.

ANGELIQUE.

Mon Oncle, tant mieux pour lui.

DORIMENE.

Où eſt-il donc?

ORONTE.

Il eſt allé faire venir ſon équipage, avec Maître Pierre que je lui ai donné pour l'emmener ici: allons-nous en faire notre partie de Quadrille en attendant, & je vous dirai de quoi il eſt queſtion. Léandre, ne vous écartez pas; vous ſavez que Janot eſt allé à la Ville, pour voir le Capitaine, qui eſt arrivé de l'Amérique; on ne ſait ce qui peut ſurvenir.

LÉANDRE.

Monſieur, je ne ſors point de ce petit boſquet;

ainſi on me trouvera facilement (*Il ſort.*)

ORONTE.

Les amoureux aiment toujours la ſolitude, les Roſſignols, les ruiſſeaux, les...

DORIMENE.

Hé allons, finiſſez donc, mon Frere, avec vos amoureux : à la fin vous m'ennuyez moi-même, je vous l'ai dit cent fois. Cette raillerie ne convient nullement.

ORONTE.

Oui bien en Ville : mais à la Campagne tout eſt permis pour ſe divertir : & le pauvre Léandre prend cela de la meilleure façon du monde. Je voudrois de tout mon cœur qu'il eût encore tout ſon bien, & perſonne n'auroit ma Niece que lui : car je l'aime.

ANGELIQUE.

Mon Oncle, je vous ſuis très-obligée.

DORIMENE.

Quel exces de folie, mon Frere ! vous n'y penſez pas; à la fin je vais me mettre de mauvaiſe humeur.

ORONTE.

Je vais vous réjouir par douze cent prendre tout de ſuite, avec ſix Matadors & la Vole. Venez, Magdaleno : bouto, ſiés pas de troou, émé ueis üeis couquin. Vai, voüeli faire quauquaren per tu.

MAGDELAINE.

Deſpacha-vous donc, s'avés à faire, car li-a un an que mi dias la meme cauvo.

ORONTE, *s'en allant.*

Aquo vendra : vai, conto aqui deſſus, coummo ſe teniés uno anguielo per la coué.

SCENE XIII.

LEANDRE, *ſeul.*

O Que j'éprouve bien dans cette occaſion, combien une forte paſſion eſt ennemie jurée de la prudence ! Quelle mortelle contrainte ! Etre auprès de ce qu'on adore, n'oſer le regarder : ſentir pour elle le feu le plus violent : & ne pouvoir

l'en entretenir : entendre parler d'Hymen, ne pouvoir l'empêcher : Tout cela ſont des traits qui ne ſont réſervez que pour moi. Infortuné Léandre ! que deviendras-tu avec ce nouveau Rival, qui m'alarme plus que l'autre ? C'eſt peu de perdre l'objet de ſon amour : mais un autre en ſera poſſeſſeur : comment l'éviter ? De tous les tourmens, ſans doute il n'en eſt point de plus rigoureux : & je ſens bien que je n'y pourrai ſurvivre. Hé bien, Maître Pierre, approche, il me tardoit de te voir : Qu'as-tu fait d'Eraſte ? Que fait-on là-dedans ? je n'oſe m'y préſenter.

SCENE XIV.

LEANDRE, MAITRE PIERRE.

Maître PIERRE.

VA vous counſilli pas, li-a de ven countrari : Noüeſtre Mouſſu va vite coumo lou ven : Madamo Dorimeno voou ce que voou : you ſiou teſtar coum'un bardo : & per mettre tout aquo d'accord, fourrié foüieſſo coou de poun, ou foüieſſo hiſtori. Mouſſu Eraſto es un foüier bouen enfant, & n'en ſiou aſſés counten ; mai Madameiſello Angeliquo lou regardo coumo un chin dins un juec de quillos.

LÉANDRE.

Eſt-il poſſible ! & à quoi l'as-tu connu ?

Maître PIERRE.

Mi foou ben tant de tens per aquo. Si counoüi eis üeis, quand la teſto es cuecho : & Madameiſello Angeliquo n'en a que va dien à marveillo, & va ſabés miés que you.

LÉANDRE.

Continue ton récit.

Maître PIERRE.

Mouſſu Eraſto, après ave embraſſa toute la Coumpagnie, & ave eiſſuga lei premiés coumplimens, a fach coumo lou gat, a vougut un paou ana ſenti lou froumagi de Madameiſello Angeliquo : mai li-a fach uno caro d'eſcumengeado, & li-a

fach counoüiſſe que l'enfetavo : heurouſamen ſa Mero jugavo, & n'en a ren viſt, tantia que Mouſſu Eraſto a quitta preſo de guerro laſſo. Voulié un paou juga deis eſpinetos : mai li-a pas agu moüyen. Bouta, s'aimas ben, ſias pas defaouta.

LÉANDRE.

Ah, mon pauvre Maître Pierre, tu me rends la vie ! Crois-tu qu'Angélique vienne.

Maître PIERRE.

N'en foou pas douta : car outro que m'a fach ſigne, Mouſſu Eraſto counoüiſſen, que li-avié pas grand cauvo à gagna per eou, a prés un libre qu'ero ſur la chemineio & es ana legi lon boou vala. Mai eici voüeſtreis Amours, prenés couragi, & proufitas doou tens.

SCENE XV.

LEANDRE, ANGELIQUE, MAGDELAINE, MAITRE PIERRE.

LEANDRE.

HE bien, ma charmante Angélique, venez-vous me donner la vie ou la mort ? Parlez : que rien ne vous gêne : vous connoiſſez le pouvoir abſolu que vous avez ſur moi : ainſi diſpoſez-en au gré de vos déſirs.

ANGELIQUE.

Hélas, que vous m'embarraſſez ! Je n'ai d'autre plaiſir que celui de vous voir. Je connois la violence que vous vous faites ſur mon prétendu mariage, de quelque côté qu'il tourne : & le pis de tout cela, c'eſt que je n'y vois aucun remede.

LÉANDRE.

Obtenez ſeulement un délai de quelques jours afin que je puiſſe m'éloigner de ces lieux, où tout eſpoir eſt fermé pour moi : ſouvenez-vous ſeulement du malheureux Léandre : Je vous aime trop pour ne pas ſacrifier tout mon amour à vos intérêts.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Comment oublier un homme tel que vous : votre reſpect ſi rare près du ſexe, dans le ſiécle où nous ſommes, tout doit vous aſſurer que vos déſirs ſon prévenus.

Maître PIERRE.

Et marbiou voüeli qu'un Ai ſiegue moun Oncle, ſe nous mi divertiſſés eme voueſtreis diſcours. Avés uno groſſo fleoumo ; digami, en que aboutiſſoun tant de reſouns perdudos, que n'apouncharien pas uno aguillo ? Sabés pas que toutei les chagrins doou mounde, pagoun pas un ſoou de deoutes ? Mouſſu, s'agis qu'avés dous Rivaous, un en Villo, & un en Baſtido, que lou Diable vous a manda per coumble d'infourtuno. Maridoun Madameiſello, ſe n'es pas eme l'un, ſera eme l'autre ; Madameiſello n'en es pas ben aiſe, vas vous dis ben proun : anſin en que boüien tant tourna au tour de de loulo, eiço es lou parantou, de bedin, de bedo, tout dedin, vo tout defoüiero.

LÉANDRE.

Tu penſes à ta façon, & nous penſons à la nôtre.

Maître PIERRE.

You vous diou que moun expedien es boüien per tou lou mounde, demanda-vo à Magdaleno que fa aqui la gato-miaulo ? Vous reſpouendi, que ſe troubavi la mendre difficulta, li boutariou boüien ordre ; & vous diou que ſe prenés pas lou camin de Mazarguo, jamai finiſſés.

MAGDELAINE.

Moun Coumpaire Pierre, n'a pas tant de tort ; per you lou ſeguiriou juſqu'au bout doou mounde ; perque ? Parce que ſabi qu'es un boüien enfant, & que me voudrie pas troumpa.

[*Ici Doriméne paroît au fond du Théâtre.*]

ANGELIQUE.

Quoi ! tu voudrois que Léandre m'enlevât, & qu'il perdît en un moment ce que près de deux ans lui ont conſervé.

LÉANDRE.

Banniſſez une ſi fauſſe idée. Je vous ai déjà dit que j'aimerois mieux mourir, que d'oſer entrepren-

dre rien qui pût vous faire la moindre peine. Mais enfin, je vous perds pour toujours, & je meurs, ſi vous n'ordonnez de mon ſort, avant que de partir.

ANGELIQUE.

Vous ſavez que je vous aime ; je ſai qu'on diſpoſe de ma main malgré moi ; votre douleur m'afflige, n'en doutez point ; je forme des projets qui ſe détruiſent rapidement les uns les autres ; & quand j'ai beaucoup ſongé, je ſuis toujours plus irréſolue, & je ne ſais que dire, ni que faire.

CSENE XVI.

DORIMENE ET LES ACTEURS PRECEDENS.

DORIMENE.

ATtendez, je m'en vai vous l'apprendre ; vous êtes en vérité une charmante fille : Je me doutois depuis long-temps de ce tripotage : & j'ai tant rodé, qu'à la fin j'ai tout découvert : mais je n'en ſerai pas la dupe, & je vais y mettre ordre tout à l'heure : & vous, Monſieur, avec votre bel eſprit, & vos beaux diſcours, vous vouliez donc ſéduire ma Fille ?

LEANDRE.

Doucement, Madame, s'il vous plaît, je ſai que mes prieres ni nos larmes, ne pourroient rien gagner ſur vous.

DORIMENE.

Je vous le proteſte, & vous l'aſſure.

LÉANDRE.

Hé-bien, n'enbrouillons point ici les affaires mal-à-propos, & ſachez que je ne fus jamais fait pour me voir mépriſer : J'entends raillerie ; mais je n'endure point d'offenſe : Oui j'aime ce charmant Objet, & la ſeule mort peut m'empêcher de le dire.

ANGELIQUE.

Ah Léandre, vous vous perdez !

DORIMENE.

Taiſez-vous, raiſonneuſe. Vraiment, Monſieur, il vous convient bien d'aimer ma fille, encore moins de l'épouſer, & de me le dire : une fille qui aura au moins cinquante mille écus de dot : où eſt votre bien pour les répondre ?

LÉANDRE.

Hé Madame, gardez vos cinquante mille écus, & ne diſpoſez point d'un cœur malgré lui. Songez que j'ai des ſentimens au-deſſus de la plus haute fortune : mais il vous faudroit un cœur comme le mien, pour les connoître.

DORIMENE.

Vous me la donnez bonne avec vos ſentimens : Voilà un plaiſant Capital. Et toi, Maître Pierre, avec tes conſeils de malheur & d'enlevement, je veux te faire mettre aux Galéres.

Maître PIERRE.

Madamo, per l'amour de Diou, mi chifounés pas la ganto : voüeſtrei menaços mi fan pas poou, & vous avertiſſi d'avanço que ſiou d'Oouruou.

DORIMENE.

Va, va, j'y mettrai bon ordre : & voici mon Frere, qui vient fort à propos : Nous verrons tout-à-l'heure qui aura meilleure tête de nous tous.

SCENE XVII.

ORONTE ET LES ACTEURS PRECEDENS.

ORONTE.

QUeſt-ce que c'eſt, voici bien du tapage, on vous entend d'une lieue, & vous faites plus de bruit qu'une troupe de Bohémes. Qu'avez-vous donc, ma Sœur ? Vous me montrez là des yeux, comme ſi vous vouliez devorer quelqu'un : eſt-ce le dernier ſans prendre que vous avez perdu, & qui vous a fait quitter la partie, ſans vouloir l'achever, qui vous met ſi fort en colére ? Parlez.

DORIMENE.

Vraiment, mon Frere, il eſt bien ici queſtion de ſans prendre & de Quadrille : Aprenez que j'ai

trouvé Monſieur, ſur le point d'enlever notre Niéce : & que ſi je fuſſe venue un peu plus tard, j'autois trouvé de belles affaires faites.

ORONTE (*riant.*)

Quel conte ! à votre tour vous voulez rire, & c'eſt fort bien fait.

DORIMENE.

Mon Frere, je ne ris point, & me fâche très-ſérieuſement.

ORONTE.

Vertu-chou notre Amoureux ardent, comme vous y allez : ceci devient donc ſérieux à la fin ! J'ai traité tout ceci de badinage, & en ai ri le premier à mon grand regret : mais il faut y mettre ordre. pauvre garçon, je vous l'ai toujours dit, votre lecture vous gâte l'eſprit : A quoi Diable penſez-vous de vous aller amouracher de ma Niéce? vous voyez bien que ce n'eſt pas là un morceau pour vous.

LÉANDRE.

Parlons raiſon, Monſieur, je vous prie, & ſurtout, point de licence, qui puiſſe vous attirer quelque réponſe qui ne vous feroit pas plaiſir. Sur quel fondement penſez-vous, que je ſois indigne de Mademoiſelle?

ORONTE.

Hé parbleu, ſur le fondement de la fortune, qui ne vous a rien laiſſé, & qui par conſéquent vous empêche de l'épouſer.

LÉANDRE.

Si la fortune pouvoit être préſente à ce qui ſe paſſe ici, je vous ferois honte à tous les denx ; à elle ſur ſon injuſtice, qui cauſe ma perte ; & à vous ſur vos ſentimens, qui me font rougir en ſecret.

ORONTE.

Oh pour le coup, il eſt devenu fou, ſans en pouvoir douter ! Quoi ! loin d'employer la voye de la douceur, tu m'invectives ? Maître Pierre, va-t-en vîte atteler mon Phaëton ; va ; Il n'y a pas loin d'ici aux Petites-maiſons, & nous l'y ferons conduire.

LÉANDRE.

Monſieur, j'ai plus de modération, que vous n'avez

de mémoire : la fortune m'a ôté tout mon bien, vous le ſavez ; mais elle m'a laiſſé un cœur qui n'a point changé avec elle : ſoyez, je vous prie, plus circonſpect ; je ſai que je perds tout à la fois ; ainſi vous pourriez bien, au-lieu d'une Comédie que vous vous êtes propoſé, voir quelque ſcene tragique, dont les ſuites pourroient...

DORIMENE.

O Ciel ! où ſommes-nous ? Quoi ! je ne pourrai pas diſpoſer de ma Fille ſans vous ; & vous en ſerez le maître malgré moi : ceci ſeroit plaiſant.

LÉANDRE, (*d'un ton doux.*)

Son obéiſſance ne vous aſſure-t-elle pas du contraire ?

ANGELIQUE.

Ma Mere, & mon Oncle, daignez m'écouter un moment, après quoi vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira : Ma Mere, c'eſt à tort que vous accuſez Monſieur, d'avoir voulu m'enlever ; ſon cœur & ſes ſentimens ne vous ſont point connus ; & plût à Dieu qu'il ne falût que cela pour contenter vos déſirs : mais enfin je ne puis vous cacher ce que vous avez vû. Léandre m'eſt cher, je ne ſaurois le nier : mais voyez ce que peut le devoir ſur mon foible cœur, puiſque malgré mon amour, je prends le parti de ne le plus voir : mais, ma Mere, en faveur d'un tel ſacrifice, relachez-vous un peu de votre pouvoir, & ne me forcez pas à épouſer un homme dont à peine je ſai le nom, & que je ne puis ſouffrir : Vos deſſeins vous empêchent-ils de voir que vous me ſacrifiez à vos ſeuls intérêts, & que ma perſonne & mon amour en ſont les triſtes victimes ?

ORONTE.

Voilà ce que c'eſt : il l'a enſorcelée avec ſa flûte, & ſon maudit Virgile : Léandre, un prélude : Léandre, un Menüet, fiez-vous-y après cela : mais j'y mettrai bon ordre.

DORIMENE.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, vous épouſerez Damon, ou vous mourrez dans un Couvent.

ANGELIQUE.

S'il ne faut que cela pour vous contenter, vous ſerez bien-tôt ſatisfaite : Quel triſte que ſoit ce parti, j'aime encore mieux le prendre, que d'épouſer un homme que je hais à la mort. Adieu, Léandre, il ne faut plus nous voir.

LÉANDRE.

O Ciel ! à quelle extrêmité ſuis-je réduit ? Madame, je ſens que j'ai peine à retenir le trouble qui m'agite ; mais enfin je dois vous dire qu'en quelque endroit de la terre, que vous puiſſiez cacher votre Fille, j'irai l'y chercher : mon amour eſt trop violent, pour ne pas ſe faire jour dans tous les lieux, où elle pourra être. Vous ſerez reſponſable des malheurs qui pourront en ſurvenir ; & ſongez que l'amour ſecondé par le déſeſpoir, eſt capable de tout : non que votre bien me tente, j'en fais peu de cas : mais je ne puis me réſoudre à perdre ce que j'adore.

ORONTE.

On a raiſon de le dire : les amoureux ſont pis que des enragés ; & cette avanture me prouve bien, que tel penſe railler, qui ſouvent eſt le premier dupé : Heureuſement qu'Eraſte n'eſt pas ici, que diroit-il de tout ce déſordre ? Il faut y mettre fin, avant qu'il vienne : J'imagine un expédient qui pourra réuſſir. Mais voici Janot ? laiſſez moi voir pour un moment ce qu'il veut : après quoi je vous mettrai tous d'accord. Hé-bien ! tu arrives toujours à la belle heure : as-tu vû le Capitaine ?

SCENE XVIII.

JANOT, ET LES ACTEURS PRECEDENS.

JANOT.

OUi, Monſieur : voilà les Lettres qu'il m'a remis ; elles preſſent, à ce qu'il dit : & de plus il vous prie d'aller demain en Ville, pour vous parler d'affaires particuliéres.

ORONTE.

Je n'ai garde d'y manquer. Ma Sœur, avec votre permiſſion, j'ai fait dans un moment : une Lettre eſt bien-tôt lue. (*Il lit la Lettre à demi-voix.*) Oh, oh, voici bien un autre hiſtoire ! Ce que je vois eſt il poſſible ? Mais oui, le moyen d'en douter : Ciel, quel éveuement !

DORIMENE.

Quel eſt donc le ſujet de cette grande ſurpriſe ? Vous ſeroit-il, mon Frere, arrivé quelque malheur ?

ORONTE.

Point du tout ; il eſt bien queſtion ici d'autres affaires : Ma Sœur, taiſez-vous, s'il vous plaît, pour la premiere fois de votre vie, & pour cauſe. Monſieur Léandre, écoutez-moi ; ceci vous regarde plus que perſonne.

LÉANDRE.

Moi ! Monſieur, par quel endroit ?

ORONTE.

Ecoutez-moi, vous dis-je ; votre Oncle, dont vous ſouhaitiez apprendre le deſtin, eſt mort ; ainſi il n'y faut plus penſer.

LÉANDRE.

O Ciel ! ne finiras-tu point tes rigueurs ? & gardes-tu ta colére pour moi ? Quoi ! ſans en pouvoir douter, je perds ma ſeule eſpérance.

ORONTE.

Pas tout-à-fait : Votre Oncle eſt mort : mais il vous laiſſe deux cens mille écus pour vous conſoler : ainſi le mort fait bien les choſes, & c'eſt mourir dans les régles : combien de Neveux voudroient avoir le même ſort ! Ecoutez la Lettre que m'écrit ſur ce ſujet mon aſſocié Démophon ſon éxécuteur teſtamentaire.

DORIMENE, *à part.*

Deux cens mille écus !

ANGELIQUE, *à part.*

Ciel, qu'entens-je ! Un ſonge ne m'abuſe-t-il point ?

ORONTE, *lit tout haut.*

MONSIEUR ET AMI,

Vous apprendrez par la préſente, qu'un de vos anciens amis eſt mort ici, il y a un mois. Depuis près

de quinze ans qu'il y étoit établi, il nous avoit caché sa Patrie, & s'y faisoit appeller Dorante; mais enfin étant prêt de mourir, il a dit que son Païs étoit Marseille, son véritable nom Orgon. Vous avez chez vous son Neveu nommé Léandre dont il avoit pris soin de s'informer secretement, & en faveur duquel il dispose de tout son bien; consistant en 150 Tonneaux Indigo, 500 Barriques Sucre, dont je vous envoye la facture & la Police, ayant chargé le tout sur votre Vaisseau, & de plus cinquante mille livres en bonnes Lettres de Change, que vous trouverez ci-jointes; & au défaut dudit Léandre, veut le Testateur que le présent héritage, soit réparti sur tous ses autres parens; le Capitaine vous avisera du reste. Autre chose n'ai-je à vous mander, sinon que Dieu conduise votre Vaisseau en bon port, & vous maintienne en santé.

A la Martinique, *DEMOPHON.*
le 21. Juin 1734.

Il n'y a rien à dire là: La fortune fait les choses en conscience: elle vous avoit ôté près d'un million, elle vous rend deux cens mille écus: la chose est raisonnable. Combien en connois-je qui la tiendroit quitte à moitié perte, si elle vouloit leur rendre ce qu'elle leur a pris. Voyons un peu ces Lettres de Change.

A la Martinique, le
12. Juillet 1734. *Pour L. 25000. l.*

MEssieurs, à quinze jours de vue, payez par cette seule Lettre de Change, à l'ordre de Mr. Léandre, la somme de 25 mille livres, valeur reçue comptant de Mr. Orgon, laquelle somme vous passerez, suivant l'avis de

Votre très-humble serviteur,
A Messieurs *GRADNFONDS.*
Mrs. Coffresolide Pére & Fils,
Négocians, à Marseille.

A la Martinique, le
12. Juillet 1734. *Pour L. 25000. l.*

MEssieurs, à dix jours de vue, payez par cette seule Lettre de Change, à l'ordre de Mr. Léandre

dre, la ſomme de 25 mille livres, valeur reçue comptant de Mr. Orgon, laquelle ſomme vous paſſerez à mon compte, ſuivant l'avis de

Votre très-humble ſerviteur,
GRANDFONDS.

A Meſſieurs,
Mrs. Lingot, Oncle & Neveu,
Négocians, à Marſeille.

Elles ſont des mieux conditionnées, & ceux, ſur qui elles ſont tirées, ne ſont pas embarraſſés d'y faire honneur : Tenez, Monſieur, voilà votre bien, diſpoſez-en au gré de vos déſirs, vous en êtes le maître.

LÉANDRE.

Dans quel étonnement ! Interdit ! Confus ! Immobile ! j'ai perdu la parole.

ORONTE.

J'avois imaginé un moyen ; mais franchement il ne valoit pas le Diable : La fortune plus habile m'en fournit un autre, dont je vous conſeille à tous d'en profiter, ſauf meilleur avis.

Maître PIERRE, *parlant à Oronte.*

Mouſſu, you v'en ai trouva un per vous tira d'embarras : Vaou attela lou Phaëtoun, coumo avés dich tout eſca per li mena.

ORONTE.

Oui, pour te mener toi aux petites maiſons.

Maître PIERRE.

Mouſſu, à voüeſtre Phaëtoun li-a plaço per dous

LÉANDRE.

Tais-toi, laiſſe parler Monſieur ; nous badinerons après.

ORONTE, *à Maître Pierre.*

Vai, ti la gardi. Mais cependant, il faut faire faire les choſes dans les régles. Pierre, cherche un peu Eraſte : il ſera par-là du côté de ma Teze ; dis-lui que je le prie de venir ici.

Maître PIERRE.

Mouſſu, vaou bouta lei cambos fur lou couël, & ſiou de retour dis un moumen.

ORONTE.

Léandre, tu es fol de ma Niece.

LÉANDRE.

Je l'adore, & ne puis être heureux ſans elle, malgré les biens dont je me trouve comblé.

ORONTE.

Pour toi, ma Niece, je ne te dis rien, & nous en ſavons aſſez. Ma Sœur, vous vouliez un Gendre riche, je vous en préſente un; allons, vous n'avez encore aucun écrit avec Damon, & je me charge d'Eraſte auprès de ſon Pere : Mettons-nous tous d'accord, qu'en dites-vous ?

DORIMENE.

Mais, je dis que Monſieur m'a toujours aſſez convenu ; il eſt d'un fort bon caractére, bien fait, de l'eſprit, & ſi...

LEANDRE, *à ſes genoux.*

Hé Madame, par grace, épargnez-moi : vos diſcours me confondent ; ſongez qne mon cœur ne peut ſuffire à ſa joie, diſpoſez de ma fortune imprévue au gré de vos déſirs : & donnez-moi le titre de votre Fils, vous me rendrez le mortel le plus fortuné.

ORONTE.

Allons encore un coup, ma Sœur, faites les choſes de bonne grace.

ANGELIQUE.

Ma Mere, pourriez-vous ?

DORIMENE.

Allons, cent mille francs de plus merite bien que je retire la parole, que j'avois donné à Damon ; puiſque la fortune veut favoriſer votre amour : Si ma fille ſuffit pour achever votre bonheur, je vous l'accorde avec plaiſir. Embraſſez-moi, mon Gendre.

ORONTE.

C'eſt bien fait. Venez, ma Niece & mon Neveu, que je vous embraſſe auſſi ; tantôt je te priois de la Nôce d'un autre & d'y jouer de la flute : maintenant je te prie pour la tienne. Chacun à ſon tour.

SCENE XIX. & derniere.

TOUS LES ACTEURS.

ORONTE, *parlant.*

MAis voici notre homme : finiſſons dans les formes. Eraſte mon ami, j'avois compté que vous épouſeriez ma Niece, & je m'en faiſois un plaiſir : mais le ſort en ordonne autrement : car vous vous trouvez trois prétendans, un à la Ville, & deux à la Campagne.

ERASTE.

Cela ne me ſurprend point : & le merite de Mademoiſelle ne peut que lui attirer un grand nombre d'Adorateurs.

ANGELIQUE.

Monſieur, je reçois votre compliment comme un effet de la politeſſe dont vous êtes rempli.

ORONTE.

Briſons-là : les complimens viendront enſuite : J'acheve donc de vous dire, que des raiſons très-plauſibles, & dont vous ſerez informé par la ſuite, me font accepter Monſieur pour mon Neveu : Vous êtes trop raiſonnable pour ne pas les goûter : Je me charge d'en écrire à votre Pere, & je me flatte qu'il ne m'en ſaura pas mauvais gré.

ERASTE.

Quoi ! c'eſt Monſieur que vous avez choiſi ? Cela dit tout. A quel homme pouviez-vous mieux confier un Objet ſi charmant, & qui fût plus digne de le poſſéder ? Ce ſeroit aſſurément lui faire tort, que de point lui rendre la juſtice qu'il mérite. Je vous félicite tous d'avoir fait un ſi bon choix.

LÉANDRE.

Monſieur, ce choix auroit été ſans doute plus avantageux, s'il eût tombé ſur vous : Quoiqu'il en ſoit, je vous demande en grace de me faire l'honneur d'aſſiſter à mes Nôces.

ERASTE.

Il faudroit être bien ridicule, pour refuſer une

telle demande, je m'en fais une loi : J'y reſterai autant que vous trouverez à propos ; cela me procurera deux plaiſirs à la fois, celui de vous obéïr, & celui de voir à loiſir les beautés d'une Ville telle que Marſeille, que la renommée met au nombre des plus illuſtres du monde.

Maître PIERRE.

Tout aquo va lou mies doou mounde : & nous autres que devendren, Magdaleno?

MAGDELAINE.

Devendren ce que pourren. Si pourtan ben, aqui n'a proun.

LÉANDRE.

Je vous donne à chacun cent Louis. Je hais trop l'ingratitude, pour laiſſer échapper cette occaſion, ſans vous faire voir, que ſouvent le manque de moyen empêche la reconnoiſſance.

(Maître Pierre & Magdelaine lui ſautent au col.)

Maître PIERRE.

Diou va vous rende, & vous tengue toujous en boüeno ſanita ; attrapa-nous toujour anſin.

ANGELIQUE, *à Magdelaine.*

Et moi je t'en donnerai cinquante.

ORONTE, *prenant Pierre & Magdelaine par la main*

Et you vous deunarai, lou jour de voüeſtrei Noüeços, en toutei dous, lou bouen ſoir.

MAGDELAINE.

Et vous rendren voueſtre reſto quand voudrés.

ORONTE.

Je le crois. Allons, ma Sœur, voilà qui va à merveille : Demain matin nous prendrons le chemin de votre chere Ville de Marſeille, pour achever ce mariage, qui nous comble tous de plaiſir.

(Ici on entend des Tambourins.)

Oh, oh de Tambourins ! Qu'es eiço ?

Maître PIERRE

Pardiou, foou pas eſtre ſourcie per va devina. Deman es lou Trin doou Quartié, & lei Priou & lei Prioureſſos vous venoun touca l'aubado.

ORONTE.

Parbleu, ils ſont les très-bien arrivés, & viennent fort à propos ; fais-les approcher ; j'en ſuis ; chantons, danſons ; que la joie ſe répande par tout à l'honneur de nos amoureux fortunés.

Il y a un Divertiſſement de Tanbourins & de Simphonie, fait par l'Auteur Mr. AUDIBERT.

FIN.

VAUDEVILLES.

QU'un Vieillard ſexagenaire,
Soit amoureux d'un Tendron,
On s'arme d'un air ſévére,
On le traite de barbon;
Mais s'il parle de Fortune,
On peut répondre à ſes feux;
S'il rend ſa bourſe commune,
Il ſera bien-tôt heureux.

MAITRE PIERRE.

Aujourd'hui n'es plus la modo,
D'ave lei Fillos per ren,
An ben changea de methodo,
Li foou toujour quauquaren;
Auran bello eſtre coumuno,
Degun voou perdre ſoun ten:
Farés pas grando fourtuno,
Se li venés ſenſo Ben.

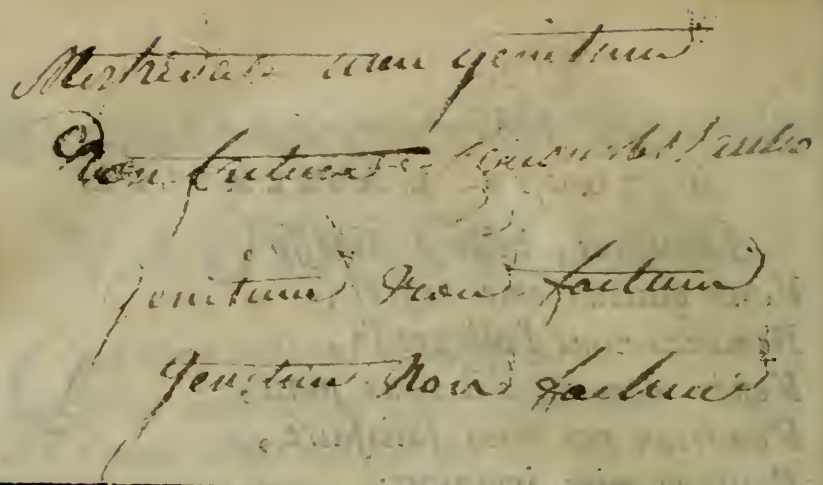
AU PARTERRE.

O vous! dont la complaiſance
Nous fait ſentir ſa faveur,
Parterre, votre indulgence
Fait grand beſoin à l'Auteur,
Agréez ſon foible hommage,
Il ſera moins conſterné;
S'il avoit votre ſuffrage,
Il ſeroit trop fortuné.

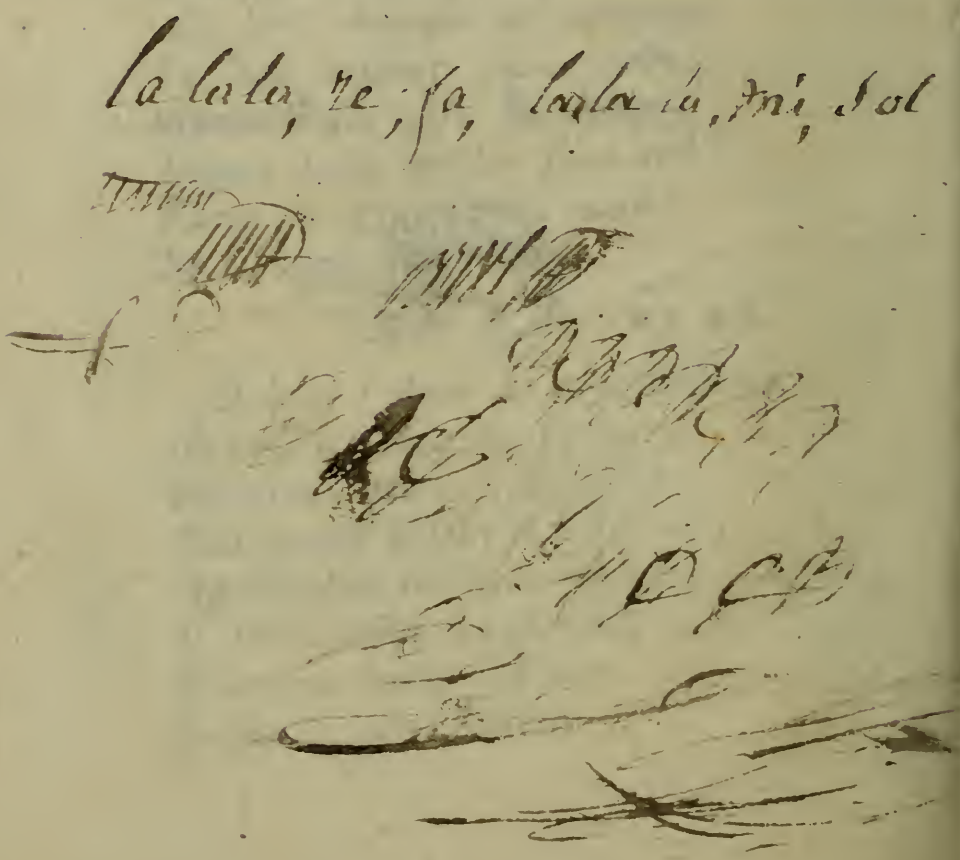
A TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Adiouſſias, bello Joüineſſo,
Vous quittan eme regret;
Remenas-nous l'allegreſſo,
Venés deman, s'il vous plait,
Voudrian per vous ſatisfaire,
Pouſque mies imagina;
Helas! ſe poudian vous plaire,
Si creirian tròou fourtuna.

FIN.



On trouve à Marseille, chez Jean Mossy, Imprimeur-Libraire, à la Canebiere, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.



LA CARAVANE DU CAIRE,

OPÉRA EN TROIS ACTES,

Représenté à Fontainebleau devant Leurs Majesté, le 30 Octobre 1783, & pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le Mardi 13 Janvier, 1784.

Poëme de M. M*** L,
Musique de M. GRETRY.

A PARIS,
Chez DE LORMEL, Imprimeur de l'Académie Royale de Musique, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

OSMAN, *Pacha d'Egypte*, ... M. Cheron.

ALMAÏDE, *Favorite du Pacha*, . . Mlle. Joinville.

TAMORIN, *Chef du Serrail*, . . M. Rousseau.

HUSCA, *Chef de la Caravane*, & *Marchand d'Esclaves*, ... M. Laïs.

SAINT-PHAR, ZÉLIME, ... UNE FRANÇAISE, UNE ITALIENNE, } *Esclaves*, { M. Lainé. Mlle. Maillard. Mlle. Audinot. Mlle. Buret.

DEUX HOLLANDAISES, { Mlles. { Gavaudan, l. Gavaudan, c.

FLORESTAN, *Capitaine de Vaisseau*, M. Larrivée.

FURVILLE, *Officier Français*, . . M. Chardiny.

OSMIN, *Garde du Serrail*, . . . M. Moreau.

SULTANES *du Serrail*, . . { Mlles. { Girardin. Josephine. Thaunat. Rosalie.

PEUPLES *de différentes Nations.*

La Scene se passe près du Caire, & au Caire.

LA CARAVANE DU CAIRE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Halte de Caravane, & une Campagne ſur les bords du Nil. On voit pluſieurs grouppes de Voyageurs, les uns libres, les autres Eſclaves, qui témoignent alternativement leur joie & leur triſteſſe.

SCENE PREMIERE.

SAINT-PHAR, ZÉLIME, CHŒUR *de* VOYAGEURS *libres, une* ESCLAVE *Françaiſe,* CHŒUR *d'*ESCLAVES.

CHŒUR *de Voyageurs libres.*

APRÈS un long voyage,
Qu'on goûte de plaiſirs
A revoir le rivage,
Objet de ſes deſirs !

UN CORYPHÉE.

Les murs fameux du Caire
Vont s'offrir à nos yeux ;

Ce jour qui nous éclaire
Verra combler nos vœux.

CHŒUR *de Voyageurs Eſclaves.*

Sur ce triſte rivage,
Hélas ! verſons des pleurs :
Livrés à l'eſclavage,
Déplorons nos malheurs.

(Danſe.)

UNE ESCLAVE *Françaiſe.*

AIR.

Ne ſuis-je pas auſſi captive ?
Je devrois gémir comme vous ;
Mais Françaiſe, ma gaieté vive
Du ſort me fait braver les coups.
Oui, malgré ſa rigueur extrême,
Je ris : quand on a de beaux yeux,
Il faut bien qu'on nous aime ;
Je ſoumettrois un Sultan même.
Les femmes regnent en tous lieux.
Après un long voyage, &c.

(*On voit arriver les Traineurs de la Caravane*)

SAINT-PHAR, *Montrant ſes fers.*

De ton époux, voilà donc le partage !
Que tu dois maudire ce jour,
Tendre Zélime, où ſenſible à l'amour,
De mes vœux tu reçus l'hommage !
Fût-on jamais plus malheureux !
J'eſpérois, de retour en France,
Par un pere adoré, faire approuver nos nœuds ;
Le ſort trahit mon eſpérance,
Et me livre au pouvoir d'un maître rigoureux.

ZELIME.

Malgré la fortune cruelle
Qui veut me ſéparer de toi,
Saint-Phar, je te ſerai fidelle,
Et l'amour & l'honneur m'en impoſent la loi.

SAINT-PHAR.

Avant que le ſort nous ſépare,
J'affronterai mille combats ;
Non, non, mes yeux ne verront pas,
Par un maître barbare,
Profaner tant d'appas.

ZELIME, SAINT-PHAR.

Cette image me déſeſpere ;
Ah ! j'en frémis d'horreur.

ZELIME.

Ton amante ſincere
En mourroit de douleur.

SAINT-PHAR.

Avant d'atteindre ce rivage,
Vents mutinés, flots en courroux ;
Que n'avez-vous, dans votre rage ;
Englouti deux tendres époux !

ZELIME.

Hélas ! ton amante chérie,
Bravant les horreurs du trépas ;
Auroit peu regretté la vie,
En la perdant entre tes bras.

DUO.

SAINT-PHAR.	ZÉLIME.
Avec une épouſe chérie,	Hélas ! ton épouſe chérie ;
Bravant les horreurs du trépas,	Bravant les horreurs du trépas ;
J'aurois peu regretté la vie,	Auroit peu regretté la vie,
En la perdant entre ſes bras.	En la perdant entre tes bras,

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, HUSCA.

HUSCA, *dans une Tente, occupé à calculer.*

UN, deux.... Tout ce calcul me fatigue la tête.
(*Il ſe leve.*)
(*à la Caravane.*)
A repartir que bientôt on s'apprête.
(*à Saint-Phar & à Zélime.*)
Ceſſez tous ces propos d'amour,
Vous ſerez ſéparés avant la fin du jour.

SAINT-PHAR.

Me ſéparer de ce que j'aime !
Zélime eſt mon épouſe, & j'ai reçu ſa main.

HUSCA.

Il faut y renoncer.

ZELIME.

Quelle rigueur extrême !

SAINT-PHAR.

Toi, fille d'un Nabab ! fille d'un Souverain !

Je te verrois livrée au plus vil eſclavage !
Pour finir nos revers
Compte ſur mon courage.

ZELIME.

Nous ſommes dans les fers,
Que pourra ton courage ?

HUSCA.

AIR.

Qu'eſpere-tu téméraire Français ?
Ton audace me bleſſe ;
Etouffe une folle tendreſſe
Dont Huſca condamne l'excès.
Ou ſujette, ou Princeſſe,
Zélime a des attraits
Qui feront ma richeſſe.
Français, à ta Maîtreſſe
Renonce pour jamais.

SAINT-PHAR.

Dieux ! renoncer à ce que j'aime !
L'eſclavage, ni la mort même
Ne me feront jamais changer.

ZELIME.

Au ſeul nom de ton pere,
Tous les tréſors du Caire
Pourront s'ouvrir.

SAINT-PHAR.

S'il ſavoit mon danger,
Ah ! quelles ſeroient ſes alarmes !
(*à Huſca.*)
Aux regards du Pacha n'expoſe pas ſes charmes.

ZELIME.

Ceſſe de t'affliger,
Sans doute ta naiſſance . . . .

HUSCA, *ironiquement.*

Belle eſpérance !
D'une fatale chaîne, il faut vous dégager.

ZELIME, SAINT-PHAR.

Hélas ! je vous implore,
Montrez-vous généreux ;
Que l'eſpoir puiſſe encore
Sourire à nos cœurs malheureux.

HUSCA.

C'eſt en vain qu'on m'implore ;
Il faut briſer vos nœuds.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Une voix derriere le Théâtre.

AUX armes, aux armes.

HUSCA.

D'où naiſſent ces alarmes ?

CHŒUR *de Voyageurs.*

Les Arabes fondent ſur nous ;
Aux armes, aux armes.

HUSCA.

Aux armes, courons tous.

SAINT-PHAR.

J'oublie en ce moment mes malheurs & ma haine,
Huſca briſe ma chaîne,
Arme mon bras.

HUSCA, *ôtant ſes fers.*

J'admire ſa fierté.
Vas, courageux Français, vas te couvrir de gloire ;
Le prix de la victoire
Sera ta liberté.

(*On voit des Arabes, deſcendant des montagnes qui bornent le fond du Théâtre, fondre ſur la Caravane, pour la piller.*)

CHŒUR *d'Arabes.*

Bravons, Frappons } Cette troupe timide ;
Enlevons ſes tréſors.
Que l'eſpoir qui nous guide
Seconde nos efforts.

(*Le combat s'engage, Saint-Phar & la Caravane repouſſent les Arabes.*)

ZELIME, *femmes Eſclaves & libres.*

Ciel, au ſein du carnage
Conſerve { ſon / mon } amant !

Qu'il ſorte triomphant
De ce combat ſanglant
Où ſa valeur l'engage !

CHŒUR *général.*

Repouſſons leurs efforts.

CHŒUR *d'Arabes.*

Enlevons ſes tréſors.

(Huſca & Saint-Phar rentrent.)

HUSCA.

La victoire eſt à nous ;
Saint-Phar, par ſon courage,
De la mort, du pillage
Nous a délivré tous.

SAINT-PHAR.

Ces infâmes brigands ſont tombés ſous mes coups.
Epars dans les campagnes,
On les voit, en fuyant, regagner leurs montagnes.

LE CHŒUR.

La victoire eſt à nous ;
Saint-Phar, par ſon courage,
Du plus affreux pillage,
Nous a délivré tous.

HUSCA.

Pour prix de ta vaillance
Sois libre....

SAINT-PHAR.

Non, je reſte en ta puiſſance ;
(En montrant Zélime.) Briſe plutôt ſes fers ;
Ah ! ſans doute à ce prix les miens me ſeront chers.

FINALE.

HUSCA.

Que me demandes-tu ? j'ai rempli ma promeſſe.

SAINT-PHAR.

Délivre, au lieu de moi, l'objet de ma tendreſſe.

HUSCA.

Zélime ! elle eſt d'un trop grand prix,
Pour t'accorder ſa délivrance.
Zélime ! ah quelle différence !
Non, non, je ne le puis.

ZELIME *à Saint-Phar.*

Jouis du prix de ta valeur,
Unique objet de ma tendreſſe.

SAINT-PHAR,

SAINT-PHAR.

Puis-je goûter quelque bonheur,
Loin de l'objet qui m'intéresse?
Délivre, au lieu de moi, l'objet de ma tendresse.

HUSCA.

Non.

CHŒUR.

Quelle injustice!
Quelle avarice!

SAINT-PHAR, ZELIME.

De deux amans fideles,
Pourquoi briser les nœuds?
De leurs chaînes cruelles,
Délivre-les tous deux.
Vois nos larmes,
Nos allarmes;
Mais rien ne peut t'attendrir.

HUSCA. } ZELIME, SAINT-PAHR.
Non, rien ne peut me fléchir,
Il faut de l'or pour m'attendrir: } Rien ne peut le fléchir.
Partons, rien ne peut me fléchir.

SAINT-PHAR, ZELIME.

Sois touché par { mes / ses } larmes.
Ah! laisse-toi fléchir.

HUSCA. } ZELIME, SAINT-PHAR.
Non, rien ne peut me fléchir;
Il faut de l'or pour m'attendrir. } Rien ne peut le fléchir.
Partons, rien ne peut me fléchir.

SAINT-PHARD.

Arrête: je n'ai combattu que pour elle;
Son péril seul armoit mon bras.

ZELIME.

C'est pour son épouse fidelle,
Que Saint-Phar bravoit le trépas.

CHŒUR.

C'est pour une épouse fidelle,
Que Saint-Phar bravoit le trépas.

HUSCA.

J'aurai d'une femme si belle,
Du Pacha deux mille ducats.

ZELIME, SAINT-PHAR.

Cruel! { il t'a / je t'ai } sauvé la vie,

Et tu { nous / me } donne le trépas!

HUSCA.

Que me demandes-tu? J'ai rempli ma promesse.

SAINT-PHAR.

Délivre, au lieu de moi, l'objet de ma tendresse.

HUSCA.

Husca depuis longtems voit couler tant de larmes!

ZELIME.

Jouis du prix de ta valeur,
Unique objet de ma tendresse.

SAINT-PHAR.

Délivre, au lieu de moi, l'objet de ma tendresse.

HUSCA.

Non, rien ne peut me fléchir.

CHŒUR.

Quelle injustice!
Quelle avarice!

SAINT-PHAR, ZELIME.

De deux amans fideles,
Pourquoi briser les nœuds;
De leurs chaînes cruelles,
Délivre-les tous deux.

CHŒUR.

Quelle injustice!

HUSCA.

Paix!

HUSCA ET LE CHŒUR.

Allons, partons sans différer.

SAINT-PHAR.

Au Caire on connoit ma naissance;
Saint-Phar pourra te délivrer.

ZELIME.

Mon cœur se livre à l'espérance.
Quoi! tu pourrois me délivrer!

HUSCA.

Allons, partons en diligence;
Allons, partons sans différer.

CHŒUR.

Au Caire on connoit sa naissance,
Saint-Phar pourra la délivrer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un appartement du Pacha du Caire.

SCENE PREMIERE.

HUSCA, TAMORIN.

HUSCA.

ME voilà de retour. Tamorin aujourd'hui,
Auprès de son généreux Maître,
Doit être mon appui.

TAMORIN.

Depuis long-tems on ne t'a vu paroître.

HUSCA.

J'ai sur terre & sur mer couru plus d'un hasard;
Mais j'arrive pour orner le Bazard
Et ton Maître, je pense,
Sur les autres Marchands me doit la préférence.

TAMORIN.

Que nous amene-tu ?

HUSCA.

Vas, tu seras content.

TAMORIN.

Si j'en crois ma mémoire,
Le voyage dernier tu m'en disois autant.

HUSCA.

Ami tu peux m'en croire :
Dans le cœur du Pacha, par l'ennui tourmenté,

Les beautés que j'amene
Rappelleront l'amour & la gaîté

TAMORIN.

On aura de la peine.
Mon Maître cependant aime la nouveauté.

HUSCA.

AIR.

J'ai des beautés piquantes,
De vives, d'agaçantes ;
J'en ai de languiſſantes ;
D'autres dont les yeux doux
Reſpirent la tendreſſe.
Je puis de ſa hauteſſe
Contenter tous les goûts.
Quand il verra mon Africaine,
Et la Françaiſe que j'amene,
Ah ! qu'il ſera content de nous.

TAMORIN, (*en* DUO.)

Quoi ! de beautés piquantes ?
De vives, d'agaçantes ?
Ah ! qu'il ſera content de nous.
En ta faveur je préviendrai mon Maître.

HUSCA.

Je ſaurai reconnoître.....

TAMORIN.

Ami, compte ſur moi ;
Mais le Pacha paroît ; Huſca retire-toi.

SCENE II.

LE PACHA, TAMORIN.

LE PACHA *aux Boſtargis qui le ſuivent.*

QU'ON prépare une fête
A ce brave Français, qui, par d'heureux efforts,
Sauva de la tempête,
Le vaiſſeau qui portoit mes plus rares tréſors.

TAMORIN.

Cette Fête pourra peut-être vous distraire.
Que Floreſtan ſera ſurpris
De retrouver au Caire
Les talens & les arts qu'on admire à Paris !

LE PACHA.

Je veux qu'il ſoit frappé de ma magnificence.

AIR.

Oui, oui, toujours j'aimai la France ;
Le Français eſt joyeux,
Senſible & généreux ;
Son air galant, ſa noble aiſance
Le font adorer en tous lieux.
Il ſemble né pour plaire ;
Senſible & généreux,
Des Peuples de la terre,
Il eſt le plus heureux.
Sitôt que la trompette ſonne,
Brûlant de voler aux combats,
Le ſang dans ſes veines bouillonne ;
En vain l'amour veut arrêter ſes pas.

TAMORIN.

Seigneur Almaïde s'avance,
Sans doute ſa préſence.....

LE PACHA.

Ne charme plus mes yeux.

SCENE III.

LE PACHA, ALMAÏDE & *FEMMES du Serrail.*

ALMAÏDE.

Jalouſe à mon amant d'exprimer ma tendreſſe,
Les Femmes du Serrail vont ſeconder mes vœux.
Puiſſe-t-il en voyant nos fêtes & nos jeux,
Du plaiſir éprouver l'ivreſſe !
Il jugera ſi nos efforts
Pourront plaire aux Français arrivés ſur ces Bords.

(*Ballet des Femmes du Serrail qui s'empreſſent à préſenter le ſorbet, les parfums & des fleurs au* PACHA.)

CHŒUR *des Femmes.*

Du Pacha qu'on révere
Charmons les doux loiſirs;
Inventons pour lui plaire
Mille nouveaux plaiſirs.

UN CORYPHÉE.

Chacun ici l'adore,
Il regne ſur nos cœurs :
Heureux ceux qu'il honore
De ſes tendres faveurs.

LE PACHA, *après le ballet.*

Almaïde de votre zele,
Je viens de recevoir une preuve nouvelle.
A fêter les Français montrez la même ardeur.

(*Elles ſortent.*)

SCENE IV.

LE PACHA, TAMORIN.

LE PACHA.

LES plaiſirs, Tamorin, ne flattent plus mon cœur.

TAMORIN.

Eſſayez de bannir cette mélancolie.

AIR.

C'eſt la triſte monotonie,
Qui du cœur éteint les déſirs ;
Par elle notre ame flétrie
Languit dans le ſein des plaiſirs.
Le papillon léger, volage,
Aime à voler de fleur en fleur ;
C'eſt par ſes jeux, ſon badinage,
Qu'il renouvelle ſon bonheur.

LE PACHA.

Rien ne peut me toucher, je perds cette eſpérance.

TAMORIN.

L'inconſtance
De l'ennui ſaura vous guérir.
Formez une nouvelle chaîne.
En ce jour Huſca vous amene
Des beautés dont l'aſpect pourra ſeul vous ravir.

LE PACHA.

Tu me conſeille l'inconſtance,
Elle ſeule fait mon malheur;
Elle produit l'indifférence,
L'indifférence & la langeur.
Tu me conſeille l'inconſtance,
Elle ſeule fait mon malheur.
Je ne veux plus d'un cœur gêné par les entraves,
Je cherche une Compagne & non pas des Eſclaves.

TAMORIN.

Des femmes de l'Europe on vante la beauté,
Peut-être elles feroient votre félicité.

(Huſca entre.)

TRIO.

TAMORIN, *au Pacha.*

Il amene des Hollandaiſes.
(Le Pacha regardant Huſca qui lui fait une profonde révérence.)
Des Hollandaiſes ?

TAMORIN.

Des Perſannes, des Anglaiſes.

LE PACHA.

Des Anglaiſes ?

TAMORIN.

Déſirez-vous des Françaiſes ?
Il pourra combler vos ſouhaits.

LE PACHA.

J'aime aſſez les Hollandaiſes,
Les Perſannes, les Anglaiſes;
Mais je préfére des Françaiſes
L'eſprit, la grace & les attraits.

TAMORIN.

Elles ſont belles,

HUSCA.

Piquantes,

TAMORIN.

Aimables, vives,

LE PACHA.

Charmantes !
Je ne puis faire un plus beau choix.

LE PACHA, HUSCA, TAMORIN.

Chaque jour plus séduisantes,
Et toujours intéressantes,
Piquantes,
Charmantes.

HUSCA, TAMORIN.

Pouvez-vous faire un plus beau choix ?

LE PACHA.

Heureux qui peut suivre leurs loix.

TAMORIN.

On les dit un peu changeantes.

TAMORIN, HUSCA, LE PACHA.

Un Pacha craint peu ce défaut ;
Manieres séduisantes,
Tailles élégantes,
Piquantes, charmantes,
{ Voià, voilà ce qu'il vous faut ;
{ C'est pour mon cœur tout ce qu'il faut.
Je veux dans le Bazard jouir de leur présence ;
Quoi ! je pourrois trouver ce bonheur que j'attends !
Ordonne, Tamorin, que ma garde s'avance
Au bruit pompeux des instrumens.

(Ils sortent.)

SCENE V.

Le Théâtre change, & repréſente le Bazard; on y voit les Perſonnages du premier Acte, des Boutiques brillantes, des Cafés, des Orcheſtres. On diſtingue l'aſſemblée de toutes les Nations, des Marchands d'Eſclaves, &c. Le Pacha arrive avec ſa garde; Huſca & d'autres Marchands font paſſer devant lui les Eſclaves : les uns danſent, les autres chantent, les autres jouent des inſtrumens. Le Pacha achete pluſieurs Eſclaves, de l'un & de l'autre ſexe. On voit ſur la fin du Divertiſſement, Zélime cachée par un voile. (On danſe.)

UNE ESCLAVE *Françaiſe.*

AIR.

Nous ſommes nés pour l'eſclavage,
Nul n'eſt libre dans l'Uunivers :
Des humains tel eſt le partage ;
Les Rois même portent des fers.
L'un ſert Plutus, l'autre Bellone,
Des honneurs un autre eſt jaloux.
Des Maîtres que chacun ſe donne,
L'amour me ſemble le plus doux.

UNE CANTATRICE ITALIENNE.

AIR.

Fra l'orror della tempeſta,
Che alle ſtelle il volto imbruna,
Qualche raggio di fortuna
Già commincia à ſcintillar.
Dopò ſorte ſi funeſta
Sara placida queſt' alma,
È godra tornata in calma,
I pericli à ramentar.

UNE ALLEMANDE *seule*, *ensuite un* QUATUOR D'ALLEMANDS & ALLEMANDES.

Quelles rigueurs inhumaines
Nous souffrons dans ces climats!
Vois leurs bras / Nos bras sont } chargés de chaînes,
Ils étoient faits pour les combats.
O Pacha de { leur / notre } courage,
Fais un plus heureux emploi;
Que ta piété nous dégage,
Tous nos cœurs seront à toi.

LE PACHA *après le divertissement.*

Quel est donc cet objet que l'on cache à mes yeux?

HUSCA.

J'ai voulu le soustraire aux regards curieux.
Seigneur, c'est une beauté rare.

ZELIME.

Sort cruel! sort barbare!

LE PACHA.

Que dans l'instant son voile soit ôté.
(*On ôte le voile.*)
Ciel! que d'attraits!.... les pleurs que je lui vois répandre
Augmentent encor sa beauté.

TAMORIN *à Husca.*

De la trouver jolie on ne peut se défendre.
(*à part.*)
Mon Maître est enchanté.

LE PACHA.

Husca pour cette préférence
De dix mille ducats sera content je pense.

HUSCA.

Ton Maître est généreux.

ENSEMBLE.

Il comble tous nos vœux.

HUSCA *seul.*

Aux ordres du Pacha, Zélime, il faut se rendre.

SAINT-PHAR *entrant.*

Pourriez-vous l'arracher à l'époux le plus tendre?
J'apportois sa rançon, j'accourois plein d'espoir.

LE PACHA.

Non, non, elle eſt en mon pouvoir.

SAINT-PHAR.

Rendez-moi ce que j'aime.

HUSCA.

C'eſt pour Zélime une faveur ſuprême.
Tu peux partir.

SAINT-PHAR (*à part.*)

De ſes barbares mains je ſaurai la ravir.

(*On reprend la marche du Pacha ſur laquelle il ſort.*)

SCENE VI.

SAINT-PHAR *ſeul, voyant ſortir le* PACHA *qui emmene* ZELIME.

AIR.

VAS, cruel ! mais d'un tendre époux
Redoute le courroux.
Oui, ce bras, à ton pouvoir ſuprême,
Saura t'arracher ce que j'aime;
L'amour ſecondant mon effort,
Guidera ma fureur extrême.
O ma Zelime ! ô toi que j'aime !
Quelle eſt la rigueur de ton ſort !
Cruel ! j'irai dans ton Palais même,
Ou te donner ou recevoir la mort.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(*Le Théâtre représente un appartement intérieur du Pacha.*)

SCENE PREMIERE.

FLORESTAN, FURVILLE.

FLORESTAN.

Vous brûlez de revoir les rives de la France ;
Mais avant de quitter ces lieux,
Il faut que le Pacha reçoive nos adieux :
Il a des droits sacrés sur ma reconnoissance.
Allez, Furville, allez ; demandez audience.

FURVILLE.

Il faudra donc, hélas ! partir sans votre fils !

FLORESTAN.

De le revoir encor l'espoir m'est-il permis ?

FURVILLE.

Aux vœux du pere le plus tendre,
Le Ciel un jour pourra le rendre.

FLORESTAN.

Allez, Furville, allez, dans le fond de son cœur,
Laissez à votre ami renfermer sa douleur.

SCENE II.

FLORESTAN, *seul.*

TU me condamne donc, ô fortune cruelle,
A ne plus voir mon fils !
Jouet des vents, des flots, j'aborde en ce pays.

Rien n'a pu ralentir mon courage & mon zele.
J'ai parcouru tous les climats,
Pour retrouver ce fils si cher à ma tendresse,
Qu'entraîna sur les mers le desir des combats.
Tout en ce jour augmente ma tristesse;
Sans doute je n'ai plus qu'à pleurer son trépas.

AIR.

Ah! si pour la patrie,
Au milieu des combats,
Il eût perdu la vie:
O mort, de ta furie,
Je ne me plaindrois pas!
Mais à la fleur de l'âge,
Peut-être de ses jours
Un funeste naufrage
A terminé le cours.
Ah! si pour la patrie, &c.

SCENE III.

FLORESTAN, FURVILLE, TAMORIN.

TAMORIN.

Près du Pacha, Seigneur, je dois vous introduire;
Daignez suivre mes pas, je vais vous y conduire.

FLORESTAN, *à part.*

L'image de mon fils me poursuivra toujours.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

ALMAÏDE, *seule.*

AIR.

Je souffrirois qu'une rivale
Du Pacha m'enlevât le cœur?

Non, non, d'une flamme fatale
Je saurai prévenir l'ardeur.

Amour, viens séconder ma rage :
Contre Zélime arme mon bras ;
Amour, tu dois venger l'outrage
Que l'on veut faire à mes appas.

SCENE V.

ALMAÏDE, OSMIN.

OSMIN.

Pourrois-je ici vous faire confidence. . . .

ALMAIDE.

Parle avec assurance.

OSMIN.

Zélime. . . .

ALMAÏDE.

Eh bien !

OSMIN.

Vous connoissez ma foi :
Un Français amoureux dont l'or pourroit séduire
Un serviteur moins fidele à ses Maîtres que moi. . . .

ALMAIDE.

Qu'entends-je, ô Ciel !

OSMIN.

Voudroit, dans l'ardeur qui l'inspire,
La ravir au Pacha qui la tient sous ses loix ;
Et c'est d'Osmin qu'il a fait choix
Pour seconder son dessein téméraire.

ALMAIDE.

Sans balancer, il faut l'exécuter.

OSMIN.

Mais je dois du Pacha redouter la colere.

ALMAIDE.

Osmin, veux-tu me plaire ?

OSMIN.

Sur vous puis-je compter ?

ALMAIDE.

Compte ſur mon pouvoir, ſur ma reconnoiſſance.
Ce généreux Français ſervira ma vengeance.
Qu'à la faveur des ombres de la nuit,
Par toi dans le Serrail en ſilence introduit,
Il enleve Zélime ; Oſmin que rien n'arrête
Ton zele courageux ;
La fête qu'on apprête
Favoriſe mes vœux.

(Il ſort.)

SCENE VI.

ALMAIDE.

AIR.

J'ABJURE la haine cruelle
Qui dévoroit mon cœur jaloux.
Rendons une épouſe fidelle
Aux vœux de ſon fidele époux.
Loin de ces lieux qu'elle reſpire
Au ſein de la félicité,
Son départ m'aſſure un empire
Que m'eût enlevé ſa beauté.

SCENE VII.

LE PACHA, ALMAIDE.

ALMAIDE.

JE ne le vois que trop, Zélime a ſu vous plaire ;
Falloit-il que cette étrangere
Vint me ravir le cœur
D'un amant que j'adore !

LE PACHA.

Calmez cette frayeur :
Oui, vous regnez encore ;

Votre pouvoir eſt le même en ces lieux.
Qui peut vous inſpirer ces ſoupçons odieux ?
Rentrez pour ordonner la fête :
Zélime pourroit-elle alarmer votre cœur ?

ALMAIDE *à part, en ſortant.*

Dans mon ame inquiete
Sa fuite ſaura mieux rappeller le bonheur.

SCENE VIII.

LE PACHA.

AIR.

VAINEMENT Almaïde encore
Veut m'enflammer par ſes attraits;
Zélime, c'eſt toi que j'adore,
Et mon cœur s'engage à jamais.
Hélas ! ſenſible & tendre,
Tu dédaignes mes feux ;
Mes ſoins pourront te rendre
Moins rébelle à mes vœux.
Vainement, &c.
Du ſort injuſte qui t'outrage,
Je veux réparer la rigueur,
Unique objet de mon hommage ;
Si tu réponds à mon ardeur.
Vainement, &c.

SCENE IX.

LE PACHA, OSMIN.

OSMIN.

SEIGNEUR, Floreſtan va paraître.

LE PACHA.

LE PACHA.

Qu'il ſoit à l'inſtant même introduit devant moi.

(Il ſort.)

SCENE X.

Le Théâtre change, & repréſente un Sallon d'audience préparé pour une Fête.

Entrée du Pacha & ſa ſuite, FRORESTAN & *ſa ſuite.*

FLORESTAN.

JALOUX de reconnoître
Le ſervice important que j'ai reçu de toi,
Quand ma flotte s'apprête à quitter ce rivage,
Pacha, reçois mes vœux & mon ſincere hommage.
Mes Vaiſſeaux par tes ſoins ſe trouvent réparés,
De tes bienfaits tu nous vois pénétrés.

FLORESTAN.

AIR.

Le plus affreux orage,
Nous jetta ſur ces bords :
Heureux ſur ce rivage,
Jouis de nos tranſports.

CHŒUR *des Français.* Le plus affreux orage, &c.

CHŒUR *des Turcs.*
Faites ſur ce rivage
Éclater vos tranſports;
Puiſſiez-vous ſans orage
Aborder dans vos ports.

LE PACHA.

Tout retentit ſur ce rivage,
Du bruit de tes nobles travaux :
Français, je rends à ton courage
Le tribut qu'on doit aux Héros.

CHŒUR *des Français.* } CHŒUR *des Turcs.*
Le plus affreux orage, &c. } Faites sur ce rivage, &c.

LE PACHA.

Qu'un instant en ces lieux le plaisir vous arrête ;
Après tant de travaux, on peut bien s'y livrer.
Prenez part à la Fête
Que j'ai fait préparer.

SCENE XI.

La Fête commence : à peine est-elle commencée, qu'on entend un bruit intérieur dans le Palais.

(La Favorite est entrée avec le Divertissement.)

CHŒUR, *derriere le Théâtre.*

On enleve Zélime !
Quelle audace, quel crime !

LE PACHA.

Quel est ce bruit ?

TAMORIN, *en entrant.*

On enleve Zélime.

ALMAIDE, *à part.*

Je triomphe enfin.

LE PACHA.

Courez, Gardes, courez ;
D'elle vous répondrez.
(*à Tamorin.*)
Quel mortel téméraire.....

TAMORIN.

Ce Français.....

FLORESTAN.

Un Français !...

LE PACHA.

Rien ne peut le soustraire
A mon juste courroux.

Finale.

FLORESTAN.

Un Français avoir cette audace !
Point de pitié, non, point de grace ;
Il mérite tout mon courroux.

LE PACHA.

Il mérite tout mon courroux.

FLORESTAN.

Qu'on le remette en ma puiſſance ;
C'eſt à moi de punir l'offenſe,
Qu'il a fait à ton cœur Jaloux.

Ensemble.

C'eſt à moi de punir l'offenſe.

FLORESTAN.

Qu'il a fait à { ton / mon } cœur jaloux.

SCENE XII.

Les Acteurs Précédens, ZELIME *entourée de Gardes.*

ZÉLIME.

Ah ! ſur moi vengez-vous ;
Que ſeule je périſſe ;
Mais que votre juſtice
Epargne mon époux.
Il adore Zélime,
Il m'a juré ſa foi :
Hélas ! ſi c'eſt un crime,
Ne puniſſez que moi.
Saint-Phar. . . . .

FLORESTAN.

Quel nom ai-je entendu ?

ZELIME.

Hélas!

FLORESTAN.

De ſes parens vous avez connoiſſance?

ZELIME.

Le brave Floreſtan lui donna la naiſſance.

LE PACHA & le CHŒUR.

O Ciel!

FLORESTAN *conſterné.*

Le coupable eſt mon fils.
Fut-il pere plus miſérable!

LES FEMMES.

Ah! que ſon ſort eſt déplorable!

Duo.

ALMAIDE & FLORESTAN.

Prends pitié de ſon triſte ſort;
Laiſſe déſarmer ta colere;
Son fils a mérité la mort,
Mais tu vois les larmes d'un pere.

Prends pitié de mon triſte ſort;
Laiſſe déſarmer ta colere;
Mon fils a mérité la mort.
Mais tu vois les larmes d'un pere.

SCENE DERNIERE.

A la fin du Duo, on amene Saint-Phar enchaîné.

LE PACHA, *allant à lui.*

Qu'on briſe ſes fers odieux!

SAINT-PHAR

Où me conduiſez-vous? . . . . .

LE PACHA, *le conduiſant à ſon pere.*

Dans les bras de ton pere.

FLORESTAN.

Mon fils!

SAINT-PHAR.

Mon pere!

ENSEMBLE *avec le* CHŒUR.

O Dieux !
Moment délicieux !

SAINT-PHAR, *au Pacha.*

Vous pouvez oublier mon crime ?

LE PACHA.

Je fais plus, je te rends Zélime.
(*à Almaïde.*)
Et ce jour resserre nos nœuds.

ALMAIDE.

Jour fortuné !

LE CHŒUR.

Jour prospere !

ZELIME.

Saint-Phar !

SAINT-PHAR.

Zélime !

ENSEMBLE, *embrassant Floreſtan.*

O mon pere !

LE PACHA, *& tous.*

Moment délicieux !

CHŒUR FINAL.

Rien n'égale { mon / leur } bonheur.
O Ciel quelle ivresse !
Pour la tendresse,
Quel moment enchanteur !

ZELIME, SAINT-PHAR.

N'accusons plus le sort barbare,
Quand il nous comble de faveurs.

TOUS.

S'il eût pour { nous / vous } quelques rigueurs ;
Avec usure il les répare.
Après de si longs malheurs,
Un tendre pere,
Une epouse si chere,
Heureux Saint-Phar, vont essuyer tes pleurs.
Quel moment enchanteur !

Rien n'égale { mon / leur } bonheur.
O Ciel quelle ivreſſe !
Pour la tendreſſe,
Rien n'égale { mon / leur } bonheur.

N'accuſons / N'accuſez } plus le ſort barbare,

Quand il { nous / vous } comble de faveurs.
Après de ſi longs malheurs,
Un tendre pere,
Une épouſe ſi chere,
Heureux Saint-Phar, vont eſſuyer tes pleurs.
Quel moment enchanteur !

(Un Ballet général termine l'Opéra.)

FIN.

LA SOIRÉE ORAGEUSE,

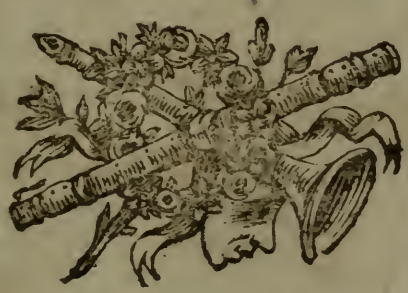
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÉLÉES D'ARIETTES.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 29 Mai 1790.

Paroles de M. RADET.
Musique de M. D'ALAYRAC.



A AVIGNON,

Chez les Freres BONNET, Imprimeurs-Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs.

1793.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Don CARLOS,	*M. Chenard.*
ROBERTO, ami de D. Carlos,	*M. Solié.*
CONSTANCE, sœur de D. Carlos,	*Mlle. Rose Renaud.*
GEORGINO, amant de Constance.	*Mlle. Carline.*
INÈS, suivante de Constance,	*Mad. St.-Aubin.*
ANGÉLINO, valet de Roberto.	*Mad. Trial.*

UN NOTAIRE, personnage muet.

TROUPE D'ALGUAZILS.

La Scene est à Madrid chez Roberto.

Le Théâtre représente un salon. A l'un des côtés est une cheminée; les girandoles portent des bougies allumées; au fond, en face du spectateur, une fenêtre qui s'ouvre; elle a un balcon saillant sur la rue; entre la cheminée & le fond se trouve une porte; vis-à-vis celle-ci, il y en a une autre qui est la porte de sortie. Ce salon doit être le moins profond possible.

LA SOIRÉE ORAGEUSE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ROBERTO, *seul, une lettre à la main.*

QUEL homme que ce Dom Carlos, pour être expéditif!.. Renfons ſa réponſe à ma lettre... (*Il lit.*) Cadix, & cétéra.

» D'après tout le mal que vous m'aviez écrit de l'époux qui ſe préſentoit pour ma ſœur »... (*s'interrompant.*) C'eſt une des choſes les plus adroites que j'aie fait de ma vie... (*Il lit.*) » J'avois réſolu de la laiſſer dans ſon Couvent. » Vous me mandez que vous avez pour elle un autre parti, » riche & ſortable; tant mieux: vous êtes mon ami, je » m'en rapporte à vous, & je ne fais aucune informa- » tion »... (*s'interrompant.*) Oh! j'en étois ſûr..... (*Il lit.*) » Mais finiſſons promptement. Vous recevrez ma lettre lundi » à quatre heures, vous ferez venir Conſtance chez vous à » cinq, j'arriverai à ſix, le futur à ſept, à huit le notaire, » à neuf nous aurons ſigné, & à dix je repars »...

Don CARLOS.

Aſſurément il n'y a pas là de temps perdu.

(*Il relit la fin de la lettre.*)

» J'arriverai à ſix, le futur à ſept, à huit le notaire, à » neuf nous aurons ſigné, & à dix je repars. »

Quel étrange caractere, toujours allant, venant, courant... brave homme, excellent mari; mais vif, impatient incapable de ſe fixer nulle part... il paſſe ſa vie à partir & à arriver... gardons-nous bien de le faire attendre.... (*il regarde ſa montre.*) Cinq heures moins un quart.. Bon... Conſtance va venir, conduite par ſa bonne. (*il parcourt la lettre.*) Le futur à ſept.. Il ne ſe doute guere que c'eſt moi...

je n'ai pas voulu me nommer... mon âge auroit pu... Il faut avouer que j'ai bien ſagement conduit cette affaire... Je veux épouſer une fille qui ne m'aime pas, & qui en aime un autre... Queſt-ce que je fais ? J'écris au frere que cet amant eſt un mauvais ſujet... Rien de plus vraiſemblable. Je lui fait defendre les entrées du parloir, où il tendoit a Conſtance de fréquentes viſites.... Rien de plus prudent. Je dis enſuite à celle-ci, que ce jeune homme, qu'elle ne voit plus, eſt un inconſtant, qu'il aime ailleurs, que j'en ſuis ſûr; je ſuppoſe des preuves.... je ſuppoſe des preuves !... elle me croit..... Rien de plus naturel. Par dépit, elle va m'aimer... Rien de plus conſéquent.

AIR.

Fillette, qui dans la retraite,
A paſſé ſes premiers inſtans,
Renferme une flamme ſecrette
Qui s'annonce avec ſes quinze ans :
Quel que ſoit l'amant qui la preſſe,
Son cœur eſt ouvert au déſir,
Et le premier mot de tendreſſe
Fait naître le premier ſoupir.

Fillette, dont l'amant parjure
A trahi les plus tendres feux,
Déſire venger cette injure
En formant bientôt d'autres nœuds ;
Quel que ſoit l'amant qui la preſſe,
Son cœur eſt ouvert au plaiſir,
Et le moindre mot de tendreſſe
Fera naître un nouveau ſoupir.

Fillette d'humeur peu traitable ;
Avec moi tient-elle rigueur,
Je guette l'inſtant favorable
Qui bientôt s'offre à mon ardeur :
Ce n'eſt pas envain que je preſſe ;
Je ſais m'emparer de ſon cœur,
Et le premier mot de tendreſſe
Fait naître pour moi le bonheur.

Songeons à mes arrangemens pour ce ſoir. (*il apelle*) Angélino ... Cela ſera charmant, & cette petite marque d'attention.... Mais cet imbecille ne vient pas..... (*il appelle plus fort.*) Angélino.... Angélino.... Si je ne vais pas le chercher, il n'arrivera jamais.

(*Il ſort par la porte du côté de la chéminée, & Angelino entre par celle qui eſt du côté oppoſé.*)

SCENE II.

ANGÉLINO *seul. Il est chargé de bûches, d'un fagot, d'un houssoir, d'un grand balai à ôter les araignées, & d'un paquet de clefs. Il n'entre qu'après le premier couplet de sa chanson, & en la continuant, il dépose tout l'attirail dont il est affublé, avec le grand balai, il nettoye l'appartement du haut en bas.*

CHANSON *imitée d'une ronde Bordeloise.*

Auprès de Barcelonne,
Un soir me promenant,
J'ai rencontré Simonne
Au minois avenant. . . .
On rit, on jase, on raisonne,
On s'amuse un moment.

J'ai rencontré Simonne
Au minois avenant,
Moi, d'humeur folichonne,
Je suis entreprenant. . . . .
On rit, on jase, &c.

Moi, d'humeur folichonne,
Je suis entreprenant,
J'acoste la friponne,
Et je lui dis gaîment. . . .
On rit, on jase, &c.

J'acoste la friponne,
Et je lui dis gaîment :
Il faut que l'on me donne
Un baiser sur le champ. . . .
On rit, on jase, &c.

(Ici Roberto rentre; il paroît surpris de voir Angélino; & referme la porte par où il est entré.)

SCENE III.

ANGÉLINO, ROBERTO.

ANGELINO, *continuant sa chanson sur le devant de la scene, sans voir Roberto.*

Il faut que l'on me donne
Un baiser sur le champ :
Au lieu de ça, Simonne
Me campe un soufflet. . . . pan. . . ,

ROBERTO, *qui s'est approché doucement, lui donne un soufflet au mot pan.*

Quest-ce que tu fais là ?

ANGÉLINO, *achevant tristement le couplet.*

On rit, on jase, on raisonne,
On s'amuse un moment.

ROBERTO, *voyant les bûches & le fagot qu'a apportés Angélino.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela?

ANGÉLINO.

Eh! pardi, puisque Monsieur reçoit du monde ce soir, je viens faire du feu dans ce salon.

ROBERTO.

Attendez qu'on en demande.

ANGÉLINO.

C'est que les soirées sont fraîches.

ROBERTO.

Attendez qu'on en demande.

ANGÉLINO, *montrant la cheminée.*

Je vais toujours mettre ça là.

ROBERTO.

Non, non.... là-bas..., sur l'escalier, près de la porte.... (*tandis qu'Angélino y va.*) Ce cher Don Carlos.... Je serai bien aise de le voir.... Il va être un peu étonné de ma résolution.... mais, bon!... lui éviter les détails, les embarras d'une pareille affaire, c'est un moyen sûr de lui être agréable... (*il appelle.*) Angel..... (*En se retournant, il se trouve nez à nez avec Angélino, qui étoit debout derrière lui, & très-près.*

ANGELINO.

Me voilà, Monsieur.

ROBERTO.

Ah!.. toutes les portes sont-elle fermées?

ANGÉLINO.

Oui, Monsieur. (*montrant celle de l'escalier.*) Il n'y a que celle-ci d'ouverte dans toute la maison, & voilà les clefs. (*Il les lui donne.*)

ROBERTO.

Bon... tu es d'une lenteur dans tout ce que tu fais!...

ANGÉLINO.

Dame!... Monsieur m'a commandé tant de choses.... Il faut le temps.

ROBERTO.

Ma commission?

ANGÉLINO.

Aller, venir.... dedans, dehors.... du haut en bas.... nettoyer cette maison, qui en avoit grand besoin....

ROBERTO.

As-tu fait ce que je t'ai ordonné?

ANGÉLINO.

Vous voulez qu'elle soit propre aujourd'hui... ça n'est pas fait. (*Roberto fait un mouvement d'impatience.*) Et je suis seul pour tout ça, encore.

ROBERTO, *impatienté.*

As-tu fait ce que je t'ai ordonné ?

ANGÉLINO, *avec humeur.*

Oui, Monsieur.

(*Pendant tout le reste de la scene, il marmotte entre les dents.*)

ROBERTO.

Aurai-je ici, ce soir, tout ce qu'il me faut ?

ANGÉLINO.

Oui, Monsieur.

ROBERTO.

Tu as trouvé l'homme en question ?

ANGÉLINO.

Oui, Monsieur.

ROBERTO.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

ANGÉLINO.

Oui, monsieur.

ROBERTO, *le prenant par le bras.*

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

ANGÉLINO.

Ah ! ... ce qu'il m'a dit !

ROBERTO.

Aurai-je les dix musiciens ?

ANGÉLINO.

Non pas.... Il a dit qu'avec l'argent que vous y vouliez mettre, c'étoit impossible ; ... mais qu'il en auroit cinq, qui feroient du bruit comme quatre.

ROBERTO.

Heim ? ..

ANGÉLINO.

Comme dix.

ROBERTO.

A la bonne heure. ... & le reste ?

ANGÉLINO.

Le reste..... Il a dit que pour le prix, il ne pouvoit pas vous donner du neuf ; mais qu'il avoit de couplets de hasards, & qui vous les feroit réserver.

ROBERTO.

Mais enfin, ces couplets sont-ils tels que je les ai demandés ?

ANGÉLINO.

Oh ! il a bien lu la lettre... Il a dit qu'il y avoit tout ce qu'il faut, & que Monsieur seroit content.

ROBERTO.

J'aurois pourtant été bien aise de les voir.

ANGÉLINO, *souriant.*

Oh ! Monsieur peut être tranquille.

ROBERTO.

Comment ?

ANGÉLINO.

Il me les a chantés, &.... (*d'un ton capable.*) ça m'a paru joli.

ROBERTO.

Belle caution !

ANGÉLINO, *vivement & d'un air fâché.*

Caution !

ROBERTO.

Don Carlos ne peut tarder... Lorſque ces Dames ſeront arrivées, je ſortirai. & tu viendras avec moi.

ANGÉLINO.

Caution !

ROBERTO.

Paix !... on vient.... ce ſont elles.

ANGÉLINO, *murmurant.*

Ayez donc de l'eſprit, donnez-vous donc bien de la peine..... Caution !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, INÉS.

(*Conſtance eſt couverte d'un voile ou eſpece de mante, qu'elle ôte en entrant.*)

ROBERTO.

TANT de charmes, belle Conſtance,
Pour le Couvent ne ſont pas faits,
Et ces lieux doivent déſormais
S'embellir de votre préſence.

INÉS, *à Roberto.*

Mais pourquoi donc ſi promptement
Nous faire ſortir du Couvent ?

ROBERTO.

Oh ! c'eſt pour une bonne affaire,
Et par les ordres de ſon frere.

CONSTANCE.

Don Carlos..... il eſt à Madrid ?

ROBERTO.

Dans peu vous le verrez ici.
Il vous aime bien, votre frere ;
Il veut le bonheur
De ſa ſœur.

CONSTANCE.

Il m'a tenu lieu d'un bon pere,
Il a bien des droits ſur mon cœur.

ROBERTO.

Vous apprendrez bientôt, ma chere,
Que ſes bons ſentimens pour vous,
Roberto les partage tous.
Mais cependant, chez moi ſoyez la bien venue,

Et

Et devenez ici maîtresse absolue.

INÉS, *à part.*

La maîtresse absolue !

CONSTANCE, *à part.*

Que veut il dire ? ....

INES, *à Roberto*

Expliquez-vous

CONSTANCE, *à Roberto.*

Daignez m'eclaircir ce mystere.

ROBERTO.

Vous le saurez.

CONSTANCE.

Ici je verrai donc mon frere ?

ROBERTO.

Vous le verrez.

CONSTANCE

Apprenez-moi.

INÉS.

Sachons pourquoi....

ROBERTO,

Tant de charmes, belle Constance, &c.

(*à part, mettant son manteau.*)

Chez mon Notaire il faut que j'aille ;

Mais auparavant je veux en secret

De ma serénade observer l'effet.

INÉS, *à Roberto.*

Le manteau, couleur de muraille, . . ,

En bonne fortune ! . . . Très-bien.

ROBERTO, *riant*

Eh, eh, eh .... cela se peut bien.

(*à part.*)

Ne les prevenons sur rien.

INÉS.

Mais Monsieur est bien gai.

ROBERTO.

J'ai mes raisons, peut-être.

CONSTANCE, INÉS, ANGÉLINO, *à part.*

D'où sa gaîté peut-elle naître ?

Jamais il ne fut si joyeux.

ROBERTO, *gaiement*

Ce soir, si je sais m'y connoître,

Il pourra m'arriver quelque chose d'heureux.

Tant de charmes, belle Constance, &c.

CONSTANCE, INÉS, *à part.*

Hélas, hélas.

Ce soir là-bas,

Georgino perdra ses pas,

Et nous ne le verrons pas.

ROBERTO.

Un instant

Je vais être absent.
Pardon, belle Constance,
Ici je reviendrai bientôt.

ANGÉLINO, *à Inès.*

Ayez un peu de patience,
Ici nous reviendrons bientôt.

CONSTANCE, INÉS.

Allez, Monsieur, en assurance;
Prenez tout le temps qu'il vous faut.

(*Roberto & Angélino sortent.*)

SCENE V.

CONSTANCE, INÉS.

CONSTANCE.

IL sort, & nous laisse seules dans cette maison, sans daigner nous apprendre pourquoi il nous y a fait venir.

INÉS.

Méditeroit-il quelque noirceur, comme celle dont nous avons déjà été dupes, & nous ignorerions encore sans votre raccommodement avec Georgino, cet aimable enfant qui vous aime de si bonne foi?

CONSTANCE.

Hélas! forcée de quitter le Couvent sans avoir pu en prévenir celui que j'aime, je le verrai peut-être plus.

INÉS.

Bah, un petit espiegle comme lui trouvera bientôt le moyen de découvrir où vous êtes.

CONSTANCE.

Et quand il le sauroit, pourroit-il....

INÉS

Lui!... ah! mon inquiétude n'est pas de deviner comment il s'introduira ici; mais bien seulement de savoir comment nous pourrons l'obliger à en sortir, s'il y parvient une fois.

CONSTANCE.

Pourquoi donc?

INÉS.

Mademoiselle sait bien que pour nous en défaire, il falloit toujours le laisser seul au parloir.... Dieu merci, quand il est près de vous, il n'y a pas de raisons pour le forcer à s'en aller.

CONSTANCE.

Puis-je espérer d'ailleurs que Don Carlos consente à m'unir à Georgino.

INÉS.

Que voudroit-on de mieux assorti, Georgino vous convient en tout point, il dépend d'un oncle qui ne demande qu'une occasion de le marier; la voilà. Votre frere, toujours pressé, ne veut pas prendre la peine de vous chercher un époux,

nous en avons un tout trouvé ; je vous assure qu'il en sera très content, pourvu que le mariage puisse se conclure aussitôt qu'il sera proposé.

CONSTANCE.

Mais, prévenu contre Georgino par tout le mal que Roberto lui en a écrit....

INÉS.

Il sera bien aisé de prouver à Don Carlos que toutes ces imputations sont autant de calomnies..... Ce jeune homme est si intéressant.

CONSTANCE.

Il est bien jeune !

INÉS.

Il est bien aimable.

CONSTANCE.

Bien étourdi....

INÉS.

Bien amoureux.

CONSTANCE.

Je ne sais ; mais le caractere de Roberto, sa méchanceté qui ne nous est que trop connue, cette démarche précipitée, le mystere qui l'enveloppe.... tout cela me donne une inquiétude....

INÉS.

Bon, bon ! au lieu de nous affliger pour l'avenir, songeons bien plutôt à jouir du présent Nous voilà hors du couvent, & c'est toujours une bien bonne chose; car enfin, Mademoiselle....

AIR.

Il est des amusemens,
Des plaisirs dans la retraite,
Des plaisirs bien différens,
Et d'une gaîté parfaite ;
Colin-maillard, la climusette ;
Mille petits jeux innocens.
Oh ! c'est charmant pour une fille ;
Mais, je ne sais pas pourquoi,
Je n'aime point une grille
Entre mon amant & moi.

Second Couplet.

Oh ! ce n'est pas sans espoir
Que tout bas le cœur soupire ;
En secret, matin & soir,
Aux échos on peut le dire.
De temps en temps on peut s'écrire,
Et se rencontrer au parloir.
Oh ! c'est charmant, &c.

Troiſieme Couplet.

Un argus s'oppoſe en vain
Au plaiſir qu'Amour fait prendre ;
Il en eſt un bien certain
Qu'on ne ſauroit nous défendre
On peut ſe voir, on peut s'entendre,
On peut ſe donner une main.
Oh ! c'eſt charmant, &c.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGINO.

GEORGINO, *accourant*

MA chere Conſtance !

CONSTANCE, *très-ſurpriſe.*

Ah ! ... comment ici !

INÉS.

Ne vous l'avois je pas dit ?

GEORGINO, *avec volubilité.*

J'allois au parloir comme de coutume ; j'ai vu partir votre voiture ; je l'ai ſuivie.... Quelques perſonnes s'arrêtent ſous vos fenêtres ; je m'approche.... Monſieur Roberto paroit ſur la porte, il ſe détourne un inſtant pour leur parler.... eh vîte, je me gliſſe, je monte, & me voilà.

CONSTANCE.

Quelle folie !

INÉS.

Et s'il alloit rentrer !

GEORGINO.

Oh ! je n'ai pas peur.... j'ai vu des inſtrumens, de la lumiere ; le cher homme eſt occupé... & puis, le haſard, les événemens.... & mon étoile donc qui ne m'abandonne jamais

INÉS.

Des inſtrumens !... de la lumiere !... c'eſt ſurement quelque galanterie dont Monſieur Roberto nous menace.

GEORGINO, *à Conſtance*

Je mourois d'impatience de vous voir..... vous ne ſavez pas ? j'ai tout dit à mon oncle.... il approuve mon choix .... il eſt enchanté..... il va écrire à Don Carlos pour le déſabuſer ſur mon compte, & lui demander votre main pour moi.

CONSTANCE.

Je dépends de mon frere : puiſſe-t-il ne pas s'oppoſer à notre bonheur ! Mais vous ne pouvez pas reſter ici.... d'un inſtant à l'autre....

GEORGINO, *tendrement.*

Ma chere Conſtance, ſongez que c'eſt la premiere fois que je me trouve près de vous, ſans qu'une grille importune...

CONSTANCE.

Hélas !

GEORGINO.

Je puis donc toucher cette main, la presser contre mon cœur, la couvrir de baisers....

CONSTANCE.

Ah! Georgino.

(*On entend le commencement de la sérénade dans la rue, une ritournelle à grande prétention.*)

GEORGINO.

Bravo !... Comment diable ! c'est magnifique.... Qu'est-ce que c'est que ça?

CONSTANCE.

Je ne sais.

INÉS, *qui a ouvert la fenêtre.*

Vous l'entendez. Une sérénade que Monsieur Roberto nous donne.

GÉORGINO, *sérieusement.*

Une sérénade.... c'est fort' bien.... il sait que j'aime la musique.... c'est un hommage qu'il a la bonté de me rendre, & auquel je suis on ne peut pas plus sensible.

CONSTANCE.

N'êtes-vous pas tenté d'aller l'en remercier?

INÉS.

Chut.... écoutons.

(*Pendant le morceau suivant, les deux amans sont sur le devant de la scene; & paroissent se parler bas. Inès écoute près de la fenêtre.*)

Premier Couplet, chanté dans la rue.

Chantons l'Amour & ses plaisirs;
L'Amour est le Dieu du bel âge;
Ce Dieu fait maître les désirs;
Mais il craint surtout l'esclavage.
Ah! si l'hymen est sérieux,
L'Amour est vif, il est joyeux,
L'Amour est le Dieu du bel âge.

INÉS, *répétant*

L'amour est le Dieu du bel âge.

ENSEMBLE.

INÉS.	CONSTANCE, GEORGINO.
Jouissez de ces doux momens,	Jouissons de ces doux momens,
L'Amour vous répond du mystere,	L'Amour nous répond du mystere,
L'Amour protege les amans	L'Amour protege les amans
Dont la flamme est toujours sincere.	Dont la flamme est toujours sincere.

Second Couplet, chanté dans la rue.

Suivons l'Amour & ses plaisirs;
Amans, fuyez le mariage;

Il éteint bientôt les désirs ;
Tout est détruit par l'esclavage.
Si l'amour est vif & joyeux,
L'hymen est froid & sérieux.
Amans, fuyez le mariage.

INÉS, *répétant.*

ENSEMBLE.

INÉS.	CONSTANCE, GEORGINO.
Jouissez de ces deux momens, &c.	Jouissons de ces deux momens ; &c.

Troisieme Couplet, interrompu.

Laissons l'hymen, faisons l'amour....

(*La sérénade est interrompue par un vacarme épouvantable d'instrumens culbutés & brisés, des gens que l'on rosse & dont on entend les cris.*)

INÉS.

Ah ! mon Dieu....

CONSTANCE.

Quel bruit se fait entendre ?

GEORGINO, *regardant par la fenêtre.*

Que vois-je ?.. un homme en colere, un furieux brise les instrumens, frappe les musiciens, les met en fuite.... Eh, bon Dieu !... en voilà un sur lequel il s'acharne... un pauvre diable enveloppé d'un manteau....

INÉS, *regardant aussi à la fenêtre.*

Voyons donc.... Eh mais, c'est comme le manteau de Monsieur Roberto.... Si c'étoit lui...,

CONSTANCE.

Ah ! Dieux !

GEORGINO, *riant.*

Roberto !... ah ! ah ! ah !

INÉS.

Quelle discrétion !... il ne se fait pas connoître.

GEORGINO, *toujours à la fenêtre.*

Mais le brutal frappe & poursuit toujours le malheureux manteau.

CONSTANCE.

J'espere que ce n'est pas....

GEORGINO.

Ce coquin de Roberto.... ma foi, je n'en serois pas fâché, après tout le mal qu'il a voulu nous faire....

CONSTANCE.

Ah ! Georgino, y pensez-vous ?

GEORGINO.

Mensonges, Impostures, calomnies ; je lui pardonnerois tout s'il n'avoit pas voulu m'ôter votre cœur.... Mais, Constance, vous ne partagez pas la joie qui me transporte.

CONSTANCE.

Je ne suis pas tranquille ; je tremble qu'on ne vous surprene.

INÉS.

Oui, Monsieur, il faut vous retirer.... le temps se brouille, d'ailleurs, & vous ferez bien de vous en aller avant la pluie

GEORGINO.

Eh, que m'importe la pluie, le froid, le chaud !

CONSTANCE.

Georgino, si je vous suis chere....

GEORGINO, *tendrement.*

Constance, si vous m'aimez...,

CONSTANCE.

De grace, ne m'exposez pas ...

INÉS.

Oui, oui.... essayez de le persuader.... si Monsieur est déterminé à rester.... vous savez bien qu'il est inutile....

GEORGINO.

Vous dites, Mademoiselle....

INÉS.

Je dis, Monsieur, que vous êtes charmant ; mais que... lorsque vous avez mis quelque chose dans votre tête, il est un peu mal-aisé de vous faire entendre raison.

CONSTANCE.

Cependant, il seroit de derniere imprudence....

INÉS.

Paix.... on frappe à la porte de la rue.

CONSTANCE, *à Georgino, avec un peu d'humeur.*

Vous voyez, Monsieur, vous voyez....

INÉS, *à la fenêtre.*

Qui est-ce ?

Don CARLOS, *en dehors.*

Don Carlos.

CONSTANCE.

Mon frere !

INÉS,

Mademoiselle, quel embarras !

GEORGINO.

Point du tout.... Je vais lui parler, lui dire mon nom, nos projets....

CONSTANCE, *s'impatientant.*

Il est toujours le même !.. Mais songez donc que la lettre de votre oncle n'est seulement pas écrite....

Don CARLOS, *frappant plus fort.*

Holà !

INÉS, *répondant*

Oui, Monsieur.... Cachons-le quelque part.... dans cette chambre... elle est fermée.... sur ce balcon.... vîte, moi, je descends. (*Elle sort.*)

GEORGINO, *allant au balcon.*

J'y suis.

CONSTANCE, *s'arrêtant.*

Attendez.... (*Elle écoute pour profiter de l'instant où Don Carlos entrera.*) Allez, à présent. (*Il se place sur le balcon.*) Ah! mon Dieu.... il commence à pleuvoir.

GEORGINO, *lui baisant la main qu'elle avançoit pour sentir la pluie.*

Il fait le plus beau temps du monde.

CONSTANCE, *après avoir poussé la fenêtre sans la fermer tout-à-fait.*

Je suis toute tremblante.

SCENE VII.

CONSTANCE, INÉS, Don CARLOS, GEORGINO, *sur le balcon.*

(*Pendant cette scene, Constance doit souvent paroître occupée de Georgino.*)

Don CARLOS, *en colere, parlant à la cantonade.*

AH! mon cher Monsieur, je vous apprendrai.... Bon jour, ma sœur. (*Il l'embrasse.*)

CONSTANCE, *un peu émue.*

Mon frere, je vous souhaite bien le bon jour.

Don CARLOS.

Ta santé est bonne?... tant mieux, j'en suis bien aise.

CONSTANCE.

Vous avez fait un bon voyage?

Don CARLOS.

Fort bon.

INÉS

Monsieur, on ne vous attendoit pas encore.

Don CARLOS

On ne m'a jamais attendu, & dès l'extrême lenteur des postillons, je serois arrivé un quart d'heure plutôt.

INÉS, *à part.*

Pourquoi pas un quartd'heure plus tard.

Don CARLOS.

Ah! les impertinens.... Vous avez entendu cette sérénade.... tout-à-l'heure.... sous vos fenêtres?

CONSTANCE.

Oui, mon frere.

Don CARLOS

Savez-vous qui vous l'a donnée?

CONSTANCE.

J'ignore si elle s'adressoit à moi.

Don CARLOS.

C'est sans doute l'amant congedié.... ce mauvais sujet contre qui Roberto m'a écrit.... Ah! parbleu que je le rencontre,

INÉS.

INÉS.

Eſt-ce que vous étiez-là, Monſieur ?

Don CARLOS.

J'arrivois.

INÉS.

Vous avez dû trouver cette muſique.....

Don CARLOS.

Déteſtable.

INÉS.

Les paroles.....

Don CARLOS.

Fort déplacées, fort indécentes.

INÉS.

Sans doute.

Don CARLOS.

Ils ſe ſont enfuis.... mais, par bonheur il m'eſt reſté ſous la main un certain manteau brun...

INÉS.

Quoi ! Monſieur... C'étoit vous qui.....

Don CARLOS.

Je n'ai pas pu voir ſon viſage ; mais ſurement c'eſt l'auteur de la ſérénade, & il n'a que ce mérite.

INÉS, *avec une pitié affectée.*

Ah ! Monſieur.....

Don CARLOS.

Sous les fenêtres de ma ſœur, chanter de pareilles ſottiſes... morbleu !... & encore au moment... Où eſt Roberto ?

CONSTANCE.

Il vient de ſortir.

Don CARLOS.

Je ſais, je ſais.... (*Il regarde à ſa montre.*) pas encore ſix heures... bon ; il n'eſt point en retard..... Quant à moi, comme je n'aime pas qu'on me faſſe attendre, je donne toujours l'exemple de l'exactitude, & c'eſt ainſi qu'il faut traiter les affaires.

INÉS, *à Conſtance, à part.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Don CARLOS.

ARIETTE.

Toute lenteur m'inpatiente ;
Je deteſte les vains propos,
Et je conclus en quatre mots
L'affaire la plus importante.
Si l'on veut traiter avec moi ;
Sans réfléchir qu'on ſe décide :
L'activité voilà ma loi ;
La bonne foi,
Voilà mon guide.
Si quelquefois par des méchans
Je ſuis dupé, je m'en conſole ;

Je dis : j'ai fait une école ;
Mais je n'ai pas perdu de temps.
Toute lenteur m'impatiente, &c.

INÉS, *bas à Constance.*

Ce pauvre Georgino !.... Si nous pouvions le faire sortir...

Don CARLOS, *se parlant à lui même sur le devant de la scene.*

Ah ! Monsieur Roberto.... Monsieur Roberto.... Je me suis pourtant bien expliqué.... J'arriverai à six heures, le futur à sept... Pour celui-là, je crois bien qu'il ne se fera pas attendre. (*Tandis qu'Inès entr'ouvre la porte, Georgino cherche à ouvrir la fenêtre qui n'est que poussée, & fait quelque bruit.*) Qu'est ce que j'entends-là ?

INÉS, *courant à la fenêtre.*

Rien, monsieur.... c'est ... le vent.... Cette fenêtre est mal fermée.... (*à part.*) Il n'y a pas moyen. (*Elle ferme tout-à-fait l'espagnolette. On entend la pluie & le commencement de l'orage.*) Ah ! bon Dieu.... il fait un vent....

CONSTANCE.

Ciel !

INÉS.

Une pluie !....

CONSTANCE.

Ah ! Dieux !

Don CARLOS.

Que craignez-vous nous sommes à l'abri.

CONSTANCE.

Tout le monde n'est pas si heureux.

Don CARLOS.

Ah ! c'est vrai.... ce cher amant, par exemple....

INÉS, *à part.*

Ce cher amant !

CONSTANCE, *à part*

L'auroit-il apperçu !

Don CARLOS, *gaiement, à part.*

Tant mieux, tant mieux... s'il est en chemin, il arrivera plus vite. (*haut*) Oh ! ce n'est rien que cela.

TRIO qu'un bruit d'orage accompagne.

(*A la lueur des éclairs, on doit voir très distinctement Georgino sur le balcon. Il rabat son chapeau pour se garantir de la pluie & se blottit de son mieux dans le coin de la fenêtre.*)

Don CARLOS.

L'amant épris d'amour extreme,
En bon marin, doit hardiment
Braver & la pluie & le vent,
Quand il va voir ce qu'il aime.
Pour un amant tout est égal.

CONSTANCE, INÉS, *à part.*

Sur ce balcon il est fort mal.

Don CARLOS.

L'éclair brille, rien ne l'arrête.

CONSTANCE, INÉS, *à part.*
L'éclair brille.... Quelle tempête !
Don CARLOS.
La foudre gronde sur sa tête.
CONSTANCE, INÉS, *à part.*
La foudre gronde sur sa tête.
Don CARLOS.
C'est un petit mal que cela.
CONSTANCE, INÉS, *à part.*
C'est un fort grand mal que cela.
Il est là
Fort mal à son aise.
Don CARLOS, *à Constance.*
Ici nous sommes à notre aise,
Et nous pouvons ne t'en déplaise,
Rire un peu de ce malheur-là.
CONSTANCE.
Permettez-moi ne vous déplaise,
De ne point rire de cela.
(*L'orage augmente.*)
Mais l'orage redouble.
CONSTANCE, *à part.*
Dieux ! quel est mon trouble !

CONSTANCE, INÉS, *à part*
Hélas ! hélas ! le malheureux !
Quel temps affreux !

Don CARLOS, *avec ironie.*
Ah ! je le plains le malheureux !
Quel temps affreux !

Don CARLOS, *parlant.*
Allons, allons, ma sœur

Don CARLOS
L'amant épris d'amour extrême,
En bon marin, doit hardiment
Braver & la pluie & le vent,
Quand il va voir celle qu'il aimer.

CONSTANCE, *à part.*
Peut-être il a vu mon amant.
Ah ! je tremble pour ce que j'aime.
INÉS, *bas à Constance.*
Il n'a pas pu voir votre amant.
Calmez, calmez ce trouble extrême.

L'orage diminue, & pendant les quatre vers suivant Constance & Inès cherchent à être entendues de Georgino.)

Don CARLOS.
Mais qu'il ne perde point courage.
Bientôt le beau temps renaîtra :
Près de sa belle il oublira
Les vents, la pluie & l'orage.

CONSTANCE, INÉS, *à part*
Mais qu'il ne perde point courage,
Bientôt le beau temps renaîtra :
Près de Constance il oublira
Les vents, la pluie & l'orage.

Don CARLOS, *à Constance.*
Tu t'impatientes ? & moi aussi.... Je vais chez le Notaire... Je vois bien que si je ne presse pas tous ces gens-là, ton mariage ne sera jamais conclu ce soir. (*Il sort.*)

CONSTANCE.

Mon mariage ?

INÉS.

Conclu ce soir !

CONSTANCE.

Je vois enfin le malheur qui me menace. Mais ouvre vîte cette fenêtre.

SCENE VIII.

CONSTANCE, INÉS, GEORGINO.

INÉS, *courant à la fenêtre.*

ALLONS, venez.

(*Georgino quitte le balcon en secouant son chapeau & son habit tout mouillés de l'averse qu'il vient de recevoir.*)

CONSTANCE.

O ciel ! dans quel état....

INÉS.

Il est trempé.

GEORGINO, *tremblant.*

Oh ! ce n'est rien.... je n'en ai pas perdu une goutte.

INÉS.

Quel temps !

CONSTANCE.

Il faut pourtant bien qu'il s'en aille....

INÉS, *à la fenêtre.*

Eh ! Mademoiselle, la pluie redouble au lieu de s'apaiser... (*On l'entend tomber à verse.*) Entendez-vous ?... il n'est pas possible....

GEORGINO, *calinant & affectant de grelotter.*

Oh ! non.... il n'est pas possible....

INÉS.

Le malheureux tremble de tout son corps.

CONSTANCE, *le couvrant de la mante qu'elle portoit en entrant.*

Du moins, prenez ceci, ... enveloppez-vous bien.

GEORGINO, *claquant des dents.*

Oh, oh, oh !... Constance, que vous êtes bonne !... (*Il lui baise les mains tandis qu'elle l'affuble.*) Quelle complaisance !

INÉS.

Comme il grelotte !

CONSTANCE.

Il n'en peut plus !

INÉS.

Attendez.... J'ai vu sur l'escalier tout ce qu'il faut pour faire du feu... c'est l'affaire d'un instant.

(*Pendant les couplets suivans, on voit Inés ôter le devant de la cheminée, aller chercher & apporter successivement tout ce qui est nécessaire pour avoir du feu : des bûches, un fagot, un bouchon de paille, &c. Constance est occupée à rajuster les cheveux de Georgino & à l'essuier. A la fin de l'air, la pluie a cessé.*)

GEORGINO.

AIR.

Vous me plaignez, ma tendre amie !
Quels ſoins touchans ! que de bonté !
Que mon deſtin doit faire envie !
Quelle douce felicité !
Ah ! que la fortune inhumaine
A ce prix me faſſe ſouffrir !
Je n'aurai jamais tant de peine
Qu'en ce moment j'ai de plaiſir,
Un ſeul regard de mon amie,
Un ſeul baiſer ſur cette main,
Contre tous les maux de la vie
C'eſt un remede ſouverain.
Ah ! que la fortune inhumaine, &c.

INÉS, *achevant d'apporter ce qu'il faut pour le feu.*
Tout-à-l'heure nous aurons bon feu. (*Elle arange le bois dans l'âtre.*)

CONSTANCE.

Mais, Monſieur Roberto... mon frere....

GEORGINO.

Votre frere.... Eh, quel eſt donc le motif de ſon retour !

CONSTANCE.

Hélas ! je ne ſais.... Mais j'ai tout à craindre.... Il parle de mariage....

GEORGINO.

De mariage !... & vous pourriez conſentir....

CONSTANCE.

Oh ! non, jamais....

INÉS, *chiffonnant un papier pour allumer à la bougie.*
Tout eſt prêt.... venez vîte.

GEORGINO, *à Conſtance.*
Vous me promettez donc. (*On entend touſſer dans l'eſcalier.*)

INES, *prête à allumer le papier qu'il a chiffonné.*
Ah ! mon Dieu !.... on vient.... (*On touſſe encore.*)

CONSTANCE.

C'eſt Roberto.

GEORGINO.

Encore !.. mais c'eſt un ſort. (*Il ſe blotit derriere les femme.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROBERTO, ANGÉLINO.

(*Les deux femmes ſe tiennent près de la cheminée, cachant Géorgino à Roberto.*)

ANGÉLINO, *après avoir fermé la porte en entrant.*
C'EST égal, Monſieur.... il y a une choſe qui me conſole... c'eſt que celui qui a manqué à Monſieur, quand il verra qu'il s'eſt trompé ... (*riant*) il ſera attrappé, toujours.

ROBERTO, *de fort mauvaiſe humeur.*
Peſte ſoit du Notaire.... on ne rencontre jamais ces gens-là,

ANGÉLINO.

Non ; mais on rencontre ceux qu'on ne cherche pas.... Comment vous trouvez-vous, Monsieur ?

ROBERTO, *à voix basse.*

Paix.

ANGÉLINO.

Par hasard, ne seriez-vous pas blessé ?

ROBERTO, *de même.*

Paix donc.

INÉS, *qui écoutoit, bas à Constance.*

C'étoit lui.

CONSTANCE. *avec regret.*

C'étoit lui !

GEORGINO, *derriere les femmes, riant*

C'étoit lui.

ANGÉLINO, *se retournant*

Pardi ! si c'étoit lui....

INÉS, *donnant une tape à Georgino.*

L'étourdi !

(*Pendant la suite des mots entre Roberto & Angélino, Georgino cherche à s'évader ; mais voyant que tout est fermé, il se glisse dans la cheminée sans que les femmes s'en aperçoivent. Ne le voyant plus, elles le cherchent ; il avance le bras, & leur fait voir qu'il est là ; Constance paroît inquiéte, & Inés la rassure.*)

ANGÉLINO, *prenant le manteau de son maître, & le secouant avec affectation.*

N'est-ce pas bien jouer du malheur !.... un homme à qui l'on ne dit rien, & qui justement vient vous choisir pour.... Oh ! mon Dieu, mon Dieu.... peut-on être brutal....

ROBERTO, *rêvassant.*

Il est vrai que c'est une aventure....

ANGÉLINO.

Ce n'est pas là l'embarras.... Si ce n'avoit pas été Monsieur qui.... (*riant*) ça m'auroit bien amusé, moi.

ROBERTO.

Non, je n'ai jamais vu.

ANGÉLINO.

Oh ! non, je n'ai jamais vu frapper si fort.

ROBERTO.

L'insolent !

ANGÉLINO.

C'est que c'est dangereux, les coups sur la tête.... Pas vrai, Monsieur, qu'il y en a eu sur la tête ?

ROBERTO, *brusquement à Angélino.*

Sortez.

ANGÉLINO.

Les musiciens n'ont pas été aussi endurans que Monsieur. Ils ont porté leur plainte chez l'Alcade.... on cherche l'homme, & peut-être bien que... Mais comme il y alloit donc.... eh vli.... & vlan.... (*Il fait le geste du bâton.*)

ROBERTO, *voyant les mouvemens d'Angélino.*
Va-t-en donc.... où je t'ai dit... & dépêche-toi de revenir

ANGÉLINO.

Oui, Monsieur.. (*Il fait quelques pas, s'arrête, & dit à part,*) ça lui fait peut être de la peine.... (*A Roberto en confidence.*) Faut pas parler de ça, n'est-ce pas, Monsieur?

ROBERTO, *s'efforçant de retenir sa colere.*
Sortiras-tu?

ANGELINO, *triſtement.*
Quel dommage! Monsieur étoit ſi gai!... (*pleurant preſque.*) Il ſembloit que Monſieur ſe doutoit de ça.

ROBERTO, *le mettant dehors par les épaules.*
Mais veux-tu bien t'en aller. ... Le ſot! ...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté ANGÉLINO.

ROBERTO, *à part.*
Dissimulons pourtant, & qu'on ignore, s'il eſt poſſible, cette malheureuſe aventure.... (*Il aborde Conſtance en s'efforçant de prendre un air gracieux.*) Eſt-ce que Don Carlos n'eſt pas arrivé?

CONSTANCE.
Pardonnez-moi, Monſieur.... mais voyant que vous ne reveniez pas, il eſt allé vous chercher.

INÉS.
Peut-être il attendra... Si Monſieur alloit le rejoindre....

ROBERTO.
Que je ſorte encore.... du temps affreux qu'il fait.... oh! non.... non.... l'impatience de Don Carlos le ramenera bientôt ici.

CONSTANCE, *à part, à Inés.*
Comment donc faire!

ROBERTO.
Quant à moi... haraſſé de fatigue.... irrité par mille.... contradictions....

INÉS, *à part.*
Je le crois bien.

ROBERTO.
Mouillé.... tranſi de froid.... j'aurois bien plutôt beſoin.... de me réchauffer.

CONSTANCE, INÉS, *à part, avec effroi.*
Ah! mon Dieu....

ROBERTO, *conduiſant Inés, en lui parlant, près de la cheminée.*
Inés.... pourrois-je eſpérer de votre complaiſance... (*En lui indiquant la cheminée, il apperçoit les apprêts du feu.*) Oh! pour celui-là, ma chere Inés, on n'eſt pas plus aimable.

INÉS, *avec inquiétude.*
Pourquoi donc, Monſieur?

ROBERTO.
Quelle attention!... quelle prévoyance!... vous avez penſé

vous avez jugé qu'à mon retour je ſerois bien aiſe de trouver du feu....

INÉS, *toute tremblante.*

Moi.... point du tout, Monſieur...

ROBERTO.

Pardonnez-moi.... c'eſt charmant.... & je vous aſſure que j'en ſuis bien reconnoiſſant.

INÉS, *tremblant toujours.*

Vous ne me devez rien.... Monſieur.... n'entendez-vous pas du bruit?

ROBERTO, *écoutant,*

Non, non....

INÉS.

Monſieur, j'en ſuis certaine, &....

ROBERTO, *regardant la cheminée.*

Voilà juſtement tout ce qu'il faut.... & moi-même avec cette bougie, je vais.....

CONSTANCE, *vivement.*

Monſieur, qu'allez-vous faire?

ROBERTO, *prenant une bougie à l'une des girandoles.*

Parbleu, je vais allumer....

CONSTANCE, *très-effrayée.*

Arrêtez.

ROBERTO, *tenant la bougie.*

Non, vraiment.

CONSTANCE, INÉS, *le retenant comme il ſe baiſſe pour mettre le feu au fagot.*

Monſieur, de grace, arrêtez.

ROBERTO, *ſurpris.*

D'où vient cet effroi?

CONSTANCE, *aux génoux de Roberto.*

Monſieur....

ROBERTO.

Parlez.

CONSTANCE.

Monſieur, je dois vous dire....

INÉS.

Oui, Monſieur....

ROBERTO.

Achevez....

CONSTANCE.

Tantôt.... pendant votre abſence.

INÉS.

Oui, Monſieur, tantôt....

ROBERTO, *avec impatience.*

Eh bien.... parlerez-vous.... tantôt....

INÉS, *faiſant obſerver à Roberto les Gardes qui entrent.*

Tenez, Monſieur.... (*Elle lui prend la bougie.*)

CONSTANCE.

Ah, je reſpire.

SCENE

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALGUAZILS.

ROBERTO. *aux Alguazils.*

Que voulez vous Meſſieurs ?

LE CHEF DES ALGUAZILS.

Morceau de Muſique.

Un homme en ces lieux s'eſt enfui ;
Livrez cet homme à la Juſtice.

ROBERTO.

Vous vous trompez.

LES ALGUAZILS.

Il eſt ici.

ROBERTO.

Perſonne ici.
Ne s'eſt enfui.

LES ALGUAZILS.

Obéiſſez à la Juſtice.

INÉS, *à part, à Conſtance.*

Don Carlos eſt aſſurément
Celui que cherche la Juſtice.

CONSTANCE, *à part*

Du moins ce contre-temps propice
Suſpend ma crainte & mon tourment.

LES ALGUAZILS.

Livrez cet homme à la Juſtice.

ROBERTO.

Eh ! laiſſez-nous.

LES ALGUAZILS

Il eſt chez vous.

(Les gardes cherchent dans tous les coins de l'appartement, & parlent bas entr'eux.)

ROBERTO, *prenant Conſtance en particulier.*

Et vous, daignez m'inſtruire...
Qu'aviez-vous à me dire?

CONSTANCE, *bas à Inés.*

Je ne ſais que dire.

ROBERTO.

Ah ! je prétends ſavoir pourquoi
Vous éprouviez un tel effroi.

LES ALGUAZILS, *entr'eux.*

On nous abuſe aſſurément :
On parle bas avec myſtere.

ROBERTO, *à Conſtance.*

Ah ! je prétends aſſurément
Savoir quel étoit ce myſtere.

CONSTANCE, *bas à Inés.*

Ah ! que répondre en ce moment...
Que dire pour le ſatisfaire ?

INÉS, *bas à Conſtance.*

Ne craignez rien, en ce moment ;
Je prétends vous tirer d'affaire.

LES ALGUAZILS.

Nous le ſavons :
L'homme eſt chez vous.
Obéiſſez à la Juſtice.

ROBERTO.

Retirez-vous,
Et laiſſez-nous,
Eh ! qu'ai-je à faire à la Juſtice ?

INÉS, *bas à Conſtance.*

Allez, allez, raſſurez-vous,
Ce contre-temps nous eſt propice.

CONSTANCE, *bas à Inés.*

Explique-toi. Comment pour nous
Ce contre-temps eſt-il propice ?

ROBERTO, *revenant à Conſtance.*

Eh bien, parlez.... parlez, Conſtance...
Vous diſiez donc que.... pendant mon abſence....

INÉS, *bas à Roberto, & cherchant à être entendue des Alguazils qu'elle obſerve du coin de l'œil, & qui s'approchent doucement pour écouter.*

Eh oui, Monſieur.... en votre abſence...
Elle craignoit que... ſous quelque apparence...
On ne vous ſoupçonnât...
On ne vous accuſât
D'avoir, par jalouſie,
Dans votre frénéſie,
Frappé d'honnêtes gens ;
Briſé les inſtrumens,
Et, par cette incartade,
Troublé la ſérénade
Que l'on donnoit céans.

LES ALGUAZILS.

C'eſt lui, c'eſt lui.... Monſieur, le coupable, c'eſt vous.
Devant l'Alcade ſuivez-nous.

ROBERTO, *ſtupéfait.*

Ah ! voici bien une autre affaire !

CONSTANCE, *bas à Inés.*

Quelle hiſtoire viens-tu de faire !

INÉS, *bas à Conſtance.*

Ces gens là vont nous en défaire.

LES ALGUAZILS, *entr'eux*

Voilà pourquoi, tout bas ici,
Chacun parloit avec myſtere.

ROBERTO, *aux Alguazils.*

Meſſieurs, l'Alcade eſt mon ami,
Je vais arranger cette affaire.

INÉS, *à Roberto.*

Pour bien arranger tout ceci,
Votre ſortie eſt néceſſaire.

CONSTANCE, *à part.*

Je conviens qu'en ce moment-ci
Sa ſortie eſt très-néceſſaire.

LES ALGUAZILS

Allons, Monsieur, & dans l'instant
Obéissez à la Justice.

ROBERTO, *aux Alguazils.*

Chez mon ami, dans un instant,
Vous connoîtrez votre Justice.

INÉS, *bas à Constance*

Vous le voyez, en ce moment,
Ce contre-temps nous est propice.

CONSTANCE, *voyant emmener Roberto.*

Ah! j'ai bien du regret pourtant,
Qu'il éprouve cette injustice.

SCENE XII.

CONSTANCE, INÉS, GEORGINO.

CONSTANCE.

JE suis à peine revenue de ma frayeur... J'aurois tout avoué pour sauver Georgino du péril qui le menaçoit... (*à Inés, qui est à la fenêtres pour voir emmener Roberto.* (Eh bien!

INÉS.

Ils s'en vont.

GEORGINO, *dans la cheminée.*

Sont-ils partis?

INÉS.

Oui, venez.

CONSTANCE.

Quel danger il a couru!

GEORGINO, *sortant de la cheminée.*

Ouf!... je l'ai échappée belle.... Ah! mon Dieu.. la pluie, le vent, le feu...

INÉS, *lui ôtant la mante dont il étoit affublé.*

Allons, allons..... vîte, sauvez-vous....

GEORGINO.

Je crois en vérité que tous les élémens sont aujourd'hui déchaînés contre moi.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Don CARLOS, UN NOTAIRE.

Don CARLOS, *du fond du Théâtre.*

FORT bien, jeune homme.

CONSTANCE, INÉS, GEORGINO.

O Ciel!

Don CARLOS, *après avoir fait signe au Notaire de se placer à une table qui est sur le devant de la scene.*

Exacte au rendez vous.... je devois m'y attendre.... Un amant.... (*à part.*) Je ne le croyois pas si jeune.... mais, choisi par Roberto. je dois croire. (*abordant* (*Géorgino*) Monsieur

GEORGINO, *embarrassé.*

Monsieur....

Don CARLOS.

Je suis bien flatté....

GEORGINO, *plus embarrassé.*

Monsieur...

Don CARLOS.

De l'honneur que vous nous faites.

GEORGINO, *encore plus embarrassé.*

Monsieur... (*à part*) Que veut-il dire?

Don CARLOS.

Ah ça, mais... l'heure est passée, & Roberto... où donc est-il?

INÉS.

Monsieur vous arrivez bien à propos.... On l'accuse d'avoir battu les musiciens, & des gardes l'ont arrêté... l'ont entraîné....

Don CARLOS, *riant.*

Arrêté pour cela!... c'est une injustice, & je ne souffrirai pas.

INÉS.

L'Alcade est de ses amis, & avec votre secours, on pourroit espérer de le revoir bientôt.

Don CARLOS.

Oui, parbleu.... cette affaire me regarde, & j'y cours à l'instant.... mon pauvre Roberto!

(*Il va pour sortir & rencontre Angélino.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ANGÉLINO.

ANGÉLINO, *reculant de surprise à la vue de D. Carlos*

AH! mon Dieu!

Don CARLOS.

Que est-ce?

ANGÉLINO, *n'osant approcher.*

Ah! mon Dieu!... est-ce que Monsieur seroit Don Carlos?

Don CARLOS.

Oui.

ANGÉLINO, *à part.*

Ah, comme il ressemble....

Don CARLOS, *s'impatientant.*

Eh bien!

ANGÉLINO, *à part.*

C'est lui.

Don CARLOS, *le prenant par le bras, & le faisant avancer.*

Parleras-tu?

ANGÉLINO, *se tenant un peu loin de Don Carlos.*

Monsieur... c'est que... j'ai recontré mon maître qui entroit chez l'Alcade, & qui m'a dit, dit-il, Angélino, lorsque Don Carlos sera de retour à la maison, je te prie de lui dire que.... je le prie de ne pas s'impatienter... si le Notaire vient, qu'il commence toujours... je ne me ferai pas attendre... le futur arrivera aussitôt que moi.

Don CARLOS.

Oh! le futur l'a devancé, & le contrat est tout prêt... mais au reste... puisque Constance, l'amant, le frere & le Notaire sont ici... je ne vois rien qui puisse nous empêcher de terminer.

INÉS.

Mais furement, Monſieur.

Don CARLOS.

Il eſt bien juſte, pendant que Roberto fait ma beſogne, que je faſſe la ſienne.

CONSTANCE.

Mon frere....

Don CARLOS.

Eh bien, mon frere.... allez-vous faire des difficultés.... N'aimez-vous pas Monſieur?

CONSTANCE.

Mon frere....

Don CARLOS *à Georgino.*

N'aimez-vous pas ma ſœur?

GEORGINO.

Ah! Monſieur..... je l'adore, & tout mon déſir eſt....

Don CARLOS.

D'être ſon époux? je le ſais, & je ne ſuis venu que pour cela.

INES.

C'eſt bien heureux.

ANGÉLINO, *tout étonné.*

Ah! ah!

CONSTANCE.

Quoi mon frere, je vous devrois....

Don CARLOS.

Ton bonheur, je l'eſpere.

GEORGINO.

Monſieur, ma famille....

Don CARLOS.

Eſt connue de Roberto.... Il répond de vous....

GEORGINO, *à part, très-étonné.*

Il répond de moi!

INÉS, *faiſant un ſigne à Georgino*

Oui, Monſieur, il répond de vous.

Don CARLOS.

Je m'en raporte entiérement à mon ami.

ANGÉLINO, *à part.*

Son ami!... Diantre.... ſi c'eſt comme ça qu'il les arrange...

Don CARLOS.

Il vous a dit mes intentions à l'égard de la dot?.. elles vous conviennent?

GEORGINO.

Ah! Monſieur....

Don CARLOS

Fort bien.... dictez donc au Notaire, & ſignons.

GEORGINO, *courant au Notaire.*

De tout mon cœur.

ANGÉLINO, *à part.*

Eh bien, ça ne va pas mal.... mon pauvre maître!.... la ſoirée finira pour lui comme elle a commencé.

Don CARLOS, *à qui Georgino preſente le contrat & le plume.*

Il eſt bien vif.

INÉS.

Il eſt preſſé.

Don CARLOS, *ſignant.*

Preſſé,.... tant mieux, tant mieux.

GEORGINO, *à part.*

Je n'y comprends rien.

CONSTANCE, *à part.*

Il y a ici du mal entendu. (*Elle ſigne.*)

INÉS, *bas à Conſtance & à Georgino.*

Profitez-en.

GEORGINO, *à part, en ſignant.*

Profitons-en.

Don CARLOS.

C'eſt pourtant fâcheux que ce pauvre diable de Roberto... au reſte, (*montrant le contrat*) il ſera bien conſolé quand il verra tout ce que nous avons fait.

INÉS.

Il ſera enchanté.

ANGÉLINO.

Pardi.... il faudroit qu'il fût bien difficile.

Don CARLOS. FINALE.

C'eſt charmant; pendant ſon abſence
Nous n'avons pas perdu de temps,
Et l'hymen s'eſt conclu céans
Tout auſſi-bien qu'en ſa préſence.

CONSTANCE, INÉS, GEORGINO, ANGÉLINO.

C'eſt charmant, pendant ſon abſence.
Nous n'avons pas perdu de temps,
Et tout s'eſt arrangé céans
Mille fois mieux qu'en ſa préſence.

Don CARLOS.

Mais pourtant il ne revient pas!
Je dois le tirer d'embarras.
(*riant.*) Je ſuis ſûr de ſon innocence.

INÉS.

Monſieur, je le vois qui s'avance.

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ROBERTO.

Don CARLOS, ROBERTO.

EMBRASSONS-NOUS, mon cher ami....
Quel plaiſir de te voir ici!

Don CARLOS.

Une fâcheuſe circonſtance
Te retenoit hors d'ici.

ROBERTO,

N'en parlons plus.... tout eſt fini...
(*à part*) O ciel!... Georgino!

Don CARLOS.

Mon ami,
Pendant ton abſence
Nous n'avons pas perdu de temps,

Et tout s'eſt arrangé céans,
Tout auſſi-bien qu'en ta préſence.

ROBERTO.

Que dites vous ?...

Don CARLOS.

Bien exact, à l'heure préciſe,
(*montrant Georgino*)
Monſieur étoit au rendez-vous.
A préſent.... (*montrant Conſtance*) il eſt ſon époux.

ROBERTO.

A préſent, il eſt ſon époux !...
(*à part*) Ah ! juſte ciel !... quelle mépriſe !
(*à Georgino.*)
Comment, c'eſt vous !

GEORGINO, CONSTANCE, INÉS.

Oui, Monſieur, pandant votre abſence,
Nous n'avons pas perdu de temps,
Et tout s'eſt arrangé céans
Beaucoup mieux qu'en votre préſence.

ROBERTO, *à part.*

Il faut dévorer mon courroux....

Don CARLOS.

N'es-tu pas bien content de nous ?

ROBERTO, *retenant ſa colere.*

Ah ! je ſuis fort content de vous.

GEORGINO, CONSTANCE, INÉS, ANGÉLINO, *à part.*

Il doit ſe taire par prudence.

ROBERTO, *à part.*

L'amour comble ſon eſpérance,
Et je ferois de vains efforts
Pour obtenir la préférence....
Ah ! du moins, préparons mes torts.

Don CARLOS, *à Roberto.*

Je te dois un remercîment.
Ce jeune homme eſt vraiment
Charmant.

ROBERTO, *ſe contraignant.*

Oh ! oui, vraiment,
Il eſt charmant.

Don CARLOS.

Et malgré ſa tendre jeuneſſe....

ROBERTO.

Je te réponds de ſa tendreſſe....

Don CARLOS.

Offert par mon ami, je crois....

ROBERTO.

Sois ſûr que c'eſt un fort bon choix.

GEORGINO, *à Roberto.*

Ah ! Monſieur.... ma reconnoiſſance....

ROBERTO, *le prenant à part.*

Faites le bonheur de Conſtance....
Oubliez mes torts envers vous.

CHŒUR.

CONSTANCE, GEORGINO.	DON CARLOS, ROBERTO, INÉS, ANGÉLINO.
Livrons-nous à la tendresse,	Livrez-vous à la tendresse,
Heureux amans, heureux époux;	Heureux amans, heureux époux;
Jouissons du sort le plus doux;	Jouissez du sort le plus doux,
Que notre amour dure sans cesse.	Que votre amour dure sans cesse.

VAUDEVILLE.

ROBERTO.

VIEILLARD qui d'amour est épris
S'expose à plus d'une tempête :
Que de nuages tembrunis
Sont prêts à fondre sur sa tête.
Mais au moment de s'engager ;
Que sa destinée est heureuse,
S'il est quitte d'un tel danger
Pour une soirée orageuse.

GEORGINO.

Pour moi, sans crainte sans chagrin,
Gaîment j'entreprends le voyage,
Et je prévois un temps serein
Un vent frais, un ciel sans nuage.
Avec l'objet de nos amours,
La route ne peut qu'être heureuse,
Que je vais compter de beaux jours
Pour une soirée orageuse !

CONSTANCE.

Sans crainte au matin d'un beau jour,
Sur l'onde on expose sa vie :
Souvent c'est de même en amour ;
Au calme trompeur on se fie :
Mais le temps se brouille d'abord ;
La route devient périlleuse.
Heureux qui peut toucher au port
Malgré la soirée orageuse.

ANGÉLINO.

Ma foi, je le dis sans détour,
Je n'aime en aucuns temps l'orage :
Mais surtout à la fin du jour,
Ah ! comme je crains le tapage !
L'horrible sifflement des vents
Me cause une frayeur affreuse,
Et je tremble de tous mes sens
Quand la soirée est orageuse.

INÉS, *au Public.*

Lorsqu'en ces lieux nous voyageons,
Le Parterre est notre boussole ;
Et ce que là nous observons,
Nous réjouit ou nous désole.
Messieurs, si vous êtes contens,
L'entreprise n'est pas douteuse,
Et nous sommes sûrs du beau temps
Malgré la soirée orageuse.

FIN.

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL,

OU

LES GASCONS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

PAR J. F. COLLIN-HARLEVILLE.

REPRÉSENTÉE, pour la premiere fois, par les COMÉDIENS FRANÇAIS, le 4 Mars 1791, et remise depuis au Théâtre de la rue Feydeau.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue André-des-Arts, n°. 27.

L'AN SIXIEME.

PERSONNAGES.

M. DE CRAC (*le baron de*).

Mademoiselle DE CRAC, *sa fille.*

M. D'IRLAC, *sous le nom de* SAINT-BRICE, *fils de M. de Crac.*

M. FRANCHEVAL, *amant de mademoiselle de Crac.*

M. VERDAC, *parasite.*

THOMAS, *laquais, jardinier et garde.*

JACK, *page de M. de Crac.*

Le Magister du Village.

Tout le Village.

La scene est au château de Crac, assez près de la Garonne.

MONSIEUR DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

SAINT-BRICE, *seul.*

Oui, des événemens j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice !
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme; et c'étoit..... qui ? Crac, mon pere; il m'embrasse,
Sans me connoître encore : en son petit château,
Où j'allois, il m'emmene, et j'entre *incognito*.
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile;
Le papa me retient : moi, je suis si facile !
Il est brave homme au fond, spirituel et gai;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour hâbler..... que sait-on ?
Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.
Parlons peu; mais tranchons, l'air aisé, le ton ferme,
Du front; gardons sur-tout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.
..... Peut-être est-ce manquer de respect au cher pere;
Mais le cœur paternel fera grace, j'espere :
Puis on pardonne tout aux jours de carnaval.
Ah ! bon, voici ma sœur : mais elle n'est pas mal.

SCENE II.

SAINT-BRICE, Mademoiselle DE CRAC.

SAINT-BRICE.

Ah ! je vous vois d'abord. C'est un heureux présage.
Déjà levée ?

Mademoiselle DE CRAC, *avec l'accent.*

Eh mais, c'est assez mon usage.
Ici, grace à l'emploi que l'on fait de ses jours;
Plutôt on les commence, et plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien ainsi; sur-tout en ces demeures,
Les jours coulent, je crois, plus vîte que des heures.

Mademoiselle DE CRAC.

Ah ! de grace.....

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instans si doux,
Je regrette le temps que j'ai passé sans vous.

Mademoiselle DE CRAC.

Toujours à cé ton-là jé mé trouve étrangere,
Bien qu'en cette maison par fois on exagere.

SAINT-BRICE.

En effet, le papa ne s'en tire pas mal.
Il nous fit, hier au soir, un conte sans égal.

Mademoiselle DE CRAC.

Jé l'avouerai, mon pere assez souvent s'amuse,
Mais sans dessein pourtant .... non pas qué jé l'excuse ;
Car moi, jé n'aime rien qué la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi ; pardon .... j'ai cru, je me suis trop flatté,
Oui voir entre nos goûts un peu de ressemblance.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur..... si j'ose ici dire cé qué j'en pense,
Entre nos traits, jé crois, il est quelque rapport.

SAINT-BRICE.

Hé bien, je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

Mademoiselle DE CRAC.

Oui, vous mé rappellez lé souvénir d'un frere,
Qué j'aimois tendrement, à qui j'étois bien chere :
Il seroit dé votre âge..... Ah ! régrets superflus !
Ce frere si chéri, probablément n'est plus ;
Dès long-temps nous n'avons dé lui nulle nouvelle

SAINT-BRICE.

Se peut-il ?.... Que sait-on pourtant, mademoiselle ?
Des freres qu'on crut morts..... ressuscitent souvent.
Peut-être un jour.....

Mademoiselle DE CRAC.

Eh mais ; si lé mien est vivant,
Il m'oublie ; et cé coup né m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE.

Vous oublier ? oh non, cela n'est pas possible.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE.

En un mot, espérez ;
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez.

Mademoiselle DE CRAC.

Jé né m'en flatte plus.

SAINT-BRICE.

De l'absence d'un frere,
En tout cas, un amant console et sait distraire.

Mademoiselle DE CRAC.

Un amant, dites-vous ?

SAINT-BRICE.

Eh oui..... vous rougissez !

Mademoiselle DE CRAC.

Qui ? moi, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Vous-même ; et c'est en dire assez.

Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être.
Et j'aurois grand plaisir..... on vient ; c'est lui peut-être.

Mademoiselle DE CRAC, *vivement.*

Lui-même.

SAIT-BRICE.

Bon ! je vais troubler votre entretien.
Je crains d'être importun.

Mademoiselle DE CRAC

Monsieur, ne craignez rien.

SAINT-BRICE.

Vous permettez ? je reste. (*à part.*) Il me prend fantaisie
De donner à l'amant un peu de jalousie.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *avec l'accent et le ton vif.*

(*De loin, à part.*)
QUEL contre-temps ! encore avec cet étranger !
(*haut.*)
Pardon, madémoiselle, on peut vous déranger.

Mademoiselle DE CRAC, *à Francheval.*

Eh ! pourquoi donc, monsieur, cette cérémonie ?

FRANCHEVAL.

Jé né vous savois pas sitôt en compagnie ;
Sans quoi..... l'on m'avoit dit qu'avec votre papa,
Dès lé matin, monsieur chassoit. ...

Mademoiselle DE CRAC.

On vous trompa.

FRANCHEVAL.

Eh mais, jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*

Moi, je ne chasse guere :
Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.

C'est cé qui mé paroît : et même j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand jé suis arrivé.

SAINT-BRICE.

Oui, car j'entretenois de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé dé cet excès de zele
Mais dé votre discours fus-je seul lé sujet ?

SAINT-BRICE.

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous discret.

Mademoiselle DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'apperçois Verdac, et jé né l'aime guere.
Vous permettez, messieurs ; jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui ;

(*Mademoiselle de Crac sort.*)

Et moi-même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espere.

FRANCHEVAL.

Au moins un mot de grace.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir un seul instant ?

SAINT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL

J'y compte.

SAINT-BRICE.

Et moi j'entend. (*Il sort.*)

SCENE IV.

M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

VERDAC.

Jé crois qué l'on mé fuit : la pétite personne
Né m'aime pas beaucoup, du moins jé lé soupçonne.

FRANCHEVAL, *de mauvaise humeur.*

Elle a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux la même aversion.
En flatteurs caressés cet Univers abonde.
L'art dé flatter, mon cher, est vieux comme lé monde.
Eve a peché, pourquoi ? parce qu'on la flatta ;
Exemple qué depuis mainte femme imita.
C'est un poison si doux, qu'il chatouille les ames.
Qué d'hommes, en cé point, dé tout temps furent femmes !
Mon baron l'est sur-tout : or, c'est l'essentiel.
Si la fille mé hait, mon poison, grace au ciel,
Dans lé cœur du papa sé glisse à la sourdine ;
Il m'aime enfin ; et c'est chez lé papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL.

Comment pour un repas blesser la vérité ?

VERDAC.

Un bon répas jamais fut-il trop acheté ?
Et qué m'en coute-t-il ? un peu dé complaisance.
Jé n'ai pas avec lui bésoin dé médisance.
Il suffit dé lé croire : il hâble à chaque mot,
C'est sa manie : hé donc, jé séfois un grand sot
D'aller lé démentir sur une brgatelle.

FRANCHEVAL.

Mais la délicatesse enfin nous permet-elle.....

VERDAC.

Votre délicatesse est bien peu dé saison :
Quand on a bonne table, on a toujours raison ;
Aussi jé crois d'avance à tout cé qu'il va dire.
S'il parle, j'applaudis ; je ris dès qu'il veut rire.
Je né suis pas sa dupe, et m'amuse *in petto ;*
Par-là jé m'établis dans son pétit château,
Château qui n'est au fond qu'une gentil-hommiere :

Mais quoi ? cé né séroit qu'une simple chaumiere ;
On y dîne, mon cher, on y soupe ; il suffit :
Crac en a lé plaisir, et j'en ai lé profit.

FRANCHEVAL. (*On entend un cor.*)

A merveille, monsieur ; mais j'entends grand tapage ;
Ah ! c'est notre chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage ? Oh, oui ! léquel est composé
D'un jardinier bonace en garde déguisé,
D'un page, pétit pauvre, errant dans la contrée,
Qué dé Crac affubla d'un morceau dé livrée ;
Jack est essentiel. En cé pétit garçon,
On voit lé dindonnier, lé page et l'échanson.
Il s'acquitte assez bien, sur-tout du dernier rôle.
Mais voici tout lé train, il n'est rien dé plus drôle.

(*On entend le cor de plus près.*)

SCENE V.

LES MÊMES, M. DE CRAC, THOMAS, JACK, *quatre petits garçons, paysans armés de bâtons.*

M. DE CRAC, *gravement.*

Enfans, pétits laquais, qué jé né loge pas,
Jé suis content : allez, jé paierai vos papas.
On né mé vit jamais prodigue dé louanges ;
Mais ils ont rabattu comme dé pétits anges.

(*Les petits garçons sortent.*)

SCENE VI.

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC, THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

Bon jour, messieurs.

VERDAC.

Salut à monsieur le baron.

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse ?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron.
Jé mé suis amusé comme un roi ; mais du reste
Demandez à mes gens.

VERDAC.

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau temps.

M. DE CRAC.

En effet,

Jé n'en suis pas moins las ; car j'ai couru, dieu sait !
Moi, jé né chasse pas comme vos pétits maîtres (*Il s'assied.*)
Page, mets bas ton cor, et viens m'ôter mes guêtres.

JACK, *avec l'accent.*

Oui, monsieur lé baron.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor.

VERDAC.

Le compere déjà donne fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh ! jé lé formérai. Songe bien à ma meute.

JACK.

A votre..... Monseigneur, jé n'ai pas vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne et le petit ?
J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens enfin. Faites ce qu'on vous dit. (*Jack sort.*)

SCENE VII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

POURQUOI t'es-tu là-bas si long-temps fait attendre,
Thomas ? quel est lé bruit qui sé faisoit entendre ?

THOMAS.

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC.

Un soufflet ?

THOMAS.

Oui vraiment.

M. DE CRAC.

Ah ! si jé l'avois su.
Et dé qui donc ?

THOMAS.

De qui ? mais de monsieur de Trape
En personne.

M. DE CRAC.

A cé point lé jeune homme s'échappe.

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé :
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on né vit jamais brutalité pareille. (*Il fait mine de sortir.*)
Cadédis ! jé m'en vais lui parler à l'oreille. (*Il revient.*)
Oui, l'un dé ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS.

Parce qu'il part demain.

VERDAC.

VERDAC.

Eh : mais à quel propos
Ce démêlé ? pourquoi ?

M. DE CRAC.

Pour une bagatelle,
Qui né mérite pas qué jé vous la rappelle.
Cé jeune homme prétend qué je tire chez lui.
Suis-je dans lé cas, moi, d'avoir bésoin d'autrui ?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Lé faquin est surpris qué l'on mi dés voisins.
Au fait, lé comte et moi ne sommes pas cousins;
Nous avons eu jadis une certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur se souviendra, j'espere.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé céci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC.

La chose s'est passée entre lé comte et moi.
Je né sais cé qué c'est de prendre la trompette.
Mais jé vous l'ai mené, messieurs, jé le répète.

THOMAS.

Ma foi, cette fois-ci vous fites plus prudent.

M. DE CRAC.

Quoi, toujours mé commettre avec un impudent !
Dieu m'en garde ! mais quoi, laissons céla, dé grace.
Je suis on né peut plus satisfait de ma chasse.
J'avois tué lévreaux et perdreaux, dieu-merci,
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout cela ; de bon compte ?

M. DE CRAC.

Eh! quand tu récévois un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier ; ces messieurs sont témoins.....

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue une piece dé moins.

FRANCHEVAL.

Dé lievres cependant la terre est dépourvue.

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Votre histoire.

M. DE CRAC.

Ecoutez : jé..... (*à Thomas.*) Que fais-tu là, toi ?

THOMAS.

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC.

A quoi bon, l'ayant vu comme moi.

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh! sors. (*Thomas sort.*)

SCENE VIII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, *à part.*

Comme il va s'en donner!

M. DE CRAC.

Lé fait est très-certain;
Mais vous en douterez, car tel est mon destin.

FRACHEVAL.

Vous permettez qu'on doute.

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drôle.
J'allois tranquillément mon fusil sur l'épaule.
Zeste, un lievre part.

VERDAC.

Bon.

M. DE CRAC.

Oh! rien n'est plus commun:
Il né m'arrive pas d'en manquer jamais un.
Jé prens donc mon fusil: à tirer jé m'apprête,
Frrrr... un perdreau s'envole au-dessus dé ma tête.

FRANCHEVAL.

Qué faire?

M. DE CRAC.

Un autre alors sé séroit contenté
Dé tirer l'un des deux.

VERDAC.

Oh! oui, j'aurois opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Hé bien, moi, qui suis un bon apôtre,
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un et l'autre.
L'un s'arrête tout court, l'autre, la tête en bas,
Descend.....

VERDAC.

Oh! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous né voyez pas
Lé perdreau justement tomber dessus lé lievre
Qui respiroit encore.....

VERDAC, *rient beaucoup.*

Et dut avoir la fievre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, semblait être à cheval,
Et fût resté long-temps dans la même posture,
Si mon chien n'avoit pris cavalier et monture.
Hé donc ! qu'en dites-vous ?

FRANCHEVAL.

Monsieur..... en vérité.....

VERDAC.

Rien dé plus curieux, sur-tout dé mieux conté,
D'honneur !

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont encore ensemble,
Et jé prétends qu'un jour la broche les rassemble ;
Que dans un même plat tous les deux soient servis.

VERDAC.

D'une telle union les yeux seront ravis.
Quel jour est-ce !

M. DE CRAC.

Verdac, vous lé saurez sans doute.
(à Francheval.)
Mais vous né dites rien, jeune homme.

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.
L'étranger né vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il vraiment ?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Jé lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne ?

M. DE CRAC.

Il étoit temps. Déjà j'en avois fait foir dix.
Et quand Saint-Brice vint, ils étoient encor six.

VERDAC.

La peste !

FRANCHEVAL.

On disoit trois.

M. DE CRAC.

Jé vous dis six. Dans l'ombre,
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien : ils auroient été cent
Mais enfin jé perdois mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL.

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, *serrant M. de Crac dans ses bras.*

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble !

SCENE IX.

LES MÊMES, SAINT-BRICE, *toujours froid et calme.*

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Avec moi qué n'êtes-vous venu, Monsieur !

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle.

M. DE CRAC,

Qui vous a dit céla ?

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu ; tout au plus trois lévreaux,
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux ;
Au lieu que très-souvent j'en apporte cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontoit une histoire piquante
D'un lievre et d'un perdreau tués en même temps,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous l'entendez ?

SAINT-BRICE.

J'entends.
Ce fait est après tout, le plus simple du monde.
Un jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde :
Il éclate enfin, tombe.

VERDAC.

Où ?

SAINT-BRICE, *froidement.*

Dans mon bassinet ;
Le fusil part et tue un lievre qui passoit.

FRANCHEVAL.

Cette aventure-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisante ; et puis lé baron narre
Avec certaine grace, avec un goût, un tact.....
Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, *un peu piqué.*

Sur tout jé suis exact.

VERDAC.

Voilà lé mot. César, d'étonnante mémoire,
Dieu mé damne ! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous ; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hyver.

VERDAC.

D'avance j'y souscris.

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures ?
Il m'en est arrivé dé bizarres partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerre sur-tout.

SAINT-BRICE.

Ah ! vous avez servi !

M. DE CRAC.

Sans doute ; un gentilhomme
Doit servir, et sur-tout quand dé Crac il sé nomme.

FRANCHEVAL

Toujours en cé château jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi très-jeune ; et jé puis bien vous dire
Qué je savois mé battre avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah ! je le crois.

M. DE CRAC.

Piqué dé son air dé hauteur,
A dix ans jé mé bats contre mon précepteur ;
Jé lé tue.

VERDAC.

A dix ans ! Moi, jé fus moins précoce

M. DE CRAC, *s'animant.*

La bataille, pour moi c'étoit un jour dé noce,
J'ai vu plus d'une guerre ; allez, jé vous promets
Que jé n'ai pas servi, messieurs, en temps dé paix.
Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé n'ai pas couché dé toute une campagne ;
Trois fois dans un combat jé changeai dé chéval,
Et jé sauvai la vie à notre général.
Il est réconnoissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne ;
J'ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul !

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, *à part.*

Cé monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL.

Il n'étoit donc, monsieur, pas un chat dans la place ?

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Les guerres d'Amérique, en futes-vous, de grace ?

M. DE CRAC.

Ah ! jé brûlois d'en être : eh mais voyez un peu !
Moi qui traversérois un océan dé feu,
Jé crains l'eau..... non dé peur, mais elle m'incommode;
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE.

Hé bien, moi, j'en étois. Jaime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat dé Lépante, on comptoit bien lé prendre;
Mais il sé fit sauter plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis le même saut;
Et me voilà.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE.

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquieme.

VERDAC.

L'équipage, monsieur, dut bien être étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cette transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC.

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC.

Pour moi lé déjeuner est lé répas qué j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous dînez dé même.

VERDAC.

Tout est si bon ici, même à tous les répas !

M. DE CRAC.

Jé donne peu dé mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait mieux qué moi ? Votre vin dé Gascogne.....
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas ? Pour moi, je l'aurois cru.

M. DE CRAC.

Eh non, mon cher monsieur, c'est du vin dé mon crû.
Vous croyez qué jé raille ?

SAINT-BRICE.

Eh mais.....

M. DE CRAC, *à l'oreille de Saint-Brice.*

Oui, vin dé Beaune.

SAINT-BRICE, *bas à M. de Crac.*

Je m'en doutois. (*haut*) Cacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C'est une cave, au fond, qu'une source pareille.

VERDAC.

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, baron?

M. DE CRAC, *très-gravement.*

Qué lé trait est fort gai.
Mais comme a dit quelqu'un, *rien dé beau qué lé vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai.... la république est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeûner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC.

Ah! jé vous aime. (*aux autres.*) Allons.

SAINT-BRICE

Oh! j'ai déjeûné, moi:

VERDAC, *à Francheval.*

Et vous, mon cher?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC.

Jé mangérai pour trois. Adieu. (*Il sort.*)

FRANCHEVAL, *retenant Saint-Brice.*

Deux mots, dé grace.

SAINT-BRICE.

Je reste.

SCENE X.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *très-vivement toujours.*

PERMETTEZ qué, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très-volontiers.

FRANCHEVAL.

J'iame en cette maison dépuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant; mais la chose est possible:

FRANCHEVAL.

Il sé pourroit aussi qu'une autre fût sensible
Aux charmes dé Lucile,

SAINT-BRICE.

Oui, cela se pourroit.

FRANCHEVAL.

Si c'étoit vous, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Si c'étoit mon secret ?

FRANCHEVAL.

Est-ce vous ?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familiere.

FRANCHEVAL.

La suite en est.... qué sais-je ? Encore plus cavaliere.
Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrois fort mal.
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais, vous êtes vif, monsieur.

FRANCHEVAL.

Céla peut-être.
Prénez lé même ton, vous en êtes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais....

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous ou non ?

SAINT-BRICE.

Hé bien, si je l'aimois ?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierois alors dé quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas, prêt à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi ? Déjà le prendre sur ce ton !
Vous offrez de vous battre, et vous êtes gascon ?

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoiqu'on dise du nôtre,
Un gascon, s'il lé faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et sur-tout la valeur ;
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Je vous ferai raison, et rien n'est plus facile.
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile,
Au moins autant que vous ; de plus, je l'avouerai,
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Jé n'en puis rien rabattre.
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous battre.

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis.
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Jé né suis pes du tout en humeur dé remettre.

SAIT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper.

SAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas.
Demain, vous dis-je?

FRANCHEVAL.

Mais....

SAINT-BRICE, *bas.*

Eh! parlez donc plus bas;
Et feignons d'être amis, car j'apperçois Lucile.

SCENE XI.

LES MÊMES, Mademoiselle DE CRAC.

Mademoiselle DE CRAC.

En vain vous affectez dé prendre un air tranquille,
Messieurs; jé lé vois trop, vous avez quérellé.
Mon abord a fait trève à quelque demêle.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord, sur une bagatelle.

Mademoiselle DE CRAC.

Votre sang-froid me cause une frayeur mortelle.
Ah! né mé trompez pas. (*à Francheval.*) Je gage qué c'est vous
Qui fatiguez monsieur par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh! quand céla seroit, ma crainte est-elle vaine?
Vous verrez qué céci n'en valoit pas la peine!

Mademoiselle DE CRAC.

Non, monsieur, et tout haut j'ose vous défier....
Mais je suis bonne ici dé mé justifier.
Quoi dé mes actions né suis je pas maîtresse?
Et quand pour moi monsieur auroit dé la tendresse.
Qué vous importe à vous?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe?

Mademoiselle DE CRAC.

Et quoi!
Né sauroit-on m'aimer sans être aimé dé moi?

FRANCHEVAL.

Eh! non, jé lé sais bien, j'éprouve lé contraire.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu dé mérite, hélas! qui mé fait peur.

Mademoiselle DE CRAC.

Qui craint qu'on né lé trompe, est lui-même un trompeur.

FRANCHEVAL.

Toujours une ame tendre est tant soit peu jalouse;
Et pour moi jé craindrai jusqu'à cé qué j'épouse.

Mademoiselle DE CRAC.

Suis-je forcée enfin, moi, de vous épouser?
Et n'ai-je pas encor lé droit dé refuser?

FRANCHEVAL.

Jé lé sais trop.

Mademoiselle DE CRAC.

J'admire aussi ma confiance;
Oui, monsieur, à l'instant sortez dé ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

Mademoiselle DE CRAC.

Né révénez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

Mademoiselle DE CRAC.

Et surtout dé la discrétion
Avec monsieur; jamais né lui cherchez quérelle.

FRANCHEVAL.

Vous mé poussez à bout aussi, madémoiselle.
Jamais on a tant vu de partialité,
Et votre affection est toute d'un côté.

Mademoiselle DE CRAC, *vivement.*

Eh! oui, sans doute, ingrat: mais sortez, jé l'exige.

FRANCHEVAL.

Quoi, vous né voulez pas qué jé....?

Mademoiselle DE CRAC.

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure; mais....

Mademoiselle DE CRAC.

Que veut dire ce *mais*?

FRANCHEVAL.

On veut que jé m'en aille: hé bien...

Mademoiselle DE CRAC.

Quoi?

FRANCHEVAL.

Je m'en vais.

(*bas à Saint-Brice.*)

Au revoir.

SAINT-BRICE.

A demain. (*Francheval sort.*)
(*à part.*) Si je n'étais le frere;
Le joli rôle ici que l'on me verroit faire!

SCENE XII.

Mademoiselle DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Il est au désespoir.

Mademoiselle DE CRAC.

Plaignez-le, en vérité!

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité....
Bien mal.

Mademoiselle DE CRAC.

Et lui, comment mé traite-t-il moi-même?
Mé soupçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime?
Mérité-t-il qu'on ait pour lui dé l'amitié?

SAINT-BRICE.

Il faut, pour un amant, avoir de la pitié.

Mademoiselle DE CRAC.

Dans lé fond dé mon ame aussi jé lui pasdonne,
Jé vous assure.

SAIN-BRICE.

Oh! oui, car vous êtes si bonne!

Mademoiselle DE CRAC.

Pardonnez-lui dé même.

SAINT-BRICE.

Ah! je vous le promets.

Mademoiselle DE CRAC

Et né soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonuête sans doute.
Mais dès demain, monsieur, poursuivez votre route:
La quérelle pourroit tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché. Mais quoi, je ne puis vous quitter.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n'ai plus rien à dire,
Permettez qué du moins, monsieur, jé mé retire.

SCENE XIII.

SAINT-BRICE, *seul.*

D'un amour si naïf un tiers seroit jaloux;
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux.
Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient: jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Prothée, il voudra m'échapper;
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCENE XIV.

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, *avec un autre habit.*

AMI, que jé vous conte une chanson à boire,
Que j'ai faite impromptu, comme vous pouvez croire.
Verdac qui l'entendoit, en rioit comme un fou.

(*Il chante.*)

J'aime beaucoup les femmes blanches,
Mais j'aime encor mieux lé vin blanc ;
Je n'ai point vu dé femmes franches,
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe né m'est rien quand jé flûte ;
Et dans céla comme dans tout,
Chacun a son goût ;
Point dé dispute,
Chacun a son goût.

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais, je ne sais où ;
Mais quelque part ailleurs je l'ai vue imprimée,

M. DE CRAC.

Il sé peut ; dé mes vers, oui, la France est semée

SAINT-BRICE.

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. DE CRAC.

Ah ! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'a volé
Dé mon absence il a profité lé compere.
Je l'aimois fort au reste ; il m'appeloit son pere.
Mais dépuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné,
Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je enfin ? les muses exilées
Dans quelque coin obscur, plaintives, désolées.....
Jé ne puis y penser, sans repandre des pleurs.

SCENE XV.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

VERDAC, *un peu échauffé du repas.*

JÉ viens, mon cher baron, partager vos douleurs.

M. DE CRAC.

Mais où donc étiez-vous ?

VERDAC.

Qui ? moi ? j'étois à table.
Sandis ! javois encore un appétit dé diable.
Jé né sais..... vous mangez si vîte, qué jamais.
D'honneur ! jé n'ai lé temps dé goûter chaque mêts,
Et tous assurément méritent qu'on les goûte.
Il faut faire à loisir ce que l'on fait.....

SAINT-BRICE.

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger que manger à demi

VERDAC.

Au révoir

M. DE CRAC.

Quoi sitôt vous partez, mon ami ?

VERDAC.

Jé lé fais à régret : pardon si jé vous quitte :
D'une visite ou deux il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez pas : je réviendrai souper. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC.

La peste, jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilshommes dieu sait ! tous deux sont mes vassaux.
Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux.
Mais quoi ! pour m'amuser ; j'aime bien mieux descendre ;
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alexandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né vouloit qué des rois :
Comme dé vrais amis, nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE.

Le plus jeune des deux me paroît fort aimable.

M. DE CRAC.

Verdac est d'une humeur encor plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE.

Et sur-tout il vous croit.

M. DE CRAC.

Au lieu qué Francheval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE.

Il paroît émpressé près de mademoiselle.

M. DE CRAC.

C'est bien gratuitement qu'il soupire pour elle.
Ma fille né veut pas du tout se marier.

SAINT-BRICE.

Est-il possible ?

M. DE CRAC.

Eh ! oui, rien n'est plus singulier.
Lucile a réfusé vingt partis d'importance.
à l'oreille.
Lé fils du gouverneur. Là-dessus jé la tance,
Jé né puis d'avantage, et l'honneur me défend
Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut qué jé l'avoue.
Jé né puis la louer, mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE

C'est qu'elle a tout, monsieur, elle est belle d'abord ;

Elle a les plus beaux yeux !

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombe d'accord;
Verdac, pétit flatteur, dit qu'elle mé ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison : elle a de vos traits.

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mere étoit aussi d'une rare beauté.
Vous jugez si ma femme étoit dé qualité !
Ses aïeux rémontoient aux comtes de Bigorre.
Dans cet essaim d'amans quelle avoit fait éclorre,
Les Gaston, les De Foix, sur-tout les d'Armagnac.
(*Il s'attendrit.*)
Clotilde démêla le chévalier de Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il mé fallut les battre;
Et conquérir mon bien, comme fit Henri quatre.
Si j'avois un trésor, il m'avoit bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvoit trop cher être acheté,
Si dé la mere, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille ?

M. DE CRAC.

Eh non, vraiment, monsieur, j'ai dé plus lé bonheur
D'avoir un fils, un fils qui mé fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon ! il est donc absent ?

M. DE CRAC.

Il sert contré le Russe ;
Mais il sert tout dé bon. Ah ! lé feu roi dé Prusse
Savoit l'apprécier ; et lé grand Frédéric,
En fait d'opinion, valoit tout un public.
Il admiroit mon fils, j'en ai plus d'une marque ;
Et j'ai, sans vanité, reçu de cé monarque
Des lettres.... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivoit un jour : « Votre cher fils sera
» Lé plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. »
Jé pense qué l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à se vérifier.
A mon fils, dépuis peu, l'on vient de confier
Un beau, mais en revanche, un très-périlleux poste.

SAINT-BRICE.

Ah ! (*à part.*)
Le papa ment bien : il faut que je riposte.
(*haut.*)
On le nomme ?

M. DE CRAC.

Son nom de famille est dé Crac :

Mais dans toute l'Europe on le nomme d'Irlac.

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est mon ami.

M. DE CRAC.

Quoi ?

SAINT-BRICE.

Ma surprise est extrême.
D'Irlac, votre fils ?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE.

C'est un autre moi-même,
J'en faisois très-grand cas. Jeune encore, il servoit
Dans mes gardes.

M. DE CRAC.

Dans vos.... ?

SAINT-BRICE, *feignant de se reprendre.*

Par-tout il me suivoit.

M. DE CRAC, *remarque cela.*

Il se pourroit !

SAINT-BRICE.

Hélas ! pauvre d'Irlac ! sans doute
Vous savez.... pour servir voilà ce qu'il en coûte !

M. DE CRAC.

Quoi ?

SAINT-BRICE.

Vous l'ignorez ?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE, *en très-grand secret.*

Contre son colonel
Il vient dernierement de se battre en duel.

M. DE CRAC.

Jé reconnois les Crac à ce coup téméraire.
A-t-il été blessé ?

SAINT-BRICE.

Non, monsieur, au contraire
Le colonel est mort.

M. DE CRAC.

Hélas ! j'en suis fâché.
Et mon fils ?

SAINT-BRICE.

Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.

Quoi ? mon fils sé cacher ! pour mon nom quelle tâche !
C'est la premiere fois, sandis ! qu'un Crac sé cache.

SAINT-BRICE.

On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel

SAINT-BRICE.

On lui fait son procès.
Vous savez la rigueur des loix.

M. DE CRAC.

Oui jé lé sais.

SAINT-BRICE.

On le condamne.....

M. DE CRAC.

A quoi ?

SAINT-BRICE.

Mais.... à perdre la tête.

M. DE CRAC.

Ah ! malheureux enfant !

SAINT-BRICE.

Le supplice s'apprête.
Il charme heureusement la fille du géolier.

M. DE CRAC.

Hai, lé gaillard doit être un joli cavalier.
Hé bien ?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

Ah ! je respire.

SAINT-BRICE.

Oui, mais on court à leur poursuite.
Il étoient à cheval comme les fils Hémon.

M. DE CRAC.

O ciel ! on les poursuit ! et lés attrape-t-on ?

SAINT-BRICE.

La fille étoit en croupe, et sans peine on l'attrappe :
D'Irlac croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC.

Il sé sauve ?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe de cheval,
Et se casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah ! je meurs : et laquelle ?

SAINT-BRICE.

La gauche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux, moi-même jé chancelle.

SAINT-BRICE.

Vous n'avez donc pas eu de nouvelle de lui ;
Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui.

(*il appelle.*)

Thomas ! Thomas ! fut il accident plus funeste ?

SAINT-BRICE.

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCENE XVII.

LES MÊMES, THOMAS.

M. DE CRAC, *à Thomas.*

MEs lettres ?

THOMAS.

Eh ! monsieur, vous demandez toujours
Vos lettres ; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC,

Mais jé né conçois pas ce contre-tems bizarre.
Il faut assurément que lé courier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, *bas à Thomas.*

Veux-tu té contenir.
Babillard ?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir ;
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé ; car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment ?

THOMAS.

Eh oui, morbleu, prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays. Je ne suis point gascon.
Grace au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse ;
Et jamais *oui* pour *non.*

M. DE CRAC.

Hé bien, retournes-y.
Jé té dois ?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, *mettant la main à sa poche.*

Tiens, drôle, les voici.

THOMAS.

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC

Voyez un peu ! sur moi jé n'ai pas cette somme.
Jé pourrois dé cé pas l'aller chercher là-haut.
Mais jé veux me défairé a l'instant du maraud.
Prêtez moi dix écus. (*A Saint-Brice.*)

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise,

Ma bourse est demeurée au fond de ma valise.
Jé n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC.

Donnez-les-moi;
J'ai le reste. (*Il reçoit les dix-huit francs.*)
(*à Thomas en le payant.*)
Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, *d'un ton tragique.*

Garde qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas péur. Voici les clés de la garenne.
Du jardin, de la cave, et même du greniert
Le garde, le laquais, sur-tout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller toûs trois de compagnie.

SCENE XVIII.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, *courant après Thomas.*
(*Saint-Brice le retient.*)

Insolent! pour jamais fuyez dé mon aspect.
Jé crois qué lé coquin ma manqué dé respect.

SAINT-BRICE.

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manieres.

M. DE CRAC.

Une fatalité, mais des plus singulieres,
Fait qué dé dix laquais, il ne m'en reste aucun;
Mécontent dé mes gens, et n'en retenant qu'un,
L'un dé ces jours passés, j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE.

Quoi, neuf?

M. DE CRAC.

J'eus pour lé faire une raison très-forte.
Enfin à cét éclat jé m'étois décidé.
Thomas étoit fidele, et jé l'avois gardé.
Céci me contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.

Je sens cela.

M. DE CRAC.

Ma terre est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paroît superbe.

M. DE CRAC.

Ah, vraiment jé lé crois!
Deux mille arpens de terre, et lé double dé bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre, sans doute, est une baronnie?

M. DE CRAC.

D'où releve, entre nous, mainte châtellenie.
J'ai bien les plus beaux droits ! — Un autre assurément.
S'en targueroit, mais moi, j'en use rarément :

SAINT-BRICE.

Je le crois.

M. DE CRAC.

Mais mon cher, s'il faut qué jé lé dise.
Lé plus beau dé mes droits est d'avoir pour dévise.
Ces trois mots seuls : JE VINS, JE VIS et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC.

Et sur-tout bien acquis.
Voici lé fait : peut-êtte il n'est pas dans l'histoire ;
Mais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE,
(*Il montre son portrait.*)
Dans le château soutint un siége dé deux mois
Contre Jules-César,... c'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE.

Bon !

M. DE CRAC.

Il ne se rendit encor qué par famine:
César en fit grand cas, comme on se l'imagine,
Et lui permit dès-lors dé mettre ces trois mots.
Il prit dans cé château quelques jours dé repos.
On vois encore pendue au plafond son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

Pompée ? Il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC.

Vous croyez, jé pourrois mé tromper par hasard :
Jé soumets, en tout cas, mes lumieres aux vôtres.
S'il né tua Pompée ? Il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah ?

M. DE CRAC.

L'on n'est pas fâché
Dé sé dire : « Jé couche où César a couché. »
Monsieur sourit ; peut-être il croit qué jé mé moque.

SAINT-BRICE.

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.
(*Il feint de se reprendre.*) (*à mi-voix.*)
Qu'ai-je dit ?

M. DE CRAC.

Plaît-il ?

SAINT-BRICE.

(*à mi-voix.*)
Rien. Que je suis indiscret ?

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, me cacher un secret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout-à-l'heure encore, vous avez par mégarde,
Et ce mot m'a frappé, parlé de votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi ! j'ai dit ?

M. DE CRAC.

Oui, voyez ! vous en êtes fâché !
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché:
Et puis d'ailleurs, tenez, j'ai la vue assez fine.
J'entrevois.... Oui, votre air et votre haute mine.
Tout m'annonce....

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Hé donc, jé vous dirai tout bas,
Qu'en vain vous déguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis long-tems j'ai su vous reconnaître.

SAINT-BRICE

Moi ?

M. DE CRAC.

Vous même.

SAINT-BRICE.

Hé bien.... non.

M. DE CRAC.

Achevez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis.
Je ne saurois vous dire encore qui je suis,
L'honneur, pour quelque tems, me condamne au silence ;
Pardon, avec regret, je me fais violence,
Vous serez bien surpris, tantôt, en vérité.
Je vais prendre un peu l'air. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

M. DE CRAC, *seul*,

Je m'en étois douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelque grand prince.
Qui court *incognito* de province en province.
De ma fille en secret jé lé crois amoureux.
S'il pouvoit l'épouser qué jé serois heureux !
J'ai toujours éludé les amans dé Lucile.
Marier une fille est chose difficile ;
Car dé mé dénuer, jé né suis pas si sot.
L'inconnu, s'il est prince, épouseroit sans dot.
Il faut qu'à cet hymen un peu jé la prépare.

Car j'aime ma Lucile, et ne suis point barbare.
Jack !.... Elle aime je crois, monsieur Francheval,
Mais il ne tiendras das contre un paréil rival.
Jack !....

SCENE XX.

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

MONSIEUR lé baron !

M. DE CRAC.

Eh ! venez donc, du zele.

JACK.

Mais je suis accouru.

M. DE CRAC.

Dis à mademoiselle.
Dé venir à l'instant.

JACK.

Mais.... monsieur le baron....

M. DE CRAC.

Hé bien, qu'est-ce ?

JACK.

C'est qué... C'est qué...

M. DE CRAC, *imitant.*

C'est qué...

JACK.

Pardon,
Mademoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire ?

JACK.

Mais.

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle ?

JACK.

Elle est fort en colere.
Elle gronde beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui ?

JACK.

Monsieur Francheval.

M. DE CRAC.

Il séroit ?

JACK.

A ses pieds, prêt à sé trouver mal.
Il démande pardon.

M. DE CRAC.

Comment....

JACK.

Mademoiselle
Lui disoit qu'il n'avoit nulle estime pour elle ;

Et monsieur Francheval disoit qu'il l'adoroit,
Qu'il l'aimeroit toujours. Dame c'est qu'il pleuroit !
Il mé faisoit pitié vraiment !....

M. DE CRAC.

Hé bien, ensuite ?

JACK.

Vous m'avez appelé, jé suis venu bien vîte.

M. DE CRAC.

Retourne vîte ; Jack.

JACK.

Où faut-il aller ?

M. DE CRAC.

Va dire à Francheval qué jé veux lui parler.

JACK.

J'y cours.

M. DE CRAC.

Ah ! jé m'en vais lé traiter Dieu sait comme !
Non, j'aime mieux parler à la fille qu'à l'homme.
Francheval est bouillant, et l'on connoît les Crac.
Fais-moi venir ma fille.

JACK.

Eh ! mais....

M. DE CRAC.

Allez donc, Jack.

JACK.

Mais, monsieur Francheval....

M. DE CRAC.

Hé bien ?

JACK.

Il revient lui-même.

M. DE CRAC.

Quoi ? jé suis étonné dé cette audace extrême.

JACK.

Qu'avez-vous donc, monsieur lé baron ? Vous semblez....
Jé né sais.... on diroit vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC.

Non, c'est qué jé frémis. Lé pauvre enfant ! je tremble !
Mais lé voici. Va, Jack, et laisse nous ensemble.

(*Jack sort.*)

SCENE XXI.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, *à part.*

Jé lé croyois bien loin, et je l'eusse aimé mieux.
(*haut.*)
Quoi, monsieur, vous osez vous montrer à mes yeux,
Après cé qué jé sais ?

FRANCHEVAL.

Eh ! oui, monsieur, jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire une chose.

J'adore votre fille.

M. DE CRAC.

Et vous lé répétez ?

FRANCHEVAL.

Sans doute et pourquoi pas ?

M. DE CRAC.

Ainsi, vous m'insultez !
C'est peu qué l'on vous trouve au génoux dé Lucile....
Mais vous mé prenez donc pour un pere imbécile !

FRANCHEVAL.

Moi, monsieur, point du tout.

M. DE CRAC.

Vous mé manquez, monsieur.

FRACHEVAL.

En quoi ? Mais au surplus, jé suis homme d'honneur.
Vous mé voyez ici prêt à vous satisfaire,
Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC.

Oh ! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, je vous prie, osez-vous en ce jour,
Parler seul à ma fille et lui parler d'amour ?

FRANCHEVAL.

Eh ! mais vous lé savez. C'est parce qué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-même,
Permis de l'espérer.

M. DE CRAC.

J'ai changé dé dessein.
Dé ma fille, à présent, n'attendez plus la main.
Quelqu'un.... qui vous vaut bien, va devenir mon gendre.
Ainsi....

FRANCHEVAL.

Croirai-je bien cé qué jé viens d'entendre ?
Un autre ?... Pourriez-vous à cé point mé jouer ?

M. DE CRAC.

La demande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

Non. S'il faut qué jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous me l'avez promise.
Vous mé la retirez ; c'est une trahison :
Et vous mé permettrez d'en demander raison.

M. DE CRAC.

A moi ?

FRANCHEVAL.

Vous n'êtes plus à présent, mon beau-pere,
Et voudrez bien vous battre avec moi, jé l'espere,
Vous hésitez ?

M. DE CRAC.

J'hésite, et suis dé bonne-foi.

FRANCHE

Auriez-vous peur ?

M. DE CRAC.

Jé crains, mais cé n'est pas pour

Oui, Francheval, jé plains votre jeunesse extrême,
Et j'ai quelque regret.... Dans lé fond jé vous aime.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé.

M. DE CRAC, *à part.*

Bon. Saint-Brice paroît.

(*haut.*)
Oui, oui, nous nous battrons, à l'instant, s'il vous plaît.
(*plut haut.*)
Jack, descends mon épée.

SCENE XXII.

LES MÊMES, SAINT-BRICE.

SAINT-BRIC.

Eh ! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte ?

M. DE CRAC.

Mé battre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille, un valet a trouvé !

SAINT-BRICE.

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme ?
(*à Francheval.*)
Et vous, cher Francheval, que par-tout on renomme,
(*bas.*)
Quoi c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez ?
(*haut.*)
Contre le pere, enfin, de ce que vous aimez ?
(*déclamant.*)
Songez que l'offenseur est pere de Chimene.

FRANCHEVAL.

Ah ! cé mot a suffi pour éteindre ma haine.
(*à M. de Crac.*)
Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.

Dé tout mon cœur : moi-même, après tout, j'avois tort,
Cé combat inégal pouvoit mé compromettre.

SAINT-BRICE.

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.

Quel champion plus brave aurois-je pu choisir.

FRANCHEVAL.

Il faut bien, en effet, que Lucile vous coûte.
Quelque combat au moins, car vous êtes sans doute

Cé rival préféré.

SAINT-BRICE.

Peut-être bien. Mes droits
Sur son cœur, valent bien les vôtres, je le crois.

FRANCHEVAL.

C'est cé qué l'on va voir.

SAINT-BRICE.

Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur?

M. DE CRAC, *bas à Saint-Brice.*

Mon prince, si c'est vous, j'y consens de bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Jé n'y puis consentir.
Consentez-y, vous dis-je.

SAINT-BRICE.

Pour moi je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, *bas à Saint Brice.*

Il cût toujours fallu qué nous nous battissions.

SAINT-BRICE.

Sans doute (*à M. de Crac.*)
S'il me tue, il doit avoir la pomme.
(*bas à M. de Crac.*)
Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Lé gaillard sé bat bien; puis l'amour rend adroit.

SAINT-BRICE, *bas à M. de Crac*

Il se bat bien? Tant mieux: moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, comme doit être un juge.

M. DE CRAC, *à part.*

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.
(*haut.*)
Hé bien donc, jé consens qué Lucile aujourd'hui,
Epouse lé vainqueur, qué cé soit vous où lui.
J'en serai lé témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue a mille charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, comme quand on voit un naufrage du port.

SAINT-BRICE.

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée
Avec laquelle un jour Cesar tua Pompée?

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier. (*Il sort.*)

SCENE XXIII.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

Ça, mon cher, il est tems de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire.
De Lucile je suis, non l'amant, mais le frere.

FRANCHEVAL.

Est-il possible, ô ciel !

SAINT-BRICE.

D'honneur ! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les momens sont chers, reconnoissons la carte.
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.
(*Il leve l'épée de Francheval en l'air.*)
Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous, vous me verrez charmé.
Mais ne me tuez pas, car ce seroit dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL.

Plutôt mourir cent fois. Jé vois, aimable ami.
Qué vous né savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE, *voyant M. de Crac.*

Chut.

SCENE XXIV.

LES MÊMES, M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

La voici : peut-être est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais, vous la verrez mouillée.
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y voilà.
(*Ils se battent.*)

M. DE CRAC.

Ma fille ! ô ciel !

FRANCHEVAL, *tout en se battant.*

Monsieur, de grace, écartez-là.

SCENE XXV.

LES MÊMES, Mademoiselle DE CRAC.

Mademoiselle DE CRAC.

Ciel, qué vois-je, mon pere ?

M. DE CRAC.

Eloignez-vous Lucile;
Sortez.

Mademoiselle DE CRAC.

Ah ! cé n'est pas lé cas d'être docile;
(*Elle court aux combattans.*)

Cruels, séparez-vous, ou tuez moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre au milieu d'eux ?

Mademoiselle DE CRAC.

Je me meurs.

(*Elle s'évanouit.*)

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vive tendresse !

(*Saint-Brice se laissant désarmer.*)

Cher Crac, pensez monsieur : jé volé à ma maîtresse.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous vous vantiez si fort ; et vous voilà battu !

SAINT-BRICE.

C'est pour la premiere fois.

Mademoiselle DE CRAC, *revenant à elle.*

Cher Francheval, vis-tu ?

FRANCHEVAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adorer.... qué sais-je
Pour être ton époux.

M. DE CRAC, *à part.*

Comment éluderai-je ?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrêté !

Mademoiselle DE CRAC.

Mon pere est-il bien vrai ?

M. DE CRAC.

Ma fille j'en conviens.

(*à part.*)

Bon jé trouve un délai.

(*haut.*)

Il survient un obstacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, jé vous prie ?

M. DE CRAC.

Mon fils ; il né veut pas qué sa sœur sé marie.

Mademoiselle DE CRAC.

Quoi ?

M. DE CRAC.

Dé lui, jé reçois une lettre à l'instant.
Il mé mande, en effet, son fâcheux accident.
Mais sa jambe va bien ; il a bonne espérance ;
Et nous lé reverrons lé mois prochain en France.
Sa derniere victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE.

Ah !....

M. DE CRAC. (*Il feint de lire, mais se tient à l'écart.*)

« Sur-tout, cher papa (m'écrit-il) n'allez pas
» Vous hâter d'établir ma sœur dans la province ;
» Jé l'ai presque promise au fils d'un très-grand prince. »
On sent qu'un tel hymen et sur-tout qu'un tel fils

Mérite quelqu'égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De rencherir sur vous j'avois fait la gageure,
Et j'espérois gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Irlac enfin (et c'est mon coup de maître.)
Vous le faites écrire, et je le fais paroître.

M. DE CRAC.

Que voulez-vous dire?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frere.

M. DE CRAC.

Hé quoi?

SAINT-BRICE, *un peu gasconant.*

Vous né dévinez pas, cher papa, qué c'est moi!

Mademoiselle DE CRAC.

Ciel! mon frere!

M. DE CRAC.

Mon fils? Il s'est cassé la jambe.
Dis-tu?

SAINT-BRICE, *gasconant dans le premier vers.*

Jé lé croyois, il rédévient ingambe.
Quoi, vous n'avez pas eu quelques pressentimens?
Comment! depuis au moins dix heures que je mens,
(*gasconnant encore.*)
Vous n'avez pas connu votre sang, mon cher pere?

M. DE CRAC.

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mere!

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur? Elle est de notre avis!

Mademoiselle DE CRAC.

Ou vous êtes du mien.

M. DE CRAC.

Jé ne mé sens pas d'aise.
Mais vous êtes pourtant, mon fils, né vous déplaise,
Le plus hardi hâbleur!

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même, que sait on?
Votre exemple, peut-être, enfin la circonstance,
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé tems ici dé mé fâcher vraiment!
Jé suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

SCENE XXVI.

LES MÊMES, VERDAC.

M. DE CRAC, *à Verdac.*

VOILA mon fils.

VERDAC.

(*à part.*)

O ciel ! surcroit dé bonne chere !

(*haut.*)

Est-il vrai ? Qué pour moi cette nouvelle est chere !
C'est-là monsieur d'Irlac !

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur, enchanté
De....

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si regretté !
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous revoie !

M. DE CRAC

Par vos ravissemens jugez donc dé ma joie.

VERDAC.

Oh oui, quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer lé veau gras ?
Dieu sait ! si j'aime, moi, les repas de famille :

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Francheval.

VERDAC.

(*à part.*)

Bon ! encor nouveau festin.

(*haut.*)

Né mé trompez-vous pas ?

M. DE CRAC.

Non rien n'est plus certain.

VERDAC, *à Francheval.*

Ah ! mon cher Francheval, quel bonheur est lé vôtre !

(*à part.*)

Ces deux repas pourtant sont trop près l'un dé l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union, je suis tout occupé.
Venez, mon pere.

VERDAC.

Allons-en causer à soupé.

SCENE XXVII.

LE MÊMES, JACK.

JACK, *accourant.*

MONSIEUR lé baron !....

M. DE CRAC.

Quoi ?

JACK.

Voici tout lé village

M. DE CRAC.

Eh mais, qué mé veut-il ?

JACK.

Vous rendre son hommage.
On vient dé toute part pour voir monsieur d'Irlac.
(*à Saint-Brice.*)
Veut-il bien agréer l'humble salut de Jack ?

SAINT-BRICE, *lui donnant une petite tape.*

Bon jour, petit ami.

M. DE CRAC.

Lé village est honnête :
Mon bonheur fut toujours une publique fête.

SCENE XXVIII.

LES MÊMES, LE MAGISTER, *à la tête du village.*

LE MAGISTER, *chante.*

Nous révoyons un Thélémaque
Sous les traits dé M. d'Irlac.
Et qu'étoit la chétive Itaque,
Auprès du beau château de Crac !
Ah ! si l'on aime sa patrie,
Fut-on Iroquois ou Lapon ;
Combien doit-elle être chérie.
Dé celui qui naquit Gascon !

M. DE CRAC.

Magister ! vous chantez moins cleir qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon pere me cede, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe
Il grave lui-même : « Ci git
» Mon fils, mon maître en l'art suprême,
» Où d'exceller nous nous piquons,
» Qui me battit enfin moi-même,
» Moi qui battois tous les Gascons. »

Mademoiselle DE CRAC, *à Francheval.*

J'admire une telle victoire,
Mais né vas point la disputer.
Né mé fais jamais rien accroire :
Né viens pas même mé flatter.
Qué l'amant par fois exagere,
C'est assez l'usage, dit-on :
Mais avec moi, du moins, j'espere,
L'époux né sera point Gascon.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piége :
J'en tirerois peu dé profit.

A quel propos té flatterois-je ?
Puisqué la vérité suffit ?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un sot préjugé, d'un vain nom.
On peut être Gascon et brave ;
On peut être franc et Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable
Qué celle d'un beau carnaval !
Si l'on étoit toujours à table,
On né feroit jamais dé mal.
Moi, jé né suis point ridicule :
Peu m'importe l'état, lé nom.
Jé mangerois sans nul scrupule
Chez lé Grand-Turc, foi de Gascon.

JACK, *commence à chanter.*

Donner déjà du cor en maître....

M. DE CRAC.

Eh quoi lé pétit Jack sé donne la licence !...

SAINT-BRICE, *bas.*

Ay ! c'est le carnaval : un peu de complaisance.

M. DE CRAC, *souriant à Jack.*

Allons.

JACK.

Donner déjà du cor en maître,
Verser à boire à Mons. Verlac ;
Méner encor les dindons paître,
Tel est le triple emploi de Jack.
Més dignités né sont pas minces.
Jé suis pétit ; mais qué sait-on ?
Un homme des autres provinces
Né vaut pas un enfant Gascon.

M. DE CRAC, *au public.*

On sé fait là bas une fête
Dé savoir lé sort dé céci.
En tout cas ma réponse est prête ;
Je dirai qué j'ai réussi.
Mon sort seroit digne d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, une fois dans ma vie,
J'aurois dit vrai, quoique Gascon.

DIVERTISSEMENT.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due